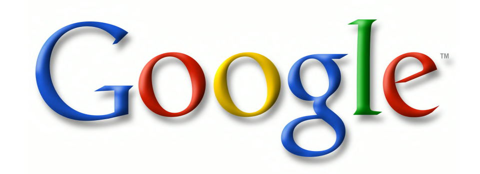
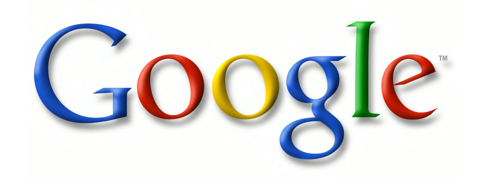
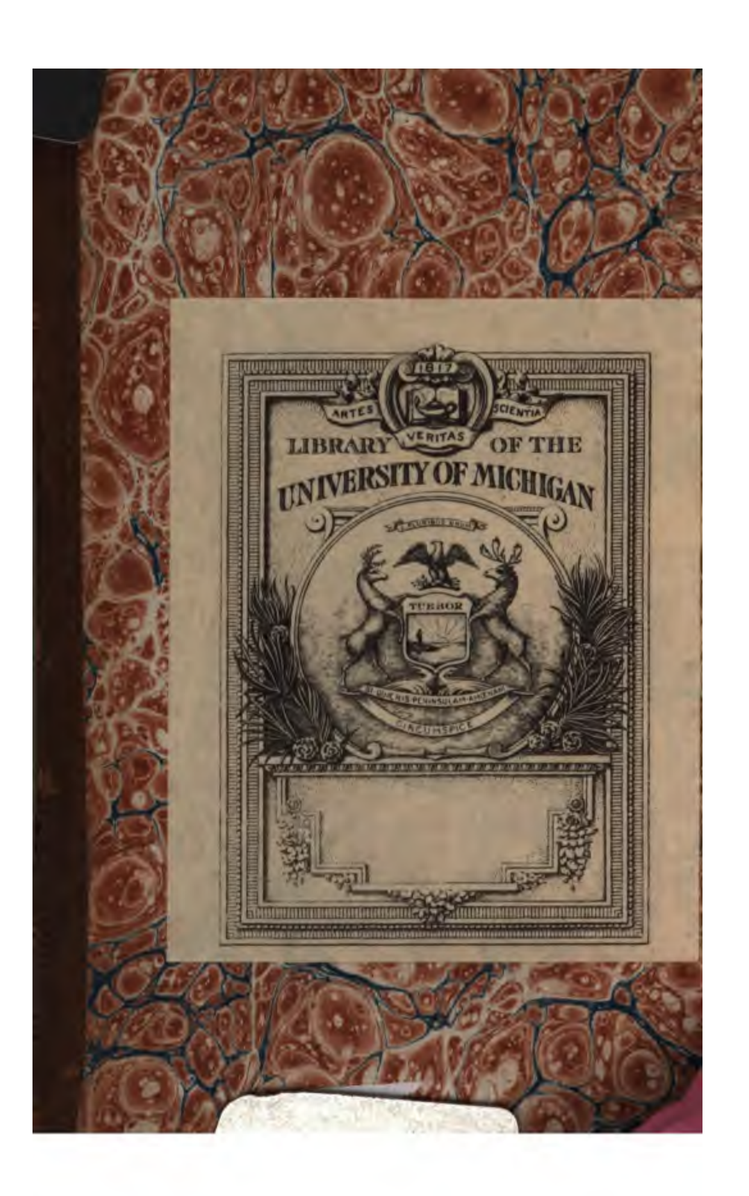







1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

DÉFENSE

DU CHRISTIANISME

OU

CONFÉRENCES

SUR LA RELIGION





DÉFENSE
DU CHRISTIANISME
OU
CONFÉRENCES
SUR LA RELIGION.

DÉFENSE

DU CHRISTIANISME

OU

CONFÉRENCES

SUR LA RELIGION

DÉFENSE
DU CHRISTIANISME
OU
CONFÉRENCES
SUR LA RELIGION,

PAR M. D. FRAYSSINOUS

ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS, PREMIER AUMÔNIER DU ROI.

In necessariis unitas, in dubiis libertas,
in omnibus caritas.
Dans les choses nécessaires unité, dans les
douteuses liberté, dans toutes charité.

TROISIEME ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ ADRIEN LE CLERE ET C[ie],
QUAI DES AUGUSTINS, N° 35.

M DCCC XXV.

DÉFENSE

DU CHRISTIANISME.

MOÏSE

CONSIDÉRÉ

COMME AUTEUR DU PENTATEUQUE.

De tous les noms célèbres qui se sont conservés dans la mémoire des hommes, et qui sont devenus comme populaires chez toutes les nations, il n'en est pas de plus universellement connu que celui de Moïse. Si vous remontez dans la plus haute antiquité, vous y trouvez une nation entière qui le révère comme son législateur, qui le fait connoître soit aux peuples voisins, soit à ceux parmi lesquels elle est plus d'une fois captive et dispersée; et depuis qu'une dernière catastrophe a mis le comble à leur ruine et à leur désolation, voyez ces Juifs porter avec eux dans tous les lieux de la terre le nom de Moïse, leur antique fondateur. Les chrétiens sont venus à leur tour, qui ont reconnu

en lui un écrivain inspiré, un envoyé de Dieu, l'auteur d'une loi figurative qui étoit la préparation et l'emblême de la loi plus parfaite dont ils sont les sectateurs; et voilà que par eux le nom de Moïse pénètre dans toutes les contrées du monde où le christianisme s'est établi. Mais enfin que faut-il penser de ce Moïse, si fameux dans les annales du genre humain? Faut-il seulement le mettre au rang des Confucius, des Zoroastre, des Numa et des Mahomet? Faut-il ne voir en lui qu'un de ces personnages extraordinaires qui, par l'étendue de leurs lumières et la force de leur génie, se sont immortalisés sur la terre; un de ces novateurs habiles qui ont eu l'art de tromper les peuples, de captiver leur admiration, et de leur dicter des lois? Nous, chrétiens, formés à l'école de l'Evangile, nous ne saurions hésiter. Nous savons que Jésus-Christ a rendu hommage à Moïse, à sa mission divine, à ses vertus, à la sainteté de son culte, à la sagesse de ses lois; cela nous suffit. Après Jésus-Christ, la vérité même, le chrétien ne sait pas balancer; sans dédaigner les sciences humaines, il regarde celui qui s'élève contre la science de Dieu comme un superbe qui, croyant tout savoir, ignore ce qu'il importe le plus de connoître : *Superbus est, nihil sciens* (1). Oui, sans nous égarer en de savantes discussions, appuyés sur l'autorité de Jésus-Christ et des apôtres, nous pouvons prononcer que Moïse fut un théologien sublime, qui

(1) *I Tim.* VI, 4.

révéla la plus haute et la plus pure doctrine sur Dieu, la création, la destinée primitive de l'homme, sa dégradation et les promesses d'un réparateur; un historien fidèle qui nous fait assister à la véritable origine des choses, nous développe la suite des générations, la naissance et les progrès des peuples; un législateur inspiré qui, par ses lois, sa doctrine, son culte, conserve au sein d'une nation des vérités sacrées, méconnues ou altérées chez toutes les autres, et prépare les voies à une loi plus parfaite encore, plus étendue dans ses effets comme plus magnifique dans ses promesses. Mais plus ici notre conviction est profonde, plus nous devons gémir sur les égaremens de l'incrédule, et nous montrer jaloux de l'en retirer. Telle est la liaison de l'ancienne et de la nouvelle loi, que, dissiper les erreurs et les préjugés sur la première, c'est préparer, assurer même le triomphe de la seconde.

Pour éclaircir les questions principales relatives à Moïse, et les traiter avec ordre, nous nous proposons de considérer Moïse comme auteur du Pentateuque, c'est-à-dire, des cinq premiers livres de la Bible; comme historien en particulier des temps primitifs; enfin comme législateur. Je dis comme auteur du Pentateuque, pour faire voir qu'il a véritablement composé les livres désignés sous ce nom, et qu'il est très-véridique dans le récit des miracles qu'il nous raconte; j'ai dit comme historien en particulier des temps primitifs, pour montrer que son récit de la création et du déluge

n'est contredit ni par la saine raison, ni par les traditions certaines des peuples les plus anciens, ni par les phénomènes bien constatés de la nature; j'ai dit enfin comme législateur, soit dans l'ordre religieux et moral, soit dans l'ordre politique et civil, pour venger la beauté de sa doctrine et la sagesse de ses lois. Ces trois manières de considérer Moïse nous fourniront la matière de trois discours consécutifs, qui nous feront sentir, je l'espère, combien Bossuet étoit fondé à appeler Moïse « le plus ancien des historiens, le » plus sublime des philosophes et le plus sage des » législateurs (1). » Nous nous bornerons aujourd'hui à le considérer comme auteur des livres qu'on lui attribue, savoir, de la Genèse, de l'Exode, des Nombres, du Lévitique, du Deutéronome, connus, à cause de leur nombre de cinq, sous le nom de *Pentateuque*.

C'est ici une discussion de pure critique, assez aride par elle-même, et peu susceptible de ces ornemens qui flattent l'imagination, ou de ces mouvemens qui touchent le cœur; mais j'ai l'avantage de parler à un auditoire fait pour suivre des discussions sérieuses, et capable de sentir que, dans la matière présente, notre grand but, c'est de convaincre par les raisonnemens d'une logique saine et lumineuse.

Que Moïse ne soit pas un personnage fabuleux, éclos de l'imagination des poètes, mais un person-

(1) *Disc. sur l'Hist. univ.* Ire partie, Ire *époque*.

nage réel qui a vécu, il y a plus de trois mille ans; que ce même Moïse ne soit pas un homme ordinaire, mais le fondateur de la nation juive et son premier législateur : ce sont là des faits appuyés sur la croyance la plus antique comme la plus universelle, mieux prouvés que ceux des faits anciens dont personne ne doute, et qu'on ne peut nier sans ébranler tous les fondemens de l'histoire. Car enfin on sait qu'il y a sur la terre un peuple juif; que ce peuple occupoit la Palestine, au temps d'Auguste et de Pompée; que ce peuple a eu son culte et ses lois; que ce culte et ces lois ont eu leur auteur : or, par une suite de monumens qui nous retracent son histoire, on remonte jusqu'à sa délivrance par Cyrus, jusqu'à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, jusqu'au règne glorieux de Salomon, jusqu'à Josué; et, dans cette longue suite de siècles, religion, fêtes, jurisprudence, coutumes, tout porte sur l'autorité de Moïse. Il faut bien à cette nation un fondateur. Seroit-ce le nom de Moïse qu'on voudroit lui disputer? quelle plus grande puérilité! Laissons à la nation juive à nous apprendre le nom de son législateur, et n'allons pas, sans preuve et par caprice, la contredire sur ce fait qu'elle doit savoir. Si un faux critique alloit contester aux Chinois l'existence de Confucius, aux Perses celle Zoroastre, aux Musulmans celle de Mahomet, ne passeroit-il pas pour un insensé? Mais ce n'est pas tout, Messieurs; le nom de Moïse étoit si célèbre dans l'antiquité, qu'une foule d'auteurs païens, égyptiens, phéniciens, assy-

riens, grecs, romains, en ont fait une mention expresse. Il ne reste guère, je l'avoue, que les noms ou quelques fragmens d'un grand nombre de ces écrivains antiques; mais on les trouve cités par le célèbre Josephe, dans ses livres contre Appion; par Justin, philosophe chrétien, dans ses discours contre les Grecs; par le savant Clément d'Alexandrie, dans son ouvrage qui a pour titre *les Stromates;* par Origène, dans ses écrits contre Celse; par Eusèbe, dans sa *Préparation Evangélique;* et jamais leur témoignage n'a été récusé par les païens (1). Pour ne parler que de ceux dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous, vous trouverez, chez les Grecs, Strabon, Diodore de Sicile, Longin; et chez les Latins, Justin, Juvénal, Tacite, Pline le naturaliste, qui ont rendu hommage à Moïse, à ses lois, à ses institutions. Mais, chose remarquable et décisive en cette matière, lorsque autrefois, à la naissance du christianisme, nos plus doctes apologistes avançoient que Moïse avoit paru avant la guerre de Troie, qu'il étoit le plus ancien des législateurs; lorsqu'ils appuyoient leurs assertions du témoignage même de l'antiquité profane, qu'opposoient à cela les ennemis les plus acharnés et les plus habiles de la religion, les Celse, les Porphyre, les Julien? Ils se railloient bien de nos livres saints, de Moïse comme de Jésus-Christ, de leur doctrine et de leur culte; mais jamais

(1) Jaquelot, *Exist. de Dieu;* IIIe Dissert. ch. IV, Duvoisin, *Autorité des livres de Moïse*, Ire partie,

ils n'ont eu la pensée de contester l'antiquité de Moïse, et sa qualité de législateur des Hébreux. Voilà donc que ce qu'il y avoit sur la terre de plus savant, il y a deux mille ans, amis et ennemis de la religion, tous étoient d'accord sur l'antique existence de Moïse, législateur des Juifs; et l'on sait assez que telle a été aussi la croyance de ce que l'Eglise chrétienne a eu de plus éminent en science comme en génie, depuis dix-huit siècles. Quelle pitié de voir quelques érudits, souvent plus forts de mémoire que de jugement, qui ne croient à rien, pas même en Dieu, s'élever seuls contre la foi la plus ferme, la mieux suivie, la plus universelle des savans de toutes les nations et de tous les âges!

Mais où se trouvent la religion, la morale, les lois de Moïse? dans les livres qu'on lui attribue, et connus sous le nom de *Pentateuque*. Oui, le Pentateuque, que nous lisons encore à la tête de nos livres saints, est l'ouvrage même de Moïse; il est aussi ancien que la nation juive. Je m'adresse à un incrédule, et je lui dis : Vous croyez bien qu'Homère est un poète grec, qui a composé l'Iliade, il y a plus de vingt siècles; et pourquoi le croyez-vous? parce que vous avez pour vous la foi publique de tous les âges, appuyée sur une suite de monumens qui remontent jusqu'au temps où l'on dit qu'Homère a vécu, et qui le font auteur de l'Iliade; parce qu'il est impossible d'assigner une époque postérieure, où un faussaire auroit pu avec succès supposer ce poème sous le nom d'Ho-

mère; parce qu'enfin, dans le corps de l'ouvrage, dans la description des mœurs, des usages, des lieux, du caractère des personnages, tout respire l'antiquité qu'on lui attribue. Eh bien! cet ensemble de preuves historiques se réunit avec plus de force encore en faveur de l'authenticité du Pentateuque. Foi constante et universelle de la nation juive, impossibilité d'une supposition par un imposteur, caractères d'antiquité qu'il présente à chaque page, tout garantit son authenticité.

Je dis d'abord la foi constante des Juifs. Une chose avouée par les incrédules, c'est que le Pentateuque, tel que nous l'avons, existoit, il y a plus de deux mille ans, deux siècles et demi avant Jésus-Christ, et qu'il étoit alors révéré comme l'ouvrage de Moïse. C'est à cette époque qu'il fut traduit en grec sous le règne de Ptolémée Philadelphe. Or, à partir de cette époque reconnue par tous les critiques, en remontant de siècle en siècle, que trouverez-vous chez la nation juive? une suite de livres, soit prophétiques, soit historiques, soit moraux, qui nous conduisent jusqu'à Moïse, et nous le présentent comme auteur d'une loi et d'écrits qui ne sont autre chose que le Pentateuque même. Parcourons un moment la chaîne des écrivains sacrés. Depuis la fameuse captivité de Babylone, nous voyons Malachie, Néhémie, Esdras; durant la captivité, Jérémie, Baruch, Ezéchiel, Daniel; dans les temps antérieurs, les auteurs des livres des Rois et des Paralipomènes, Salomon avec ses œuvres diverses, David avec ses

Cantiques, l'auteur du livre des Juges, celui du livre de Josué, qui touche à la mort de Moïse. Or, tous ces écrivains nous parlent sans cesse de Moïse, de ses écrits, du volume de sa loi; sans cesse ils rappellent son nom, son histoire, les faits qu'il raconte, les lois diverses qu'il a portées; sans cesse ils nous montrent le gouvernement, le culte, les familles, l'ordre religieux et civil, réglés par les ordonnances de Moïse, et tout ce qu'ils citent est exactement conforme à ce que nous lisons dans l'Exode, les Nombres, le Lévitique, et le Deutéronome, dont se compose toute la loi. Autant il est certain que Moïse a laissé des écrits et des lois, autant il est impossible de lui en attribuer d'autres que ceux dont ce Pentateuque est le recueil. Messieurs, il me seroit facile, la Bible à la main, d'appuyer ce que j'avance des citations les plus positives; mais je crois devoir vous épargner tout cet appareil de passages, fatigant pour un auditoire, et plutôt fait pour un livre qu'on lit à loisir, que pour un discours rapide et fugitif. Ils sont au reste dans tous les apologistes qui ont écrit sur cette matière (1). Comment récuser le témoignage universel, invariable de la nation juive, depuis son origine? S'il est des traditions fabuleuses, il en est de véritables, de bien liées, de suivies, et par lesquelles nous est connue l'histoire du passé. Et qu'on ne prétende pas comparer

(1) *Voyez* Duvoisin, *Autorité des livres de Moïse*, Ire part. chap. 1er, pag. 26 et suiv.

cette tradition des Juifs avec celles de plusieurs peuples qui sont incertaines et vagues. Chez les Hébreux, ce ne sont pas des annales tronquées, vides de faits et d'évènemens sans liaison et sans suite, semblables à des déserts où l'on n'aperçoit que des roches arides de distance en distance, ou bien encore aux anneaux épars d'une chaîne brisée. Ici tout se suit et se soutient : c'est un corps d'histoire dont les parties sont liées entre elles, et dont une seule ne sauroit être détachée. Chacun des livres de l'ancien Testament est la continuation de celui qui le précède : Josué reprend le récit immédiatement après Moïse; après Josué, les Juges nous conduisent jusqu'à Samuel, et les livres des Rois, depuis Samuel jusqu'à la destruction de Jérusalem sous Nabuchodonosor (1). Jamais la succession des juges, des grands-prêtres, des rois, n'est interrompue; chaque siècle est marqué par des évènemens qui retentissent dans les siècles suivans. Les faits éclatans d'une époque supposent ceux d'une époque précédente. Ainsi tout s'enchaîne : le fil de l'histoire se développe sans peine, et nous conduit sans interruption depuis le temps de Cyrus jusqu'à Moïse. Ainsi, dans cette suite de monumens écrits de la nation juive, Moïse est toujours en vue, toujours présenté comme auteur d'une loi que nous lisons encore dans le Pentateuque.

Voltaire et ses copistes ont cru faire une re-

(1) Duvoisin, *Autorité*, etc. *Introduction*, pag. 12.

marque bien embarrassante en faisant observer que les mots qui répondent à ceux de Genèse, d'Exode, de Nombres, de Lévitique, de Deutéronome, ne se trouvent jamais dans les écrivains de l'ancien Testament; qu'il faut en dire autant des mots hébreux qui désignent les livres du Pentateuque : d'où ils ont cru pouvoir conclure que le Pentateuque n'a pas réellement été cité par les écrivains juifs. Il est vrai, Messieurs, que les auteurs de l'ancien Testament n'ont pas cité nommément les livres dont se compose le Pentateuque : la raison en est très-simple et bien péremptoire, c'est que cette division de l'ouvrage en livres ayant chacun une dénomination distincte, n'existoit pas encore; elle est plus récente. Long-temps le Pentateuque fut connu sous le nom de *Loi*, de *Livre de la Loi*, de *Volume de Moïse*, et c'est ainsi qu'il est désigné plus d'une fois même dans nos Évangiles (1). Lorsqu'il fut divisé en livres, on désigna ces livres par leur mot initial. Pour les noms grecs qu'ils portent aujourd'hui, on croit qu'ils viennent de la version des Septante (2). C'est ce qu'il n'est pas permis d'ignorer, quand on ose combattre nos livres saints; mais le bel esprit, égaré par la haine, est capable de laisser échapper les traits de la plus honteuse ignorance.

A la foi constante des Juifs se joint l'impossibilité bien démontrée de la supposition du Penta-

(1) Luc. XXIV, 44.

(2) Duvoisin, *Autor. des liv. de Moïse*, Ire part. chap. I. — Bullet, *Réponses critiques*, tom. II, pag. 32, 33.

teuque par un imposteur. Pour aller sans détour au fond des choses, voici tout ce qu'on a pu imaginer de moins révoltant en cette matière. On a dit que, dans des temps de calamité, les livres saints laissés par Moïse ont pu se perdre et s'effacer de la mémoire des Juifs; qu'un homme habile, comme Esdras, qui fut un des principaux restaurateurs de la république juive après la captivité, aura pu recueillir quelques traditions éparses, quelques faits et quelques lois accrédités dans l'opinion, en composer le Pentateuque que nous avons, et ensuite, pour lui donner plus d'autorité, le publier et le répandre sous le nom de Moïse. Messieurs, de toutes les inventions de l'incrédulité contre l'antiquité de notre Pentateuque, celle-ci est la plus spécieuse; mais voyez combien tout cela est chimérique. Remarquons d'abord que ce ne fut point Esdras qui ramena le premier à Jérusalem les tribus captives; ce fut Zorobabel qui commença par se rendre dans la Judée, accompagné des chefs et d'une partie de la nation. Or, que nous apprend l'histoire? que son premier soin fut de travailler à rétablir le culte, les fêtes, l'ordre lévitique, selon qu'il étoit écrit dans le livre de Moïse : ce livre existoit donc déjà; je vous prie de le remarquer avec quelque attention. Les Juifs n'étoient pas un peuple sorti des forêts, sans religion et sans lois, étranger aux générations qui auparavant avoient habité la Judée; ce n'étoit point un peuple nouveau, à qui l'on donnât pour la première fois un gouvernement et une religion jusqu'alors in-

connue. Ces Juifs, qui venoient de sortir des liens de la servitude, étoient les fils et les petits-fils de ceux que le farouche vainqueur avoit transportés dans la Chaldée; beaucoup même, parmi eux, avoient vu l'ancien temple, le culte qu'on y célébroit, l'ancienne forme de gouvernement. L'histoire de leurs ancêtres, leur origine, leurs lois, leurs cérémonies sacrées, ne leur étoient pas inconnues. Comment donc Esdras auroit-il pu écrire sur tout cela un roman, et leur dire : Voilà l'histoire de votre législateur et de vos pères, voilà le code sacré de la religion et du gouvernement, voilà le livre que Moïse a laissé à son peuple, que vos prophètes et vos historiens ont cité d'âge en âge, que vos prêtres, vos pères, vous-mêmes vous n'avez cessé de lire jusqu'à présent (1)? Je vous le demande; Esdras auroit-il pu leur persuader toutes ces choses, qui auroient été pour eux des absurdités manifestes, en supposant que le livre de Moïse n'eût pas réellement existé?

Mais ce n'est pas tout; si l'on veut qu'Esdras ait fabriqué le Pentateuque, il faudra dire aussi qu'il a composé tous les livres de l'ancien Testament, assertion extravagante, s'il en fut jamais. C'est ici que Bossuet écrase nos adversaires de tout le poids de sa logique et de son génie (2). « Si cette » sainte loi demeure si profondément oubliée, » qu'il soit permis à Esdras de la rétablir à sa fan-

(1) Duvoisin, *Autorité des livres de Moïse*, Ire part. ch. V.
(2) *Disc. sur l'Hist. univers.* IIe part. ch. XXVIII.

» taisie, ce n'étoit pas le seul livre qu'il lui fal-
» loit fabriquer. Il lui falloit composer en même
» temps tous les prophètes anciens et nouveaux,
» c'est-à-dire, ceux qui avoient écrit avant et du-
» rant la captivité; ceux que le peuple avoit vu
» écrire, aussi bien que ceux dont il conservoit la
» mémoire; et non-seulement les prophètes, mais
» encore les livres de Salomon, et les Psaumes de
» David, et tous les livres d'histoire, puisqu'à
» peine se trouve-t-il dans toute cette histoire un
» seul fait considérable, et dans tous les autres
» livres un seul chapitre qui, détaché de Moïse,
» tel que nous l'avons, puisse subsister un seul
» moment. Tout y parle de Moïse, tout y est fondé
» sur Moïse; et la chose devoit être ainsi, puis-
» que Moïse et sa loi, et l'histoire qu'il a écrite,
» étoient en effet, dans le peuple juif, tout le fon-
» dement de la conduite publique et particulière.
» C'étoit en vérité à Esdras une merveilleuse en-
» treprise, et bien nouvelle dans le monde, de faire
» parler en même temps avec Moïse tant d'hommes
» de caractère et de style différens, et chacun
» d'une manière uniforme et toujours semblable à
» elle-même, et faire accroire tout à coup à un
» peuple que ce sont là les livres anciens qu'il a
» toujours révérés, et les nouveaux qu'il a vu faire,
» comme s'il n'avoit jamais ouï parler de rien,
» et que la connoissance du temps présent, aussi
» bien que celle du temps passé, fût tout à coup
» abolie. Tels sont les prodiges qu'il faut croire,
» on fait Esdras auteur du Pentateuque. »

Voulez-vous un fait éclatant, qui seul mette dans le plus grand jour l'absurdité d'une telle opinion? le voici. Environ cinq cents ans avant Esdras, immédiatement après Salomon, un schisme fatal divisa la nation : de là vinrent le royaume de Juda, resté fidèle aux descendans de David, et celui d'Israël, dont Samarie fut la capitale. La rivalité, la haine, les guerres continuelles dont cette division fut suivie, ne permettent pas de croire que les deux peuples, celui de Juda et d'Israël, se soient réunis pour fabriquer un même ouvrage, ou que l'un ait adopté l'ouvrage de l'autre; et si pourtant l'un et l'autre ont révéré les mêmes livres de Moïse, que doit-on en conclure? C'est que ces livres existoient au temps de Salomon, avant l'époque de la funeste division : or les critiques savent que c'est par les tribus du royaume d'Israël, que nous est venu le Pentateuque qu'on appelle Samaritain, et les mêmes critiques savent aussi qu'entre ce Pentateuque et le nôtre se trouve une exacte conformité. Il n'en faudroit pas davantage pour faire remonter son antiquité bien au-delà du temps où Esdras a paru. Ainsi ce qu'on a imaginé pour rendre vraisemblable la supposition du Pentateuque par un imposteur ne fait qu'en mieux démontrer l'impossibilité.

Enfin le Pentateuque est marqué à des traits particuliers qui décèlent sa haute antiquité. Plus d'une fois on a découvert la supposition d'un livre à des traits qui ne s'accordoient pas avec les circonstances des temps, des lieux et des personnages

dont il s'agissoit; mais si vous parcourez le Pentateuque dans toutes ses parties, si vous en observez le style; si vous étudiez le caractère des personnages, les mœurs, les usages qu'on y décrit, vous n'y trouverez rien qui ne se rapporte aux temps anciens où Moïse a paru. Les patriarches dont Moïse a fait l'histoire, aussi riches, aussi indépendans que les rois, mènent une vie frugale et laborieuse; ils voyagent avec leur nombreuse famille, ils conduisent eux-mêmes leurs troupeaux, servent les étrangers, apprêtent le repas de leurs propres mains; leurs filles partagent avec eux les travaux innocens de la vie pastorale; Rebecca vient d'assez loin puiser l'eau qu'elle porte sur ses épaules; Rachel et les filles de Jethro abreuvent les troupeaux de leurs pères; Sara pétrit elle-même le pain qu'Abraham donne à ses hôtes (1). Tel est le récit de Moïse; et qui n'y reconnoîtroit le sceau de la plus haute antiquité? Cette simplicité primitive se conserva long-temps chez les Grecs; on la retrouve dans les princes et les héros célébrés par leurs poètes; Homère en fournit partout des exemples, et les poésies pastorales, dit Fleury (2), n'ont point d'autre fondement. On sent bien que, dans les premiers temps, l'ambition, les conquêtes, les alliances, n'avoient pas reculé au loin les bornes des empires; chaque bourgade, pour ainsi dire, avoit son roi; on se battoit pour une citerne,

(1) Duvoisin, *Autor. des liv. de Moïse*, Ire part. chap. III.
(2) Fleury, *Mœurs des Israélites*, Ire part. n. 3.

comme depuis on s'est battu pour des provinces et des royaumes. Aussi que voyez-vous dans Moïse? Abraham à la tête de trois cents hommes défaire quatre rois ligués ensemble. Dans ces âges primitifs où l'écriture étoit moins connue, si elle n'étoit ignorée, comment se conservoit la mémoire des évènemens? par des monumens grossiers, mais significatifs. Ainsi dresser des autels, consacrer des pierres, composer des cantiques qui rappeloient le passé, donner un nom symbolique aux lieux où l'on avoit campé, ou bien aux enfans dont la naissance étoit marquée par quelque chose d'extraordinaire; tel fut l'usage des temps antiques, chez les différens peuples du monde (1). Or c'est encore là ce que l'on voit dans le récit de Moïse. Abraham élève des autels aux mêmes lieux où Dieu lui avoit apparu; Jacob consacre la pierre sur laquelle avoit reposé sa tête; il nomme Galaad le monceau de pierres qui est le signe de son alliance avec Laban : le sépulcre de Rachel, le puits nommé Bersabée, et tous les autres dont parle l'histoire d'Isaac, étoient des monumens (2). Enfin la manière dont sont écrits les quatre derniers livres du Pentateuque décèle évidemment un ouvrage original et contemporain de Moïse. Si, dans des temps postérieurs, ces livres étoient sortis des mains d'un autre écrivain, qu'auroit fait leur auteur? Maître de sa matière, il se seroit tracé un

(1) Goguet, *Origine des Lois*, etc. tom. I, pag. 362.
(2) Fleury, *Mœurs des Israélites*, n. 2.

plan, il auroit mis de l'ordre dans les différentes parties de son ouvrage, il auroit rappelé à différens chefs les lois, les faits, la religion. Dans Moïse, rien de semblable : on voit qu'il écrit au milieu des évènemens dont il est le témoin oculaire; les lois sont mêlées aux faits, parce que souvent un fait donnoit lieu à une loi; elles sont rapportées sans ordre, parce que, faites suivant les occurrences, elles sont écrites aussitôt que publiées. Ce n'est pas une histoire suivie, composée avec art et méthode par un homme qui a réfléchi sur les évènemens passés, qui les combine et les enchaîne; ce sont les mémoires d'un écrivain qui raconte ce qu'il voit et ce qu'il fait : de là ces répétitions, ces reproches, ces exhortations véhémentes qui naissent du fond même des choses et des évènemens. Il faudroit n'avoir aucun goût, pour ne pas reconnoître dans ces livres de Moïse le caractère original d'un législateur (1).

L'authenticité du Pentateuque est donc appuyée sur la foi constante des Juifs, sur l'absurdité de l'opinion contraire, sur ses caractères intrinsèques d'antiquité. Mais à cet ensemble de preuves lumineuses et frappantes que nous venons d'exposer que peuvent opposer les incrédules? Oseront-ils répéter encore, après Voltaire, leur maître, qu'il eût été impossible à Moïse d'écrire le Pentateuque; que, chez les Egyptiens et les Chaldéens, l'art de graver ses pensées sur la pierre

voisin, *Autor. des livr. de Moïse*, Ire part. chap. III.

polie, sur la brique, sur le plomb ou sur le bois, étoit la seule manière d'écrire, et que dès-lors il n'est pas croyable que Moïse ait eu le temps et les moyens d'écrire les cinq livres du Pentateuque? Ici, Messieurs, tout est faux ou hasardé. Que le Décalogue, que l'abrégé de la loi ait été gravé sur la pierre, je ne le conteste pas; mais où a-t-on vu que les autres parties de l'ouvrage aient été gravées de la même manière? Où a-t-on vu que, du temps de Moïse, on ne connût que ce moyen d'écrire ses pensées? Pourquoi n'auroit-on pas connu l'usage de graver sur l'écorce de certains arbres, sur les feuilles du palmier, comme cela s'est pratiqué aux Indes et à la Chine? Est-il naturel qu'on ait commencé par ce qu'il y avoit de plus difficile? L'art de peindre avec des couleurs n'a-t-il pas dû précéder l'art de graver avec des instrumens de cuivre ou d'acier? L'histoire des peuples n'atteste-t-elle pas que l'invention des lettres est de la plus haute antiquité? Les savans croient que Cécrops et Cadmus, à peu près contemporains de Moïse, apportèrent dans la Grèce la connoissance des caractères alphabétiques. Mais n'insistons pas sur une matière où les erreurs, les inconséquences, les contradictions de Voltaire, ont été relevées avec autant d'esprit que de force dans l'ingénieux et solide ouvrage qui a pour titre : *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire.* Maintenant écoutons encore Bossuet (1) :

(1) *Discours sur l'Histoire universelle*, IIe part. ch. XXVIII.

« Que dit-on pour autoriser la supposition du » Pentateuque, et que peut-on objecter à une » tradition de trois mille ans, soutenue par sa pro- » pre force et par la suite des choses? rien de suivi, » rien de positif, rien d'important; des chicanes » sur des nombres, sur des lieux ou sur des noms ; » et de telles observations, qui, dans toute autre » matière, ne passeroient tout au plus que pour » de vaines curiosités, incapables de donner at- » teinte au fond des choses, nous sont ici alléguées » comme faisant la décision de l'affaire la plus sé- » rieuse qui fût jamais....... Voici le fort de l'ob- » jection. N'y a-t-il pas des choses ajoutées dans » le texte de Moïse, et d'où vient qu'on trouve sa » mort à la fin du livre qu'on lui attribue? Quelle » merveille que ceux qui ont continué son histoire » aient ajouté sa fin bienheureuse au reste de ses » actions, afin de faire du tout un même corps! » Pour les autres additions, voyons ce que c'est. » Est-ce quelque loi nouvelle, ou quelque nou- » velle cérémonie, quelque dogme, quelque mi- » racle, quelque prédiction? On n'y songe seule- » ment pas; il n'y en a pas le moindre soupçon, ni » le moindre indice : c'eût été ajouter à l'œuvre de » Dieu; la loi l'avoit défendu, et le scandale qu'on » eût causé eût été horrible. Quoi donc? on aura » continué peut-être une généalogie commencée, » on aura peut-être expliqué un nom de ville changé » par le temps;..... quatre ou cinq remarques de » cette nature, faites par Josué ou par Samuel, » ou par quelque autre prophète d'une pareille

» antiquité, parce qu'elles ne regardoient que des » faits notoires, auront passé naturellement dans » le texte; la même tradition nous les aura appor- » tées avec tout le reste : aussitôt tout sera perdu!.... » A-t-on jamais jugé de l'autorité, je ne dis pas » d'un livre divin, mais de quelque livre que ce » soit, par des raisons si légères? Mais c'est que l'E- » criture est un livre ennemi du genre humain; » il veut obliger les hommes à soumettre leur es- » prit à Dieu, et à réprimer leurs passions déré- » glées : il faut qu'il périsse, et à quelque prix » que ce soit il doit être sacrifié au libertinage. » Oui, voilà la véritable source des argumens de l'incrédulité. On a fait contre l'antiquité de l'*Enéide* des chicanes même assez embarrassantes, et on les méprise; on en fait de plus puériles encore contre l'antiquité des livres de Moïse, et aussitôt on triomphe, comme si c'étoient des démonstrations. Ainsi on a deux poids et deux mesures, qu'on emploie tour à tour, ou suivant la raison, ou suivant ses caprices. Mais c'est assez pour bien nous convaincre que Moïse est l'auteur du Pentateuque : j'ajoute que Moïse est un auteur très-véridique; seconde proposition.

Qu'il est étonnant, Messieurs, qu'il est digne de fixer l'attention de tous les esprits, le récit des merveilles opérées par Moïse, et que nous lisons dans son ouvrage! L'Égypte châtiée de son obstination par des calamités que l'on voit commencer, s'étendre, cesser, au seul commandement de Moïse;

tous les premiers nés des Égyptiens, depuis le fils du roi jusqu'à celui de l'esclave, frappés dans une même nuit, tandis que le glaive de la mort épargne les maisons des Hébreux, teintes du sang de l'agneau immolé; la mer Rouge qui ouvre ses abîmes pour livrer passage, au milieu de ses ondes suspendues des deux côtés, à une multitude immense; un pain céleste qui, durant quarante ans, la nourrit au milieu de sables arides et brûlans, une colonne lumineuse qui ne cesse de guider sa marche dans le désert; un Dieu qui, sur le sommet du mont Sinaï, publie sa loi dans l'appareil le plus formidable et le plus majestueux; la terre s'ouvrant à la voix de Moïse pour engloutir vivans des factieux sacrilèges qui refusent insolemment d'obéir : tel est le magnifique spectacle que nous présente l'historien sacré; et je ne fais que rapporter une partie des merveilles dont ses livres sont remplis. Il ne s'agit pas d'affecter un dédain superbe pour tout ce qu'on appelle miracle; la trop grande crédulité seroit une foiblesse, la résistance outrée de l'incrédule seroit une plus grande foiblesse encore; et déjà, dans un de nos derniers discours, nous avons dissipé les préjugés qu'une fausse philosophie n'a que trop répandus sur cette matière. Il ne s'agit pas non plus de tronquer le récit de Moïse, de modifier capricieusement les circonstances les plus frappantes des faits, et d'en chercher ensuite des explications naturelles, de supposer gratuitement un appareil de machines, un jeu de causes physiques dont il

n'est fait aucune mention : il faut prendre la narration telle qu'elle est, et voir s'il faut ou l'admettre comme vraie, ou la rejeter comme une fable. On sent bien que cette longue suite de prodiges envisagés dans leur ensemble, leurs détails, leurs circonstances, leur durée, sont au-dessus des forces de la nature et surpassent tous les efforts de l'industrie humaine : aussi il n'est qu'un double parti à prendre ; il faut ou nier ces faits, ou bien avouer ingénûment qu'ils sont miraculeux, qu'on doit y voir l'ouvrage de Dieu même, autorisant par eux la mission de son envoyé, protégeant son peuple, le vengeant de ses ennemis, le comblant de faveurs, ou le châtiant de son infidélité. Or je prétends que tout nous garantit la réalité des faits, et le caractère de l'historien, et la nature même de ces faits, et la croyance de la nation qui en est le témoin irrécusable, et les effets durables dont ils sont la véritable cause.

On sait combien le caractère connu de l'historien influe sur l'autorité de son histoire, combien sa réputation bien méritée de bonne foi, d'impartialité, de vertu, donne de poids à ses récits. Que trouverez-vous dans Moïse qui n'inspire au lecteur une entière confiance? Plein de sentimens de religion et de piété, il s'oublie lui-même pour ne voir que celui qui l'envoie; il en célèbre la puissance et la bonté, et sa première loi, c'est de l'aimer de toutes les affections de son cœur. Enflammé de zèle pour extirper les vices et assurer la prati-

que des vertus, c'est à cela que se rapportent ses discours, son culte, ses lois. Sans ambition et sans vues personnelles, il n'accepte qu'à regret le grand ministère que le ciel lui confie; il sacrifie son repos au bien d'un peuple naturellement indocile, qui ne cesse de l'affliger de ses révoltes et de son ingratitude. La plus haute dignité, la souveraine sacrificature, il la laisse à son frère, tandis que ses propres enfans, il les abaisse au rang de simples lévites. Sans flatterie, il ne connoît pas ces ménagemens que la politique inspire; il reproche au peuple comme aux chefs leurs prévarications avec une fermeté magnanime; il ne craint pas de choquer l'orgueil des familles en rappelant l'inceste de Juda et de Thamar, l'adoration du veau d'or, les débauches des Israélites avec les filles de Madian, les fautes de Lévi, chef de sa tribu, celles de son frère Aaron, de Marie sa sœur, de ses neveux Nadab et Abiu. Plein de candeur et de modestie, il ne dissimule pas ses propres fautes; il ne s'attribue la gloire d'aucun évènement, il n'est que l'interprète et l'exécuteur des ordres du ciel. Simple dans son style, sans emphase, sans réflexions étudiées, il raconte et ne disserte jamais; il parle en homme convaincu, et avec la sécurité d'un écrivain qui ne craint pas d'être contredit. A ces traits réunis de candeur, de sincérité, d'une vertu pure, reconnoît-on un imposteur, ou plutôt ne faut-il pas reconnoître un historien véridique?

Mais combien la confiance qu'il inspire par ses qualités personnelles s'accroît par les circonstances

mêmes et la nature des faits qu'il raconte ! Quelque habile et quelque audacieux que soit un imposteur, il est pourtant des bornes qu'il ne franchit pas impunément. Ce n'est pas assez d'inventer des fables, il faut les rendre croyables; et, s'il n'inventoit que des mensonges grossiers qui ne sauroient échapper à la multitude elle-même, quel espoir auroit-il de pouvoir la séduire? Celui qui est fourbe craint de le paroître; son premier soin est de cacher les fables qu'il imagine. Que fait-il pour cela? Il en place l'origine dans des temps reculés; il les met à couvert dans l'obscurité des siècles; surtout il ne publie pas des choses qui puissent être démenties par des témoins vivans, par des nations entières : s'il le faisoit, le voile de ses impostures seroit bientôt déchiré, et il ne retireroit de cette folle conduite qu'une honte ineffaçable : or voilà pourtant ce qu'auroit fait Moïse, s'il ne faut voir dans son récit qu'un mensonge continuel. C'étoit un homme habile, on en convient; et toutefois, si on le suppose historien infidèle, il faut en faire le plus stupide et le plus inepte de tous les hommes. En effet, ce qu'il raconte est de sa nature public, notoire, et très-éclatant; les prodiges dont il fait le récit ne se sont point passés dans les ombres de la nuit, ni dans les temps anciens, ni dans des pays lointains, mais devant sa nation; il en appelle continuellement à son témoignage, il désigne les familles, les personnes, les lieux; il ne craint pas de dire à six cent mille hommes : Voilà ce que vous avez

vu vous-mêmes, ce que vous avez entendu. Non, ce n'est pas un poète qui décrit avec les couleurs d'une imagination brillante; c'est un historien qui raconte des faits avec exactitude et dans tous leurs détails, qui sans cesse les donne comme les titres de sa mission, et qui défie hautement la nation entière de les contester. Dans le dernier de ses livres, dans le Deutéronome, il fait l'énumération abrégée de tous les évènemens merveilleux qui s'étoient passés durant l'espace de quarante ans, et il termine en disant à tout le peuple : « Vos yeux ont vu toutes ces grandes œuvres que » le Seigneur a faites », *oculi vestri viderunt omnia opera Domini magna quæ fecit* (1).

Qu'un imposteur s'appuie sur des révélations, sur des songes, sur des miracles qu'un petit nombre de complices disent avoir vus, je le conçois; mais où est le fourbe qui ait exposé ses mensonges au grand jour, qui ait invoqué le témoignage de six cent mille hommes, qui ait fondé le droit de leur commander sur des faits évidemment faux, sur des fables impertinentes, démenties par la notoriété publique (2)? On aura beau dire que les Hébreux étoient ignorans, grossiers, crédules, faciles à égarer et à séduire : on en conviendra, si l'on veut; mais enfin ce n'étoit pas un peuple d'insensés, possédé tout entier d'un délire continuel qui lui ôtât l'usage des sens et de la raison; ils avoient

(1) Deut. XI, 7.

(2) Duvoisin, *Autor. des livr. de Moïse*, IIe part. chap. 1.

des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, une intelligence pour concevoir. Mais, s'ils n'étoient pas réellement fous, comment Moïse aura-t-il pu leur persuader, pendant quarante ans, qu'ils voyoient ce qu'ils ne voyoient pas, qu'ils entendoient ce qu'ils n'entendoient pas? Pour me servir de la pensée et même des expressions d'un écrivain judicieux, « toute la certitude hu-
» maine repose sur ce principe, que les hommes
» ne sont pas fous, et qu'il y a certaines règles
» dans la nature dont ils ne s'écartent jamais que
» par un renversement total de la raison. Qu'il
» soit permis d'inventer à plaisir qu'au temps de
» César et de Pompée, tous les hommes étoient
» frappés d'une maladie qui leur faisoit pren-
» dre leurs vaines imaginations pour des réalités;
» dès-lors il n'y aura plus rien de certain, et
» l'on pourra dire que les batailles de Pharsale
» et d'Actium sont des visions de fanatiques.
» Lorsqu'on ne peut nier des faits qu'en suppo-
» sant, je ne dis pas dans une nation entière,
» mais même dans un certain nombre d'hommes,
» une folie complète, on a atteint en matière de
» faits le dernier degré de certitude possible (1). »
Les hommes de tous les temps se ressemblent; il n'est pas plus permis de supposer cette folie dans la nation juive d'autrefois que dans les hommes d'aujourd'hui. Or, en supposant, d'un côté, que

(1) *Discours sur les livres de Moïse, à la suite des Pensées de Pascal*, pag. 392 et suiv.

des miracles si éclatans, si sensibles qu'ils ne demandoient que des oreilles et des yeux pour être saisis, n'étoient que des fables, et en supposant, d'un autre côté, que les Hébreux les ont crus comme des réalités, il ne faudroit pas hésiter à prononcer que le peuple hébreu tout entier étoit atteint de la folie la plus complète.

Dira-t-on qu'il n'a pas cru à ces miracles, et qu'ainsi on ne peut invoquer son témoignage? Remarquez d'abord que cette nation étoit naturellement indocile, toujours prête à se révolter contre son conducteur : de là ses murmures, ses plaintes séditieuses, les regrets qu'elle donne à l'Égypte, aux alimens dont elle avoit été nourrie. Qui donc a pu la dompter, la soumettre au joug d'une législation austère, chargée d'observances pénibles? Quels moyens employa Moïse pour se faire écouter? pas d'autres que les miracles qu'il opère; sans cesse il les donne comme le sceau de sa mission divine; c'est sur eux seuls qu'il fonde son autorité. Si ces miracles n'étoient que des fables, il eût été absurde d'y croire; et si, n'y croyant pas, le peuple eût pourtant suivi Moïse comme l'envoyé de Dieu, c'eût été le comble de l'extravagance. Quoi! ils l'auroient regardé comme un imposteur, ils auroient été persuadés que ses miracles n'étoient que des chimères inventées pour les tromper, et néanmoins ils se seroient soumis aveuglément à ses lois, ils auroient été assez stupides pour se laisser maîtriser par lui! Tout cela n'est pas dans la nature.

Il ne reste plus qu'une ressource à l'incrédulité; c'est de dire que la nation avoit concerté toute cette imposture avec Moïse, qu'elle étoit d'accord avec lui pour composer cette merveilleuse histoire, et tromper ensemble la postérité. Quelle chimère! et qu'il faut qu'une cause soit désespérée, quand on ne peut la défendre que par des hypothèses aussi absurdes! Quoi! pendant quarante ans, deux millions d'hommes auroient constamment, unanimement concerté cette grande imposture, et pas un seul n'auroit réclamé; et, au milieu du choc plus d'une fois violent des intérêts et des passions qui agitoient les tribus, pas une seule voix ne se seroit fait entendre en faveur de la vérité; et, parmi ces séditions qui éclatoient si souvent, pas un seul Hébreu ne se fût détaché de ce complot infernal; et, après la mort de Moïse, pas un seul homme assez vrai pour faire rougir ses concitoyens d'un tel mensonge! Quoi! la nation entière auroit dit à Moïse (1): Nous savons très-bien que vous n'êtes pas l'envoyé du ciel, mais n'importe: composez une fable absurde, et nous et nos enfans nous feindrons de croire tout ce qu'il vous plaira d'imaginer; nous n'avons fait que côtoyer la mer Rouge, et nous affirmerons qu'elle nous a ouvert son sein pour nous livrer passage; vous nous donnerez une religion sévère qui ne sera que votre ouvrage, nous la suivrons comme si elle venoit de Dieu! N'est-ce pas insulter à la raison humaine que de

(1) Duvoisin, *Autor. des livr. de Moïse*, IIe part. chap. III.

supposer un semblable pacte entre un fourbe et toute une nation?

Enfin, pour que tous les genres de preuves soient réunis, voyez comme l'histoire se trouve confirmée par une foule d'institutions qui la rendent sensible à tous les yeux. La fête de Pâque, celles de la Pentecôte et des Tabernacles; l'usage de racheter les premiers-nés; les cantiques sacrés, tels que celui où Moïse, dans une poésie toute divine, célèbre le passage de la mer Rouge; le vase plein de manne et la verge d'Aaron déposés dans le tabernacle; les deux tables de la loi mises par ordre de Moïse dans l'arche d'alliance; les lames d'airain attachées à l'autel, comme un mémorial du crime et de la mort funeste de Coré, Dathan et Abiron, ces sacrilèges usurpateurs du sacerdoce; bien des rites et des cérémonies du culte public (1) : tout cela retraçoit et sembloit rendre toujours présens les prodiges qui avoient signalé la sortie d'Egypte, la publication de la loi, le séjour dans le désert. « Il y a en quelque sorte deux » histoires de Moïse, l'une qui est écrite dans le » livre qui porte son nom; l'autre qui est comme » gravée dans les cérémonies et dans les lois ob- » servées par les Juifs, dont la pratique étoit une » preuve vivante du livre qui les ordonnoit, et » même de ce qu'il contient de plus merveil- » leux (2). » Sans doute une fête, un hymne sa-

(1) Duvoisin, *Autor. des livr. de Moïse*, IIe part. chap. IV.
(2) *Discours*, à la suite des *Pensées de Pascal*.

cré, un monument quelconque, s'ils sont de beaucoup postérieurs aux évènemens, n'en sont pas toujours une preuve décisive; mais, lorsque, dans une nation, son histoire, ses traditions orales, ses fêtes religieuses et civiles, ses rites et ses cantiques sacrés, ses institutions, viennent de la même origine, remontent à la même époque, comment n'être pas frappé de cet accord, et ne pas convenir qu'alors l'histoire écrite est appuyée par les usages et les monumens sensibles, que ces monumens sont à leur tour expliqués par l'histoire écrite, et que cet ensemble parfait a sur tout esprit raisonnable une force invincible?

Ainsi, Messieurs, deux choses sont établies, la première, que Moïse, qui vivoit il y a plus de trois mille ans, est réellement auteur des livres qu'on lui attribue, et que nous appelons le *Pentateuque;* la seconde, que Moïse est un auteur très-véridique dans les faits qu'il nous raconte. De là nous tirerons deux conséquences principales qui en renfermeront plusieurs autres accessoires.

La première conséquence, c'est que le Pentateuque est un des livres les plus anciens qu'il y ait sur la terre, pour ne pas dire le plus ancien des livres connus. Qui le tient peut dire sans crainte: Voici le plus précieux et le plus antique monument de l'esprit humain. Chez quel peuple en trouver un semblable? où sont les ouvrages qui aient, comme celui de Moïse, trente-trois siècles d'antiquité? Sanchoniaton avoit écrit, dit-on, les annales des Phéniciens; mais que nous en reste-

t-il ? un fragment que Porphyre a cité le premier. Il est des savans qui ne le font pas remonter au-delà de la guerre de Troie, et tous le font bien certainement postérieur à Moïse. Bérose avoit écrit les annales des Egyptiens, Manéthon celles des Chaldéens (1); or l'un et l'autre sont postérieurs de mille ans à l'historien sacré. Chez les Perses, vous trouvez Zoroastre, avec les livres dont il passe pour être l'auteur; mais les érudits les plus versés dans ces matières ne le font contemporain que de Darius, fils d'Hystaspe (2). Enfin le premier compilateur de l'histoire chinoise, Confucius (3), vivoit cinq cent cinquante ans avant l'ère chrétienne.

Que si le Pentateuque est si ancien, ne soyons plus étonnés qu'il donne sur l'origine des peuples, sur les évènemens primitifs, des connoissances qu'on chercheroit vainement ailleurs, et que ce soit ici le livre original dont beaucoup d'autres et bien des traditions n'ont été que des copies informes. Dès-lors il est injuste de vouloir le combattre sur certains points, par le silence des écrivains, postérieurs de plusieurs siècles; et par cela seul il est raisonnable d'expliquer les traditions des autres peuples par celles des Hébreux.

Que si le Pentateuque est si ancien, ne soyons

(1) *Mém. de l'Académie des Inscript.* tom. XVI, pag. 205. — Voyez aussi Hooke, *Religionis nat. et revel. Princip.* tom. II, pag. 108 et 109.

(2) Environ 500 ans avant Jésus-Christ. Voyez la *Vie de Zoroastre*, par Anquetil; *Zend-Avesta*, tom. II, Pag. 60 et 61.

(3) Fréret, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. XVIII, pag. 207 et 208.

plus étonnés que, sur les dates, sur les usages, les noms des peuples et des villes, les détails géographiques, il présente des obscurités. Nous Français, nous habitons ces mêmes Gaules dont César a fait l'histoire après en avoir fait la conquête. Eh bien ! nos érudits sont souvent embarrassés pour concilier ce que nous dit ce conquérant historien avec ce que nous voyons; et l'on voudroit qu'aucun nuage ne couvrît un livre plus ancien de deux mille ans, écrit dans une langue moins connue que celle des Commentaires de César, et relatif à des mœurs, à des peuples qui nous sont encore plus étrangers !

Si le Pentateuque est si ancien, ne soyons plus étonnés que, dans le récit des faits, dans l'énoncé de certaines lois, dans des détails de mœurs, nous y trouvions une naïveté, une franchise de langage qui nous choque, et que nous sommes tentés d'appeler indécente. Outre que cette plus grande liberté peut être plus conforme au génie des Orientaux, il est certain que les peuples naissans, tels que ceux dont Moïse fait l'histoire, ne connoissoient pas ces délicatesses, ces détours usités chez les peuples qui, pour être plus civilisés, n'en sont quelquefois que plus corrompus. Les Hébreux, comme les peuples primitifs, nommoient crûment ce que nous enveloppons de circonlocutions éloignées. « Toutes ces différences, dit » Fleury (1), ne viennent que de la distance des

(1) *Mœurs des Israélites*, n. 16.

» temps et des lieux. La plupart des mots qui sont » déshonnêtes, suivant l'usage présent de notre » langue, étoient honnêtes autrefois, parce qu'ils » donnoient d'autres idées. » Cette remarque peut s'appliquer non-seulement à Moïse, mais encore aux autres écrivains de l'ancien Testament, et je la fais ici contre certains incrédules dont la plume a été trop licencieuse, pour qu'ils aient le droit de crier au scandale.

Une seconde conséquence de l'autorité du Pentateuque, c'est que Moïse étoit véritablement l'envoyé de Dieu : il est impossible de voir tant de prodiges opérés par ses mains, sans le croire investi d'une puissance toute divine. Dès-lors je dois croire à sa parole, révérer sa doctrine, écouter avec respect ce qu'il nous enseigne de Dieu, de la création, de l'homme et des premiers temps. Le mensonge n'a pu souiller les écrits de celui qui parloit au nom de la Vérité même. Dès-lors je dois regarder le peuple hébreu comme le peuple de Dieu, dépositaire des traditions sacrées, et de cette lumière divine qui devoit rester cachée dans son sein jusqu'à ce qu'elle remplît de son éclat l'univers entier. Dès-lors je vois dans la loi mosaïque la préparation et la figure de la loi chrétienne, j'aperçois la filiation de l'ancien et du nouveau Testament; je découvre les desseins de la Providence sur la conservation de la véritable religion; je comprends pourquoi l'on dit que le christianisme est aussi ancien que le monde, qu'il a commencé avec lui ur ne finir qu'avec lui. Oui, des pontifes qui

gouvernent aujourd'hui l'Eglise chrétienne, je remonte, par une succession non interrompue, jusqu'aux apôtres; d'où, reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse, de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde (1). Ainsi, dans la loi connue des patriarches, dans la loi qui fut donnée aux Hébreux par Moïse, dans celle qui a été donnée à tous les peuples par Jésus-Christ, c'est toujours le même Dieu qu'on adore, la même espérance de la vie future, la foi plus ou moins développée au même libérateur; ainsi le christianisme a eu ses commencemens, ses progrès, sa maturité, jusqu'à ce qu'il ait sa pleine consommation dans les cieux; ainsi la religion forme comme une chaîne immense, qui, par le premier anneau, tient au berceau même du monde, traverse la durée des siècles, et va se perdre enfin dans l'éternité.

(1) Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, IIe part. chap. XXXI.



MOÏSE

CONSIDÉRÉ COMME HISTORIEN

DES TEMPS PRIMITIFS.

Une des choses les plus capables d'intéresser l'homme et de l'instruire en charmant ses loisirs, c'est bien sans doute, Messieurs, la lecture des ouvrages historiques. En liant le présent au passé, en développant la chaîne des nations et des siècles, l'histoire fait passer en quelque sorte sous nos yeux les peuples divers avec leurs mœurs et leurs lois, leurs époques de gloire et leurs époques de décadence. Nous aimons à remonter à leur origine, à connoître leurs fondateurs, à les suivre dans leurs progrès, à rechercher les causes de leur élévation comme celles de leur chute, à comparer les rôles qu'ils sont venus jouer chacun à leur tour sur le théâtre du monde; et lorsqu'il est témoin de toutes ces scènes si variées, si rapides et souvent si tragiques, le lecteur réfléchi, le chrétien surtout, s'élève naturellement vers celui qui, du trône immobile de son éternité, tient dans ses mains les rênes

du monde, marque à chaque nation sa place comme à chaque individu, fait mourir les empires les plus anciens pour en créer de nouveaux, et seul est immuable au milieu de ces perpétuelles vicissitudes. Mais si, parmi les monumens historiques, il en est un qui doive exciter l'intérêt et la curiosité de tous, qui ne soit étranger à aucun peuple, qui soit pour tous les hommes comme un monument de famille, c'est, Messieurs, l'histoire que Moïse nous a l'aissée des premiers âges, dans ce livre où chacun peut lire son origine et sa destinée, ses malheurs et ses espérances, et que nous trouvons à la tête de nos livres saints sous le nom de *Genèse*. Je ne dirai point ici tout ce qu'il renferme de sublime dans sa simplicité, de pur et de beau dans sa doctrine, d'attachant par la description des mœurs patriarchales, telles qu'on les trouve dans la vie d'Abraham, de Jacob, de Joseph et de ses frères; mon dessein aujourd'hui est de considérer Moïse uniquement comme historien des temps primitifs, et de venger la fidélité de ses écrits des attaques de l'incrédulité.

Il est des érudits qui se sont enfoncés dans les ténèbres de l'antiquité profane pour y chercher des argumens contre l'histoire mosaïque, et qui adopteroient volontiers toutes les rêveries des âges fabuleux, pourvu qu'on les dispensât de croire à nos livres saints. Il est aussi des écrivains très-versés dans les sciences naturelles, occupés de recherches sur la formation et la structure du globe, connus sous le nom de *géologues*, qui ont en quel-

que sorte remué la terre entière pour y découvrir quelque chose de contraire au récit de Moïse, soit sur la création, soit sur le déluge; et qui, composant un monde à leur manière, se sont permis de bafouer sans ménagement l'écrivain sacré, parce que sa narration ne s'accordoit pas avec leurs systèmes. Je ne viens contester, ni à ces érudits, ni à ces géologues, leur science et leur talent, encore moins blâmer les efforts de l'homme pour éclaircir les antiquités, ou pénétrer dans les secrets de la nature. Il est beau de voir l'esprit humain se livrer à des recherches qui, sans conduire à des résultats toujours heureux, ne sont jamais entièrement perdues, et promener ainsi ses pensées dans toutes les parties de ce vaste univers : c'est un roi qui voyage dans l'étendue de son empire, pour le mieux connoître. Mais, en respectant la science, en rendant hommage à ses efforts et à ses découvertes, soyons en garde contre ses écarts et ses paradoxes. Que ne peuvent pas le goût de la nouveauté, l'amour de la gloire, le désir ardent d'une rapide célébrité, pour égarer les esprits même les plus sublimes! Ce n'est pas faute de génie, que Descartes imagina ses tourbillons, et Buffon son monde de verre : souvent le génie invente les systèmes, et le bon sens les réfute. Pour en revenir à notre sujet, on peut d'abord être intimidé d'un certain appareil de science déployé contre l'histoire mosaïque; mais, avec de la réflexion et un peu de logique, on fait bientôt disparoître ce qui sembloit si effrayant. Nous allons donc examiner

le récit de Moïse sur les deux faits principaux que contient la Genèse, je veux dire, la création et le déluge, et faire voir qu'il n'est contredit en cette matière ni par aucun fait démontré de la saine physique, ni par les traditions certaines des peuples. Tel est le plan de cette Conférence sur Moïse considéré comme auteur de la Genèse.

Qu'il ne faille pas chercher dans Moïse le physicien profondément versé dans les détails des sciences naturelles, dans la connoissance des causes particulières qui produisent les phénomènes de ce monde visible, c'est ce que nous avouerons sans peine. L'écrivain sacré n'a pas eu pour but de faire de nous des physiciens et des savans; une pensée plus honorable à sa mémoire, plus digne de celui qui l'envoyoit, plus utile à l'humanité, occupoit son ame toute entière : c'étoit d'éclairer les hommes sur Dieu et la providence, sur leurs devoirs et leur destinée; de conserver et de propager ces vérités premières et sacrées sans lesquelles il n'y aura jamais ni religion, ni morale, ni société. Sa science toute populaire étoit faite pour l'universalité du genre humain : ne soyons donc pas étonnés qu'en parlant de la terre et du soleil, du spectacle de la nature et des phénomènes qu'il présente, il se soit servi d'expressions consacrées par l'usage. Le langage de l'historien, du poëte, du législateur, n'est pas celui du physicien qui disserte d'une manière rigoureusement exacte : même aujourd'hui, parmi nous, quel est le savant qui ne parle du

cours du soleil, de son lever et de son coucher, encore que, dans son opinion, tout cela ne soit qu'apparent? et, s'il dédaignoit ce langage, sous prétexte qu'il n'est pas physiquement vrai, ne passeroit-il pas pour un personnage très-ridicule? Qu'on cesse donc de reprocher à Moïse des expressions populaires qui étoient conformes aux apparences ou à des opinions universellement répandues sur le système de ce monde visible, et par là même les seules qu'il devoit employer. Mais aussi, quand il nous raconte des faits et des évènemens, et qu'il les décrit, non en poète, mais en historien, loin de nous alors la folle témérité de contredire ses récits, et de les combattre par des conjectures et des systèmes qui peuvent n'être que des chimères.

Il faut le dire, Messieurs, on a vu s'élever de nos jours une multitude de fabricateurs de mondes, qui, arrangeant et dérangeant l'univers selon leurs caprices, semblent avoir présidé à la création, surtout à la formation du globe que nous habitons, et qui ne conçoivent pas que le Créateur ait eu d'autres pensées que celles dont ils sont infatués, si même ils n'essaient pas de se passer de la cause intelligente et suprême qui, dans le commencement, a dû donner à tout l'être, le mouvement et la vie. Combien de géologues nous ont donné leurs conjectures pour des faits, ont appliqué à la terre entière des observations purement locales; et, convertissant en lois constantes et universelles des phénomènes particuliers, ont fini par ériger en vérités incontestables les rêveries de leur

imagination! Et ne pensez pas, Messieurs, que nous venions attaquer, de notre autorité privée, des hommes que leur science et leur talent peuvent avoir rendus célèbres; nous avons pour garans de ce que nous avançons des écrivains dont le nom certes n'est pas inconnu dans le monde savant. Un des naturalistes et des voyageurs les plus illustres de ces derniers temps, Pallas, académicien de Pétersbourg, a publié des *Observations sur la formation des montagnes et les changemens arrivés à notre globe* (1). Or, dans cet ouvrage même, il reproche à quelques savans, et notamment à Buffon, de s'être trop hâtés de bâtir des systèmes, et d'avoir trop précipitamment jugé le globe entier d'après la sphère trop étroite de leurs observations personnelles.

Surtout, Messieurs, écoutez ce que nous dit à ce sujet un des naturalistes les plus renommés dont s'honore aujourd'hui la France, et même l'Europe, je veux parler de celui qui s'est occupé avec tant de gloire de l'*Anatomie comparée*. Chargé de faire, devant la classe des sciences physiques de notre sénat littéraire, un rapport sur un ouvrage qui a pour titre : *Théorie de la surface actuelle de la terre*, le savant auteur débute par des réflexions précieuses qu'on ne sauroit trop rappeler à une jeunesse naturellement si inconsidérée dans ses jugemens; il se plaint de ce qu'au lieu de recueillir des faits, base de tout vrai système, on

(1) Imprimées en 1782.

s'est élevé précipitamment à la connoissance des causes; de ce qu'on a fait prendre ainsi à la géologie une marche trop rapide, d'où il est arrivé « qu'une science de faits et d'observations a » été changée en un tissu d'hypothèses tellement » vaines, et qui se sont tellement combattues, » qu'il est devenu presque impossible de prononcer son nom sans exciter le rire.... Le nombre » des systèmes de géologie s'est tellement augmenté, qu'il y en a aujourd'hui plus de quatre-» vingts (1). » Voici une chose, Messieurs, que je vous prie de bien remarquer; notre auteur fait l'énumération de tous les points qu'il faudroit éclaircir avant de s'occuper de la recherche des causes physiques de la structure, soit intérieure, soit extérieure du globe, et il ajoute (2) : « Nous » osons affirmer qu'il n'en est pas un seul sur lequel » on ait rien d'absolument certain; presque tout » ce qu'on en a dit est plus ou moins vague. La » plupart de ceux qui en ont parlé l'ont fait selon ce qui convenoit à leurs systèmes, beaucoup plus que selon des observations impar-» tiales. »

Vous l'entendez, Messieurs, et de la bouche d'un homme dont l'autorité est ici irrécusable; cette science qui s'appelle géologie, et qui s'occupe de l'état ancien et actuel du globe, est encore

(1) *Rapport* de M. Cuvier, à la suite de l'ouvrage intitulé *Théorie de la surface de la terre*, par M. André; Paris, 1806, pag. 319, 322.

(2) *Ibid.* pag. 328.

dans son enfance; sur cette matière, une foule de choses ne sont que conjecturales. Eh quoi! un savant, si renommé par ses connoissances et sa sagacité, s'exprime avec cette réserve; il avoue avec cette franchise l'incertitude de la science géologique, et un demi-savant, qui peut-être n'a reçu en partage qu'un esprit médiocre, que dis-je? un jeune homme, à peine initié aux secrets des sciences naturelles, bâtira sur la formation du monde des systèmes qu'il donnera pour des vérités démontrées, et il demandera fièrement comment on concilie Moïse avec ses idées et ses découvertes! Dans cette manière de procéder, où est, je ne dis pas la modestie, mais le bon sens? où est cette logique sans laquelle on s'égare si souvent, même avec de l'esprit et du savoir? On doit bien sentir que nous ne sommes pas obligés de concilier avec l'écrivain sacré tout ce qu'on peut imaginer d'hypothèses incertaines et souvent contradictoires. Lorsque Buffon publia sa *Théorie de la terre*, et ses *Époques de la nature*, ce fut un cri de joie et de triomphe dans le monde incrédule; on crut y voir le renversement des récits de Moïse. Qu'est-il arrivé? C'est que la saine physique et l'expérience ont fait découvrir des erreurs dans plusieurs points de ces systèmes, de l'incertitude dans beaucoup d'autres; et si tout cela n'étoit encore soutenu par le nom de l'auteur, par l'éclat de la diction la plus noble et de l'imagination la plus brillante, le souvenir n'en seroit-il pas presque effacé?

D'après ces réflexions, tout ce qu'on peut de-

mander aux apologistes de la religion, c'est de faire voir que la narration de Moïse n'est contredite par aucun fait rigoureusement démontré de l'histoire naturelle. Avant même d'en venir aux détails, nous croyons devoir faire une observation essentielle. Suivant Moïse, c'est un Dieu créateur, maîtrisant la matière à son gré, faisant tout par sa volonté toute-puissante, qui a donné l'existence à tout ce qui compose cet univers. Dès-lors il ne s'agit pas de vouloir appliquer à ces opérations immédiates de la toute-puissance divine les règles que présente le cours ordinaire de la nature. Qui nous dira si, dans cette première formation des choses, Dieu n'a pas hâté l'action des agens naturels, et rendu plus rapide le développement des êtres? Pourquoi n'auroit-il pas pu former en un instant, d'un seul jet, ces masses de granit qui sont comme la charpente du globe terrestre, de même que plus tard nous voyons qu'il créa les animaux et l'homme dans l'état adulte, dans l'âge de la maturité? De quel droit voudroit-on juger cette action créatrice de la cause première, dans l'origine du monde, d'après l'action lente et progressive des causes secondes qui perpétuent le monde une fois établi? Maintenant sortons de ces idées générales, donnons quelque chose aux désirs, souvent très-vains, d'un esprit également foible et curieux; examinons de plus près les principales circonstances du récit de Moïse sur la création, et, sans embrasser aucun système, montrons que les observations qu'on pourroit opposer sont toujours

incertaines, si elles ne sont entièrement fausses.

Ce qui caractérise le récit de Moïse, c'est l'ordre d'existence qu'il assigne aux substances et aux êtres divers dont se compose ce monde visible. Le Créateur tire du néant l'ensemble des choses qui, façonnées par sa main puissante, devoient entrer dans la formation de l'univers; ce que l'écrivain sacré exprime d'une manière populaire, en disant: « Au commencement, Dieu créa le ciel et » la terre. D'abord la terre fut couverte d'eaux, c'é- » toit comme un abîme ténébreux, mais Dieu dit: » Que la lumière soit, et la lumière fut; » mot sublime, admiré, comme chacun sait, par le rhéteur Longin, tout païen qu'il étoit : voilà le premier jour de la création. Au second jour, les eaux qui enveloppoient notre planète furent divisées de manière qu'une portion s'éleva dans les régions supérieures; au troisième, la terre ferme commence à paroître, les plantes sortent de son sein, la verdure et les fleurs l'embellissent; au quatrième, le soleil, la lune et les étoiles brillent au firmament; au cinquième, les poissons nagent dans les eaux, les oiseaux volent dans les airs, les reptiles rampent dans la poussière, et les quadrupèdes marchent sur la surface du globe; au sixième enfin, l'homme paroît, et le monde achevé roule suivant les lois qui devoient le conserver dans la durée des siècles; et le Créateur, après l'avoir fait par l'action immédiate de sa puissance, la cache sous celle des causes secondes qui ont reçu l'ordre de le perpétuer. C'est ce qu'on appelle l'ouvrage

des six jours. Eh bien ! dans l'histoire de la nature, est-il un seul fait démontré qui soit en opposition manifeste avec cette formation successive des êtres divers ? On a vu des naturalistes habiles, quelquefois même ennemis de la révélation et des livres saints, être frappés d'admiration de ce que Moïse avoit tracé le plan de création le plus conforme à leurs observations. Suivant Moïse, les substances qu'on appelle inorganiques ont existé avant les êtres organisés, tels que les végétaux ; or en effet, en creusant profondément dans la terre, on arrive à des masses primitives qui n'offrent aucune empreinte, aucune trace de corps organisés : l'expérience est constante et universelle (1).

Que lisons-nous en outre dans le récit de Moïse ? C'est que la terre fut originairement ensevelie toute entière dans les eaux : or où est la démonstration du contraire ? S'il est des naturalistes qui ont fait de la terre primitive un globe de matière vitrifiée en fusion, qui s'est refroidie insensiblement, n'ont-ils pas trouvé de puissans contradicteurs dans le monde savant ? et de très-habiles physiciens n'ont-ils pas prétendu que le globe, au lieu d'aller en se refroidissant, s'échauffe de plus en plus ? Aujourd'hui, c'est une opinion très-accréditée, que les roches primordiales, base de notre continent, résultent de différentes substances qui se sont cristallisées plus ou moins rapidement, après avoir été tenues en dissolution dans un li-

(1) Pallas, *Observat. sur la formation des mont.* p. 13 et 15.

quide immense. De plus, Newton a remarqué que la terre, dans l'origine, a dû être dans un état de mollesse, pour qu'elle pût, d'après le mouvement de rotation, se renfler vers l'équateur et s'aplatir vers les pôles : or cette double observation ne semble-t-elle pas nous ramener au récit de Moïse, qui nous présente la terre comme originairement noyée dans les eaux?

Mais écoutez encore Moïse, et il vous dira une chose bien étrange, qui a plus d'une fois excité la risée des beaux esprits incrédules : c'est que la lumière existoit avant que le soleil, créé plus tard, eût brillé dans les cieux. Il ne nous appartient pas de prononcer entre Descartes, faisant de la lumière qui nous éclaire un fluide répandu dans l'univers, mis en mouvement par l'action du soleil, et Newton, qui la fait consister dans une émanation intarissable des rayons solaires. On sait même qu'un des astronomes les plus célèbres de nos jours, qui a eu la gloire de découvrir une planète et de lui donner son nom, ne fait du soleil qu'un astre opaque, au milieu d'une atmosphère en perpétuelle incandescence. Mais, quoi qu'il en soit de ces opinions, ne faut-il pas, même dans celle de Newton, reconnoître une lumière primitive, indépendante du soleil? Elle est partout, encore qu'elle ne brille pas toujours; un léger choc la fait jaillir des veines du caillou; les phénomènes phosphoriques la montrent dans les minéraux ou dans des êtres vivans; le frottement la tire en gerbe des corps électriques; elle sort abon-

damment des végétaux et des animaux qui se décomposent; quelquefois de vastes mers se montrent toutes lumineuses : si, dans la nuit, vous allumez un flambeau, à l'instant un grand espace est éclairé. Or cette lumière dont nous venons de parler ne tire pas son origine du soleil; elle fait partie de cette lumière élémentaire qui fut créée le premier jour, et qu'on peut regarder comme un premier fonds dans lequel le Créateur devoit puiser celle qui étoit nécessaire pour rendre lumineux le soleil et les astres. C'est là cette lumière qui se combine avec tous les corps de tant de manières différentes, s'en dégage, ou y demeure cachée, suivant les circonstances, et joue un si grand rôle dans les phénomènes chimiques. Admirons que Moïse, dans sa narration, ait osé placer la lumière avant le soleil : la vérité seule pouvoit l'engager à dire une chose qui, pour être réelle, n'en étoit pas moins bizarre et moins choquante en apparence.

Il est vrai que, pour mieux expliquer à leur manière les phénomènes que présente à l'observateur attentif la structure intérieure du globe, plusieurs savans ont avancé que les jours de la création dont parle Moïse n'étoient pas simplement, comme les nôtres, des jours de vingt-quatre heures, mais des époques de temps indéterminées; ils font remarquer que, dans le langage des livres saints, le mot *jour* n'a pas un sens fixe et invariable, qu'il signifie quelquefois un espace de temps, une époque : surtout ils font remarquer que les trois premiers jours de la création ne pou-

voient pas être semblables aux nôtres (1); car le soleil, qui n'a paru que le quatrième jour, n'existoit pas encore, et c'est pourtant son cours diurne qui mesure la durée de nos jours. Moïse lui-même, après avoir détaillé les œuvres successives de la création, fait une sorte de récapitulation en disant : « Telles ont été les générations des êtres au » jour où Dieu créa le ciel et la terre, » *istæ sunt generationes,.... in die quo fecit Dominus Deus cœlum et terram* (2). Il est visible, dit-on, qu'ici le mot *jour* signifie, non un jour de vingt-quatre heures, mais plutôt les six jours mêmes de la création, ou bien, en général, il répond aux mots *temps*, *époque*, ainsi que Duguet a cru devoir l'entendre dans son explication. Eloigné de tout esprit de système, je ne me prononcerai ni pour ni contre cette opinion; si elle n'est pas la plus commune, elle a toutefois ses partisans; je pourrois citer des théologiens modernes qui l'ont embrassée, ou qui du moins la regardent comme incertaine : tout ce qu'il importe de savoir, c'est qu'elle n'est pas condamnée, et qu'on peut la défendre sans blesser en rien la doctrine orthodoxe. Dans son ouvrage assez considérable sur la Genèse (3), saint Augustin dit expressément qu'il ne faut pas se hâter de prononcer sur la nature des jours de la création, ni d'affirmer qu'ils fussent semblables à ceux dont se compose la semaine

(1) *Leçons de l'Histoire*, lettre II, note D, tome I.

(2) Genes. II, 4.

(3) *De Genesi ad litteram*, lib. IV, n. 44.

ordinaire; et dans le plus fini de ses ouvrages, dans la *Cité de Dieu*, il dit encore qu'il nous est difficile et même impossible d'imaginer, à plus forte raison de dire quelle est la nature de ces jours : *Qui dies cujusmodi sint, aut perdifficile nobis, aut etiam impossibile est cogitare, quantò magis dicere* (1). Si vous faisiez observer que, dans cette opinion qui fait des six jours autant d'époques indéfinies, le monde pourroit être plus ancien qu'on ne le suppose communément, je répondrois que la chronologie de Moïse date moins de l'instant de la création de la matière que de l'instant de la création de l'homme, laquelle n'eut lieu que le sixième jour. L'écrivain sacré suppute le nombre d'années du premier homme et de ses descendans, et c'est de la supputation des années des patriarches successifs, que se forme la chronologie des livres saints; en sorte qu'elle remonte moins à l'origine même du globe qu'à l'origine de l'espèce humaine. Dès-lors nous sommes en droit de dire aux géologues : Fouillez, tant que vous voudrez, dans les entrailles de la terre; si vos observations ne demandent pas que les jours de la création soient plus longs que nos jours ordinaires, nous continuerons de suivre le sentiment commun sur la durée de ces jours : si, au contraire, vous découvrez d'une manière évidente que le globe terrestre, avec ses plantes et ses animaux, doit être de beaucoup plus ancien que le genre humain, la Genèse

(1) *De Civit. Dei*, lib. I, cap. 6.

n'aura rien de contraire à cette découverte; car il vous est permis de voir dans chacun des six jours autant de périodes de temps indéterminées, et alors vos découvertes seroient le commentaire explicatif d'un passage dont le sens n'est pas entièrement fixé.

Poursuivons. Dans son récit, Moïse passe légèrement sur la création des astres qui brillent dans les cieux : « Dieu, est-il dit, fit aussi les étoiles, » *et stellas;* mot bien simple, mais bien sublime dans sa simplicité, qui fait comprendre que rien n'est pénible au Créateur, et qu'il ne lui en a pas plus coûté de semer les étoiles dans le firmament, que les grains de sable sur les rivages de la mer. Mais tous ces globes lumineux qui roulent sur nos têtes sont-ils habités, ou ne le sont-ils pas? c'est sur quoi Moïse n'a pas satisfait notre curiosité. Dans cette matière, les opinions sont libres : nous ne disons pas que les astres sont peuplés d'hommes tels que nous; nous n'en savons rien. Mais enfin vous paroît-il étrange que la terre, qui n'est qu'un point de l'immensité, soit seule habitée, et que le reste de l'univers ne soit qu'une vaste solitude? Aimez-vous à placer dans le soleil, dans la lune, dans les planètes et les mondes étoilés, des créatures intelligentes, capables de connoître et de glorifier le Créateur? La religion ne vous défend pas d'embrasser cette opinion. La *Pluralité des Mondes* de Fontenelle peut bien n'être qu'un roman ingénieux; mais vous êtes libres d'y voir une réalité. Nous avons cru devoir faire toutes ces remarques, parce que, faute de bien connoître ce

que la religion enseigne positivement, et ce qu'elle abandonne aux disputes des hommes, on lui attribue une doctrine qui n'est pas la sienne; on se remplit de préjugés contre elle, d'où il arrive que souvent on croit l'attaquer avec succès, lorsqu'on ne fait que se débattre contre des chimères.

Je viens à ce qui fut le chef-d'œuvre de la création, et couronna l'œuvre des six jours, la création de l'homme. Pour ne pas m'écarter de la manière dont j'envisage aujourd'hui mon sujet, je me borne à deux circonstances principales : la première, c'est que, selon Moïse, Adam et Eve sont la tige unique de tout le genre humain; idée qui devroit nous être chère, puisqu'elle fait de tous les peuples de la terre une seule famille. Ici les incrédules, Voltaire à leur tête, ont fait une objection bien frivole et bien irréfléchie; ils ont voulu combattre cette unité d'origine du genre humain par la diversité de ses couleurs; ils ont prétendu que les blancs et les noirs, les Hottentots et les Européens, devoient appartenir à des espèces essentiellement différentes, comme si l'espèce humaine, originairement la même, n'avoit pas pu, ainsi que l'a établi Buffon (1), subir divers changemens par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques et autres causes purement accidentelles. On conçoit encore que les mêmes causes physiques, par leur action

(1) *Histoire naturelle*, tome V, in-12, pag. 112 et suiv.

continuellement répétée sur les habitans des diverses parties du globe, ont dû produire des variétés caractéristiques et durables. Voilà pourquoi certains naturalistes ont pu distinguer, non pas des espèces d'hommes essentiellement différentes, mais diverses races marquées à une conformation et à des traits particuliers (1).

En second lieu, Moïse nous représente l'homme comme établi, par Dieu même, roi de la terre et des animaux qui l'habitent; idée bien noble, sentie et célébrée par les païens eux-mêmes. Gardons-nous, Messieurs, d'abjurer cette haute destinée. Comment se fait-il que de grands penseurs, après avoir vanté la majesté de l'homme, pour l'affranchir du joug des devoirs, cherchent à le dépouiller de sa royauté, en l'abaissant au rang de ses sujets? N'est-ce donc pas assez que nous soyons dégénérés de l'intégrité et de la beauté primitives de notre nature, comme ne l'attestent que trop le dérèglement de nos penchans et nos malheurs? faut-il encore que, par une nouvelle dégradation, nous nous ravalions nous-mêmes au-dessous de ce que nous avons conservé de grandeur après notre chute? faut-il que nous prêtions l'oreille à ces docteurs bizarres qui, traçant la généalogie des êtres, nous font l'honneur de nous faire descendre de la race des singes; doctrine dégoûtante, qu'on a voulu fonder sur des ressemblances d'organisation physique?

(1) Lacépède, *Discours d'ouverture* du cours de zoologie de l'an 9.

Mais ce parallèle qui ne prouveroit rien, fût-il fondé, n'a pas même le triste mérite de l'exactitude. L'auteur de l'*Anatomie comparée* a dit quelque part (1) qu'on avoit ridiculement exagéré la ressemblance de l'homme des bois avec nous. Laissons donc cette abjecte philosophie aux matérialistes qui peuvent s'y complaire : pour nous, restons hommes, tels que Dieu nous a faits, raisonnables, libres, immortels comme lui ; et par tous ces dons, image réelle, quoique imparfaite sans doute, de celui même qui est notre créateur.

Je ne finirai pas cette partie de mon discours, sans vous faire remarquer, Messieurs, que toutes les traditions immémoriales de tous les peuples de la terre viennent à l'appui de la narration de Moïse sur les temps primitifs. Ainsi toutes nous parlent de ce qu'on appelle le chaos, état de choses encore informe et ténébreux, d'où fut tiré l'univers avec ses merveilles. Toutes nous font remonter à une époque de bonheur et de paix où la la terre étoit pour l'homme un séjour de délices ; les poètes l'ont célébrée sous le nom d'*âge d'or*. Toutes supposent la très-longue durée de la vie humaine dans les premiers temps, et le célèbre historien Josephe cite à ce sujet plusieurs historiens des anciens peuples de la terre. Toutes enfin ont conservé la croyance des bons et des mauvais génies. La fable des Titans, escaladant les cieux

(1) *Les trois Règnes de la nature*, poème, par Delille, t. II, note dernière.

et foudroyés par Jupiter, ne rappelle-t-elle pas l'audace et le châtiment des anges rebelles? Suivant la fable, les maux qui désolent la terre sont sortis de la boîte de *Pandore*, et sont présentés ainsi comme la suite de la curiosité d'une femme; le serpent a été dépeint comme l'ennemi des dieux : or tout cela n'a-t-il pas un rapport singulier avec ce que les livres saints disent de l'homme et de sa chute? Vous savez ce qu'ont écrit sur ces matières Hésiode, dans son poème sur *les Travaux et les Jours*, et surtout Ovide, ce savant interprète des traditions mythologiques. Enfin, Messieurs, une chose singulièrement frappante, c'est la division du temps en semaines de sept jours. Dans *son Histoire de l'Astronomie ancienne*, Bailli a dit (1) : « Chez » les Orientaux, l'usage de compter par semaines » partagées en sept jours étoit de temps immémo- » rial. » N'est-il pas naturel de voir dans cette division du temps un souvenir de la semaine même de la création? Ce sont là, je le sais, comme des fils épars dans l'obscurité des temps; mais quand on voit ainsi les traditions sacrées des autres peuples venir à l'appui de celles des Hébreux, il est impossible de ne pas être étonné de cet accord. Le récit de Moïse sur la création est suffisamment vengé; il me reste à examiner son récit sur le déluge.

Seize siècles s'étoient écoulés depuis la naissance du genre humain, lorsqu'irrité des iniquités de la

(1) *Eclaircissemens* sur le liv. VII, S. 8, p. 453.

terre montées à leur comble, Dieu résolut de la punir, et de laisser aux âges futurs un monument éternel de sa justice. Dans ce dessein, il donne le signal à toute la nature, pour qu'elle serve d'instrument à ses vengeances; et tout à coup les eaux du ciel, s'unissant à celles que renfermoient les vastes bassins des mers et les cavernes profondes de la terre, inondent les continens. Cette effroyable chute des eaux qui tombent du sein de l'atmosphère, cette éruption violente des eaux souterraines, ce débordement des eaux de la mer; voilà ce que l'écrivain sacré nous désigne dans son style oriental, lorsqu'il nous dit que les cataractes du ciel furent ouvertes, et que les fontaines du grand abîme furent rompues. L'espèce humaine est engloutie sous les eaux; une seule famille est sauvée du naufrage universel: c'est celle de Noé qui, par ses vertus, a trouvé grâce devant le ciel en courroux. Soutenu par une main divine, le vaisseau où elle est renfermée vogue en sûreté. Cependant cent cinquante jours après celui qui a vu commencer cette terrible révolution, les eaux baissent, la cime des montagnes paroît, la terre se découvre, le juste et sa famille sortent de l'arche, portant avec eux l'espérance du genre humain. Leur premier soin est de dresser un autel, et d'offrir de solennelles actions de grâces au Dieu libérateur. Un nouvel ordre de choses va commencer; les trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, deviennent la tige de nouvelles familles, de nouveaux peuples, et le monde semble naître une seconde fois. Tel

est en substance le récit que Moïse nous a laissé de cette universelle inondation qui noya, bouleversa le globe, et que nous appelons le déluge.

Quand nous n'aurions pour garant de la véracité de l'historien que la nature même de la catastrophe et la sécurité avec laquelle il la raconte, pourrions-nous y refuser notre assentiment? Quel intérêt avoit Moïse à l'inventer? d'où lui seroient venus la pensée de répandre et l'espoir d'accréditer une fable sans fondement? A l'époque où il vivoit, cet évènement prodigieux, s'il étoit véritablement arrivé, devoit être profondément gravé dans la mémoire des hommes; il devoit en exister sous leurs yeux des monumens irréfragables. Telle étoit alors la durée de la vie humaine, que peu de générations s'étoient écoulées depuis Noé jusqu'à Moïse. Dès-lors si celui-ci avoit osé débiter un mensonge sur un fait si mémorable par lui-même, et dont pourtant il ne seroit resté aucun vestige, il auroit excité contre lui une réclamation universelle, et il seroit devenu la risée de ses contemporains. Mais qui ne sait d'ailleurs que, de tous les évènemens anciens, il n'en est pas un seul qui ait laissé des traces plus profondes dans le souvenir de tous les peuples de la terre? Egyptiens, Babyloniens, Grecs, Indiens, tous ici sont d'accord; toutes les traditions des temps antiques supposent que le genre humain, en punition de ses crimes, fut noyé dans les eaux, à l'exception d'un petit nombre de personnes. Bérose, qui avoit recueilli les annales des Babyloniens, Lucien, qui rappelle

...

les traditions grecques, ont laissé à ce sujet des récits qui sont parvenus jusqu'à nous, et qui présentent un accord frappant avec celui de la Genèse (1). Cette universalité, cette uniformité de traditions sur le déluge est avouée de l'incrédulité elle-même. L'auteur incrédule, du moins pour un temps, de l'*Antiquité dévoilée* a dit : « Il faut » prendre un fait dans la tradition des hommes » dont la vérité soit universellement reconnue : quel » est-il? Je n'en vois pas dont les monumens soient » plus généralement attestés que ceux qui nous » ont transmis cette révolution physique qui a, » dit-on, changé autrefois la face de notre globe, » et qui a donné lieu à un renouvellement total de » la société humaine; en un mot, le déluge me » paroît être la véritable époque de l'histoire des » nations. » Or, Messieurs, d'où a pu venir cette croyance universelle du genre humain sur le déluge? Il ne s'agit pas d'une de ces erreurs qui ont leur source dans l'orgueil ou dans la corruption humaine : quel intérêt ont les passions à ce que le genre humain ait été détruit par le déluge? Ici l'accord unanime des peuples, dont la langue, la religion, les lois, n'ont rien de commun, ne peut avoir pour base que la vérité même du fait. Aussi tous les efforts de la science la plus ennemie des livres saints n'ont pu découvrir un seul monument qui remonte d'une manière certaine à une époque plus reculée que le déluge. Et l'his-

(1) *Leçons de l'Histoire*, lettre V toute entière, tom. I.

toire de l'esprit humain, des sciences, des lettres et des arts ne vient-elle pas à l'appui de Moïse sur la renaissance de ce monde nouveau? On voit en effet naître les sociétés, la population s'étendre, la législation se développer; les sciences et les arts commencer, croître et se perfectionner; l'homme soumettre successivement à son empire les diverses contrées de la terre. Tout ce qu'il y a de plus versé dans les antiquités, de plus habile à éclaircir les ténèbres qui couvrent le berceau des anciens peuples, fait remonter leur origine aux enfans de Noé et à leurs premiers descendans; ils ont même trouvé que les noms de Sem, Cham et Japhet, ceux de leurs premiers fils, se sont conservés, quoique défigurés, dans les noms des nations diverses dont ils ont été les pères et les fondateurs. Combien le nom de Japhet, qui a peuplé la plus grande partie de l'Occident, n'y est-il pas demeuré célèbre sous le nom de Japet!

Je sais qu'avec des chronologies sans faits, sans évènemens qui se soutiennent, qui en montrent la suite et qui en lient les différentes parties; avec des listes interminables de simples noms de rois et de dynasties, et des séries d'années qui n'étoient peut-être que des années d'une semaine, d'un jour, ou même d'une heure; avec des calculs astronomiques qu'on enfle suivant ses caprices; avec des zodiaques d'une origine équivoque et sujets à des explications arbitraires, on peut faire beaucoup de bruit, et s'agiter avec une apparence de succès contre Moïse et son histoire. Mais aussi le bon

sens veut que l'on s'attache à démêler les choses, et que l'on ne cherche pas à se prévaloir du fabuleux, ni même de l'incertain; et alors qu'arrive-t-il? C'est que, devant le flambeau de la saine critique, toutes ces antiquités disparoissent. Un savant, qui n'est pas suspect aux incrédules, c'est Fréret, a dit (1) : « Je me suis attaché à dis-
» cuter, à éclaircir l'ancienne chronologie des
» nations profanes : j'ai reconnu, par cette étude,
» qu'en séparant les traditions véritablement his-
» toriques, anciennes, suivies et liées les unes aux
» autres, et attestées ou même fondées sur des
» monumens reçus comme authentiques; qu'en
» les séparant, dis-je, de toutes celles qui sont
» manifestement fausses, fabuleuses ou même nou-
» velles, le commencement de toutes les nations,
» même de celle dont on fait remonter plus haut
» l'origine, se trouvera toujours d'un temps où
» la vraie chronologie de l'Écriture montre que
» la terre étoit peuplée depuis plusieurs siècles. »

De nos jours, on a fait retentir dans l'Europe entière la découverte d'un zodiaque tracé dans le portique du temple de Denderah, et l'on s'est hâté de s'en prévaloir pour donner au genre humain une bien plus haute antiquité que celle que lui donne Moïse. Mais cette objection a eu le sort de tant d'autres, elle s'est évanouie à l'examen. Un savant antiquaire, dont le nom fait autorité

(1) *Suite du Traité sur la Chronol. Chinoise*, dans les *Mém. de l'Académie des Inscript.* tom. XVIII, in-4°. pag. 294, et tom. XXIX, in-12, pag. 490.

en Europe (1), penche à croire que ce zodiaque est postérieur à l'ère vulgaire, et il affirme qu'il ne date pas de trois cents ans avant Jésus-Christ. Deux écrivains français, que distingue un vaste savoir, viennent de communiquer au public leurs recherches sur les zodiaques du temple de Denderah. L'un (2), d'après les explications mêmes qu'il donne des inscriptions grecques qui se lisent dans ce temple, démontre que le portique où le grand zodiaque est sculpté a été construit sous Tibère; et l'autre (3), par son explication des hiéroglyphes du petit zodiaque, prouve que ce dernier a été sculpté sous Néron.

Dans des temps très-rapprochés de nous, il s'est établi au Bengale une société de savans anglais, connue sous le nom d'*académie de Calcutta*. Après l'étude de la langue originale des Indiens, de leurs livres, de leurs monumens et de leurs traditions, ils ont publié des discours et des mémoires, sous le titre de *Recherches Asiatiques*. Où les ont conduits leurs grands travaux? à reconnoître que l'histoire de Moïse sur les temps primitifs, sur le déluge, sur Noé et ses trois enfans devenus la tige de nouveaux peuples, se trouve confirmée par les monumens indiens, et que les chronologies asiatiques, qui se perdent dans des siècles sans fin, une fois dépouillées de leurs enveloppes symboliques,

(1) Visconti, *Mém. sur deux Zodiaques*, à la fin du tom. II de la *Traduction d'Hérodote*, par Larcher, pag. 567.

(2) Letronne.

(3) Champollion le jeune.

se réduisent à celles de nos livres saints. Il n'est donc pas un seul peuple sur la terre qui puisse se parer d'une antiquité plus reculée que celle du déluge mosaïque.

Mais le récit de Moïse, si merveilleusement confirmé par l'histoire de toutes les nations, seroit-il contredit par l'histoire de la nature? Non, Messieurs; il est difficile, impossible même de comprendre et de décrire les suites de cette effroyable catastrophe. On sent bien que les eaux, par leur chute, par leur débordement, leur violente agitation, durent bouleverser les continens, les pénétrer à une grande profondeur, aplanir des montagnes, creuser des vallées, rouler des masses énormes de rochers, transporter les productions d'un climat dans un autre, entasser des matières diverses mêlées et confondues ensemble, et laisser ainsi des monumens de leur ravage. L'état actuel du globe ne présente-t-il pas en effet l'image d'un bouleversement? Dans les diverses contrées de la terre, ne trouve-t-on pas de vastes entassemens de corps irrégulièrement mêlés ensemble, de sable, de cailloux roulés, de corps marins, de poissons et de coquillages confondus avec des dépouilles d'animaux et de végétaux? et cette espèce de chaos n'est-il pas la suite de quelque étrange révolution? Aussi le savant auteur d'un ouvrage tout récent qui a pour titre : *Recherches sur les ossemens fossiles des quadrupèdes*, a-t-il dit en propres termes que, « s'il y a quelque chose de constaté en géolo-
» gie, c'est que la surface de notre globe a été

» victime d'une grande et subite révolution (1). » Que si l'histoire de tous les peuples, d'accord avec celle de Moïse, nous montre la cause de cette révolution dans cette inondation effroyable, universelle, appelée le déluge, pourquoi la rejeter? L'observation a forcé de savans naturalistes à la reconnoître enfin; sans adopter les explications physiques qu'ils en ont imaginées, nous profiterons de l'aveu qu'ils font de la réalité de ce grand évènement. C'est ainsi que Pallas, ayant trouvé dans des climats glacés, dans la Sibérie, des ossemens d'éléphans et d'autres animaux monstrueux, mais en très-grand nombre, mêlés même avec des os de poissons et autres fossiles, fut vivement frappé des monumens qu'il croyoit avoir sous les yeux de cette terrible inondation, comme on le voit par les paroles suivantes de son ouvrage déjà cité *sur la formation des montagnes* (2) : « Ce seroit » donc là ce déluge dont presque tous les anciens » peuples de l'Asie, les Chaldéens, les Perses, les » Indiens, les Thibétains, les Chinois, ont con» servé la mémoire, et fixent à peu d'années près » l'époque au temps du déluge mosaïque. »

Si nous admettons le récit de l'écrivain sacré, nos continens, tels qu'ils sont, ne remontent pas à des siècles sans fin, et l'époque où a commencé leur état actuel ne peut être placée au-delà de cinq mille ans environ : or voilà encore ce que des

(1) *Discours prélimin.* pag. 110.
(2) Pag. 85.

naturalistes célèbres ont reconnu d'après leurs observations personnelles, témoins De Saussure et Dolomieu. Ce dernier a dit (1): « Je défendrai » une vérité qui me paroît incontestable, et dont » il me semble voir la preuve dans toutes les pages » de l'histoire, et dans celles où sont consignés les » faits de la nature, que l'état de nos continens » n'est pas ancien, et qu'il n'y a pas long-temps » qu'ils ont été donnés à l'empire de l'homme. »

Quant aux diverses observations que l'on peut faire sur l'état de la surface et de l'intérieur du globe, je vous prie, Messieurs, de bien remarquer que nous ne sommes pas obligés de tout expliquer par le seul déluge mosaïque, puisque tant d'autres causes ont pu avoir sur l'état de nos continens la plus grande influence. D'abord, si l'on regarde chacun des jours de la création comme une époque indéterminée, qui peut savoir quelles modifications, quelles variations la terre a subies dans ces premiers temps? Ce n'est pas tout. Seize cents ans s'étoient écoulés depuis la création de l'homme jusqu'au déluge; or l'histoire du globe, dans cette longue suite de siècles, nous est totalement inconnue. Que dè changemens ont pu s'opérer dans cette période de temps, et dont la connoissance n'est point parvenue jusqu'à nous! Enfin, depuis le déluge jusqu'au temps présent, il s'est écoulé plus de quatre mille ans; et, dans

(1) *Journal de Physique*, janvier 1792. — *Théorie de la rre*, par M. André, pag. 265.

cette période de plus de quarante siècles, combien de causes physiques, locales, particulières ont pu modifier les continens, la température de leurs climats et leurs productions! Que de changemens amenés de distance en distance par les volcans, les tremblemens de terre, les inondations des fleuves ou leurs atterrissemens, les chutes de montagnes, les déplacemens de la mer qui s'est éloignée de certains rivages, le dessèchement de vastes lacs que le déluge même a creusés au milieu des terres! Sur tout cela, l'esprit peut se donner une libre carrière : ce que demande seulement le respect dû à nos livres saints, c'est de ne pas contester les grands évènemens qui s'y trouvent consignés, mais sans presque aucun détail; c'est de reconnoître et l'ordre de création raconté par Moïse, et la grande catastrophe du déluge.

Maintenant, si l'on demande par quelle cause est arrivé ce déluge, nous répondrons, sans balancer, que nous nous en tenons au récit de l'écrivain sacré; qu'il faut voir dans le déluge un évènement qui sort des lois ordinaires de la nature, et qui est produit par l'intervention spéciale de la toute-puissance divine. Celui qui a formé l'univers peut l'ébranler, le changer à son gré. Il seroit trop déraisonnable de contester à celui qui a fait les lois de la nature le droit de les suspendre, quand il lui plaît, pour des fins dignes de son adorable sagesse. Je sais que l'intervention de la Divinité paroît fort ridicule aux yeux d'un athée; mais je sais aussi qu'il nous est permis à notre tour

de ne voir dans l'athéisme qu'une insigne folie. Après tout, Messieurs, l'histoire plus approfondie, soit de la nature, soit de l'antiquité, a forcé les savans naturalistes de nos jours à reconnoître que l'état actuel de nos continens étoit l'effet d'une subite et violente inondation. Or quelle force physique a donc pu, contre les lois de la gravitation, soulever l'immense Océan, et le précipiter sur la terre ferme? De simples volcans sont-ils capables de produire des effets si vastes et si prodigieux? On a voulu supposer des comètes qui, en choquant le globe, en auroient changé l'axe et auroient amené le déplacement des mers. Mais, outre que c'est là une supposition tout-à-fait arbitraire, et qui n'a pas le plus léger fondement dans les traditions humaines, est-il bien avéré que le choc d'une comète suffiroit pour produire cette immense révolution? Le savant auteur de l'*Exposition du système du Monde* (1), cherchant à rassurer les esprits puérilement timides contre la crainte d'un si terrible évènement, dit en propres termes qu'il paroît que « les masses des comètes sont » d'une petitesse extrême, et qu'ainsi leur choc » ne produiroit que des révolutions locales. » Nous voilà donc ramenés au récit de Moïse, par la futilité même des conjectures que l'on a faites, pour expliquer physiquement le déluge.

Si l'on demande encore comment il se trouva une assez grande quantité d'eau pour inonder les

(1) La Place, chap. IV, tom. II, pag. 56, etc.

continens, je réponds que, d'après Moïse, on doit joindre à la quantité incalculable d'eau répandue dans l'atmosphère, les eaux qui sont contenues dans les abîmes souterrains et dans les bassins des mers; et, s'il en est ainsi, il ne doit point paroître étrange qu'il se soit trouvé assez d'eau pour submerger la terre. Des savans ont fait à ce sujet des calculs approximatifs qui ont rendu la chose plus sensible (1). Voyez au reste combien Moïse est conséquent : suivant lui, dans l'origine, la terre étoit toute couverte d'eau; elle a donc pu en être couverte une seconde fois.

Si l'on demande, en troisième lieu, d'où vient que, le genre humain ayant été détruit par le déluge à l'exception d'une seule famille, on ne trouve pas d'ossemens humains confondus dans les couches supérieures de la terre avec les débris de corps marins, de plantes, de quadrupèdes, nous ferons quelques observations qui doivent suffire à tout esprit raisonnable. D'abord ne peut-on pas dire qu'avant le déluge la terre n'étoit pas peuplée dans toutes ses parties, comme elle l'est aujourd'hui? Ensuite il se peut très-bien que quelques portions des continens antidiluviens soient restées sous les eaux de la mer avec les hommes qui les habitoient. De plus, dans quelle contrée a-t-on fait des fouilles et des recherches? C'est surtout dans une petite partie du globe, dans notre Europe : mais c'est principalement en Orient qu'il faut pla-

(1) *Leçons de l'Histoire*, tom. I, lettre V, note D.

cer la population primitive ; et, dans ces régions, a-t-on assez scruté l'intérieur du globe, pour affirmer qu'il ne s'y trouve pas de débris de corps humains? On peut dire encore que cette difficulté est commune à toutes les opinions; car, s'il est vrai, comme le disent aujourd'hui les savans, qu'une violente et subite révolution a bouleversé autrefois notre globe, elle n'épargna pas plus les hommes qui l'habitoient à cette époque, que les espèces diverses d'animaux dont elle étoit peuplée; et l'on demandera toujours pourquoi l'on ne trouve pas des ossemens fossiles de corps humains dans l'intérieur de la terre, comme il s'y trouve des débris de quadrupèdes.

Enfin on a demandé comment, si tous les hommes descendent de Noé et de ses trois enfans, l'Amérique a pu être et se trouver peuplée à l'époque de sa découverte par Christophe Colomb. Messieurs, on a fait grand bruit de cette objection, comme de tout ce qui tend à flatter l'orgueil et les passions de l'homme, en décréditant les livres saints; et pourtant on a fini par reconnoître que cette difficulté, qui peut-être a fait beaucoup d'incrédules, étoit une chimère. On sait aujourd'hui, surtout d'après les voyages du célèbre Cook, que l'Amérique est très-rapprochée de l'Asie, et qu'il est facile de concevoir comment l'Asie a pu peupler l'Amérique (1); il paroît même que les Esquimaux ont, par leur figure, leurs

(1) *Leçons de l'Histoire*, tom. I, lettre V, note G.

vêtemens, leur manière de vivre, leur langue, des rapports de consanguinité avec les Groënlandais, qui, selon toutes les apparences, tirent eux-mêmes leur origine de la Norwège; en sorte qu'il seroit possible que le nord du Nouveau-Monde eût été peuplé par le nord de l'Europe. On peut voir ce qui est rapporté à ce sujet par l'illustre Robertson dans son *Histoire de l'Amérique* (1).

Nous avons voulu, Messieurs, venger l'écrivain sacré de l'accusation qu'on lui a intentée d'être en contradiction avec l'histoire de la nature et avec les traditions des peuples les plus anciens; et, nous osons le dire, notre tâche est suffisamment remplie. C'est à vous maintenant de déposer les préjugés dont vos esprits ont pu être offusqués jusqu'à ce jour. Pourquoi faut-il que, du haut de la chaire évangélique, nous soyons obligés de tenir un langage si profane, et qui devroit y être si étranger? Telle est la maladie des esprits, qu'un discours qui auroit paru, il y a cent ans, si bizarre, si ridicule, si réprouvé par le bon goût comme par toutes les convenances religieuses, est peut-être un des plus utiles que je pusse prononcer devant la jeunesse qui m'écoute. Elle ne sait point assez combien elle doit être en garde contre des systèmes que les passions imaginent, et que les passions accueillent avec transport. Heureusement ces vains systèmes passent comme

(1) Liv. IV, tom. II, in-12, pag. 177 et suiv.

l'homme qui les invente, et la vérité des livres saints demeure comme le Dieu qui en est la source. Elle sort de toutes les attaques qu'on lui livre plus éclatante et plus pure que jamais. De nouvelles difficultés amènent de nouvelles recherches, et avec elles de nouveaux triomphes; c'est ce que nous atteste l'expérience de dix-huit siècles. Lorsque l'impiété déploie l'appareil de la science, les foibles dans la foi tremblent; le théologien, transporté quelquefois dans des régions qu'il n'est pas absolument obligé de connoître, semble déconcerté; mais le chrétien ferme dans sa foi sait d'avance que ces attaques en apparence si savantes sont pleines de vanité et de mensonge. Et en effet qu'arrive-t-il? Dieu suscite de vrais savans qui vengent la vérité outragée, et les ténèbres se dissipent aux yeux de ceux qui veulent les ouvrir à la lumière. Vous l'avez vu, Messieurs, la nature, l'histoire, la fable elle-même, cette image défigurée de la vérité, tout rend hommage à Moïse, tout confirme la fidélité de ses récits. Mais, sur tout cela, le chrétien n'a besoin que de la parole de Jésus-Christ; instruit à son école, il n'est pas de simple fidèle qui ne puisse, avec confiance et sans orgueil, dire aux ennemis de la religion à peu près ce que disoit autrefois le prophète aux ennemis du peuple de Dieu (1) : « Ennemis de la révélation, » beaux esprits incrédules, fabricateurs de mondes, » assemblez-vous, formez des ligues, unissez vos

(1) Isaï. VIII, 9.

» argumens et vos efforts, et vous serez vaincus,
» *congregamini, et vincimini;* et vous vous éva-
» nouirez dans vos pensées, et il ne vous restera
» de vos hypothèses que le regret, pour ne pas
» dire la honte, d'y avoir placé votre confiance :
» il faut, tôt ou tard, que vos attaques mêmes
» tournent à la gloire de la religion. C'est une
» roche éternelle au milieu de l'Océan qu'elle do-
» mine; les flots de la tempête peuvent bien fondre
» sur elle avec un horrible fracas, mais non la ren-
» verser; malgré leur choc et leurs efforts, sa masse
» reste toujours immobile, et l'écume dont ils la
» laissent toute blanchie, en se repliant devant
» elle, atteste leur impuissance non moins que
» leur furie. »



MOÏSE

CONSIDÉRÉ

COMME LÉGISLATEUR.

PARMI les spectacles extraordinaires que nous offre de temps en temps l'histoire de l'esprit humain, l'un des plus étonnans sans doute, c'est celui qu'elle nous présente dans Moïse, brisant les fers des Hébreux captifs en Egypte, conduisant et faisant subsister quarante ans dans le désert une multitude immense; triomphant à la fois et des révoltes fréquentes du peuple intraitable dont il est le chef, et des attaques des peuples belliqueux qui l'entourent; lui donnant un culte saint et pur, une morale sévère qui réprime tous les vices et commande toutes les vertus, des lois sages et fortes qui gênent tous les penchans, si durables que le temps ni l'infortune ne pourront les détruire, et toujours si chères à leurs sectateurs, que, dans le temps même où l'observance n'en sera plus possible, elles règneront du moins dans leur cœur, et sembleront ainsi porter le sceau d'une éternelle durée. Quel contraste entre ce peuple singulier et

les autres peuples de la terre! Au temps de Moïse, il y a plus de trois mille ans, les nations étoient plongées dans les superstitions les plus honteuses; pour elles, le polythéisme avoit rempli la terre et les cieux d'une foule de divinités bizarres, ou impures, ou cruelles : et voici qu'un peuple nouveau, éclairé par son législateur, fait hautement profession de n'adorer qu'un seul Dieu, créateur et maître de l'univers. Partout la licence et des pratiques infâmes étoient autorisées par l'exemple des sages ou même des dieux; et voici que Moïse appelle un peuple entier à des mœurs pures, ne lui inspire que ce qui est honnête, et lui défend sous des peines effrayantes ce qui ne l'est pas. Ouvrage des hommes, susceptibles de perfection ou périssables comme eux, les systèmes divers de législation se perfectionnent ou se détériorent par le temps; et voici que Moïse établit une loi qui a toute sa perfection dès son origine, à laquelle il sera défendu de rien ajouter, comme il sera défendu d'en rien supprimer : tant elle renferme, pour le peuple qui doit la suivre, l'ensemble des préceptes par lesquels se règlera sa conduite morale, domestique et civile.

Certes, Messieurs, si l'on examine avec tant de soin les anciennes lois de la Grèce et de Rome; si l'on aime à rechercher quels furent les avantages et les inconvéniens de la législation des peuples divers, à connoître ses rapports avec le climat, les mœurs, le génie de ces mêmes peuples, quelle attention ne mérite pas la loi de Moïse, la plus an-

tique de toutes, la plus étonnante par sa durée et par ses effets, la plus complète dans toutes ses parties, et parvenue jusqu'à nous dans sa primitive intégrité, telle qu'elle est sortie des mains de son auteur, il y a trente-trois siècles? Oui, c'est dans cette haute antiquité, dans ces temps reculés où des mœurs grossières, des superstitions insensées, régnoient de toutes parts, qu'on vit paroître le grand personnage qui donna aux Hébreux une religion, un gouvernement et des lois. Que si, après l'examen le plus impartial, nous trouvons que Moïse sut s'élever au-dessus des préjugés des nations, dégager la vérité des ténèbres de l'erreur et du vice, pour la faire briller dans toute sa beauté, donner à son peuple une religion sainte, une morale pure, une législation juste et sage, pourrons-nous nous défendre de quelques mouvemens d'admiration, et ne pas rendre hommage à celui à qui est dû ce merveilleux ouvrage? ou plutôt ne serons-nous pas forcés d'y reconnoître quelque chose qui ne vient pas de l'homme, et d'avouer que tant de sagesse est descendue du Père des lumières, et que Moïse en a été non l'inventeur, mais l'organe docile et fidèle? Tel sera, nous osons le croire, la conclusion de ce discours. Pour rendre cette vérité plus sensible, et pour éviter toute confusion, nous allons présenter Moïse comme législateur, d'abord dans l'ordre religieux et moral, ensuite dans l'ordre politique et civil. Tel est le plan de cette Conférence sur *Moïse considéré comme législateur.*

De tous les législateurs qui ont paru sur la terre, qui se sont appliqués à policer les peuples, à régler leurs mœurs, à soumettre au joug des lois leur farouche indépendance, il n'en est pas un seul qui n'ait appelé la religion au secours de sa politique, ou plutôt qui n'ait fondé sur la religion même, comme sur la base éternelle de tout ce qui est durable, l'édifice de sa législation. Et sans doute une telle conduite de la part de tout ce qu'il y a eu sur la terre de plus puissans génies est une preuve bien frappante de la foiblesse de l'homme abandonné à lui-même, et du besoin qu'il a de l'autorité divine, pour donner un appui solide à l'œuvre fragile de ses mains. En falloit-il davantage pour confondre ces sophistes dont l'inexpérience égaloit la médiocrité, et qui, prenant la fureur de se distinguer pour du génie, croyoient avoir trouvé le secret de se passer de Dieu, et de fonder des sociétés sans religion? Mais à la tête de tous les législateurs paroît Moïse, prodige de sagesse et de lumières, aux yeux de ceux mêmes qui auroient le malheur de ne voir en lui qu'un législateur humain, bien supérieur à tous par la beauté de sa doctrine religieuse et morale. Pour en être convaincus, voyez quels sont les dogmes religieux qu'il enseigne et le culte qu'il établit.

Le premier ou plutôt l'unique objet de toute religion, c'est Dieu : or quelles notions pures et sublimes nous en donne Moïse dans ses écrits! comme ici ses pensées s'élèvent au-dessus de celles des esprits les plus vantés de l'antiquité païenne! Sui-

vant lui, c'est le Dieu qui a créé l'univers par sa volonté toute-puissante : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ; il dit : Que la lumière soit, et la lumière fut* (1). C'est le Dieu éternel, immuable, renfermant en lui toute la plénitude, toutes les perfections de l'être, source nécessaire de tout ce qui vit et respire. Tout ce qui n'est pas lui n'a pas toujours été, et pourroit cesser d'être ; il a dit de lui-même : *Je suis celui qui suis* (2). C'est le Dieu unique, immense, dont la providence embrasse l'univers entier. *Considérez*, est-il dit dans le Deutéronome (3), *qu'il n'y a pas d'autre Dieu que moi ; c'est moi qui fais mourir, et c'est moi qui fais vivre ; c'est moi qui blesse, c'est moi qui guéris, et nul ne peut se dérober à mon empire.* « Non, dit » Bossuet (4), le Dieu qu'ont toujours servi les » Hébreux, comme les chrétiens, n'a rien de com- » mun avec les divinités pleines d'imperfections et » même de vices que le reste du monde adoroit. » Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne » de venger les crimes et de couronner la vertu, » parce qu'il est seul la sainteté même.... Avant » qu'il eût donné l'être, rien ne l'avoit que lui » seul. Moïse nous a enseigné que ce puissant ar- » chitecte, à qui les choses coûtent si peu, a » voulu les faire à plusieurs reprises et créer l'u- » nivers en six jours, pour montrer qu'il n'agit

(1) Genes. I, 1, 3.
(2) Exod. III, 14.
(3) Deuter. XXXII, 39.
(4) *Disc. sur l'Hist. univ.* IIe part. chap. I.

» pas avec une nécessité ou par une impétuosité
» aveugle, comme se le sont imaginé quelques
» philosophes. Le soleil jette d'un seul coup, sans
» se retenir, tout ce qu'il a de rayons; mais Dieu,
» qui agit par intelligence et avec une souveraine
» liberté, applique sa vertu où il lui plaît, et au-
» tant qu'il lui plaît.... Le récit de la création,
» tel qu'il est fait par Moïse, nous découvre ce
» grand secret de la véritable philosophie, qu'en
» Dieu seul réside la fécondité et la puissance ab-
» solue. Heureux, sage, tout-puissant, seul suffi-
» sant à lui-même, tout dépend immédiatement
» de lui; et si, selon l'ordre établi dans la nature,
» une chose dépend de l'autre, par exemple, la
» naissance et l'accroissement des plantes, de la
» chaleur du soleil, c'est à cause que ce même
» Dieu, qui a fait toutes les parties de cet uni-
» vers, a voulu les lier les unes aux autres, et
» faire éclater sa sagesse par ce merveilleux en-
» chaînement. » Vous le voyez, Messieurs, Moïse n'est point un de ces fabricateurs de mondes tels qu'il en parut autrefois chez les Grecs, et tels qu'on en voit encore parmi nous, qui, se croyant assez habiles pour se passer de Dieu, étalent leurs systèmes bizarres de *forces*, de *fatalité*, de *nécessité*, d'*atomes*, de *monde animé*, de *matière vivante*, et nous donnent ainsi des mots pour des choses, les effets pour la cause, la législation de ce monde physique pour le législateur. Oh! comme, après avoir parcouru tous ces ténébreux systèmes, l'esprit, cherchant la lumière, aime à s'élancer

avec Moïse vers l'Être immortel, puissant, intelligent, bon, parfait en un mot, cause première de tout ce qui est, des lois de la nature et de leurs effets, et comme il est ravi de cette parole d'un prophète, héritier de la doctrine de Moïse, parole sans laquelle on n'expliquera jamais rien : « Dieu » dit, et tout fut fait, » *dixit, et facta sunt* (1) !

Mais, dira-t-on, pourquoi exalter ainsi la théologie de Moïse? n'a-t-il point partagé les idées grossières des païens sur la Divinité? Voyez comme il lui prête les formes, les passions et les vices de l'homme : dans ses livres, il nous la représente comme un être jaloux, qui entre en colère, qui ouvre les yeux, étend les bras, descend pour voir la tour de Babel. Messieurs, ce n'est là qu'un reproche plein d'irréflexion et de frivolité. Voudroit-on que Moïse eût toujours parlé avec la précision rigoureuse de l'école, et qu'il n'eût fait entendre à la multitude qu'un langage inintelligible pour elle? C'étoit pour lui une nécessité de proposer à des hommes charnels, sous des images sensibles, des vérités pures et intellectuelles. Les langues étoient nées avant qu'on eût fait une science de ce qu'on appelle la métaphysique; les poètes ont paru avant les idéologues, et voilà pourquoi les idiômes primitifs devoient manquer, plus que les nôtres, de termes propres à exprimer les choses d'un certain ordre. Même aujourd'hui que la langue a des expressions pour les idées les plus subtiles et les

(1) Ps. CXLVIII, 5.

plus abstraites, où est l'écrivain qui se croie obligé de n'employer que le langage rigoureusement exact? Encore que le christianisme ait épuré nos pensées, et répandu sur la Divinité des notions plus éloignées de tout ce qui est matériel, combien ne seroit pas ridicule et fatigant l'orateur chrétien qui rejetteroit le style métaphorique, et s'abstiendroit de présenter la vérité au peuple sous des images populaires! Certes, s'ils avoient suivi cette méthode, Bossuet, avec tout son génie, ne seroit pas le plus éloquent des hommes, ni Massillon le premier prosateur de la littérature française. Dans l'impuissance où nous sommes de parler dignement de la Divinité et de ses perfections, nous cherchons des similitudes, nous demandons à la nature entière des sentimens et des images qui agrandissent notre langage. On le sent bien, toute langue est pauvre, tout discours humain languit, quand il s'agit de l'Être incompréhensible; pour en parler d'une manière convenable, il faudroit des pensées et des expressions qui ne se trouvent pas dans le monde présent. Au reste, Messieurs, quand il est question des poètes païens, le système connu des erreurs grossières du paganisme, tel qu'il étoit universellement accrédité, nous autorise à prendre littéralement ce qu'ils nous disent des jalousies, des querelles, des combats de leurs dieux : au contraire, la doctrine connue de Moïse, les hautes idées qu'il nous donne des perfections de la Divinité, de sa puissance, de sa justice, de sa bonté, de sa sagesse; tout cela nous avertit de cher-

cher le sens spirituel caché sous des métaphores, dont la nature ou la disette de l'idiome employé, le génie grossier des Hébreux, commandoient plus particulièrement l'usage.

Mais je passe à une difficulté plus sérieuse, qui ne tend à rien moins qu'à faire des Hébreux et de leur législateur une nation de matérialistes. Voltaire, que tourmentoit quelquefois la crainte de l'avenir, s'est plu à redire dans ses écrits que Moïse ne parle pas de l'immortalité de l'ame, que les Juifs ont ignoré cette doctrine pendant plusieurs siècles, et qu'ils ne l'ont connue que depuis la captivité de Babylone. Messieurs, nous allons éclaircir cette difficulté avec quelque étendue, parce qu'elle a été proposée avec beaucoup de confiance par le patriarche des beaux esprits incrédules, et répétée sur sa parole par ses nombreux disciples. Je ferai remarquer d'abord que le dogme de l'immortalité de nos ames fait partie du symbole des Juifs; que cette foi étoit généralement celle de leurs pères au temps de Jésus-Christ; qu'en remontant plus haut, on la trouve si profondément enracinée dans les cœurs, que les Juifs offroient des sacrifices pour les morts, et qu'ils se faisoient un devoir de mourir pour leur loi, dans l'espoir d'une vie meilleure : c'est dans cette sublime espérance que la mère des Machabées puisoit le courage qu'elle inspiroit à ses enfans. D'après tous ces faits qu'on ne peut contester, je commence à soupçonner que cette croyance d'un point si capital, chez une nation si invariable dans sa

religion, doit avoir une bien plus haute origine encore, et remonter d'âge en âge jusqu'à son berceau.

On voudroit que, mille ans après Moïse, les Juifs eussent emprunté des peuples dont ils étoient les captifs le dogme de la vie future : quel paradoxe! Consultons leurs monumens les plus authentiques. Daniel a vécu au commencement de cette captivité même; il faisoit gloire de n'avoir que du mépris pour les croyances païennes, d'être fidèle à la religion de ses pères, et c'est à elle qu'il a dû le courage de braver la mort : or c'est lui qui a dit ces paroles : « De cette foule de morts » qui dorment dans la poussière de la terre, les » uns se réveilleront pour une joie éternelle, et » les autres pour un éternel opprobre (1). » L'auteur du livre de l'Ecclésiaste vivoit avant la captivité, et c'est de lui que sont ces paroles si graves : « J'ai vu l'impiété assise à la place de la justice, » et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste » et l'injuste, et alors ce sera le temps de toutes » choses (2). » Isaïe a vécu avant la captivité; eh bien! après avoir décrit la mort du superbe roi de Babylone, il le représente descendant au séjour des morts, et il dit : « A cette nouvelle, » les morts, autrefois puissans sur la terre, princes, » rois, conquérans, se lèvent de leur siège; ils » vont à sa rencontre, et le recevant dans le sombre

(1) Daniel, XII, 2.
(2) Eccles. III, 16, 17.

» séjour : Te voilà, disent-ils d'un ton moqueur, » astre brillant, fils du matin, qui disois dans » ton cœur : Je monterai au ciel, je placerai mon » trône au-dessus des étoiles, je serai semblable » au Très-Haut! te voilà aussi descendu parmi » nous (1)! » Image sublime, mais qui n'eût été pour les Juifs qu'un langage ridicule, s'ils n'avoient pas été imbus de la croyance d'une autre vie. Si je voulois multiplier les citations, j'en trouverois de bien décisives dans Tobie, dans David, dans le livre de Job, qu'on peut bien appeler en témoignage de la foi des Hébreux, puisqu'ils l'ont mis dans le catalogue de leurs livres sacrés. Tels sont donc les monumens irréfragables de l'antique foi d'Israël.

Dira-t-on que, sur l'immortalité de l'ame, on ne lit rien de positif dans les cinq livres de Moïse? Et qu'importe après tout, si, en remontant de siècle en siècle, on rencontre chez les Hébreux des traces manifestes de cette croyance; s'il est impossible d'assigner une époque postérieure à Moïse où cette doctrine ait commencé d'être connue; s'il est contre le bon sens de vouloir supposer que son peuple ait été privé d'une connoissance qui a été commune à tous les peuples anciens et modernes, policés ou sauvages, sans qu'on puisse en excepter un seul? Mais je vais plus loin. Il est vrai que vous ne trouverez pas dans Moïse les promesses et les menaces de la vie future aussi nettement exprimées,

(1) *Isai.* XIV, *et seq.*

aussi développées, qu'elles le sont dans les livres de la loi évangélique : le temps de cette lumière plus abondante n'étoit pas encore arrivé; mais les récits de Moïse, mais son langage, mais ses lois, tout en lui suppose cette doctrine. D'abord il nous enseigne que l'homme a été fait à l'image de Dieu (1), dès-lors appelé, quoique dans un degré bien inférieur sans doute, à être intelligent, libre, heureux, immortel comme son auteur. Dans le Deutéronome, Moïse console les Hébreux de la mort de leurs proches et de leurs amis, en leur disant : *Vous êtes les enfans de Dieu* (2), et c'est le cas de dire avec un écrivain : « Les enfans des hommes sont » mortels comme leurs pères, les enfans de Dieu » participent à sa divine nature et sont immortels » comme lui. » Que signifient le soin des morts et de leurs tombeaux, les sépulcres célèbres d'Abraham et de Jacob, dont Moïse nous entretient? N'est-il pas manifeste que le respect pour la cendre des morts tient à l'idée de l'immortalité de l'ame? D'où vient que, suivant l'expression de Moïse, les patriarches se disent étrangers, voyageurs sur la terre? *Les jours de mon pèlerinage*, disoit Jacob à Pharaon (3), *ont été courts et mauvais* : la terre n'étoit donc pas sa véritable patrie. Pourquoi encore cette façon de parler que Moïse met dans la bouche des vieillards, qu'ils iront retrouver leurs

(1) Genes. I, 26, 27; V, I.
(2) Deuter. XIV, 1, 2.
(3) Genes. XLVII, 9.

pères, se réunir à leurs aïeux (1)? tout cela n'est-il pas lié à une seconde vie? Enfin pourquoi cette défense si expresse et bien remarquable que fait Moïse dans ses lois, d'évoquer et d'interroger les morts (2)? Fréret a fait observer que cette loi méritoit beaucoup d'attention, parce qu'elle prouve, dit-il, « contre les Saducéens modernes, qu'au » temps de Moïse, les Hébreux croyoient communément les ames immortelles; sans cela, ils ne » se seroient point avisés de les consulter : on » n'interroge point ce que l'on ne croit point » exister. » Que si Moïse insiste moins sur cette vérité, n'en soyons point étonnés; c'est qu'elle étoit familière aux Hébreux, qu'elle étoit répandue chez eux comme chez tous les peuples de la terre sans exception, qu'elle se perpétuoit par la tradition orale, par l'enseignement des pères aux enfans, par le respect des tombeaux. Oui, le peu de soin que prend Moïse de l'inculquer nous démontre combien elle étoit commune. Son dessein étoit surtout de prémunir les esprits contre les erreurs dominantes, contre ce qui pouvoit altérer, anéantir l'alliance solennelle dont il étoit l'instrument; voilà pourquoi il ne cesse de rappeler l'unité de Dieu et ses perfections adorables; il étoit bien moins occupé de sauver son peuple du matérialisme, alors inconnu, que de l'idolâtrie, qui étoit la grande, la déplorable, l'universelle plaie du genre humain.

(1) Genes. XXV, 17; XXXV, 29; XLVII, 30. — Deuter, XXXI, 16.
(2) *Deuter.* XVIII, 11.

Je viens au culte public établi par Moïse en l'honneur de la Divinité. Avant que Jésus-Christ vînt former sur la terre entière un peuple d'adorateurs en esprit et en vérité, fut-il jamais un culte plus pur, plus saint dans ses pratiques, plus propre à inspirer la crainte et l'amour de la Divinité, et par là même plus favorable aux mœurs et à la vertu que le culte mosaïque? L'appareil de la religion annonçoit la grandeur du Dieu qu'on adoroit; on immoloit des victimes sur son autel comme au souverain arbitre de la vie et de la mort, et ces victimes devoient être saines et sans défauts, parce que lui-même est infiniment parfait. C'est ici que Moïse brille d'un éclat qui lui est particulier au milieu de tous les législateurs. Combien ne lui est-il pas glorieux d'avoir banni de son culte ces dissolutions, ces excès de turpitude, ces sacrifices humains qui avoient souillé tous les cultes du paganisme, et qui, chez les autres nations, sans en excepter les plus polies et les plus savantes, transformoient les temples en écoles de crimes, et les prêtres en bourreaux de leurs semblables! Je ne dirai pas tout ce que l'ancien culte avoit de magnificence; je me contenterai de faire observer que le nombre des fêtes, le temps, la manière de les célébrer, étoient fixés par la loi. Chaque année voyoit le même ordre de solennités; le vieillard reconnoissoit les cérémonies qui avoient frappé ses premiers regards; cette uniformité constante ajoutoit à la majesté de la religion, et au respect des peuples pour elle. Ce qui change conti-

nuellement attache moins les esprits ; l'antiquité a je ne sais quoi d'auguste qui commande la vénération. Il est vrai que tout cela ne constitue point l'essence de la religion, de même que la garde qui environne les rois, le sceptre et la couronne ne constituent pas la souveraineté ; mais ce seroit bien peu connoître les hommes, leurs besoins, leur foiblesse, que de négliger ces moyens extérieurs de frapper les esprits : Moïse surtout devoit en faire usage à l'égard des Hébreux. Après avoir été témoins des fêtes pompeuses et pleines de spectacles que les païens célébroient en l'honneur des dieux, ils n'auroient eu que du dégoût et du mépris pour un culte plus simple et moins chargé de cérémonies. Ainsi, vérité dans les dogmes, sainteté dans le culte, voilà ce que présente la religion mosaïque. C'est assez considérer Moïse dans l'ordre religieux : considérons maintenant ce grand législateur dans l'ordre civil et politique.

Dans le dessein que je me propose de venger le code mosaïque des attaques de ses ennemis, je vais le considérer sous un point de vue plus général, et pour cela, vous entretenir d'abord de la constitution politique des Hébreux, ensuite du but universel de toute leur législation, enfin des accusations que lui intentent les incrédules.

Encore que Dieu gouverne par sa providence tous les peuples de la terre, qu'il les châtie de leurs crimes, ou les récompense de leurs vertus, suivant les desseins de sa justice et de sa bonté, et

que, sous ce rapport, il soit le seul monarque suprême des nations; encore que, père commun de tous les hommes, il donne à tous des preuves de son amour, qu'il leur accorde la jouissance de tous les biens dont la nature s'enrichit ou s'embellit pour eux, qu'il n'ait pas cessé de se manifester à leurs yeux par la beauté de ses ouvrages, et de parler à leur cœur par ses bienfaits, par la raison, par la conscience, par les secours dont il est la source inépuisable : toutefois il lui a plu d'accorder à Abraham et à ses descendans une faveur extraordinaire qu'il ne devoit à personne, qui avoit son principe, non dans leurs mérites naturels, mais dans sa pure libéralité. Après les avoir tirés de la servitude de l'Égypte par une suite de prodiges éclatans, après les avoir couverts du bouclier de sa puissance contre ses ennemis, il devient lui-même leur législaleur et leur monarque, et Moïse est l'instrument de l'alliance solennelle et toute paticulière qu'il daigne faire avec les Hébreux. C'est par son ministère que le Seigneur leur fait entendre ces paroles (1) : « Vous avez vu ce » que j'ai fait en votre faveur contre les Egyp- » tiens, de quelle manière je vous ai portés, » comme l'aigle porte ses aiglons sur ses ailes, et » je vous ai choisis pour être à moi. Toute la terre » m'appartient; si vous écoutez ma voix, si vous » gardez mon alliance, j'établirai au milieu de » vous mon royaume et mon sacerdoce. » Ici,

(1) Exod. XIX, 4, 5, 6.

Messieurs, qu'arrive-t-il? C'est que, d'un côté, les Hébreux voient dans Dieu même l'auteur de leurs lois civiles comme de leurs lois religieuses, qu'ils s'engagent à le reconnoître comme leur monarque temporel, et à se montrer fidèles à ses commandemens, tandis que, d'un autre côté, le Seigneur leur fait des promesses et des menaces que lui seul peut exécuter. La paix, l'abondance, la liberté, tel doit être le prix de leur fidélité; la disette, la guerre, la servitude, tels doivent être les châtimens de leur révolte, et de la violation de leurs lois. Ce n'est pas que la religion ne proposât les biens beaucoup plus précieux de la vie future à l'adorateur fidèle, à l'observateur de la loi; mais il faut bien remarquer que l'alliance mosaïque étoit contractée, non avec chaque individu, mais avec le corps de la nation : or une nation, considérée comme telle, n'a d'autres biens à espérer, ni d'autres maux à craindre que ceux de la vie présente. Voilà donc les Hébreux profondément pénétrés de l'idée que leur loi toute entière est divine, qu'ils sont le peuple choisi, le peuple de Dieu; et c'est ce que célébroit le prophète, cinq cents ans après Moïse, quand il disoit: « Le Seigneur annonça sa parole à Jacob, ses justices et » ses jugemens à Israël; il n'a pas fait de même à » l'égard des autres nations (1). » Oui, culte public, cérémonies sacrées, forme du tabernacle, vêtemens des prêtres et des lévites, lois, police,

(1) *Ps.* CXLVII, 19, 20.

règlemens domestiques, tout avoit pour l'Israélite un caractère sacré, tout étoit à ses yeux l'ouvrage de la Divinité même. Ce n'étoit pas seulement Moïse ministre de Dieu, mais Dieu même comme auteur de la loi, qui se présentoit aux Hébreux avec toute la grandeur de ses promesses et toute la terreur de ses menaces, les animant ou les contenant par les deux grands mobiles qui font marcher le genre humain, la crainte et l'espérance. Cette persuasion intime et profonde, les passions et les exemples des nations païennes pouvoient bien l'affoiblir; mais elle restoit vivante dans le corps de la nation; le malheur qui étoit la suite et le châtiment de ses écarts la ranimoit bientôt : et quelle force, quelle autorité ne donnoit point cette croyance aux institutions de Moïse! Il ne s'agit pas de ne voir là qu'une imposture et qu'une ridicule superstition; je ne rappellerai pas les preuves éclatantes que Moïse a données de sa mission divine, et qui ont été exposées dans un autre discours; je consens, pour le moment, à ne voir en lui qu'un homme abandonné aux seules impressions de son génie. Or, ne fallût-il pas voir dans Moïse un législateur inspiré, il faudroit encore le regarder comme le plus grand des mortels; car enfin, si la première gloire d'un législateur est de faire aimer ses institutions et ses lois, d'en assurer l'empire et la durée, quelle idée faudra-t-il donc se former de ce Moïse, auteur d'une loi qui, pendant quinze siècles, régla les destinées des Juifs dans la Palestine, et qui, dix-huit siècles

après leur dispersion, est encore si chère aux restes épars de ce peuple infortuné, et domine toujours dans son cœur par les regrets et les désirs qu'elle lui inspire sans cesse?

Mais, pour mieux sentir toute l'excellence de la législation mosaïque, voyez quel en étoit le but principal. Si l'objet commun de tous les gouvernemens est de se maintenir et de se perpétuer; si tous doivent se rapporter à la conservation, au bonheur des citoyens, chaque gouvernement semble avoir aussi son génie et son caractère, et se proposer une fin particulière. Ainsi Sparte formoit des guerriers, Rome des conquérans, Carthage des commerçans et des navigateurs. En général, lorsque les législateurs de l'antiquité parvenoient à former un peuple puissant et florissant, leur tâche étoit remplie. Moïse porte plus haut ses pensées; son but est le plus noble et le plus sublime que l'homme puisse concevoir. Ce qui l'occupe avant tout, c'est de former un peuple qui, fidèle adorateur du vrai Dieu, donne à tous les autres peuples l'exemple d'un culte raisonnable et pur. Dans ces temps de dépravation universelle où les passions s'étoient tellement emparées du cœur humain, que, loin de leur commander en maître, il les adoroit en esclave; parmi ces ténèbres épaisses où la lumière de la vérité étoit comme éteinte sur les perfections divines, sur l'origine et la fin de l'homme, ainsi que sur les devoirs les plus sacrés, Moïse se propose de créer une nation dans laquelle puissent se conserver pures et sans mélange, durant un

grand nombre de siècles, les doctrines les plus précieuses pour la morale et pour la société. C'est à ce grand but que doit marcher sa législation toute entière, et c'est ce qu'il ne faut jamais oublier, si l'on veut juger sainement des choses. Voilà pourquoi l'on trouve dans le code mosaïque toutes ces lois prohibitives qui, en gênant ou bornant les relations des Hébreux avec le reste des peuples, tendent à les préserver des coutumes impies et des dissolutions des païens. Qu'on ne dise pas que les Juifs, par leurs lois et leurs coutumes particulières, se constituoient les ennemis du genre humain; les Juifs n'étoient ennemis que des cultes des étrangers, de leurs pratiques abominables, de leurs sacrifices horribles; et sans doute il étoit bien permis au législateur de se montrer jaloux de maintenir au milieu de son peuple la pureté de la religion et des mœurs. Dès-lors n'étoit-il pas sage de multiplier autour de lui les barrières qui pouvoient le garantir de l'idolâtrie, pour laquelle il n'avoit qu'une trop violente inclination? Si donc on se permettoit de ne voir dans la législation civile et domestique de Moïse qu'un amas de choses minutieuses, puériles, inutiles, je répondrois avec Bossuet (1) : « Quant à ce grand nombre d'observances dont il a chargé les Hébreux, encore » que maintenant elles nous paroissent superflues, » elles étoient alors nécessaires pour séparer le » peuple de Dieu des autres peuples, et servoient

(1) *Disc. sur l'Hist. univ.* IIe part. chap. III.

» comme de barrière à l'idolâtrie, de peur qu'elle » n'entraînât ce peuple choisi avec tous les autres. » Je répondrois encore avec Jean-Jacques (1) : « La » preuve que ces lois étoient ce qu'elles devoient » être, c'est que cette institution a résisté à l'épreuve » du temps, de la fortune et des conquérans. » Je répondrois enfin avec Montesquieu (2) : « Une » religion chargée de beaucoup de pratiques at- » tache plus qu'une autre qui l'est moins; on » tient beaucoup aux choses dont on est continuel- » lement occupé. » Quelle irréflexion, Messieurs, que de reprocher à Moïse ces observances qui, par leur rapport avec le but même de la législation, étoient un chef-d'œuvre de sagesse!

Nous sommes accoutumés à une admiration en quelque sorte exclusive pour les anciens peuples de Rome et de la Grèce; on ne cesse de vanter leur patriotisme, leur courage et leurs exploits. Mais quel ne fut pas l'attachement de la nation juive pour ses institutions, pour ses lois et pour sa patrie! Moins elle avoit de commerce et de rapports avec les autres peuples, et plus elle conservoit un caractère propre, un esprit vraiment national. N'a-t-elle pas eu des rois et des guerriers très-valeureux? Ces Grecs luttant contre les armées du grand roi ont-ils donné au monde un spectacle plus étonnant que cette famille héroïque des Ma-

(1) *Voyez* le *Catéchisme Philos.* liv. IV, chap. II, art. 2, n. 282, note.

(2) *Esprit des Lois*, liv. XXV, chap. II.

chabées, qui ranima le courage abattu de ses concitoyens, et par ses prodiges de valeur résista au plus redoutable des successeurs d'Alexandre? Que si plus tard la nation succomba sous les efforts des Romains, ce ne fut du moins qu'après avoir opposé le plus effroyable courage à ces conquérans destinés à vaincre les peuples et à briser les trônes des rois de la terre.

Je viens, Messieurs, au reproche le plus sérieux qu'on ait fait à Moïse. On l'accuse d'avoir établi des lois et des usages pleins de cruauté et de barbarie contre certains délits, et d'avoir consacré l'extermination de certains peuples. Il est vrai que ses lois sont très-sévères contre le crime de l'idolâtrie; mais ne voyez-vous pas que, d'après la constitution mosaïque, le peuple hébreu avoit pour roi temporel le Seigneur lui-même; qu'ainsi tout acte idolâtrique étoit non-seulement une apostasie, mais une révolte contre le souverain, un crime de lèse-majesté qui tendoit à bouleverser la société toute entière? Et qui ne sait pas d'ailleurs tout ce que l'idolâtrie entraîne après elle de cruautés et d'infamies? Il est vrai encore que ses lois étoient pleines de rigueur contre certains désordres; mais comment reprocher à Moïse d'avoir armé le magistrat contre des excès qui outragent la nature, blessent la sainteté des mœurs, et portent dans les familles la honte avec la discorde? Surtout, je le sais, on ne pardonne pas à Moïse ses lois militaires et ses mesures d'extermination contre quelques peuples, tels que les Chananéens. Ici, Messieurs,

que l'esprit de déclamation ne nous égare pas, et ne nous fasse pas confondre des choses qu'il faut bien démêler. Les Chananéens étoient des peuples infâmes, depuis long-temps livrés à la plus criminelle idolâtrie et à des superstitions barbares, plongés dans des débauches honteuses et plus abominables que celles de Sodôme et de Gomorrhe; la mesure de leurs iniquités étoit comblée, comme parle l'Écriture; le Dieu juste a résolu de les punir : or qui osera contester à l'Arbitre suprême des destinées humaines, au maître de la vie et de la mort, le droit de châtier par l'épée une nation coupable, comme il pourroit la châtier par la peste ou par la famine? Si des sujets appelés par leur prince marchent avec justice contre l'ennemi, si le magistrat peut innocemment condamner un criminel à perdre la vie, pourquoi le ciel, fatigué des crimes des Chananéens, n'auroit-il pu les condamner à la mort, et choisir les Israélites pour instrument de ses jugemens redoutables?

Je veux que, dans leurs guerres, les Juifs aient plus d'une fois violé les droits de l'humanité, et déployé envers leurs ennemis un caractère féroce; mais, pour juger sainement dans cette matière, il faut se transporter à ces temps anciens, où le christianisme, par ses maximes pures, n'avoit pas encore adouci ce que les usages de la guerre avoient de plus barbare. Dans ces temps antiques, comme aujourd'hui parmi les sauvages, on ne prenoit, ce semble, les armes que pour ravager, détruire, exterminer. Hercule, Thésée et les héros de la Grèce

chantés par Homère étoient-ils moins implacables que les chefs des Israélites? Sans remonter aux premiers brigandages des Romains, Paul-Émile dans l'Epire, Scipion l'Africain à Numance et à Carthage, Titus à Jérusalem, Germanicus dans le pays des Marses, commettent de sang-froid, et après la victoire, les plus grandes cruautés; et voilà cependant ce que l'antiquité nous présente de plus vertueux capitaines. N'allons pas, Messieurs, exiger des Hébreux une douceur de mœurs que leur siècle ne comportoit pas encore. Que si vous exceptez certains peuples voués à l'anathème à cause de leurs crimes, et qui auroient à leur tour exterminé les Juifs, s'ils avoient été vainqueurs, vous trouverez que les lois guerrières de Moïse sont pleines d'humanité. Voyez ce qu'elles prescrivent touchant le passage des armées sur les terres des alliés, et les ravages sur les terres des ennemis, touchant les villes assiégées et les prisonniers, et tout cela vous paroîtra bien plus humain que ce que l'on trouve chez le reste des anciens peuples. Admirez, Messieurs, l'esprit d'impartialité qui dirige les détracteurs de Moïse et de sa loi. Que les peuples les plus vantés, tels que les Romains, aient eu, au sujet des esclaves, des gladiateurs et des peuples vaincus, non pas quelques momens de barbarie, mais un système suivi de législation cruelle qui faisoit couler un torrent de sang innocent, nos apôtres d'humanité n'en diront presque rien; mais que les Hébreux, par une exception à leurs lois ordinaires, traitent les vain-

cus avec la plus terrible sévérité, ce sont des lamentations et des reproches éternels : où est ici la bonne foi ?

Terminons ici notre troisième et dernier discours sur Moïse. Maintenant que nous pouvons mieux apprécier l'ensemble de ses lois religieuses, morales et civiles, replions-nous un moment sur nous-mêmes, pour nous demander où Moïse avoit puisé tant de sublimes connoissances. A l'époque où il a paru, d'épaisses ténèbres couvroient l'esprit des peuples : comment de cette profonde obscurité a donc pu jaillir une si vive lumière ? comment, du sein de la plus honteuse superstition, la voix de la plus haute sagesse a-t-elle pu se faire entendre ? n'est-ce là qu'un élan extraordinaire de l'esprit humain, ou bien ne faut-il pas aller chercher dans le ciel la source d'une doctrine si pure ? Que des législateurs vulgaires profitent habilement des superstitions établies, qu'ils flattent des erreurs accréditées et même des passions chéries, Moïse ne retiendra pas la vérité captive, il ne s'abaissera pas aux ruses d'une politique mensongère. Au milieu de la multitude des dieux du paganisme, il fondera sa religion sur l'unité de Dieu ; au milieu des cultes infâmes ou cruels répandus sur la terre, il établira un culte pur et sévère. Rien ne pourra être comparé à la beauté de sa morale, à la sagesse de ses lois. Je ne m'étonne pas qu'il se montre si jaloux d'en assurer, d'en perpétuer la durée. Lorsqu'il sent approcher son heure dernière, il assemble autour de lui les principaux d'entre le peuple

et les chefs des tribus, et c'est en leur présence qu'il prononce l'admirable cantique qui commence par ces mots : « O cieux, écoutez ma voix, » que la terre prête l'oreille aux paroles de ma » bouche (1) ! » Dans ce silence de toute la nature, il parle avec une force inimitable; mais tout à coup il sort de lui-même, et, trouvant tout discours humain au-dessous d'un sujet si grave, il fait parler Dieu lui-même avec une hauteur et une bonté qui remplissent tout à la fois de crainte et d'amour. Le peuple apprend ce cantique, qui est l'abrégé des bienfaits de Dieu, de ses promesses magnifiques comme de ses menaces effrayantes; et ce grand homme meurt content de n'avoir rien oublié de ce qui pouvoit perpétuer la mémoire des faveurs et des préceptes du Dieu d'Israël; il laisse après lui une impression si profonde de ses vertus et de sa divine autorité, que, trois mille ans après lui, son nom et sa loi éveillent dans son peuple l'amour et le respect. Chose étrange et presque incroyable! ce peuple juif, qui étoit comme le rebut de tous les autres, professe sur la religion et la morale les plus hautes et les plus pures maximes : il n'a ni plus d'industrie dans les arts, ni plus de capacité dans les sciences humaines que toute autre nation; et toutefois, chez lui, les femmes et les enfans connoissent plus de grandes vérités que tous les philosophes d'Athènes. Qui nous expliquera ce phénomène unique dans les annales du

(1) Deuter. XXXII.

genre humain ? Disons qu'il y a ici quelque chose qui est au-dessus de l'homme, et véritablement divin. Ainsi, Moïse n'est pas moins admirable dans la législation qu'il établit, que dans les prodiges qu'il opère : au temps où il a vécu, sa doctrine étoit un miracle dans l'ordre moral, comme son passage triomphant à travers les eaux de la mer Rouge étoit un miracle dans l'ordre de la nature; et c'est ainsi que la beauté de sa religion, de sa morale, de ses lois, se joint à l'éclat de ses œuvres merveilleuses, pour attester la divinité de sa mission.



DE L'AUTORITÉ

DES ÉVANGILES.

Déja, Messieurs, dans trois de nos discours, nous vous avons présenté Moïse comme le plus ancien des historiens, le plus sublime des philosophes et le plus sage des législateurs; nous avons reconnu en lui l'envoyé du ciel, le fondateur d'un peuple destiné par la Providence à conserver le dépôt des vérités sacrées au milieu des ténèbres et de la corruption universelle du genre humain. S'il étoit entré dans notre plan de vous développer le sens des figures, du culte et des oracles de l'ancienne loi, vous auriez vu plus que jamais qu'elle n'étoit que l'emblême et le prélude de la loi plus parfaite qui gouverne le monde chrétien, et dont nous nous proposons maintenant de vous entretenir. Jusqu'ici nous sommes restés dans le vestibule du temple; il est temps d'en franchir les portes et d'avancer vers le sanctuaire. Nous venons donc aujourd'hui, Messieurs, appeler votre attention sur tout ce qu'il y a de plus vénérable,

de plus sacré pour le chrétien, et nous pouvons dire même de plus digne des hommages de tout homme qui, sans avoir le bonheur de professer le christianisme, n'est point insensible aux beautés d'une morale pure, ni à l'héroïsme de la vertu; nous venons vous entretenir de Jésus-Christ, et de nos Evangiles qui ne sont autre chose que le récit de ses actions, de ses discours, en un mot l'histoire de sa vie mortelle. Aux yeux du chrétien, Jésus-Christ est la lumière du monde par sa doctrine, comme il en est le modèle par ses vertus, et les Evangiles sont le code sacré, la règle inviolable de sa foi, de sa morale et de son culte. Mais ce que le chrétien adore et révère n'est trop souvent pour l'incrédule qu'un objet de dérision et de mépris, peut-être même de haine profonde; et c'est depuis l'origine du christianisme que Jésus-Christ avec sa croix et ses mystères, que l'Évangile avec ses préceptes, ont révolté l'orgueil de l'esprit et la corruption du cœur, soulevé tous les préjugés et toutes les passions du genre humain. Dans les premiers âges de l'Église chrétienne, l'obstination du Juif charnel et grossier, l'amour de l'idolâtre pour un culte commode et voluptueux, l'orgueil dédaigneux des sophistes, la politique ombrageuse et sanguinaire des Césars, la superstition alarmée des prêtres des faux dieux, voilà les ennemis que la religion eut à combattre. Dans les âges suivans, lorsqu'elle eut triomphé avec Constantin, l'orgueil et la volupté lui suscitèrent des ennemis jusque parmi ses enfans. Le novateur dénatura sa doc-

trine, l'indifférent la bannit de sa pensée, l'incrédule en fit l'objet de ses railleries, le libertin qui lisoit sa condamnation dans nos livres sacrés, eût voulu, dans son dépit, en déchirer les pages. Toutefois, depuis dix-sept siècles, le nom de Jésus-Christ étoit révéré sur la terre, de ceux mêmes qui n'étoient pas ses disciples; du moins on voyoit en lui un personnage extraordinaire, digne des hommages des peuples par ses vertus, et dans son Évangile on voyoit un livre admirable par la simplicité, la lumière, la perfection de ses maximes; il n'y a pas jusqu'à Mahomet qui n'en ait parlé, dans les sentimens et les termes de la vénération la plus profonde. Il étoit réservé aux jours mauvais du dernier siècle de produire des chrétiens apostats qui ont indignement travesti nos livres saints, contesté leur antiquité, vomi contre la personne même de Jésus-Christ les insultes les plus brutales et les plus abjectes, et qui ont eu le sens tellement renversé, qu'ils ont fini par mettre en problême jusqu'à son existence. C'est à ranimer sur tous ces points notre croyance, à la venger des attaques de ses ennemis, que nous allons consacrer plusieurs discours. Nous commencerons par discuter, touchant l'autorité des Evangiles, les trois questions suivantes : Jésus-Christ a-t-il paru dans la Judée à l'époque marquée par nos Evangiles? première question. Nos Evangiles ont-ils été véritablement écrits par les auteurs contemporains dont ils portent le nom, par saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean? seconde question. Ces Evangiles sont-

ils parvenus jusqu'à nous sans aucune altération notable dans le fond même des choses? troisième question. Tel est le plan et le partage de ce premier discours sur l'autorité des Evangiles.

Qu'il ait paru dans la Judée, il y a dix-huit siècles, un personnage extraordinaire, nommé Jésus de Nazareth, remarquable par la sainteté de sa doctrine, plus remarquable encore par la sainteté de sa vie, et que la haine des Juifs fit mourir sur une croix, sous le règne de l'empereur Tibère, c'est un fait attesté par la croyance la plus antique, la plus constante et la plus universelle; par une suite non interrompue de témoignages écrits, qui se succèdent et se soutiennent mutuellement depuis l'origine; par l'autorité même des ennemis les plus acharnés du nom chrétien, je veux dire les Juifs et les païens. Aussi l'existence réelle de Jésus, à l'époque où la place l'histoire évangélique, est-elle mieux prouvée que l'existence d'aucun des plus fameux personnages de l'antiquité, tels que Socrate, Alexandre ou César, dont personne ne doute; et ne voir dans Jésus qu'un être fabuleux ne seroit pas seulement le comble de l'impiété aux yeux du chrétien, mais le comble de la démence aux yeux d'un homme sensé.

Si pourtant, par une audace plus qu'humaine, des esprits follement téméraires osoient élever ici les nuages de leur scepticisme, nous entrerons dans quelques détails pour mieux les confondre; nous ferons voir, en invoquant les témoignages les plus

irrécusables, combien ils sont accablés de la foi publique de l'univers entier. Oui, nations chrétiennes, nation juive, nations païennes, tout est d'accord pour attester unanimement l'existence de Jésus, au commencement de l'ère vulgaire.

Je dis nations chrétiennes. On sait bien que, dans tous les âges, les peuples chrétiens ont fait profession de révérer Jésus comme leur fondateur. Il y a dix-huit siècles que la religion chrétienne est professée sur la terre; avant cette époque, elle n'existoit pas; le nom même de chrétien n'étoit pas connu; cette religion a eu ses commencemens et son auteur: or, en remontant de siècle en siècle jusqu'à son berceau, il est impossible de ne pas aboutir à Jésus-Christ. La dénomination seule de chrétien atteste notre origine, car chrétien veut dire sectateur du Christ. A commencer par le premier siècle de notre ère, n'avons-nous pas une suite d'ouvrages dont l'antiquité est généralement avouée, qui sans cesse nous ramènent à Jésus-Christ? et toutes les parties dont la religion se compose, nos mystères, notre culte, nos fêtes, tout ne va-t-il pas retentir à la pierre fondamentale de l'édifice qui est Jésus-Christ? Nous avons en main les quatre Evangiles, le livre des Actes, les Epîtres de saint Paul, et plusieurs autres écrits dont le recueil compose le nouveau Testament. Je n'examine pas encore si tous ces ouvrages sont réellement de ceux à qui on les attribue; mais toujours est-on forcé d'avouer qu'ils datent de l'origine du christianisme, et qu'ils ont été composés

par quelques-uns des premiers sectateurs du Christ : or tous ces écrits nous parlent de Jésus-Christ, de sa vie, de ses actions, de ses discours, de sa mort, d'une manière tellement positive, tellement circonstanciée, qu'il suffit de les lire pour voir combien il seroit extravagant de penser que tout cela fût purement allégorique. Nous avons aussi en main plusieurs écrits du premier siècle de l'Eglise chrétienne, des lettres de saint Clément de Rome, de saint Ignace, évêque d'Antioche, de saint Polycarpe, évêque de Smyrne et disciple de l'apôtre saint Jean. Je n'examine pas ce qu'il faut penser du fond de la doctrine enseignée et des faits particuliers racontés dans ces lettres ; mais toujours est-il vrai qu'elles sont sorties des mains des plus anciens sectateurs du Christ, et que toutes nous le présentent comme le fondateur même de notre religion. Il seroit facile de faire voir que cette suite de témoignages se continue, dans le second siècle, par saint Justin, Tertullien, Clément d'Alexandrie, ces hommes éminens en talens et en savoir, qui, du sein du paganisme où ils étoient nés, étoient passés dans celui du christianisme. Faites disparoître Jésus-Christ, et tout s'écroule dans la religion chrétienne ; avec lui, tout s'explique et s'enchaîne. Oui, je le répète, toutes les histoires, tous les monumens, toutes les traditions, toutes les croyances, toutes les solennités religieuses des peuples chrétiens remontent à Jésus-Christ ; et ne pas reconnoître Jésus-Christ pour auteur de notre religion sainte seroit mille fois plus absurde que

de ne pas reconnoître Mahomet pour auteur de la superstition qui porte son nom.

Je sais que, par des rapprochemens bizarres et forcés, des passages tronqués, des suppositions arbitraires et des réticences affectées qui ressemblent à des mensonges, on peut tout obscurcir, et d'erreur en erreur, de chimère en chimère, en venir jusqu'à dire que les chrétiens n'ont pas connu jusqu'ici leur religion, et que les premiers sectateurs du christianisme ne prétendoient adorer dans Jésus-Christ que le soleil. Mais je sais aussi qu'avec de semblables manières de procéder, il n'est pas de folie qu'on ne puisse répandre. Eh quoi! Messieurs, d'infâmes sectaires du troisième siècle, nommés *manichéens*, faisant un mélange monstrueux du christianisme et de l'idolâtrie, auront confondu dans leur culte insensé le Christ et le soleil; des calomniateurs obscurs auront accusé les chrétiens d'adorer le soleil, parce qu'ils se réunissoient pour les exercices de leur culte le jour même que les Latins appeloient le *jour du soleil*, comme on les accusoit aussi de se nourrir dans leurs mystères secrets de la chair d'un enfant, parce qu'ils y recevoient la divine eucharistie; des esprits singuliers auront remarqué quelque froide analogie entre certains points des mystères du Christ et quelques constellations, et dès-lors la croyance la plus antique, la plus invariable, la plus universelle du monde chrétien, sera comptée pour rien! et nos monumens historiques, qui remontent d'âge en âge au berceau même du christianisme, de-

vront s'effacer devant les plus folles imaginations! et Jésus-Christ ne sera plus que le soleil, et les apôtres qui ont fondé sa religion ne seront plus que les signes du zodiaque! Fut-il jamais plus pitoyable excès? Ainsi les premiers propagateurs du christianisme, qui proposoient à l'imitation des peuples la charité, la douceur, la patience, la sainteté Jésus-Christ, ne prétendoient prêcher que les vertus du soleil! Ainsi ces martyrs généreux, qui donnoient leur sang pour la foi de Jésus-Christ, mouroient pour l'amour du soleil! Ainsi ces pasteurs, ces docteurs, ces apologistes, qui combattoient l'idolâtrie, qui enseignoient l'unité d'un Dieu créateur du soleil et des astres, qui rejetoient comme impie tout hommage qui ne s'adressoit pas à ce seul Dieu véritable, travailloient néanmoins et s'exposoient à mourir pour établir le culte idolâtrique du soleil! Et vous aussi, ô grand Paul, lorsque, dans ces Épîtres adressées aux villes les plus florissantes de l'empire romain, vous prêchiez si hautement Jésus-Christ mourant sur la croix pour le salut du monde, vous n'entendiez prêcher que la religion du soleil! O honte! ô délire de la raison humaine! gémissons sur ces énormes égaremens, ou plutôt ne faut-il pas féliciter le christianisme de ce que ses ennemis ont été réduits, de nos jours, à l'attaquer par les plus étranges puérilités?

J'ai invoqué, en second lieu, le témoignage de la nation juive. On sait que, dès les premiers âges
t du christianisme, il s'éleva des querelles

très-vives entre les Juifs et les chrétiens : or il est inoui que jamais les premiers aient contesté le fait même de l'existence de Jésus. Ils ont bien pu le traiter de magicien, le calomnier et le charger d'injures; mais là se bornent leurs attaques, et ces attaques mêmes supposent son existence. Voyez encore comme leurs monumens s'accordent à nous l'attester. Quel témoin que le célèbre Josephe, auteur contemporain! Je consens à ne pas me prévaloir d'un passage de cet historien, devenu si fameux par les querelles des critiques modernes; mais il en est un, tiré de ses *Antiquités Judaïques* (1), qu'on ne sauroit raisonnablement contester, et qui suffit au dessein que nous avons d'établir l'existence réelle de Jésus. Josephe nous y apprend que le grand-prêtre Ananus assembla un conseil, devant lequel il cita Jacques, frère (2) de Jésus qu'on appeloit Christ, ainsi que quelques autres, et qu'il les fit condamner à être lapidés, comme coupables d'avoir violé et transgressé la loi. Dira-t-on que Jacques, cité devant le tribunal des Juifs, étoit une constellation parente du soleil? Dans le système que je combats, tout est grossièrement absurde. On voit bien, par leur Talmud, ouvrage qui date du second siècle, que les Juifs ont continué contre Jésus-Christ les accusations de leurs

(1) Lib. XX, cap. IX, n. 1.

(2) Les Juifs appeloient *frères* les cousins-germains et autres proches parens. On pourroit en citer des exemples, s'il étoit nécessaire; mais tous les interprètes de l'Ecriture sont d'accord sur ce point.

pères; mais on voit aussi qu'ils n'ont jamais eu la pensée de contester son existence. Les traditions, sur ce point si facile à connoître, étoient trop constantes et trop uniformes.

Que dirai-je des nations païennes? Ecoutez leurs écrivains les plus rapprochés de l'origine des choses : c'est Tacite qui, dans ses *Annales* (1), vous dit que le nom de chrétien vient de Christ, qui, sous le règne de Tibère, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, fut condamné au supplice; c'est Pline le Jeune, qui, dans sa lettre à Trajan, lui apprend que l'usage des chrétiens étoit de s'assembler un jour marqué pour chanter des cantiques en l'honneur du Christ; c'est Lucien de Samothrace, qui a paru sous Trajan : dans son histoire de la mort d'un philosophe nommé Pérégrin, il nous dit que ce dernier avoit appris dans la Judée la doctrine des chrétiens, et il ajoute par moquerie : « Ces gens » adorent ce grand homme qui a été crucifié dans » la Palestine, parce qu'il a été le premier qui » ait enseigné aux hommes cette religion. » C'est Lampride, qui, dans la vie de l'empereur Alexandre-Sévère, nous apprend que ce prince avoit coutume tous les matins d'honorer le Christ, et que même il avoit voulu lui faire bâtir un temple; ce sont enfin Celse, ennemi subtil et savant des chrétiens; Porphyre, philosophe habile, au jugement de saint Augustin; Julien, dont tout le monde connoît l'esprit et la malice; Hiéroclès, magistrat

(1) *Annal.* lib. XV, cap. XLIV.

païen, qui nous est connu par Eusèbe. On sait que ces quatre derniers ont employé contre la religion chrétienne tout ce qu'ils avoient d'esprit et de talent; mais jamais ils n'ont eu la pensée d'attaquer le fait même de l'existence de Jésus-Christ. Voilà donc toutes les nations, tous les siècles, tous les écrivains les plus graves, les plus rapprochés de l'origine du fait, unanimement d'accord sur l'existence de Jésus-Christ dans la Judée, et sur sa qualité de fondateur du christianisme. Quelle impudence, quel défaut de logique n'y auroit-il pas à mettre en parallèle avec cet ensemble irrésistible de preuves historiques, quelques traditions populaires sur certains personnages de la fable; traditions qui n'ont ni suite, ni liaison, ni appui dans le témoignage d'auteurs contemporains, ou dans la conviction des hommes éclairés? Ce seroit vouloir comparer les ténèbres à la lumière, prétendre qu'il n'est point d'histoire véritable, parce qu'il existe des récits fabuleux. Oui, tous les faits de l'antiquité pourroient être contestés avec fondement, que celui que nous établissons en ce moment demeureroit inébranlable. Mais pourquoi nous arrêter à prouver ce qui est plus éclatant que le soleil? On eût donc voulu bannir en quelque sorte de la société chrétienne Jésus-Christ qui en est le fondateur, comme on eût voulu bannir de l'univers le grand Dieu qui l'a créé. Les erreurs se tiennent comme les vérités; une fois qu'on est tombé dans les ténèbres de l'athéisme, l'intelligence s'obscurcit, le goût de la vérité s'éteint, peu

à peu on se familiarise avec ce qu'il y a de plus bizarre, l'esprit perd insensiblement toute pudeur; violant jusqu'aux bienséances du mensonge, on finit par débiter sans aucune retenue, et presque sans s'en apercevoir, les plus folles erreurs, et les malheureux qui arrivent à ce degré de cynisme sont les seuls à ne pas rougir de leur monstrueuse singularité.

Mais où se trouve l'histoire de Jésus-Christ? dans nos Evangiles. Mais ces Evangiles ont-ils été réellement composés par ses apôtres et ses disciples saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, dont ils portent les noms, ou, pour parler le langage de la critique, nos Evangiles sont-ils authentiques? C'est ma seconde question.

Je m'adresse à un incrédule, et je lui dis : Est-il dans l'antiquité des ouvrages dont l'authenticité puisse être établie par des preuves capables d'entraîner tout homme qui ne voudra pas se livrer au pyrrhonisme le plus outré? Ne regarderiez-vous pas comme un insensé quiconque oseroit contester à Démosthène, à Cicéron, à César, les œuvres qui portent leur nom? Comment fut accueilli dans le monde savant et littéraire le fameux Père Hardouin, lorsqu'il essaya, contre la foi de tous les siècles, d'enlever à Virgile la gloire d'avoir composé l'Énéide? Vous rougiriez de vous faire le disciple de cet érudit à paradoxes, encore qu'il ait su les appuyer de raisons apparentes. Eh bien! ce seroit réellement se jeter dans des écarts

semblables, que de contester aux disciples de Jésus-Christ les livres révérés sous leur nom par toutes les églises chrétiennes. Que peut exiger ici la critique la plus sévère? Voulez-vous que l'authenticité de nos Evangiles soit appuyée sur une tradition universelle, immémoriale et même écrite des sociétés chrétiennes? voulez-vous qu'elle soit appuyée sur les aveux de ceux-là mêmes qui devoient être les ennemis naturels de ces livres? voulez-vous enfin qu'elle soit appuyée sur l'impossibilité d'assigner une époque où ils auroient pu, avec succès, être supposés par un imposteur? Certes voilà bien de quoi contenter l'esprit le plus difficile; et quel est l'ouvrage de l'antiquité profane qui réunisse, en sa faveur, des caractères si nombreux, si éclatans d'authenticité? Ce sont là pourtant les titres qui assurent celle de nos quatre Evangiles.

J'ai dit qu'elle étoit appuyée sur la tradition constante, immémoriale des sociétés chrétiennes. Interrogez les peuples chrétiens répandus sur la surface de la terre; demandez-leur où sont les titres de leur origine, de leur croyance, de leur morale, de leur culte : vous les trouverez divisés sur quelques points de doctrine ou de discipline, mais tous se réuniront pour vous présenter les quatre Évangiles comme le fondement de leur religion. Et combien cet accord n'est-il pas frappant! En effet, il ne s'agit point de livres qui ne tiennent à rien, qui n'aient aucune liaison avec les dogmes religieux, avec les règles des mœurs, et

qui, par là même, n'inspirent aux chrétiens qu'un médiocre intérêt; il ne s'agit pas de livres relégués dans le cabinet de quelques curieux, feuilletés seulement d'un petit nombre d'amateurs, et qui n'aient pas une très-grande publicité; il ne s'agit pas de livres connus seulement par quelques rumeurs foibles et vagues, accrédités uniquement chez les classes ignorantes du peuple. Mais, quand on rappelle nos Evangiles, on rappelle des livres qui sont la source de la religion d'un grand nombre de nations; qui, par leur importance même, ont dû constamment éveiller l'attention du monde chrétien, se trouver dans les mains des classes éclairées de la société, devenir perpétuellement la règle des pasteurs des églises, être dans tous les temps discutés, examinés avec le plus grand soin et la plus grande sévérité. Comment se feroit-il que, sur de tels livres, le monde chrétien tout entier se fût laissé abuser jusqu'à ce jour, et que, même dès les premiers âges plus rapprochés des faits, tant de peuples si opposés de mœurs, de langage, de climat, se fussent accordés à regarder comme venant des apôtres des ouvrages qui réellement n'en venoient pas?

Les incrédules sont forcés d'avouer que déjà, dans le cours du second siècle, les Evangiles que nous avons encore ont été connus, cités, révérés, comme étant sortis de la main même des premiers disciples de Jésus; c'est un fait dont nous pouvons citer des témoins irrécusables. Le premier sera saint Justin; d'abord philosophe platonicien, il

embrassa le christianisme à l'âge de trente ans. Né au commencement du second siècle, il avoit vu, non pas les apôtres, mais leurs disciples immédiats. Vers l'an cent cinquante, il présenta une *Apologie* pour les chrétiens aux empereurs romains Antonin le Pieux, Marc-Aurèle et Vérus, au sénat et au peuple. Il nous apprend que l'usage des églises chrétiennes étoit de lire dans leurs assemblées ces écrits des apôtres qu'on nomme *Evangiles*; et dans cette *Apologie*, comme dans une autre plus courte, il en cite une foule de passages que nous y lisons encore. Le second témoin, c'est le savant évêque de Lyon, saint Irénée, qui de l'Orient étoit passé dans les Gaules, qui avoit été disciple de saint Polycarpe, lequel l'avoit été lui-même de l'apôtre saint Jean; son seul témoignage est d'un poids immense : or, dans son ouvrage contre les hérésies (1), il dit expressément qu'il n'y a ni plus ni moins de quatre Evangiles, et ce sont précisément nos quatre évangélistes qu'il cite par leurs propres noms. Cette chaîne de témoignages sur la foi du second siècle se continue par Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène, ces hommes si doctes et si habiles. Maintenant, Messieurs, je vous le demande, qui faut-il croire sur l'antiquité et l'origine de nos Evangiles, ou bien d'un vain critique du dix-huitième siècle qui élève des doutes frivoles, ou bien de ces églises chrétiennes qui, dès le second siècle, professoient le respect le plus

(1) *Adv. Hær.* lib. III, cap. I et II, n. 8.

profond pour nos Evangiles, comme remontant aux apôtres eux-mêmes? Je vous prie de remarquer que l'Orient et l'Occident, l'Asie mineure, la Grèce, l'Egypte, l'Italie, avoient reçu immédiatement la foi des premiers fondateurs du christianisme : or qui pouvoit mieux connoître ce qui regardoit les apôtres que les églises fondées par eux? et si, dès le second siècle, tant de peuples divers attribuoient nos Evangiles aux apôtres, d'où venoit leur accord, sinon du témoignage unanime de leurs prédécesseurs? C'est le second anneau d'une chaîne qui, par le premier, tient au berceau même du christianisme. L'héritage des pères avoit été recueilli par les enfans; il est manifeste que la croyance si ferme, si universelle, et en même temps si incontestable du second siècle sur nos Evangiles, suppose la croyance du premier.

Mais n'avons-nous rien à produire de ce premier siècle? Messieurs, il ne nous en reste qu'un petit nombre d'écrits, et je ferai à ce sujet une observation qui vous paroîtra sans doute fort naturelle. Dans l'origine du christianisme, il s'agissoit surtout de le propager par la prédication, bien plus que de composer des ouvrages. C'est au milieu de tous les genres de traverses et de périls, que les chefs des églises naissantes exerçoient leur divin ministère. Les livres sont le fruit du temps et du loisir : ne soyons donc pas étonnés que le premier siècle ait été moins fécond que les suivans; mais ce qui nous en reste rend suffisamment témoignage à nos Évangiles. Nous avons deux lettres de

saint Clément de Rome, plusieurs de saint Ignace, évêque d'Antioche; une de saint Polycarpe, évêque de Smyrne et disciple de saint Jean; l'Épître qui porte le nom de saint Barnabé, et qui est, sinon de lui, du moins d'un écrivain apostolique; le livre du *Pasteur* par Hermas; enfin quelques fragmens de Papias, évêque d'Hiérapolis, qui nous ont été conservés par Eusèbe (1). Ce dernier nomme saint Marc et saint Matthieu comme ayant écrit les actions et les discours de Jésus-Christ. Quant aux autres écrivains du premier siècle, ils ont fait ce que font encore tous les jours les auteurs ascétiques et les orateurs chrétiens, qui citent de mémoire les livres saints sans indiquer ni le livre particulier, ni le chapitre, ni l'écrivain sacré où ils ont puisé, et se bornent à dire : *Il est écrit, le Seigneur a dit*, ou *comme dit l'Évangile;* mais, ce qu'il faut bien remarquer, nos apologistes ont extrait de ces divers auteurs du siècle des apôtres un grand nombre de passages que nous lisons encore dans nos Évangiles, ou qui font une allusion manifeste au texte évangélique.

Que dira-t-on pour affoiblir cette antique croyance des églises primitives, cette suite de témoignages qui, commençant au premier siècle, se développent avec tant d'éclat et de force dans le second et dans les suivans? Voudroit-on se rejeter vaguement sur l'ignorance et la crédulité prétendues de ces premiers âges? Messieurs,

(1) *Hist. Eccles.* lib. III, cap. XXXIX.

cette vague accusation fera le sujet d'un discours particulier; je me borne aujourd'hui à quelques réflexions courtes, mais suffisantes. Savez-vous ce qu'étoient, dans les églises primitives, un grand nombre de leurs pasteurs, de leurs pontifes, de leurs docteurs? C'étoient des Juifs ou des païens éclairés qui avoient embrassé le christianisme, et qui, avant de quitter la religion de leurs pères, avoient eu à lutter contre les préjugés de l'esprit ou les passions du cœur : or leur témoignage est d'autant plus irrécusable sur l'authenticité de nos Évangiles, qu'ils avoient intérêt à l'examiner davantage, et qu'ils touchoient d'ailleurs à l'origine même des choses. Nous avons en main les ouvrages de beaucoup de ces chrétiens des trois premiers siècles, ouvrages qui décèlent si bien le savoir de leurs auteurs, ainsi que la beauté de leur génie. Dira-t-on encore que les chrétiens ne doivent pas être écoutés au sujet de leurs livres sacrés, qu'ils sont suspects dans leur propre cause? Mais depuis quand, dans tout ce qui regarde les lois, les mœurs, la religion, l'histoire d'un peuple, s'est-on avisé de compter pour rien le témoignage de ce peuple? Est-ce donc ainsi que l'on raisonneroit, si l'on n'étoit égaré par la haine ouverte ou secrète que l'on a jurée au christianisme? Dans l'histoire de l'ancienne Grèce, combien de choses qui ne sont connues que par des auteurs grecs, et dont néanmoins on ne doute pas! Chez le peuple romain, combien d'évènemens que nous croyons sur la foi des seuls historiens latins! Ecou-

teroit-on un étranger qui, sur des faits mémorables de notre histoire nationale, mépriseroit tous nos monumens, toutes nos traditions les plus suivies et les mieux liées, sous le beau prétexte que les Français ne doivent point être écoutés dans ce qui concerne leur histoire?

On demande en faveur de l'antiquité de nos Evangiles d'autres témoignages que ceux des peuples chrétiens : on n'a pas le droit d'en exiger; mais nous avons de quoi satisfaire ce désir, tout capricieux, tout injuste qu'il est. Dès les premiers temps, les livres de la loi nouvelle eurent pour ennemis, et des Juifs qui portoient aux disciples de Jésus-Christ la haine qu'ils avoient portée à leur maître, et des sophistes païens qui s'armoient contre les chrétiens de toutes les ressources que pouvoient leur fournir l'esprit et le savoir. Or ont-ils jamais accusé les chrétiens de révérer, comme étant sortis des mains mêmes des apôtres, les ouvrages d'un vil faussaire? Non, jamais semblable accusation ne leur fut intentée. Quels ennemis plus habiles, plus rusés de la religion chrétienne, que Celse, Porphyre et Julien? Ils connoissoient fort bien nos Évangiles, ils en tiroient des argumens contre le christianisme, ils se railloient de la doctrine qu'ils enseignent; mais il est inoui qu'ils aient élevé sur leur origine le doute le plus léger. Quel intérêt toutefois n'avoient-ils pas à les présenter comme fabriqués par un imposteur! C'étoit là le vrai moyen de saper le christianisme par ses fondemens, et d'en couvrir les sectateurs d'op-

probre et de mépris, en les montrant comme un troupeau d'hommes abusés par la plus honteuse crédulité. On sait que l'empereur Julien avoit été élevé dans le christianisme; il en connoissoit l'histoire et les livres : eh bien! il a formellement avoué que nos Evangiles étoient l'ouvrage des apôtres dont ils portent encore le nom; on le voit par la manière dont il prétendoit combattre la divinité de Jésus-Christ. Il disoit que ni saint Matthieu, ni saint Marc, ni saint Luc, n'en avoient parlé, et que saint Jean étoit le premier qui eût osé en faire mention (1). L'argument de cet empereur sophiste étoit mauvais sans doute; mais son témoignage n'en est pas moins précieux dans la question qui nous occupe. Voilà donc nos quatre évangélistes expressément nommés par Julien l'Apostat. Il est glorieux, il est consolant pour les chrétiens de voir les titres les plus augustes, les plus authentiques de leur religion, le devenir en quelque sorte davantage par les aveux de leurs ennemis; et lorsque les incrédules les plus fameux et les plus savans du second, du troisième et du quatrième siècle, bien plus près que nous de l'origine des faits, environnés de toutes les lumières qui peuvent les éclairer, ont reconnu l'antiquité de nos Evangiles, il sied bien à quelques mécréans du dix-huitième siècle de s'armer contre elle des vétilles d'une critique pointilleuse, qu'ils rou-

(1) S. Cyrill. Alexandr. *Contr. Julian.* lib. X; Op. tom. VI, pag. 327.

giroient d'appliquer à tout autre genre d'ouvrages!

Enfin, Messieurs, et c'est ma troisième preuve de l'authenticité de nos Evangiles, point de milieu sur cette matière : ou nos Evangiles sont réellement sortis de la main même des apôtres dont ils portent le nom, ou bien ils ont été fabriqués par un faussaire qui les a publiés et fait recevoir sous le faux nom des apôtres; or cette dernière supposition est entièrement chimérique. A quelle époque en effet voudriez-vous faire remonter cette imposture? Est-ce au temps des apôtres, ou bien après leur mort? je vous laisse le choix. Voulez-vous la placer durant la vie même des apôtres? Mais n'auroient-ils pas réclamé contre le faussaire? mais la fraude n'auroit-elle pas été découverte aussitôt que tramée? mais un cri universel d'indignation ne l'auroit-il pas repoussée dans les ténèbres? Eh quoi! ces apôtres si intrépides pour la gloire de leur maître, qui pour sa doctrine bravoient tous les dangers, les souffrances et la mort, auroient gardé un lâche silence sur une imposture grossière, qui tomboit d'elle-même par un simple désaveu! Tout cela est absurde. Ainsi on est forcé de placer la fabrication de nos Evangiles après la mort des apôtres. Mais déjà nous avons vu qu'au temps de saint Justin, vers le milieu du second siècle, c'étoit l'usage dans tout le monde chrétien de lire nos Evangiles dans les assemblées religieuses; usage qui suppose que bien auparavant ils étoient connus et révérés. Si donc ils furent imaginés par un faussaire, cela dut arriver vers les commence-

mens du second siècle. Mais les disciples immédiats de l'apôtre saint Jean, mais les disciples des autres apôtres vivoient encore à cette époque, mais les églises qu'ils avoient formées, les évêques qu'ils avoient laissés après eux, les païens éclairés de toutes les classes qu'ils avoient convertis, étoient répandus partout. Avec quelle force ils se seroient élevés contre l'imposteur qui auroit voulu débiter, accréditer sous le nom des apôtres, leurs maîtres et leurs fondateurs, des livres de sa composition! On lui auroit dit : Nous avons vu les apôtres, nous connoissons leurs actions et leur doctrine; nos églises ont été fondées par eux : il est inoui qu'ils aient laissé des écrits; par quel privilège en seriez-vous seul dépositaire? où sont vos preuves? où sont vos titres? Allez, nous respectons trop ces hommes divins, à qui nous devons la lumière de la foi, le bonheur de connoître Dieu et la vérité, pour que, sur votre parole, nous adoptions, comme sortis de leurs mains, des livres qui nous sont entièrement inconnus. Ainsi, Messieurs, l'imposture eût été repoussée; et, loin de surprendre la foi des chrétiens, la honte d'une pareille entreprise seroit retombée sur ses auteurs.

Ce n'est pas que, dans ces premiers âges, on n'ait vu paroître de faux évangiles, et ceci va donner lieu à des éclaircissemens qui ne serviront qu'à répandre un nouveau jour de vérité sur la cause que nous défendons. Dans ces premiers temps, quelques pieux fidèles, par un empressement louable, mais qui pouvoit avoir des abus,

se plaisoient à composer eux-mêmes des relations de tout ce qu'ils avoient appris touchant Jésus-Christ et ses apôtres, leur doctrine, leurs discours, leurs actions, leur vie toute entière. Ces écrits, sans avoir l'autorité de ceux des apôtres, pouvoient être respectables et mériter d'être cités avec éloge; de ce nombre étoit, Eusèbe nous l'apprend (1), l'*Evangile des Hébreux :* aussi a-t-on cru que saint Ignace, martyr, en avoit cité un passage dans une de ses épîtres, non comme d'un livre laissé par un apôtre, mais comme d'un livre pieux. Ne voit-on pas nos écrivains et nos orateurs chrétiens citer des passages tirés même des auteurs profanes, à l'exemple de saint Paul qui cita aux païens de son temps quelques maximes des poètes Aratus, Epiménide et Euripide? Outre ces livres, fruit d'un zèle trop empressé peut-être, il en est qui furent mis au jour par des novateurs mal intentionnés, et dans le dessein d'accréditer leurs erreurs. Mais voit-on que ces hommes téméraires aient réussi à persuader aux églises répandues dans les diverses contrées de la terre de recevoir, comme venant des apôtres, des écrits qui n'étoient pas leur ouvrage? Non, Messieurs, toujours il y a eu des faussaires, comme il y a eu des hommes vicieux; mais toujours aussi il y a eu des règles de critique, comme des règles de vertu. Dans les églises primitives, il n'en est pas une qui ait rejeté un seul de nos Evangiles, tandis que les évangiles faux n'ont

(1) *Hist. Eccles.* lib. III, cap. XXV, XXVII, etc.

eu pour eux que quelques sectaires et leurs partisans. Les faux évangiles, fruit de l'erreur, de l'ignorance ou d'une piété peu éclairée, sont tombés dans l'oubli; on n'a jamais pu réussir à les faire passer pour véritables; les églises fondées par les apôtres, leurs pasteurs, leurs docteurs, ont repoussé ces livres avec indignation et mépris. Le zèle qu'ont mis ces églises à écarter les faux évangiles nous est un sûr garant que ceux qu'elles nous ont transmis comme authentiques le sont en effet; nous pouvons tranquillement nous reposer sur le soin qu'elles ont eu d'en faire le discernement : leur critique, saintement éclairée et sevère, fut comme le crible qui conserve le bon grain et rejette la paille légère.

Je me résume. Si je cherche une époque où un faussaire auroit pu tenter avec succès de fabriquer nos Evangiles, je n'en trouve point; si j'interroge les ennemis naturels de ces livres, je les trouve favorables à leur antiquité; si je consulte les traditions universelles des églises apostoliques, et les écrivains qui ont paru depuis l'origine, même suffrage : donc l'authenticité de nos Evangiles est portée au plus haut degré de certitude historique. Qu'on prenne l'ouvrage que l'on voudra du siècle d'Auguste, et l'on verra que son authenticité, encore que personne n'en doute, n'est pas mieux appuyée que celle de nos Evangiles. Mais les avons-nous tels qu'ils sont sortis de la main des apôtres? que faut-il penser de leur intégrité? troisième et dernière question.

Que, durant le cours de dix-huit siècles, il ait pu se glisser quelque faute légère dans nos Evangiles par l'inattention et l'ignorance des copistes, j'y consens; que même on ait pu y introduire un ou plusieurs versets, je suis loin de l'avouer et de le reconnoître; mais avec les incrédules je n'ai pas besoin d'entrer dans cette discussion : cela ne formeroit pas un changement notable et substantiel. Tout ce que je prétends en ce moment, c'est que nos Evangiles n'ont jamais été altérés quant à la substance de la doctrine, de la morale et des faits; en sorte que, pour le fond des choses, ils sont encore ce qu'ils étoient en sortant des mains des apôtres. Pour en demeurer convaincu, il suffit de quelques réflexions sur l'origine et sur la nature de ces livres sacrés. Les apôtres et les disciples de Jésus-Christ se répandent dans les diverses régions du monde connu; l'Orient et l'Occident reçoivent leur doctrine; partout se forment des églises chrétiennes gouvernées par les pasteurs qu'ils y ont établis; Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Ephèse, Corinthe, Rome, ont vu dans leur sein ces hommes prodigieux qui prétendent appeler l'univers à la connoissance du Dieu véritable. La doctrine qu'ils ont prêchée, ils finissent par la consigner dans des écrits, et ces écrits se répandent dans toutes les églises. Voilà les livres où les pasteurs étudient la vie et la doctrine de Jésus-Christ, les livres qu'ils expliquent au peuple chrétien, et qu'ils mettent dans les mains des fidèles. Ces livres sont révérés comme divins, la religion feroit un crime d'y tou-

cher; les conserver et les transmettre comme le dépôt le plus précieux, c'est le premier devoir des pontifes et des pasteurs : on leur porte un respect si profond, qu'on se croit obligé de mourir dans la persécution plutôt que de les livrer à la profanation des gentils. Eh bien! je suppose que, tandis que l'univers chrétien révère ces livres sacrés, un faussaire essaie de les corrompre et d'y glisser un point nouveau de doctrine, un précepte auparavant inconnu : je vous le demande, si l'altération eût été tentée, auroit-elle pu réussir? eût-on pu essayer de dénaturer un livre répandu par toute la terre, chez les nations diverses, sans que la falsification eût été remarquée? pouvoit-elle être remarquée sans éveiller le zèle des pasteurs, des chrétiens fidèles, inviolablement attachés à ce qu'ils avoient reçu des âges précédens, et sans voir s'élever de toutes parts contre elle les plus vives réclamations?

Et comment concevoir le projet et le succès d'une falsification notable? Sans doute, on ne dira pas qu'un faussaire pouvoit être assez puissant pour s'emparer de tous les exemplaires de nos Evangiles disséminés sur la terre entière, pour les corrompre à son gré et les remettre ainsi falsifiés dans les mains du public : tout cela est évidemment impossible. Dira-t-on que la falsification a pu commencer par quelques exemplaires, et passer ensuite insensiblement dans tous les autres? Nouvelle chimère : il faudroit donc que tous les évêques, que tous les pasteurs, que tous les hommes instruits, que tous les fidèles, que toutes les églises grecques

et latines eussent gardé le silence sur l'entreprise du faussaire, et que, malgré l'opposition de préjugés, d'éducation, de génie, de caractères, tous se fussent accordés unanimement à révérer, à consacrer la même imposture! Cela n'est pas dans la nature. J'aimerois autant dire qu'un faussaire auroit pu, il y a quatorze siècles, altérer les exemplaires de l'Énéide répandus dans l'univers, de manière que, pour le fond des choses, elle ne fût pas celle qui est sortie des mains de Virgile. Remarquez même qu'il ne s'agit pas ici d'un seul livre, mais de quatre livres différens, composés par divers auteurs, publiés à diverses époques, et qui se trouvent pourtant d'accord pour la substance des choses; en sorte qu'il auroit fallu non-seulement falsifier un Evangile, mais falsifier les quatre Evangiles à la fois; ce qui accroît encore de beaucoup l'impossibilité d'une altération substantielle. On sait que quelques novateurs, pour rendre les Evangiles favorables à leurs vains systèmes, se permettoient de les altérer; mais on sait aussi combien ils excitèrent contre eux l'indignation des églises. Les docteurs chrétiens leur en faisoient un crime; on le voit par Origène (1), qui le reproche à Valentin et à Marcion, et par Tertullien (2), qui accuse ce dernier de plier l'Evangile à ses folles opinions en le corrompant: *Evangelium interpolando, suum fecit.*

(1) *Contra Cels.* lib. II, n. 27.
(2) *Contra Marcion.* lib. IV, cap. 1.

Certes ce seroit bien peu connoître l'esprit qui animoit les églises primitives, que de croire qu'elles fussent indifférentes à leurs livres sacrés; elles étoient encore si profondément pénétrées de respect pour les apôtres leurs fondateurs, et pour les écrits publiés par eux, que leur zèle s'alarmoit de la moindre innovation. L'histoire nous atteste jusqu'où elles portoient leur délicatesse touchant la pureté du texte des Ecritures. Ainsi, dans le quatrième siècle, un évêque, nommé Tryphillius, qui avoit la réputation d'être un homme éloquent, s'étant permis, dans un sermon, de changer un mot de l'Evangile, qui ne lui paroissoit pas noble, qu'arriva-t-il? C'est qu'un évêque de l'île de Chypre, nommé Spiridion, vénérable par ses vertus, se leva au milieu de l'assemblée, et parut indigné de cette altération pourtant si légère (1). Nous savons que saint Jérôme, qui fit une nouvelle traduction des Ecritures, excita d'abord de grandes rumeurs contre lui, parce qu'on craignoit qu'elle ne troublât les fidèles accoutumés à la version jusqu'alors en usage : aussi nous apprenons de saint Augustin (2) qu'un évêque faisant lire dans son église la nouvelle version, il s'éleva parmi le peuple un grand tumulte à l'occasion de quelques mots différens de ceux qu'on avoit coutume d'entendre depuis long-temps.

Traduits dans toutes les langues, répandus chez

(1) Sozom. *Hist. Eccles.* lib. I, cap. II.
(2) *Epist.* LXXI, *ad Hieron.* n. 5.

toutes les nations, mis dans les mains de toutes les classes des fidèles, le nombre des copies de nos Evangiles a dû se multiplier prodigieusement; de là cette multitude de variantes dans les textes évangéliques. Après trente ans de patience et de travaux, un docteur anglais en a recueilli jusqu'à trente mille; mais, chose remarquable! dans cette grande quantité de variantes, il ne se trouve aucune différence essentielle; elles tombent sur la construction des phrases et non sur les faits, sur les mots et non sur les choses. On sait aussi que, dans certains manuscrits, on se donnoit la liberté de rapprocher, de réunir les textes des quatre Evangiles; on transportoit dans l'un ce qui étoit dans l'autre : mais prenez en main l'exemplaire le plus incorrect de tous, vous y trouverez le même fonds de doctrine, de morale, d'évènemens, que dans l'exemplaire le plus pur qu'on puisse découvrir. Les érudits prétendent qu'on a compté plus de vingt mille variantes dans les œuvres de Térence; cela n'empêche pas que ce qui nous en reste ne soit substantiellement conforme à ce qui est sorti immédiatement des mains de cet auteur : le grand nombre même d'exemplaires et de manuscrits qu'on a pu consulter ont fourni le moyen de rétablir le texte dans toute sa pureté primitive; en sorte que c'est un des ouvrages de l'antiquité dont le texte soit le plus pur et le plus correct. Ainsi en est-il de nos Evangiles.

Enfin, si les incrédules s'opiniâtrent encore à présenter nos Evangiles comme falsifiés, nous pou-

vons les accabler par une preuve de fait qui est sous nos yeux. On peut leur dire : Nous possédons un grand nombre d'ouvrages des Pères de l'Eglise des premiers siècles, et je ne sache pas qu'aucun incrédule ait eu la folle pensée de dire que tous ces écrits auroient bien pu être supposés ou falsifiés par un imposteur. C'est comme si l'on disoit que tout ce qui nous reste des écrivains du siècle d'Auguste, orateurs, poètes, historiens, philosophes, pourroit bien avoir été composé ou corrompu par un faussaire : cette idée ne seroit pas un paradoxe, mais une extravagance. Eh bien! Messieurs, si vous parcouriez les écrivains de l'antiquité chrétienne, vous verriez que, dans leurs commentaires, dans leurs traités dogmatiques, dans leurs homélies, dans leurs livres de piété, ils ont transcrit en quelque sorte le nouveau Testament tout entier; vous y trouveriez le sens, et presque toujours les paroles mêmes de nos Evangiles : en sorte que si, par impossible, ces livres venoient à disparoître tout à coup, il seroit aisé de les refaire, en rassemblant les citations qui s'en trouvent éparses dans les auteurs ecclésiastiques des premiers siècles. Donc les exemplaires de nos Evangiles qu'on lisoit dans la plus haute antiquité étoient conformes aux exemplaires que nous avons encore; donc, en passant à travers les siècles, ils n'ont souffert dans leur substance aucune altération.

Ainsi, lorsque je lis les Evangiles, je puis dire : Je tiens en main des livres composés, il y a dix-

huit siècles, par les apôtres et les disciples de Jésus-Christ; ces livres sont encore tels qu'ils sont sortis de leurs mains, et je connois leur doctrine aussi sûrement que si je l'apprenois de leur bouche; et tout cela, je le sais d'une manière bien plus certaine encore que je ne sais que César a composé les *Commentaires* qui portent son nom. Qu'on ne vienne pas nous dire que ce sont pourtant des érudits qui ont contesté l'origine de nos Évangiles. Que sont quelques érudits de nos jours qui, avec du savoir, pouvoient bien n'être que des esprits médiocres? que sont-ils devant cette multitude de beaux génies non moins savans qu'eux, et dont la profonde capacité, comme l'érudition, est consacrée par la vénération de la postérité? Ce sont des savans aussi, ou des hommes réputés tels, qui ont professé l'athéisme, et qui ont voulu apprendre au genre humain à se passer de Dieu; faudra-t-il pour cela que nous soyons athées? Qu'importe l'érudition sans jugement? Elle est alors un poids qui accable; pour les esprits foibles, les trésors de la mémoire sont comme de riches matériaux dans les mains d'un architecte inhabile. Qui jamais fut plus savant que le Père Hardouin, et qui jamais avança des paradoxes plus révoltans? Il faut le dire, ce célèbre érudit a combattu l'antiquité de l'Énéide par des réflexions critiques non moins embarrassantes et non moins subtiles que celles qu'on a opposées à l'antiquité de nos Evangiles; cependant il ne fit pas un seul partisan dans le monde littéraire, tandis que nos

apôtres d'incrédulité ont fait des disciples nombreux; pourquoi cela? C'est que les passions humaines ont un intérêt manifeste à affoiblir, à détruire l'autorité des livres saints, et qu'après tout il nous importe peu qu'un cénobite du treizième siècle, comme le vouloit Hardouin, ou que Virgile, comme le pense la terre entière, ait eu la gloire de chanter Énée et ses exploits. Messieurs, ce sont de mauvais juges que les passions : quand elles prononcent, la vérité succombe toujours; mais leur triomphe est une ignominie : souvent même il n'est que passager. Malheur à nous, si la vérité étoit vaincue par nos résistances! Notre salut ne peut se trouver que dans ses victoires : espérons, pour notre repos et pour celui des générations à venir, que la vérité prévaudra sur le mensonge, et qu'on la verra sortir plus brillante du choc même des contradictions : semblable à ces torches allumées qui ne jettent jamais de clarté plus vive que lorqu'on les secoue et qu'on les agite avec plus de violence (1).

(1) Voyez la *Réfutation de la Bible enfin expliquée*, chap. 1.

DES MIRACLES

ÉVANGÉLIQUES.

Si l'on demande aux chrétiens quels sont les titres de leur foi en Jésus-Christ, à son Evangile, à sa doctrine, à ses promesses, ils peuvent avec confiance en produire de bien éclatans, de bien capables de faire sur les esprits une impression vive et profonde. Notre dessein n'est pas d'exposer ces titres dans toute leur étendue; mais, si quelque chose d'abord peut nous attacher à la religion de Jésus-Christ, c'est assurément l'éclat tout divin des merveilles qui se multiplioient sous ses pas, et qui déceloient en lui, je ne dis pas un sage, mais l'envoyé même de Dieu, venu pour éclairer l'univers et réformer la croyance, les mœurs, le culte du genre humain. Les miracles consignés dans nos Evangiles, voilà un des monumens éternels de la mission divine de Jésus; et, quand le chrétien n'en auroit pas d'autres, sa foi seroit suffisamment éclairée et raisonnable. Qu'on fasse retentir à son oreille les noms de superstition et de crédulité; qu'on rappelle, si l'on veut, les faux prodiges que pré-

sentent les annales des peuples divers, et que l'on ose établir d'indignes parallèles entre Jésus-Christ et des imposteurs fameux : le chrétien s'affligera de tout ce vain bruit de railleries et d'argumens ; mais, s'il est instruit des preuves de sa religion, sa foi n'en sera pas ébranlée. Pour lui, des plaisanteries, fussent-elles encore plus ingénieuses et plus piquantes que celles des incrédules, ne sont pas des raisons. Il sait qu'entre la foiblesse d'un esprit crédule et l'orgueil d'un esprit opiniâtre, il se trouve un juste et sage milieu ; qu'il est des règles d'une critique sévère sans être pointilleuse, pour discerner les histoires fidèles des récits fabuleux ; que les faux prodiges ne détruisent pas plus les miracles réels, qu'une monnoie fausse ne détruit la véritable, ou qu'un sophisme ne détruit la saine raison. Et quand on se rappelle que tout ce qu'il y a eu de plus beaux génies sur la terre, depuis dix-huit siècles, de personnages plus éminens en savoir comme en vertu, de plus profondément versés dans les langues et les antiquités, a cru très-sincèrement à la réalité des miracles évangéliques, on sent qu'on peut y croire sans être pour cela un esprit foible, et l'on se console aisément du vague et commode reproche de crédulité.

Déjà, Messieurs, dans un premier discours sur les miracles en général, nous en avons établi la possibilité et l'autorité ; déjà nous avons exposé les moyens de les discerner d'avec les faits naturels, 'en constater l'existence avec certitude ; et, si

nous avons réussi à dissiper les vains préjugés qu'on a répandus de nos jours sur cette matière, nous entrerons avec bien plus de facilité dans la discussion que nous allons entamer. N'oublions rien de ce qui regarde les miracles évangéliques, ne dissimulons pas les attaques de l'incrédulité; que la vérité triomphe par les efforts mêmes que fait le mensonge pour l'obscurcir. Ici l'on peut diviser les incrédules en deux classes; les uns ont tâché d'éluder la force et l'autorité des miracles évangéliques; les autres ont combattu jusqu'à leur existence. Ceux-ci ont dit que ces miracles n'étoient pas appuyés sur des témoignages hors de tout soupçon et propres à entraîner l'assentiment des hommes éclairés; les autres ont dit qu'il falloit peut-être n'y voir que des effets surprenans, extraordinaires de la nature ou de l'industrie humaine; qu'on ne pouvoit pas d'ailleurs savoir s'ils étoient l'ouvrage de la Divinité ou de quelque agent intermédiaire entre Dieu et l'homme, ennemi de la vérité et de la vertu, et que, dans tous les cas, Jésus paroissoit les avoir opérés, bien moins pour établir sa mission et sa doctrine, que pour soulager les malheureux. Voilà, Messieurs, à quoi peuvent se réduire toutes les attaques des incrédules anciens ou modernes contre les miracles de Jésus-Christ. Pour les combattre, nous allons établir les deux propositions suivantes : la première, qu'on ne peut raisonnablement contester l'existence des miracles évangéliques; la seconde, qu'on ne ne peut en aucune manière en décliner

l'autorité. Rien de plus certain, rien de plus décisif en faveur de la religion : tel est le plan et le partage de ce discours.

NOTRE but en ce moment, Messieurs, n'est pas de vous rappeler en détail les prodiges éclatans et nombreux que rapportent nos Evangiles; seulement nous en rappellerons ce qu'il importe d'avoir présent à l'esprit pour le sujet que nous traitons. Sortant enfin de sa vie obscure et cachée, Jésus commence d'annoncer sa doctrine dans la Galilée, et d'une parole il rend la santé à une foule d'infirmes et de malades. Sa réputation se répand dans la Syrie; on lui présente tout ce qu'il y a de personnes travaillées de diverses sortes de maux et de douleurs; il les guérit subitement, sans efforts comme sans préparation. S'il parcourt ensuite les villes et les bourgades de la Judée, mêmes prodiges opérés avec la même facilité; Juifs, Samaritains, Chananéens même, tous ont part aux faveurs de sa bonté toute-puissante. Ce sont des merveilles de tous les genres : d'un seul mot, il apaise les tempêtes, ressuscite les morts, rend la vue aux aveugles de naissance, guérit les paralytiques de trente ans, multiplie quelques pains, de manière à nourrir au moment même des troupes nombreuses de peuple, et met en fuite toutes les maladies qui affligent l'humanité. Ce n'est là qu'une foible esquisse des merveilles qui accompagnent ses pas; mais il les opère avec une promptitude, une puissance, un succès qui décèlent, comme il sera dit

en son lieu, la main du Maître même de la nature. Or je prétends qu'il n'est rien dans l'histoire de l'antiquité de plus certain que ces miracles de nos Evangiles. En effet, Messieurs, pour être pleinement assurés de faits que nous n'avons pas vus de nos yeux, qui se sont passés loin de nous, ou dans les âges précédens, que pouvons-nous demander? Voulons-nous que ces faits soient par eux-mêmes de la plus grande publicité, du plus grand intérêt, et très-remarquables par leurs conséquences et leurs résultats; que ces faits nous soient racontés par des historiens contemporains, qui soient bien instruits et qui soient hors de tout soupçon d'imposture? on ne peut rien exiger au-delà ; et quel est l'évènement de l'antiquité profane qui se présente avec des caractères plus frappans de vérité? Reprenons, et voyons si ces traits divers peuvent s'appliquer aux faits évangéliques.

D'abord on aime à supposer des faits très-publics, très-sensibles, qui se soient passés, non dans l'obscurité et les ombres de la nuit, mais à découvert, en plein jour, devant beaucoup de témoins de tout âge et de toute condition : alors leur publicité devient un garant contre la fraude et la surprise. Dans les lieux secrets et ténébreux, l'imagination et les sens peuvent être égarés, séduits, et prendre des apparences pour des réalités. Mais fut-il jamais rien de plus éclatant, de plus visible, de plus exposé à tous les regards, que les miracles évangéliques, tels que ceux de Lazare, de l'aveugle-né, du paralytique, de la multiplication

des pains, de cette foule de malades guéris subitement, en tous lieux, au milieu des rues et des places publiques des bourgades et des villes de la Judée? Il ne falloit pas être un profond physicien pour voir tous ces faits, il ne falloit qu'avoir des yeux. Par leur nature, de pareils prodiges sont aussi visibles que tous les évènemens humains, aussi sensibles que peut l'être notre réunion dans cette enceinte; et certes nous n'avons pas besoin de connoître les lois de l'optique comme Newton, pour être certains que vous me voyez et que je vous vois.

On aime à supposer, non des faits obscurs et d'un foible intérêt, qu'on admet ou qu'on rejette avec assez d'indifférence et de légèreté, mais bien plutôt des évènemens d'une haute importance; alors ils excitent la curiosité publique, ils attirent les regards des personnes éclairées, et même l'attention de l'autorité; ils sont ainsi examinés, discutés avec le plus grand soin, et ne sont admis qu'après les réflexions les plus sérieuses. Or, Messieurs, quoi de plus important que les miracles de Jésus-Christ? Les Juifs attendent un Messie, un libérateur promis à leurs pères; le bruit de la prochaine apparition de je ne sais quel personnage extraordinaire qui devoit sortir de la Judée s'étoit répandu jusque chez les païens : nous le voyons par Tacite et par Suétone, qui en font la mention la plus expresse (1). Eh bien! au milieu de cette

(1) Tacit. *Hist.* lib. V, cap. XIII. — Sueton. *in Vespas.* cap. IV.

attente universelle, Jésus paroît; il se donne pour celui qu'annonçoient d'anciens oracles; il se dit envoyé du ciel pour les accomplir, pour établir un culte nouveau, pour abolir les anciens sacrifices; et, en signe de la mission divine dont il se dit revêtu, il prétend faire des miracles. Est-il rien qui intéresse de plus près la religion des Juifs, le culte et les usages d'un peuple si opiniâtrément attaché aux lois, aux habitudes de ses pères? est-il rien qui doive exciter plus vivement l'attention, et des prêtres et des docteurs de la loi, et de tout le peuple?

On aime à supposer des faits qui ne soient pas détachés du reste de l'histoire, mais qui se lient à des évènemens subséquens, à des changemens dans l'ordre religieux ou politique; c'est alors surtout que l'intérêt est porté au plus haut degré, que l'examen est plus sérieux et plus universel, et qu'on a plus de moyens de savoir la vérité. Or, Messieurs, les miracles de Jésus-Christ ne se font-ils pas remarquer par leur liaison avec des évènemens qui en furent la suite et le résultat, et qui par là même en sont devenus comme une preuve incontestable? Ce n'est ni l'éloquence, ni la force des armes, ni la volupté, qui ont fondé le christianisme; c'est la croyance des miracles évangéliques annoncés dans l'univers. Voilà comme ils se lient à la révolution la plus étonnante, la plus universelle, la plus durable qu'ait vue le genre humain depuis son origine. Et qu'est-ce en effet que l'empire de Darius, celui d'Alexandre ou des

Romains devant le règne de Jésus-Christ, qui, par son étendue et sa durée, embrasse tous les siècles comme tous les peuples de la terre? Sans doute il est dans l'antiquité une foule d'évènemens qui n'offrent pas tous ces caractères réunis, et que nous sommes néanmoins très-fondés à croire sur le témoignage de l'histoire; mais, lorsque ceux qu'elle nous raconte sont aussi visibles, aussi publics, aussi importans que les miracles de nos Evangiles, on croit plus aisément, ce me semble, que ceux qui s'en disent les témoins n'ont pas été le jouet d'une vaine illusion, qu'ils ont pu s'en instruire avec la plus grande facilité; et, du côté de la nature des faits, la critique la plus sévère, la plus exigeante, se trouve pleinement satisfaite.

Il est vrai, direz-vous, les miracles attribués à Jésus-Christ, dans les Evangiles, ont bien tous ces caractères d'intérêt et de publicité; mais qui nous en garantira la réalité? comment être assuré qu'ils n'ont pas été inventés par des imposteurs, publiés ensuite par eux, et adoptés chez des peuples superstitieux et crédules? Ici, Messieurs, on peut défier l'incrédulité de produire des faits de l'antiquité appuyés sur des témoignages plus irrécusables que ceux qui établissent les faits évangéliques; en sorte qu'elle est forcée de ne rien croire de ce qui a existé autrefois, ce qui est une folie; ou bien, si elle est conséquente, de reconnoître la réalité des miracles de Jésus-Christ.

En effet, Messieurs, lorsque plusieurs historiens sont d'accord sur le fond des choses, lorsqu'ils ont

été contemporains des évènemens qu'ils retracent, lorsque leur récit porte cette empreinte de vertu et de probité que l'imposture ne peut contrefaire, lorsque enfin leur témoignage est passé à la postérité, sans essuyer de contradictions de la part de ceux mêmes qui ont dû le discuter avec le plus de sévérité, et avec le désir secret de le convaincre de mensonge, alors on est arrivé au plus haut degré de certitude historique. Souvenons-nous que l'autorité de l'histoire ne vient pas seulement des qualités personnelles de celui qui l'écrit, mais surtout du suffrage de tous ses contemporains; en lisant un historien, c'est sa nation, c'est son siècle tout entier que je crois entendre : et qui ne voit pas que, s'il étoit assez impudent pour vouloir tromper ses contemporains sur des faits très-éclatans, très-importans, très-connus, il s'éleveroit contre lui un cri d'indignation qui retentiroit dans la postérité, et le dénonceroit à tous les âges suivans, comme le plus insigne de tous les faussaires? Ce n'est pas le lieu de développer ces règles de critique; ceux qui sont versés dans ces matières savent bien qu'on ne peut pas en inventer de plus sévères, et qu'on est même loin d'exiger toutes ces conditions pour une foule de faits que tout le monde croit sur le témoignage d'autrui.

Venons à l'application.

Voulez-vous, pour attester les faits évangéliques, des historiens qui n'aient pas écrit long-temps après l'évènement, d'après des rumeurs vagues et des traditions incertaines, mais qui, touchant à

l'origine même de ces faits, aient eu tous les moyens de les connoître? eh bien! nous avons à vous citer huit auteurs différens, dont cinq témoins oculaires et les autres contemporains. Ce sont les auteurs dont les écrits composent le nouveau Testament. Saint Matthieu, saint Jean, saint Pierre, saint Jacques et saint Jude avoient été du nombre des douze apôtres, attachés à la personne de Jésus-Christ, témoins assidus de ses vertus et de ses prodiges; saint Marc, saint Luc et saint Paul vivoient à l'époque même où s'opéroient ces miracles. Vainement on voudroit contester l'antiquité de leurs divers ouvrages; déjà, dans notre dernier discours, nous avons établi et vengé celle des quatre Évangiles, et il seroit également facile de prouver entr'autres celle du livre des Actes et des Epîtres de saint Paul.

Maintenant, Messieurs, voyez avec quelle confiance, avec quel ton d'assurance et de conviction parlent les évangélistes. Ils nomment les villes, les bourgs, les familles, les personnes qui ont été les témoins ou même l'objet de ces miracles; ils ne cherchent pas à donner aux Juifs des preuves de ce qu'ils avancent, ils en appellent hautement à la foi publique, à la connoissance qu'en avoit toute la nation. Les apôtres ne racontent pas des faits anciens, arrivés au milieu de générations qui n'étoient plus; mais ils se donnent pour historiens d'évènemens qui se sont passés sous les yeux de ces mêmes Juifs qui les entendent: et quelle n'eût pas été l'impudence, ou plutôt la folie des apôtres,

d'appeler la nation juive en témoignage de ce qu'elle n'avoit jamais vu! Jésus-Christ n'étoit pas un personnage ignoré, qui eût vécu dans des temps éloignés, et sur lequel il fût aisé d'inventer des fables; Jésus avoit parcouru les villes, les bourgs et les villages de la Judée; il avoit enseigné dans le temple, conversé avec les princes des prêtres et les docteurs de la loi; le peuple l'avoit suivi en foule sur la montagne, dans le désert; ce qu'il y avoit de plus distingué dans la nation avoit pu le voir et l'entendre, comme la multitude. Eh quoi! ce Jésus que tout le monde connoissoit n'avoit réellement ni ressuscité Lazare, ni rendu la vue à l'aveugle-né, ni multiplié les pains, ni guéri par un pouvoir tout divin cette foule de malades qui s'étoient trouvés sur son passage; et toutefois les apôtres auroient pris à témoin de ces merveilles une multitude de personnes encore vivantes! et saint Pierre, élevant la voix au milieu d'une assemblée de Juifs, auroit osé s'écrier : « O Israélites, écoutez ce que j'ai » à vous dire : vous savez que Jésus de Nazareth » a été un personnage que Dieu a rendu célèbre » par les miracles qu'il a faits au milieu de vous, » *Jesum Nazarenum, virum approbatum à Deo in vobis, virtutibus, et prodigiis, et signis quæ fecit Deus per illum in medio vestrî, sicut et vos scitis* (1). Si ce n'étoit là qu'une imposture, combien n'eût-elle pas été grossière, et facile à découvrir! Saint Pierre pouvoit-il espérer de persuader aux Juifs

(1) Act. II, 22.

qu'ils savoient ce qu'ils ne savoient pas, qu'ils avoient vu ce qu'ils n'avoient pas vu? Oui, la risée publique auroit fait justice du récit des écrivains sacrés, s'ils n'avoient raconté que des fables impertinentes; ils auroient été bafoués, contredits par ceux mêmes que, dans leur folie, ils auroient osé prendre à témoin; et c'est ainsi que leur qualité d'auteurs contemporains donne une force invincible à leur témoignage.

Voulez-vous des historiens qui donnent les preuves les plus frappantes de sincérité et de bonne foi dans leurs écrits? eh bien! Messieurs, lisez nos évangélistes; voyez combien leur récit est simple et naïf; chez eux, point de réflexions étudiées, point de faste de paroles; tout y respire la candeur et l'innocence; ils ne dissimulent pas leurs propres fautes, le zèle indiscret des uns, les prétentions ambitieuses des autres, l'ignorance et la grossièreté de tous, la lâcheté qui les disperse, le reniement de saint Pierre : rien de ce qu'il y a d'humiliant pour eux n'est passé sous silence. Leur accord sur le fond des choses prouve qu'ils ont puisé la vérité dans une source commune, et les diversités qu'on peut remarquer dans leurs récits nous garantissent qu'il n'y a pas eu de fraude concertée. Quel historien ne cherche à exalter ses héros, ne s'indigne des injustices qu'ils éprouvent, ne s'emporte contre leurs ennemis? Dans nos évangélistes, nul fiel, nul emportement, nul trait de courroux; rien qui sente la haine ou l'emphase. Ils racontent les douleurs et les souffrances de

leur maître avec la même simplicité que ses miracles; en même temps qu'ils le peignent comme revêtu d'une force toute divine, ils le représentent avec toutes les foiblesses de l'humanité; l'histoire de la scène épouvantable de son crucifiement est dans ces seules paroles : *Là ils le crucifièrent.* Il y a dans leur ton et leur langage un je ne sais quoi de si simple et de si vrai, que le mensonge ne sauroit le contrefaire. En les lisant, le cœur ne conçoit aucun soupçon de fraude, pas même d'exagération; il se sent entraîné; c'est l'attrait puissant de la vertu et de l'ingénuité dont on ne peut se défendre. En vain on nous diroit que les évangélistes ont affecté la simplicité et la candeur pour mieux séduire; l'affectation se feroit sentir par quelque endroit : et quels seroient donc les traits caractéristiques de la vérité, si l'imposture, sans se démentir jamais, pouvoit les copier avec tant de fidélité? Je le sais, l'histoire évangélique peut ne rien dire au cœur des sophistes desséché par le matérialisme, ni au goût faux et dépravé du bel esprit; mais elle parloit au cœur de Jean-Jacques, quand elle lui arrachoit cet hommage si souvent cité et si véritable (1) : « J'avoue que la majesté » des Ecritures m'étonne; la sainteté de l'Evangile » parle à mon cœur. Voyez les livres des philoso- » phes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits » près de celui-là!.... Dirons-nous que l'histoire » de l'Evangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas

(1) *Emile*, liv. IV.

» ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont » personne ne doute, sont bien moins attestés que » ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la » difficulté sans la détruire; il seroit plus incon- » cevable que plusieurs hommes d'accord eussent » fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en » ait fourni le sujet... Et l'Evangile a des carac- » tères de vérité si grands, si frappans, si parfai- » tement inimitables, que l'inventeur en seroit » plus étonnant que le héros. »

Mais voici quelque chose de plus admirable encore, qui est unique dans les annales du genre humain, et qui va mettre la sincérité des apôtres dans un jour incomparable. Nos écrivains sacrés ne se bornent pas à publier les faits dont ils ont connoissance; ils bravent tous les dangers, s'exposent à tous les outrages, à tous les tourmens : ils se feront même égorger, s'il le faut, pour attester la vérité des faits qu'ils racontent; et quel est l'historien de l'antiquité païenne qui soit mort en témoignage des évènemens qu'il rapporte dans ses écrits? Ici, Messieurs, sentons toute la force d'un témoignage scellé du sang de ceux mêmes qui le rendent, et ne croyons pas le décliner par quelques parallèles irréfléchis. Que des hommes élevés, nourris dans des opinions qui sont fausses, puissent les croire très-véritables; que, dans cette persuasion, ils sacrifient tout pour elles, même la vie, cela peut être, si l'on veut : alors le mensonge, qu'ils croient être la vérité, a sur leur cœur tous les droits et tout l'empire de la vérité elle-

même. Mais qu'un certain nombre d'hommes inventent des faits entièrement faux; qu'ensuite ils les donnent pour vrais, au péril même de leur vie; qu'ils se laissent égorger pour attester qu'ils ont vu ce qu'ils n'ont pas vu, qu'ils ont entendu ce qu'ils n'ont pas entendu, c'est là un genre de frénésie entièrement inoui. Les apôtres, comme le dit Bossuet (1), ne sont pas des hommes prévenus qui meurent pour des sentimens qu'ils ont sucés avec le lait; ce ne sont point des spéculatifs qui font leurs idoles de leurs opinions, et les défendent aux dépens de leur vie. Les apôtres ne nous disent pas: Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu; leurs pensées pourroient être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conséquences mal déduites et défectueuses; ils nous disent: *Nous avons vu, nous avons ouï, nous avons touché de nos mains* (2). Voilà pourquoi il reste dans toute sa force, le mot célèbre de Pascal à ce sujet, que les incrédules ont fait semblant de ne pas comprendre. Pascal n'a pas dit précisément: Je crois volontiers des hommes qui meurent pour leurs opinions; mais il a dit: « Je crois volontiers » les histoires dont les témoins se font égorger. » Reconnoissons donc, Messieurs, que les écrivains du nouveau Testament étoient animés de l'amour de la vérité; que, par leur simplicité, leur accord, le courage qu'ils ont de mourir pour les faits mi-

(1) *Panégyr. de S. André*, Ier point.
(2) Joan. 1, 1.

raculeux dont ils se disent les témoins oculaires, ils donnent des preuves de sincérité qu'on cherche en vain dans les historiens de l'antiquité profane.

Et de quel droit viendroit-on nous faire observer que les miracles de Jésus ne sont racontés que par ses seuls disciples? Que nous importe, si leur témoignage est irrécusable, s'ils ont tous les caractères qu'on exige des écrivains véridiques, s'il est très-clair qu'ils n'ont été ni trompés ni trompeurs, et qu'ils n'ont fait que raconter avec fidélité ce qu'ils savoient avec certitude? Remarquez même que nos écrivains sacrés n'étoient pas nés chrétiens, et qu'ils ne parlent pas d'après des préjugés d'éducation; ils n'ont embrassé le christianisme que parce qu'ils y ont été entraînés par les miracles de Jésus; leur conversion a été le fruit de ces miracles : en sorte que leur qualité de chrétiens augmente plutôt qu'elle n'affoiblit le poids de leur témoignage. Quelle injustice d'en exiger un autre! Mais la Providence a permis que la déposition de nos écrivains sacrés se trouvât confirmée par les œuvres mêmes de leurs plus violens ennemis. On connoît les querelles qui, dès l'origine, se sont élevées entre les Juifs et les païens d'un côté, et les chrétiens de l'autre. Les premiers n'ont rien oublié de ce qui pouvoit rendre les seconds odieux et ridicules, décréditer leur doctrine et leurs livres; mais il est inoui que jamais la dispute entre les ennemis et les défenseurs du christianisme ait porté sur la réalité des miracles évan-

géliques (1). Du vivant de Jésus-Christ, on ne les contestoit pas; seulement, les Juifs avoient la mauvaise foi de les attribuer au démon. Il est aussi bien constant que Celse, Porphyre et Julien, loin de nier les miracles de Jésus, se contentoient d'y voir des opérations magiques. Je n'examine pas si ces aveux forment seuls une preuve complète, décisive; mais c'est toujours une chose très-frappante que la réalité de nos miracles soit ainsi avouée par ceux-là mêmes qui avoient tant de mépris et de haine pour Jésus-Christ et pour ses disciples. Sans avoir besoin ici de ces appuis étrangers, le chrétien aime à voir la vérité vengée des incrédules modernes par les aveux des incrédules d'autrefois. Comment au reste se prévaloir du silence de quelques auteurs juifs ou païens? Il est contre toutes les règles du bon sens et de la critique d'opposer aux témoignages les plus positifs, les plus irréfragables que puisse offrir l'histoire, un silence qu'il est si facile d'expliquer par l'indifférence, la haine, le préjugé, la politique, et par d'autres passions et considérations semblables qui n'ont que trop d'empire sur le cœur de l'homme. Le christianisme se présentoit en particulier aux païens sous des dehors singuliers, capables de le rendre odieux et méprisable : il avoit pris naissance chez les Juifs, nation obscure alors et dédaignée; souvent même on le confondoit avec la religion judaïque. On voit que les auteurs, d'ailleurs

(1) Duvoisin, *Démonstrat. Evangél.* article V; Miracles, n. 2.

les plus habiles et les plus graves, tels que Suétone et Tacite, connoissoient très-peu le fond et la doctrine du christianisme, et qu'ils en ont parlé en hommes très-peu instruits et très-passionnés. Plutarque, qui savoit tant de choses, n'a pas dit un seul mot de la religion chrétienne, encore qu'il soit bien avéré que de son temps elle étoit répandue dans toutes les parties de l'Empire.

C'est donc sans réflexion qu'on a essayé de combattre l'irrécusable autorité de nos écrivains sacrés par le silence de quelques auteurs de l'antiquité. Telle est la force du témoignage évangélique sur les miracles, que, pour s'en débarrasser, un athée moderne a pris le parti désespéré de nier l'existence même de Jésus-Christ. Voici ses paroles : « Admettre le témoignage de ces livres (les Évangiles) comme preuve de l'existence de Christ, » c'est s'engager à tout croire; car, s'ils sont vrais, » quand ils nous disent que Christ a vécu parmi » eux, quelle raison aurions-nous de ne pas croire » qu'il a vécu comme ils racontent, et que sa vie » a été marquée par les évènemens merveilleux » qu'ils débitent? Aussi les bons chrétiens le croient-» ils, et, s'ils sont imbéciles, au moins ils sont » assez conséquens (1). » Je ne m'attacherai point à relever l'expression grossièrement indécente d'un écrivain qui se permet de taxer d'imbécillité tant de beaux génies qui ont cru bien sincèrement au récit des évangélistes sur les miracles de Jésus-

(1) Dupuis.

Christ. Si, dans cette controverse, il falloit absolument voir quelque part des imbéciles, ce ne seroient, je crois, ni Bacon, ni Pascal, ni Descartes, ni Newton, ni Locke, ni Fénelon, ni Bossuet, ni Leibniz, ni tant d'autres esprits d'un ordre supérieur, que nous révérons encore comme les princes des sciences humaines, et qui ont reconnu dans le christianisme l'ouvrage de Dieu même. Mais laissons là cette épithète, qui n'est avilissante que pour celui qui l'a donnée. Voilà donc la déplorable extrémité à laquelle il est réduit : pour ne pas admettre les miracles de Jésus-Christ, il se voit forcé de nier jusqu'à son existence; et c'est là une folie insigne parmi les folies de l'esprit humain. En vérité, si nous avions besoin de quelque nouvelle preuve de la religion, nous la trouverions dans les opinions monstrueuses de ses ennemis. Rien de plus certain que les miracles évangéliques, nous venons de l'établir; nous ajoutons qu'il n'est rien de plus décisif en faveur de la mission et de la doctrine de Jésus-Christ.

Une fois qu'on est convaincu de la réalité des miracles de Jésus-Christ, comment ne pas l'être de la vérité de sa mission et de sa doctrine? Quel signe plus éclatant, plus entraînant, plus divin, pouvoit-il en donner, que le pouvoir de commander à toute la nature et de s'en faire obéir? Qu'a-t-on imaginé pour affoiblir l'impression de ces merveilles? C'est de dire qu'on ne sait pas bien si l'on ne pourroit pas les expliquer par des causes

purement naturelles ; si elles n'ont pas été opérées par quelque agent supérieur à l'homme, mais ennemi de la vérité; si Jésus les a opérées en signe de sa mission, ou seulement par un sentiment de compassion envers les malheureux : or rien de plus vain que ces subterfuges.

D'abord, si vous lisez l'histoire évangélique, vous ne trouverez rien dans les circonstances des faits miraculeux, ni dans la manière dont ils arrivent, qui décèle, qui fasse même soupçonner l'action des causes physiques ou des subtiles ressources de l'industrie humaine. Ces miracles, Jésus les opère sans préparation, sans agent naturel, sans aucun appareil de machines, à chaque instant, en tout lieu, en plein jour, subitement, d'une seule parole, et selon que les objets lui sont offerts. *Je le veux, soyez guéris;* voilà tout son art et tous ses remèdes : et à ces mots, paralytiques, sourds, muets, aveugles, lépreux, sont à l'instant même entièrement guéris et délivrés de leurs maux. *Lazare, sortez du tombeau,* et à cette parole un cadavre, qui tomboit en dissolution, est rendu à la vie. Certes, si c'est là de l'industrie, c'est au moins une industrie toute divine.

En vain voudroit-on avilir ces merveilles par des parallèles faux et ridicules. Ainsi, que le fils de Crésus, muet de naissance, à la vue d'un ennemi qui va donner à son père le coup de la mort, se soit, dit-on, écrié, plein d'effroi : *Homme, ne tue pas Crésus,* j'y consens, si l'on veut; je ne verrai là que l'action violente d'une passion qui im-

prime aux organes une commotion extraordinaire, et y cause un heureux dérangement. Ainsi, qu'avec des soins infinis on vienne à bout de redresser des membres mal conformés, de faire articuler des mots à des hommes privés de l'organe de la parole, j'y consens encore; je ne verrai là que le résultat d'une pénible et longue industrie. Ainsi, que, par l'action d'un fluide condensé, on excite un frémissement passager dans les muscles d'un animal mort, ce n'est là qu'un effet mécanique, semblable à celui des vibrations d'une corde sous les doigts qui la pincent; effet qui d'ailleurs n'a rien de commun avec les phénomènes de la vie. Mais qui ne voit pas que ces résultats et bien d'autres semblables, fruit de l'art et du temps, sont séparés des prodiges évangéliques par une distance infinie? Dans les miracles de Jésus-Christ, il n'est permis de se rejeter ni sur le mouvement impétueux d'une passion, ni sur la longueur du temps, ni sur des efforts souvent réitérés, ni sur un accident imprévu mais heureux, ni sur le jeu de ressorts cachés; tout y est produit subitement, parfaitement, suivant les occurrences, sans aucun appareil, par des moyens qui n'ont aucune proportion avec les effets, par une seule parole, par un acte de volonté auquel rien ne résiste. Ce sont des résurrections complètes de morts qui exhaloient la corruption du tombeau; ce sont des multiplications instantanées de quelques pains qui, au moment même, nourrissent plusieurs milliers d'hommes. Or je demande si tout cela n'est pas

une violation manifeste des lois de la nature, et ne porte pas l'empreinte visible de la puissance divine.

De nos jours, on a fait, on fait encore grand bruit de certains phénomènes extraordinaires dont la cause n'est pas bien connue, et qui ont partagé le monde savant, au point qu'ils ont été célébrés par les uns avec enthousiasme, et qu'ils ont été pour les autres un objet de dérision. L'incrédulité, toujours avide de ce qui flatte ses désirs, s'en est emparée et n'a pas craint de les assimiler aux miracles évangéliques. Il n'entre pas dans mon dessein de discuter la réalité des faits ; je laisse à d'autres cet examen critique. Je suppose qu'après avoir bien démêlé le vrai d'avec le faux, écarté ce que l'imagination, l'irréflexion, la vanité et quelquefois le charlatanisme ont pu y mêler de fabuleux ; je suppose qu'après ce judicieux discernement il reste encore des guérisons remarquables, et qui semblent sortir des voies ordinaires : quelle honte toutefois pour la raison qu'on ose les rapprocher des guérisons miraculeuses rapportées dans nos Evangiles !

Je ferai une observation générale et décisive. C'est le même Jésus-Christ qui a opéré toutes les merveilles racontées par nos évangélistes, soit celles qu'on peut appeler de premier ordre, soit celles qui semblent être moins étonnantes. Oui, celui qui ressuscita Lazare, qui rendit la vue à l'aveugle-né, qui multiplia les pains dans le désert, guérissoit aussi les maladies et les infirmités de tout

genre. La résurrection de Lazare, voilà un miracle qui décèle la toute-puissance divine, qui est bien au-dessus des foibles imitations de l'homme; et je ne sache pas qu'en Europe aucun expert dans l'art de guérir se pique de rendre à la vie des cadavres tombant en dissolution sous la pierre du sépulcre. Mais, si Jésus-Christ a opéré ce grand miracle par sa toute-puissante volonté, pourquoi ne pas attribuer au même principe les autres miracles, quoique moins éclatans? Et de quel droit feroit-on une distinction ridicule, attribuant les uns à l'action immédiate de la puissance divine, et les autres à l'action médiate d'un agent naturel, mais inconnu? N'est-ce pas toujours, dans tous, le même Jésus commandant en maître à la nature entière?

Mais venons un moment à l'examen du parallèle qu'on a voulu établir; il ne sera pas difficile d'en faire sentir toute la futilité.

Les guérisons qu'on oppose aux miracles évangéliques demandent du temps, de la patience, de la suite; les résultats de l'art sont incertains, souvent ils sont incomplets, ils ne sont pas toujours heureux, et plus d'une fois ils ont été funestes : tout annonce une cause inconnue, singulière, si l'on veut, mais dont l'action, comme celle de toutes les causes physiques, a ses commencemens, ses progrès et sa fin. Quant aux guérisons opérées par le Sauveur des hommes, elles ne présentent rien qui décèle l'impuissance, l'incertitude, la foiblesse; elles sont soudaines, in-

stantanées, certaines, parfaites. Ainsi, d'un côté, je vois la marche, le développement d'une cure médicale, surprenante, tant qu'on voudra, mais qui a sa cause secrète dans la nature; de l'autre, je vois l'action instantanée, immédiate de la puissance divine : entre les deux l'intervalle est immense.

Quel siècle que celui où l'on ne semble avoir de science et d'esprit que pour faire contre la religion des argumens et des rapprochemens dépourvus de sens et de logique! quel temps que celui où les apologistes du christianisme sont obligés de réfuter sérieusement ces indignes comparaisons! Si quelqu'un trouve étrange que j'abaisse jusque-là mon ministère, je répondrai que j'ai appris du grand apôtre à être foible avec les foibles, et que l'expérience a justifié plus d'une fois à mes yeux cette condescendance; je pourrois aussi rappeler que le même apôtre, obligé de sortir des convenances ordinaires, de parler de lui-même, de faire son éloge pour dissiper les faux bruits répandus contre lui, disoit aux chrétiens de son temps : « Si j'ai parlé comme un insensé, ce n'est pas à » moi qu'il faut en faire le reproche, j'y ai été » forcé, » *factus sum insipiens, vos me coegistis* (1).

Maintenant faut-il voir dans les œuvres miraculeuses de Jésus l'ouvrage de Dieu même? Nous n'aurons pas besoin de longs raisonnemens pour le prouver. Remarquez, Messieurs, qu'il ne s'agit

(1) II Cor. XII, 11.

pas de ne considérer qu'un miracle en particulier, mais qu'il faut examiner l'ensemble des miracles évangéliques, leur nombre, leur éclat, leur variété, leur but, la promptitude avec laquelle ils sont opérés, et les effets durables qu'ils produisent. Dès-lors ils présentent des traits si frappans de grandeur, de sainteté, de bonté, qu'il est impossible de ne pas y reconnoître la main du Dieu très-bon et très-puissant. Dans leurs circonstances et leurs détails, rien d'indécent, rien d'impur, rien de cruel, rien de ce qui décèle un agent odieux et malfaisant; point de scènes scandaleuses qui outragent les bonnes mœurs; tout est pour la vertu et le bien de l'humanité. Et quelle idée doit-on se faire de ces esprits subalternes appelés *démons?* On doit les regarder comme des esprits ennemis des hommes, comme les pères du mensonge, comme les instigateurs de toutes les erreurs et de tous les crimes. Ainsi leur règne véritable étoit celui de l'idolâtrie, avec les vices et les infamies qu'elle entraîne après elle. Mais Jésus se disoit envoyé de Dieu pour détruire les erreurs et les vices du paganisme, pour rappeler les hommes à la connoissance du Dieu unique créateur de l'univers, et pour ramener sur la terre toutes les vertus. S'il avoit opéré ses miracles par le pouvoir du démon, le démon auroit donc travaillé à détruire son empire, et il auroit employé sa puissance contre lui-même. Certes un démon qui chercheroit à détruire le règne du vice, pour établir celui de la vertu, seroit un étrange démon; voilà

pourquoi Jésus, pour repousser l'absurde accusation des Juifs, leur disoit : « Si j'opère des pro- » diges au nom du démon, le démon est donc » divisé avec lui-même, il cherche donc à se » détruire (1); » réponse qui ne souffre pas de réplique. Donc ses miracles étoient divins.

Il ne reste plus qu'une ressource à l'incrédule ; c'est de dire que Jésus les opéroit plutôt par un sentiment de compassion et de bonté, que pour établir la divinité de sa mission et de sa doctrine. Croiroit-on que les incrédules eussent été capables de cet étrange aveuglement, si la preuve n'en étoit consignée dans leurs écrits? Jean-Jacques a donné dans ce pitoyable excès. Jésus-Christ va démentir lui-même cette folle assertion : rappelons quelques traits de sa vie. Quand il guérit le paralytique, il déclare expressément que c'est pour faire voir qu'il a véritablement le pouvoir qu'on lui conteste, celui de remettre les péchés des hommes (2). Quand les disciples de Jean-Baptiste viennent lui demander s'il est le Messie, pour toute réponse, il opère des miracles en leur présence, et ajoute : « Allez, » racontez à Jean ce que vous avez vu et entendu, » que les aveugles voient, que les lépreux sont » guéris, que les morts ressuscitent (3). » Après la guérison de l'aveugle-né, les principaux d'entre les Juifs l'environnent et lui demandent de dire ouvertement s'il est le Christ; Jésus répond : « Les

(1) Matth. XII, 26 et seq.
(2) Matth. IX, 6.
(3) Matth. XI, 4, 5.

» œuvres que je fais au nom de mon Père rendent » témoignage de moi (1). » Au moment de ressusciter Lazare, il annonce formellement qu'il va lui rendre la vie, afin que le peuple, témoin de cette grande merveille, reconnoisse en lui l'envoyé de Dieu (2). Aussi ses apôtres, qui sans doute connoissoient et ses œuvres et le but qu'il se proposoit en les faisant, ne cessoient de les donner comme les titres éclatans de sa mission. Il est vrai que Jésus passa sur la terre en faisant du bien, que la plus grande partie de ses miracles étoient le fruit de sa bonté; mais il est manifeste qu'il prétendoit aussi faire éclater par eux la divinité de sa mission et de sa doctrine. Se prévaloir des effusions de sa compassion touchante pour attaquer sa mission divine, c'est affecter la reconnoissance, pour cacher la plus odieuse impiété. N'insistons pas davantage sur le plus ridicule de tous les argumens.

Il est temps de tirer la conséquence naturelle qui découle de la réalité des miracles évangéliques; nous nous bornerons à l'indiquer aujourd'hui, parce que nous nous proposons, dans un autre discours, de la développer avec plus d'étendue. Si les miracles opérés autrefois par Jésus annonçoient à toute la Judée qu'il étoit l'envoyé de Dieu, celui dont il falloit écouter la voix et suivre la doctrine avec ses mystères comme avec ses pré-

(1) Joan. x, 25.
(2) Joan. xi, 42.

ceptes, ils continuent à nous l'annoncer encore après dix-huit siècles. Oui, ce que ces merveilles furent autrefois pour les Juifs et les païens, elles le sont encore pour nous. C'est ici le lieu de détruire un préjugé dont on a quelquefois l'esprit préoccupé, et dont on ne se rend pas compte à soi-même. A travers les nuages des temps et des siècles, les faits anciens disparoissent en quelque sorte à nos yeux; on diroit qu'ils sont par rapport à nous comme s'ils n'avoient jamais été : toutefois ce n'est là qu'une illusion. Quelle que soit la distance qui les sépare de la génération présente, ils n'en ont pas moins existé. La vérité ne vieillit jamais : l'impression des faits anciens peut bien être moins sensible que celle des faits présens; mais, sur les uns comme sur les autres, la conviction est souvent la même. Rien ne seroit plus ridicule que de prétendre que la certitude des faits va en décroissant dans la suite des générations. Non, je ne suis pas plus certain de l'existence de Louis XIV que de celle de Henri IV, ni de l'existence de Henri IV que de celle de Charlemagne, ni de l'existence de Charlemagne que de celle de Constantin, ni de l'existence de Constantin que de celle d'Auguste. Bien plus, lorsque des évènemens anciens ont passé à travers un grand nombre de générations, qu'ils sont de nature à avoir été constamment discutés par elles, et qu'ils ont néanmoins entraîné la croyance universelle, je ne puis que voir un nouveau motif d'acquiescement dans celui des nations et des siècles.

Maintenant, Messieurs, qu'il me soit permis, en finissant, de m'adresser à ceux qui pourroient balancer encore entre l'incrédulité et le christianisme, et de leur dire : Quel parti voulez-vous prendre? Nier la possibilité des miracles, c'est vous précipiter dans l'athéisme; contester la réalité de ceux de l'Evangile, c'est vous jeter dans le pyrrhonisme historique le plus universel et le plus insensé; croire à ces miracles sans être chrétiens, c'est vous montrer inconséquens. Les faits évangéliques sont mieux prouvés que tant d'autres dont vous ne doutez pas; la preuve qu'on en tire en faveur du christianisme est hors de toute atteinte, et c'est bien encore ici le lieu de répéter ces graves et mémorables paroles qu'adressoit à son fils l'un des plus grands magistrats dont la France s'honore : « Quiconque a bien médité toutes ces preuves trouve » qu'il est non-seulement plus sûr, mais plus facile de croire que de ne croire pas; et je rends » grâces à Dieu d'avoir bien voulu que la plus » importante de toutes les vérités fût aussi la plus » certaine, et qu'il ne fût pas plus possible de » douter de la vérité de la religion chrétienne, » qu'il l'est de douter s'il y a eu un César ou un » Alexandre (1). »

(1) D'Aguesseau, *Etudes propres à former un magistrat*; Œuvr. tom. I, pag. 162.

RÉSURRECTION

DE JÉSUS-CHRIST.

Que Jésus-Christ soit réellement mort sur la croix, ainsi que le rapportent nos écrivains sacrés, c'est là un fait historique qui, dès la naissance même du christianisme, n'a jamais été contesté par ses ennemis les plus acharnés, les Juifs et les païens. Le prodige de la résurrection de Jésus-Christ est si étonnant, si décisif, qu'on n'a rien oublié pour en combattre la réalité et en obscurcir l'éclat; mais il est inoui que le sanhédrin, que les rabbins, que les sophistes grecs ou romains aient jamais imaginé de dire que Jésus n'étoit pas mort, et qu'ainsi il avoit été facile de le faire passer pour ressuscité. D'après tout ce qui nous reste des anciennes disputes des apologistes de la religion et de ses adversaires, on voit que jamais la controverse n'a roulé sur la réalité de la mort de Jésus, et que des deux côtés elle étoit regardée comme indubitable. Or, après la croyance la plus antique et la plus invariable des chrétiens, des Juifs

et des païens, on ne sauroit être reçu aujourd'hui à élever sur ce point le doute le plus léger. Et certes, si l'on se rappelle que Jésus, après une flagellation cruelle, resta attaché à la croix pendant trois heures, baigné dans son sang, au milieu des plus horribles tourmens; que son côté fut percé d'une lance; qu'avant de le descendre de la croix on s'assura s'il étoit mort; qu'il fut déposé dans le sépulcre, enveloppé de linges, sous une grande quantité d'aromates, qui seuls auroient pu l'étouffer, quand il eût été encore vivant, on se persuadera sans peine que sa mort fut très-réelle.

Aussi on n'a jamais dit que deux choses, ou qu'il étoit ressuscité, ou bien que, si son corps ne se trouva plus dans le sépulcre, c'est que ses disciples l'avoient enlevé. Ecoutez l'incrédule, il vous dira : « Les disciples de Jésus forment le » complot d'enlever le corps de leur maître; soit » par corruption, soit par fraude, soit par vio- » lence, ils triomphent de la vigilance des gardes » placés autour du tombeau, et répandent en- » suite le bruit qu'il est ressuscité. Cette fable, tra- » mée par l'imposture, se propage au milieu d'un » peuple naturellement crédule, et bientôt elle se » tourne en réalité. Toutefois le récit des évangé- » listes, si vous le considérez attentivement, vous » présente des détails et des circonstances contra- » dictoires qui ne peuvent que le rendre suspect; » et d'ailleurs, si Jésus étoit ressuscité, au lieu » d'apparoître uniquement à ses disciples, n'au- » roit-il pas dû se montrer à la synagogue, à toute

» la ville de Jérusalem, à tous ses ennemis, pour » les confondre et pour effacer à leurs yeux, par » la gloire de sa résurrection, l'obscurité de sa vie » et les opprobres de sa mort? » Tel est le langage de l'incrédulité : je le rappelle avec franchise, la religion est trop forte pour craindre les attaques de ses ennemis et pour les dissimuler.

Maintenant, si vous écoutez le chrétien, il vous dira que le fait de la résurrection est appuyé sur des témoignages irrécusables; que la supposition de l'enlèvement du corps est entièrement chimérique; que les oppositions apparentes des évangélistes sur quelques détails, loin d'affoiblir leur récit, ne font que le fortifier; que Jésus a donné des preuves suffisantes de sa résurrection, très-convaincantes pour un homme sensé : preuves qui conservent, par rapport à nous, toute leur force, et qu'ainsi ce miracle est le triomphe de la religion de Jésus-Christ, son divin fondateur. C'est à établir, à venger cette croyance des chrétiens, que ce discours va être consacré. D'abord nous établirons la réalité de la résurrection, comme on établit les faits, par des témoignages; ensuite nous développerons les conséquences qui en résultent pour la religion. Ainsi preuves et conséquences du fait de la résurrection de Jésus-Christ, tel est le but et le plan de cette Conférence.

Toujours raisonnables dans leur foi, les chrétiens ne croient à la résurrection de Jésus-Christ que par des motifs capables de porter dans tout

esprit judicieux la lumière la plus vive et la conviction la plus profonde. Oui, j'y crois d'après la déposition de témoins irrécusables, parce qu'ils sont et bien instruits du fait, et très-sincères dans leur récit; j'y crois d'après l'autorité de ceux qui, dans l'origine, y ont ajouté la foi la plus réfléchie comme la plus inébranlable; j'y crois à cause de l'absurdité même de la supposition qu'on est obligé de faire pour n'y croire pas; j'y crois enfin à cause de la futilité des argumens qu'on y oppose. Si tous ces motifs de crédibilité, dont chacun a sa force particulière, se trouvent réunis, quelle autorité ne doivent-ils pas avoir dans leur ensemble?

J'ai dit que je croyois à la résurrection d'après la déposition de témoins irrécusables, aussi bien instruits que sincères. Et d'abord, n'est-il pas évident que les disciples de Jésus n'ont pu se tromper sur la réalité ou la fausseté du fait de la résurrection; qu'ils ont dû savoir parfaitement ce qu'il en étoit? J'observe que, dans le commencement, ils furent très-difficiles à y croire, défiance qui les mettoit en garde contre toute surprise. Quand les saintes femmes qui étoient allées au sépulcre annoncent qu'elles ont vu le Seigneur vivant, on les traite de visionnaires; quand il apparoît aux apôtres assemblés, on croit voir un fantôme; celui qui étoit absent refuse de croire les autres, et proteste qu'il ne croira que lorsqu'il aura porté ses mains dans les plaies du corps de Jésus. Heureuse incrédulité, propre à vaincre la nôtre, parce qu'elle nous garantit la sévérité de

l'examen des disciples, et nous apprend qu'ils n'ont pas été le jouet d'une crédulité précipitée! J'observe encore qu'ils ont eu tout le temps et tous les moyens de bien se convaincre du fait. Jésus apparoît, non à une seule personne, dont le suffrage, s'il étoit unique, pourroit sembler suspect d'illusion, mais à plusieurs, à un très-grand nombre à la fois, à Madeleine, à d'autres femmes encore, à saint Pierre, à saint Jacques, à deux disciples, aux onze apôtres, enfin à cinq cents personnes réunies. Jésus apparoît, non dans les ombres de la nuit, où l'imagination égarée réalise quelquefois des fantômes, mais en plein jour, dans les endroits les plus découverts, en des lieux différens, dans le jardin où étoit placé le tombeau, sur le chemin d'Emmaüs, dans le cénacle, sur les bords du lac de Génézareth, sur une montagne de Galilée. Jésus apparoît, non d'une manière rapide et fugitive qui ne laisse pas de traces après elle, mais pendant quarante jours, parlant avec ses disciples, se laissant toucher par eux, mangeant avec eux. Quoi! les apôtres avoient vécu trois ans entiers dans la plus grande familiarité avec Jésus; sa voix, ses discours, son visage, son air, ses manières, tout ce qui avoit trait à sa personne leur étoit parfaitement connu, et ils auroient été tous assez stupides pour confondre constamment avec Jésus, qu'ils n'avoient perdu de vue que quelques jours, un je ne sais quoi qui n'étoit pas lui! Ils auroient donc cru voir ce qu'ils ne voyoient pas, entendre ce qu'ils n'entendoient

pas, toucher ce qu'ils ne touchoient pas; c'est-à-dire que, sans avoir jamais donné de signes de folie, ils auroient tous, et tout à coup, été agités du même délire, et d'un délire si exactement semblable, si durable, que, pendant quarante jours, leurs cerveaux troublés eussent éprouvé les mêmes sensations et reproduit le même fantôme! Voyez à quoi s'exposent ceux qui prétendroient que les apôtres ont été joués par leur imagination échauffée, et qu'ils ont pris un fantôme pour Jésus-Christ.

Eh bien! dira-t-on, je conviens qu'ils n'ont pas pu se méprendre sur le fait de la résurrection; mais ce sont eux qui l'ont inventé avec toutes ses circonstances, et c'est une imposture par laquelle ils ont séduit le monde. Il est constant que tout repousse cette supposition, et que, pour faire des apôtres autant d'imposteurs qui ont fabriqué, débité, soutenu jusqu'à la mort la fable de la résurrection, il faut se résoudre à dévorer les choses les plus choquantes, les plus révoltantes, les plus contradictoires. En effet, Messieurs, les apôtres n'étoient pas des philosophes formés dans les écoles de Rome ou d'Athènes, ni des hommes d'une ame naturellement élevée et capable de grands desseins; c'étoient au contraire des hommes ignorans, grossiers, timides : et pourtant l'incrédule en fait ici les personnages les plus extraordinaires et les plus audacieux; car il leur prête le projet le plus vaste et le plus profond qu'ait jamais conçu l'esprit humain, le projet de faire adorer comme un Dieu,

par toute la terre, un imposteur crucifié dans la Judée; et, chose incroyable! ils y auroient réussi! Les apôtres n'étoient pas des scélérats ni des impies; en supposant même qu'ils aient été assez simples pour se laisser abuser, toutefois la sagesse de leur morale, leurs vertus, leur conduite irréprochable, ne permettent pas d'en faire des monstres d'impiété et de scélératesse: et pourtant, voilà ce qu'ils sont véritablement dans le système de l'incrédule. Fut-il jamais rien de plus horrible que de former le complot d'en imposer à tout le genre humain, de donner comme ressuscité par la puissance divine un homme qu'on sait être mort, et de tout oser pour faire décerner les honneurs divins à celui qui n'auroit mérité que le mépris et la haine? Enfin les apôtres n'étoient pas des frénétiques, des insensés, qui, sans intérêt et contre tous leurs intérêts, aient voulu former un complot d'ailleurs exécrable. L'homme n'est pas méchant, fourbe, sans savoir pourquoi; et pourtant, à écouter l'incrédule, voilà ce qu'il faudroit dire; car enfin, quel intérêt pouvoient avoir les apôtres à faire passer faussement Jésus-Christ pour ressuscité? quel bien pouvoient-ils retirer de leur imposture? Qu'avoient-ils à attendre dans la vie présente? pas autre chose que la fureur des Juifs, des chaînes, des opprobres, des supplices et la mort. Que pouvoient-ils espérer dans la vie future? S'il existe un Dieu vengeur du crime, quels châtimens ne doit-il pas réserver aux séducteurs impies? Ce n'est pas tout; si Jésus n'est pas ressuscité,

comme il l'avoit annoncé lui-même, dès-lors il est convaincu d'imposture; les apôtres ne doivent voir en lui qu'un fourbe qui les a trompés : et vous voulez que, tout en le reconnoissant pour tel, ils n'en soient que plus zélés pour celui qui les auroit si étrangement abusés! Tout cela n'est pas dans la nature de l'homme.

Si l'on suppose que les apôtres ont tramé ensemble un tel complot, je me figure qu'ils se seront réunis pour se concerter, et que le plus hardi, prenant la parole, aura dit : « Mes amis, nous » savons bien maintenant que Jésus nous a trom- » pés; il avoit promis de ressusciter, et le voilà » toujours parmi les morts. Notre intérêt seroit » de démasquer son imposture; mais non, sacri- » fions tout pour sa gloire, conscience, honneur, » repos, et même la vie. Nous savons bien que » c'est nous qui avons tiré son corps du sépulcre; » n'importe : contre la vérité, nous publierons » qu'il en est sorti vivant, et nous l'adorerons » comme un Dieu. Nous savons que nous allons » soulever contre nous la synagogue et toute la » nation juive; eh bien! nous braverons tout pour » soutenir ce vil mensonge. S'il est un Dieu qui » soit la justice et la vérité, il ne nous réserve que » des châtimens pour prix de notre horrible im- » posture; eh bien! affrontons le courroux du ciel » comme celui de la terre. Sans aucun intérêt pour » la vie présente, sans aucun intérêt pour la vie » future, contre tous nos intérêts, courons pu- » blier partout la fausse résurrection de Jésus; et,

» s'il le faut, laissons-nous égorger pour cette fa-
» ble de notre invention. »

Tel est le projet plus qu'infernal qu'il faut prêter aux disciples de Jésus. Ce n'est pas tout encore; il faut supposer qu'après l'avoir concerté entre eux, il ne s'en trouve pas un seul qui, déchiré de remords, abjure dans la suite son détestable engagement; pas un qui, par l'attrait des récompenses, trahisse le secret; pas un qui le laisse échapper par imprudence ou par légèreté; pas un à qui il soit arraché par la crainte du supplice: ils emporteront dans le tombeau l'horrible gloire de mourir pour un fait qu'ils savent être faux, perdant tout, si tout finit à la mort, et ne trouvant au-delà que des supplices, s'il existe un Dieu vengeur. Voilà des prodiges plus incroyables que celui de la résurrection : donc il est manifeste que les disciples de Jésus, qui se sont donnés pour témoins oculaires de sa résurrection, ne peuvent être soupçonnés d'illusion et d'imposture; donc leur témoignage est irrécusable.

J'ai dit, en second lieu, que je croyois à la résurrection, d'après l'autorité de ceux qui n'ont pu s'empêcher d'y ajouter foi dès l'origine. Les apôtres commencent de prêcher Jésus ressuscité au milieu de Jérusalem et parmi les peuples de la Judée; la résurrection, voilà le miracle qu'ils donnent pour base à la religion, qu'ils présentent comme le titre le plus éclatant de la mission divine de Jésus-Christ. Saint Pierre l'annonce dans le temple au peuple juif : « Vous avez mis à mort,

» dit-il (1), l'auteur de la vie; mais Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes les témoins. » Bientôt après, Paul ira le prêcher au milieu d'Athènes et jusque devant l'aréopage (2). Quand ce grand apôtre écrit aux Corinthiens, que leur marque-t-il? C'est que, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, leur foi est entièrement vaine, qu'elle ne porte sur rien, « et nous ne sommes, ajoute-t-il, que » de faux témoins (3). » C'est le miracle par excellence, dont l'éclat rejaillit sur tous les autres; c'est le centre où viennent aboutir toutes les parties du christianisme. Le fidèle pourroit impunément ignorer bien des prodiges consignés dans nos livres saints, sans que sa foi en fût altérée; mais il ne peut ignorer le prodige de Jésus libre jusque dans les bras de la mort, et sortant en triomphateur de la nuit du tombeau. Qui croit à ce miracle doit être chrétien; qui ne le croit pas ne sauroit l'être. Oui, si déjà, dès le commencement, Jérusalem, Corinthe, Athènes, Ephèse, Antioche, Alexandrie, Rome, voient dans leur sein des adorateurs du Christ, c'est que les apôtres y ont prêché sa résurrection glorieuse. Et qui suis-je, moi, après dix-huit siècles, pour contester un fait que les païens et les Juifs de ces villes fameuses ont cru d'une manière si intime, si profonde, qu'ils en ont fait la règle de leur foi et de leur

(1) Act. III, 15.
(2) Act. XVII, 31.
(3) I Cor. XV, 15, 17.

conduite, et qu'ils étoient prêts à mourir plutôt que de le renier même en apparence?

Que beaucoup de gens l'aient rejeté, cela s'explique aisément par l'empire des passions toujours en révolte contre le joug d'une religion qui les importune; mais que beaucoup l'aient reconnu et professé, même au péril de leur vie, voilà ce qu'on n'explique que par la persuasion la plus intime, fruit de l'examen le plus réfléchi. Leur croyance me frapperoit moins, si je pouvois la suspecter d'être intéressée; mais quel intérêt pouvoient y trouver les Juifs et les païens? Tout devoit plutôt les éloigner de cette croyance · ce n'étoit pas là une de ces nouveautés qui font des sectateurs en remuant dans le cœur de l'homme, en flattant ces penchans qui lui sont si chers, je veux dire l'ambition, l'orgueil, la volupté. Ce n'étoit que par le sacrifice des passions qu'on devenoit chrétien. Pour le Juif charnel et grossier, qui attendoit un Messie puissant et magnifique, il s'agissoit d'adorer celui que les prêtres et les docteurs de la loi avoient fait mourir comme un impie, comme un ennemi de Dieu et du culte de Moïse. Pour les païens voluptueux et plongés dans la mollesse, il s'agissoit de professer une religion de croix et de souffrances. Oh! qu'il falloit, pour les uns et pour les autres, des motifs puissans de s'élever au-dessus de l'empire des sens et des préjugés! Et si tous leurs motifs aboutissoient au miracle de la résurrection, avec quelle sévère, quelle scrupuleuse attention, n'avoient-ils pas dû l'exa-

miner? Et dès-lors leur croyance intime et profonde sur ce fait, portée même jusqu'à mourir pour l'attester, n'est-elle pas d'un poids immense?

J'ai dit, en troisième lieu, que je croyois à la résurrection de Jésus-Christ, à cause de l'absurdité même de la supposition qu'on est obligé de faire pour n'y croire pas. Ici point de milieu : ou Jésus est ressuscité, ou bien il faut supposer que son corps fut enlevé par ses disciples. J'aurois le droit de faire observer qu'il est contre toutes les règles du bon sens et de la critique de combattre par de vagues rumeurs, par des conjectures et des suppositions gratuites, des faits bien prouvés. Les apôtres connoissoient très-bien le bruit répandu de l'enlèvement du corps; ils le rapportent eux-mêmes comme une fable inventée par les Juifs, et ne persistent pas moins à rendre à Jésus-Christ ressuscité un témoignage qu'ils vont jusqu'à sceller de leur sang. Peut-on les accuser d'illusion ou d'imposture? ont-ils été trompés ou trompeurs? Voilà le point précis de la question : tant qu'on n'attaque pas les preuves que l'on donne de la sincérité de leur témoignage, il conserve sa force toute entière. Eh quoi! je vous produis des témoins d'un fait, je vous prouve que leur témoignage est irrécusable, et vous vous contentez d'une simple dénégation sans preuve! Ce n'est pas assez de dire que l'enlèvement du corps étoit possible, il faudroit établir que réellement il a eu lieu. Ou reconnoissez le fait si bien prouvé de la résurrection, ou prouvez vous-mêmes par des argumens

positifs le fait de l'enlèvement. Les monumens de l'histoire à la main, vous m'avez prouvé que César expira en plein sénat d'une mort tragique; et je me croirois dispensé d'y ajouter foi, en alléguant une simple possibilité du contraire! Certes, par cette manière de raisonner, toute l'histoire seroit bientôt mise en pièces. Mais discutons un moment cette supposition de l'enlèvement. Nous dirons aux incrédules : Vous savez et vous convenez que des soldats romains furent préposés à la garde du sépulcre; eh bien! voulez-vous que les gardes, gagnés par argent, aient été complices de l'enlèvement? voulez-vous que les disciples aient usé de violence, et triomphé par la force ouverte de la résistance des gardes? voulez-vous que, les gardes étant endormis, les disciples aient enlevé le corps furtivement? choisissez. Il est triste d'être obligé d'opter entre ces trois suppositions; car elles sont également insoutenables.

Si les gardes ont été corrompus par l'appât de l'or et de l'argent, il faut donc supposer que les apôtres se seroient présentés à eux comme des impudens et des hommes sans conscience, qui viennent marchander un crime; et ils n'auront pas tremblé de faire des offres dont le refus peut les plonger dans un abîme de malheurs! et, parmi les soldats, il ne s'en trouve pas un seul qui soit inaccessible à la corruption! pas un seul qui, par l'espoir des récompenses, dénonce les apôtres plutôt que de s'associer à une entreprise criminelle dont l'issue peut devenir si funeste à ses auteurs!

et le conseil des Juifs aura gardé le silence, au lieu d'informer contre les gardes et les apôtres, pour découvrir toute cette trame et prévenir les effets qu'il vouloit arrêter! Les Juifs avoient pris tant de précautions contre la fraude; ils avoient eux-mêmes demandé une garde au gouverneur, ils avoient apposé au sépulcre le sceau de l'autorité publique, ils étoient si intéressés à empêcher la croyance du fait de la résurrection; et ils ne font aucune information contre les gardes et les disciples, pour mettre au jour leur complicité! Cette première supposition est si choquante par tant d'endroits, que les Juifs ne l'ont jamais hasardée.

Dira-t-on avec plus de succès que les disciples ont usé de violence, qu'ils ont écarté les gardes par la force, et ensuite enlevé le corps? Mais quoi! ils étoient si timides, si lâches; la frayeur les avoit dispersés; Pierre étoit allé jusqu'à renier son maître, à la voix d'une servante; ils sont déconcertés de la mort de Jésus-Christ, ils ne savent que penser de lui et de ses promesses; eux-mêmes ont la bonne foi de ne pas déguiser à ce sujet leurs craintes et leurs incertitudes, et tout à coup les voilà transformés en des hommes intrépides, qui vont affronter les dangers dans les ténèbres de la nuit, qui fondent sur les soldats romains et les dispersent: où est ici la vraisemblance? Mais ce n'est pas tout: si les soldats avoient souffert une telle violence, ils n'auroient pas manqué, pour leur propre justification, de dénoncer cet attentat des apôtres; et, sur leur dénonciation, les apôtres auroient

été poursuivis juridiquement comme des profanateurs des tombeaux, et des violateurs audacieux du sceau de l'autorité publique, apposé au sépulcre. Cependant il n'existe pas la plus légère trace de cette accusation.

Il ne reste qu'une troisième supposition, c'est de dire, comme l'ont prétendu les Juifs, que, les gardes étant endormis, le corps fut enlevé furtivement pendant leur sommeil. Cette fable juive est bien digne d'être répétée par des hommes qui croient tout, excepté ce qu'ils doivent croire. En effet, pour l'admettre, il faut dire que tous les gardes s'étoient comme concertés pour dormir à la fois, que pas un seul n'aura été éveillé au bruit de plusieurs personnes qui arrivent au sépulcre, roulent la pierre énorme qui en ferme l'entrée, y entrent, en retirent le corps et l'emportent. Voici encore une autre circonstance remarquable : au lieu d'emporter le corps tout enveloppé, ce qui étoit plus facile et plus court, ces étranges voleurs font tout le contraire; ils détachent le linceul qui couvroit le corps, et le laissent dans le sépulcre; ils plient même et placent à part le suaire qui couvroit la tête : car ces particularités sont expressément rapportées par nos évangélistes. Que si l'on disoit que les apôtres se sont avancés secrètement jusqu'au sépulcre par une voie souterraine, nous ferions à ce sujet une observation sans réplique, c'est qu'une telle fraude auroit laissé après elle des traces manifestes. Le sépulcre étoit taillé dans le :; il auroit donc fallu y pratiquer une ouver-

ture, et cette ouverture auroit trahi le complot et le vol sacrilège. Vous le voyez, Messieurs, cette supposition de l'enlèvement du corps, outre qu'elle est entièrement gratuite, qu'elle n'est appuyée sur aucune preuve positive, n'a pas même le mérite d'une simple probabilité: ce n'est qu'un échafaudage de pièces mal assorties qui tombe de toutes parts. C'est le cas de dire avec le poète romain: « Qu'un Juif le croie; moi, je ne le croirai pas. »

Enfin j'ai dit que je croyois à la résurrection, à cause de la futilité même de ce qu'on prétend y opposer. Rien ne donne plus de force et d'éclat à la vérité, que la foiblesse des efforts que l'on fait pour la combattre; c'est alors qu'on sent mieux ses avantages et son triomphe. Or qu'ont imaginé les incrédules contre les preuves historiques du fait de la résurrection? C'est de dire d'abord que les évangélistes, incertains, vacillans dans leurs récits, rapportent des choses contradictoires, et ne s'accordent pas entre eux, ni sur les apparitions des anges, ni sur celles de Jésus-Christ, ni sur les voyages qui ont été faits au sépulcre, ni sur les heures où ces voyages ont eu lieu. L'un suppose qu'un seul ange a paru, l'autre en suppose plusieurs; ce que celui-ci place après le lever du soleil, celui-là le met avant l'aurore; dans ce choc de narrations qui se combattent, comment démêler la vérité? Messieurs, je le demande à tout homme de bonne foi : parmi les faits de l'antiquité, même les plus authentiques, en est-il un seul qui, dans ses détails et ses circonstances acces-

soires, n'offre des obscurités qui font le tourment des critiques? Est-il permis de combattre le témoignage des quatre évangélistes par quelques particularités de leurs récits qui pouvoient être très-claires pour les contemporains, encore qu'elles soient embarrassantes pour nous, qui sommes séparés du fait par un intervalle de dix-huit siècles? Il est si aisé de concevoir comment les récits des évangélistes présentent des contrariétés apparentes! En effet, qu'arriva-t-il? Différentes femmes, différens disciples, partent à différentes heures pour aller au sépulcre, font différens voyages, et par des chemins différens; tantôt c'est un ange, tantôt ce sont deux anges qui apparoissent. De toutes ces particularités également indubitables, celle qui est rapportée par un évangéliste est passée sous silence par un autre; de là des diversités et nullement des contradictions réelles: et l'on ne s'aperçoit pas que ces oppositions apparentes font ressortir davantage la sincérité des apôtres! S'ils avoient machiné une imposture, il leur étoit si aisé de concerter ensemble une narration qui ne présentât rien de choquant dans aucune de ses circonstances; mais non, la vérité seule guide la plume des écrivains sacrés; chacun raconte avec simplicité ce qu'il croit devoir raconter, persuadé que ce qu'il dit se concilie avec ce qu'un autre pourra dire. Les récits sont assez semblables pour les mettre hors de tout soupçon d'imposture, et assez différens pour les sauver du reproche de fraude concertée.

Voici enfin la dernière ressource de l'incrédule: si Jésus-Christ étoit véritablement ressuscité, se seroit-il contenté d'apparoître à ses disciples, qui déjà croyoient en lui? ne devoit-il pas plutôt apparoître à ses ennemis pour les guérir de leur incrédulité? Messieurs, il est vrai, si Jésus-Christ a voulu que sa mission divine éclatât surtout dans le miracle de sa résurrection, il a dû nous en fournir des preuves suffisantes pour convaincre tout esprit raisonnable; mais si celles qu'il a données suffisent, si elles portent avec elles une impression de vérité dont on ne peut se défendre, si l'on ne peut les combattre que par des frivolités, que sommes-nous pour en exiger de plus frappantes et de plus lumineuses encore? Est-ce donc sur nos foibles pensées que le ciel doit mesurer ses desseins? et quand nous devons raisonnablement être contens des lumières qu'il nous donne, comment osons-nous murmurer pour celles qu'il croit devoir nous refuser? Jésus-Christ a-t-il manifesté sa résurrection à des témoins irrécusables? leur témoignage nous est-il connu, et se présente-t-il encore à nous tel qu'il doit être pour entraîner notre assentiment? c'est tout ce qu'il faut pour que nous soyons sages dans notre croyance, inexcusables dans notre infidélité. « Et à qui prétend-on que Jésus-Christ » étoit obligé de se manifester avec évidence? à » qui? A ce lâche gouverneur qui l'avoit condamné » contre sa conscience? à ce léger et voluptueux » Hérode qui l'avoit indignement raillé? à ces » prêtres, à ces docteurs, à ces pharisiens, qui

» n'avoient cessé de le poursuivre de leurs calom-
» nies et de leurs intrigues, jusqu'à ce qu'ils l'eus-
» sent conduit sur le Calvaire? à ces Juifs furieux
» qui, comblés de ses bienfaits, avoient demandé
» sa mort à grands cris, et souhaité que son sang
» retombât sur eux et sur leurs enfans? Par où
» tous ces hommes si criminels avoient-ils mérité
» le bienfait de son apparition? Il est déraisonna-
» ble de prétendre que Dieu doive répandre ses
» grâces plus abondamment, à mesure qu'on s'en
» rend plus indigne, et multiplier les preuves de
» sa foi, à proportion qu'on y résiste davantage (1). »
Jésus se manifeste à ses disciples; il en fait ensuite les hérauts de sa résurrection; c'est par eux qu'il s'est manifesté à la terre; c'est par leur témoignage, continué à travers les siècles, qu'il se manifeste encore à nous. Vous voudriez qu'il eût en quelque sorte forcé ses ennemis au silence, par l'éclat irrésistible de sa présence glorieuse; c'est précisément ce qu'il ne vouloit pas. S'il veut que la foi soit motivée pour être raisonnable, il veut aussi qu'elle soit libre pour être méritoire : il doit à tous des preuves suffisantes; mais celui qui, en ce genre, reçoit moins n'a pas le droit de se plaindre et de crier à l'injustice, parce qu'un autre aura reçu davantage. Vous demandez pourquoi Jésus n'a pas apparu à toute la ville de Jérusalem, à la synagogue, à tous ses ennemis; et moi, je vous

(1) La Luzerne, *Dissert. sur la Religion*. IIe Dissert. c. II, n. 74.

demanderai pourquoi il n'a pas apparu à Rome, à Corinthe, à Éphèse, partout où sa résurrection fut prêchée, et donnée pour fondement de sa religion? et alors les demandes n'auront pas de terme.

Mais ne pourroit-on pas dire avec Jean-Jacques : « Je ne connois ce miracle, comme les au-
» tres, que par des hommes? Qui a vu ce miracle?
» des hommes. Qui me le rapporte? des hommes.
» Toujours des hommes entre Dieu et moi! N'é-
» toit-il pas plus simple qu'il me parlât lui-même? »
Il sied bien à un sophiste orgueilleux de prendre ce ton d'insulte envers le Dieu qui lui a donné l'être et ce talent dont il abuse pour blasphémer contre lui! Comment Jean-Jacques connoissoit-il l'existence de César, ses conquêtes, sa fin tragique, sinon par le témoignage des générations intermédiaires, depuis dix-huit siècles? Entre ces évènemens et lui, voilà bien des hommes; se croyoit-il pour cela dispensé d'y croire? ou plutôt ne se seroit-il pas regardé comme un insensé de n'y croire pas? Il auroit voulu que Dieu lui parlât; et pourquoi à lui plutôt qu'à tout autre? pensoit-il que le feu de son imagination fût un titre de préférence aux yeux de celui qui estime avant tout l'innocence et la vertu? Il faudroit donc que Dieu se manifestât par des révélations spéciales à tous les individus de l'espèce humaine, qu'il bouleversât ainsi sans cesse tout l'ordre naturel des choses, qu'il multipliât sans fin les miracles, les rendît journaliers et si communs que,

n'ayant plus l'éclat et la force des miracles, ils fussent inutiles; car c'est là qu'aboutissent les prétentions d'une fausse et orgueilleuse sagesse.

Ainsi, Messieurs, si je discute la déposition des témoins oculaires du fait de Jésus ressuscité, je la trouve très-digne de foi; si je discute l'autorité des Juifs et des païens, qui, dans l'origine, ont cru au miracle de la résurrection, et l'ont confessé jusque dans les tourmens, je trouve que leur suffrage est d'un poids immense; si je discute la supposition de l'enlèvement du corps, je trouve qu'elle n'a pas une ombre de probabilité; enfin si je discute les difficultés des incrédules, je les trouve sans fondement et bien foibles à côté de nos preuves historiques : donc, pour être raisonnable, je dois croire que Jésus-Christ est ressuscité. Je viens aux conséquences de cette résurrection.

Ce n'est pas assez de croire à la résurrection de Jésus-Christ, d'admirer ce trait éclatant de la puissance divine. *Tout ce qui est écrit*, dit le grand apôtre (1), *est écrit pour notre instruction*. Dans la religion du Dieu véritable et trois fois saint, tout doit tendre à éclairer nos esprits, pour opérer la réforme de nos cœurs. Il ne s'agit pas d'un de ces faits historiques consignés dans des monumens dignes de foi, que l'on croit, il est vrai, parce qu'il est raisonnable d'y croire, mais qui, étrangers à nos principes religieux, à notre conduite,

(1) Rom. XV, 4.

peuvent après tout n'inspirer qu'un médiocre intérêt. On croit à la mort de Socrate, au consulat de Cicéron, au règne d'Auguste; mais enfin ce sont là de ces faits, ou qu'on peut ignorer impunément, ou qu'on peut croire sans en tirer aucune conséquence utile. Il n'en est pas de même du fait de la résurrection; il entraîne après lui des conséquences inévitables qui doivent fixer pour jamais notre croyance, nous avertir de ce qu'il faut pratiquer en nous montrant ce qu'il faut croire, régler ainsi notre conduite, notre culte, nos hommages envers Jésus-Christ, et lier pour nous la vie présente à nos futures destinées.

Une première conséquence de la résurrection de Jésus-Christ, c'est qu'il est véritablement l'envoyé de Dieu. Jésus paroît au milieu de la Judée; il se dit l'envoyé du ciel, pour former à Dieu des adorateurs en esprit et en vérité; il ne dispute pas, il décide; il ne parle pas en philosophe qui disserte, mais en maître; la sagesse est sur ses lèvres, comme l'innocence est dans ses actions; sublime dans sa simplicité, il enseigne sans faste, sans effort, comme ayant autorité : le peuple est ravi de l'entendre, et dit que jamais homme n'a parlé comme lui (1). Sans doute, la sainteté de sa vie, la beauté de sa doctrine, annoncent en lui un je ne sais quoi de céleste que la terre n'a pas encore vu, et décèlent un personnage qui, plus que tout autre, a le droit d'instruire et d'éclairer les hommes sur la religion.

(1) Joan. VII, 46.

Mais il falloit, surtout pour les esprits vulgaires, des preuves sensibles de sa mission : lui-même il renvoie souvent à ses miracles. S'il passe sur la terre en faisant du bien, c'est qu'il y passe en opérant des prodiges qui, presque toujours, tournent au soulagement des malheureux, à la consolation des affligés, à la conversion des pécheurs. Il annonce solennellement qu'il ressuscitera le troisième jour, et il indique ce miracle comme la marque la plus éclatante de sa divine autorité : dès-lors, s'il est vraiment ressuscité, il est ce qu'il se disoit être pendant sa vie. Ce n'est pas seulement un philosophe plus sage et plus éclairé que les autres; c'est le dépositaire des secrets de Dieu, qui est venu les révéler aux hommes, et les instruire de toute vérité nécessaire à leur bonheur.

Une seconde conséquence qui sort de la première, c'est que Jésus-Christ doit être écouté dans tous ses enseignemens comme la vérité même. Le philosophe le plus savant se trompe quelquefois; borné dans ses pensées, égaré par le préjugé, entraîné par la passion, il se laisse séduire au mensonge, et il séduit à son tour. La vertu même la plus pure ne met pas à l'abri de toute illusion ; avec l'ame la plus droite, on peut bien être innocent, on n'est pas pour cela infaillible. Mais dans Jésus-Christ il faut voir constamment l'interprète des volontés de Dieu; ce n'est pas en son nom, c'est au nom de Dieu qu'il parle, et Dieu l'autorise par des miracles, et principalement par celui de sa résurrection : voilà le sceau de son ambas-

sade céleste auprès des hommes; et, s'il nous trompoit, ce seroit Dieu qui nous tromperoit lui-même. Ce n'est donc pas assez de respecter la doctrine de Jésus-Christ, de citer son autorité comme étant d'un grand poids, d'en appeler à son Evangile comme à l'ouvrage d'un sage de Rome ou d'Athènes; il faut croire, soumettre son esprit, et ajouter à ses leçons la foi qui est due à la parole de Dieu.

Une troisième conséquence qui découle de la seconde, c'est qu'il faut recevoir la doctrine de Jésus-Christ sans l'affoiblir ni l'exagérer, sans en rien retrancher comme sans y rien ajouter. *Le ciel et la terre passeront, mais sa parole ne passera pas* (1). Autrefois le philosophe pouvoit bien se faire des disciples zélés; son autorité pouvoit les subjuguer pour un temps, mais bientôt ils s'érigeoient en juges de leur maître; ils discutoient, examinoient sa doctrine, la changeoient, la modifioient à leur gré; ils devenoient maîtres à leur tour : d'une première école en naissoient plusieurs autres, et les réformateurs avoient bien en effet le même droit que leurs fondateurs. Il ne doit pas en être ainsi de l'école de Jésus-Christ; sa doctrine demeure éternellement : malheur au téméraire qui voudroit l'altérer! ce seroit un attentat sacrilège contre la vérité de Dieu. Après lui, il n'est pas question d'inventer, mais de conserver; sa parole, perpétuée de siècle en siècle, doit retentir jusqu'à la fin dans son inviolable pureté.

(1) Matth. XXIV, 33.

Une quatrième conséquence, qui est le résultat de toutes les autres, c'est qu'il faut recevoir également, et les mystères que nous ne saurions comprendre, et les préceptes qui nous sont intelligibles. En vain l'esprit se déconcerte de la hauteur de nos mystères; la raison me dit que Dieu a parlé par Jésus-Christ, et que Dieu, intelligence infinie, peut voir ce que ne voit pas l'homme, intelligence bornée. Quand on étudie la religion, il ne s'agit pas de se rendre les mystères intelligibles, mais de se les rendre croyables; il ne s'agit pas d'en pénétrer la nature, mais de s'assurer de leur réalité : or nous la connoissons cette religion par le témoignage de Jésus-Christ la révélant au nom de Dieu, qui est la vérité même. Ainsi, par le témoignage de la nature, je connois Dieu, sans le comprendre; ainsi, sans rien comprendre aux merveilles de la vision, l'aveugle y croit sur la foi de ses semblables. En vain le cœur se révolte contre la pureté de la morale évangélique; la raison me dit que Dieu a parlé par Jésus-Christ, et que Dieu, la bonté et la sagesse même, ne peut charger les hommes d'un joug accablant pour leur foiblesse. Au reste, nous consacrerons plus tard quelques discours à venger la religion dans sa morale comme dans ses mystères; en ce moment, nous nous contenterons de nous élever contre les demi-chrétiens qui divisent la religion, en admettant ou retranchant ce qui leur plaît, comme si Jésus-Christ ressuscité devoit être cru sur un point, et ne pas l'être sur un autre. Messieurs, admettre

quelques points de la révélation et rejeter les autres, c'est faire une alliance bizarre de christianisme et d'incrédulité, c'est être tout à la fois chrétien et ne l'être pas. Est-ce donc nous qui avons fait l'Evangile, pour qu'il nous soit permis de le mutiler suivant nos goûts et nos caprices? ou bien la religion est-elle l'ouvrage de deux auteurs différens, dont l'un doit être révéré comme l'organe divin de la vérité, et l'autre rejeté comme un apôtre de mensonge?

Encore une fois, il n'en est pas de la religion comme des ouvrages des hommes; ceux-ci sont loin d'être parfaits dans leur naissance : le temps et l'expérience amènent des découvertes nouvelles, et l'histoire des connoissances humaines ne présente souvent qu'une succession de systèmes opposés les uns aux autres. Mais pour la doctrine chrétienne, elle a reçu d'abord toute la perfection que Dieu a voulu lui donner ici-bas. Dans la création, Dieu dit et tout fut fait, et l'univers demeure, sans qu'il soit au pouvoir de l'homme de créer ou d'anéantir un seul atome de matière. Dans la révélation chrétienne, Dieu a parlé, et sa parole doit demeurer jusqu'à la fin, sans que les hommes aient le privilège d'en retrancher un seul point, ou d'y ajouter quelque chose de leur invention. Point de milieu, il faut tout admettre, ou tout rejeter. Lorsque tout est également enseigné par Dieu, tout doit être également révéré. Si vous croyez en Dieu sans croire à la providence; à la providence en général, sans croire qu'elle s'occupe en particu-

lier des actions des hommes; à cette providence spéciale, sans croire à une autre vie; à une autre vie, mais sans croire aux châtimens du vice; à ces vérités premières et fondamentales, sans croire à celles qui ont été révélées par Jésus-Christ; à la beauté de sa morale, sans vous croire obligé de la pratiquer; en un mot, si votre foi, par un égarement volontaire, n'embrasse pas tous les points révélés, si vous vous composez un symbole qui soit votre ouvrage, dès-lors vous n'êtes pas chrétien. La religion, dans ses dogmes comme dans ses préceptes, porte toute entière sur l'immobile vérité de Dieu, manifestée par Jésus-Christ : or je demande où sont vos preuves pour n'en rien admettre, ou bien où sont vos privilèges pour n'en admettre qu'une partie.

Enfin, la dernière conséquence, qui est fondamentale dans le christianisme, c'est que Jésus-Christ n'est pas seulement un juste, un ami de Dieu, un envoyé du ciel, mais qu'il est véritablement Dieu, revêtu de notre humanité. Oui, Messieurs, s'il n'étoit pas réellement Dieu, il ne seroit pas même l'envoyé de Dieu; oui, s'il n'étoit pas digne de nos adorations, comme Dieu, il ne seroit digne que de notre exécration, comme le plus grand de tous les imposteurs: et ne pensez pas que ce soit ici une exagération oratoire; c'est une assertion rigoureusement vraie, et bientôt vous allez en être convaincus. En effet, si Jésus étoit l'envoyé de Dieu pour instruire les hommes, il disoit donc la vérité; il étoit donc plein de zèle pour les

intérêts et la gloire du Dieu véritable, et jaloux de lui faire rendre les honneurs qui ne sont dus qu'à lui seul : donc il avoit en horreur l'idolâtrie; donc, s'il n'étoit pas Dieu, il devoit éviter, avec le plus grand soin, tout ce qui tendoit à le faire regarder comme Dieu, il devoit écarter de ses discours tout ce qui auroit pu lui faire attribuer les perfections divines, et lui faire rendre à lui-même les honneurs divins. N'être simplement que l'envoyé de Dieu, et cependant parler, agir de manière à faire et à laisser croire qu'on est Dieu, quelle horrible impiété! Voyez avec quel zèle Moïse et les prophètes disoient ouvertement qu'ils n'étoient que les instrumens de la Divinité, et comme ils s'abstenoient de toute expression qui auroit pu les faire passer pour des dieux rendus visibles. Voyez comme les apôtres Paul et Barnabé, quand on les prend pour des dieux, déchirent leurs vêtemens et s'écrient : « Adorez le Seigneur, nous » ne sommes que ses ministres (1). » Pour Jésus-Christ, il fait tout le contraire, et ses discours ne tendent qu'à persuader qu'il est véritablement Dieu. Il ne cesse de se dire égal à son Père : il affirme qu'il est sorti du sein de Dieu, qu'il étoit avant Abraham, qu'il étoit avant toutes choses; que le Père et lui ne font qu'un; que ce que le Père fait, le Fils le fait aussi; que la vie éternelle consiste à connoître le Fils comme le Père; il souffre même qu'on lui rende des honneurs

(1) Act. XIV, 10 et seq.

divins; il applaudit à ses disciples qui l'appellent *mon Seigneur et mon Dieu* (1). A part quelques paroles moins claires et qui présentent quelque difficulté, son langage le plus ordinaire tend à lui faire attribuer ce qui ne convient qu'à Dieu seul. Il faut bien le remarquer, Messieurs; ce ne seroit pas assez, pour le justifier de toute usurpation sacrilège, de dire que ses expressions étoient équivoques, incertaines, et ne signifioient pas nettement sa divinité; car non-seulement un homme doit s'abstenir de dire clairement qu'il est Dieu, mais par cela seul qu'il n'éviteroit pas tout ce qui pourroit l'insinuer, qu'il useroit à ce sujet de paroles à double sens, qu'il ne repousseroit pas avec une sainte horreur tout ce qui seroit capable d'induire en erreur ses semblables; par cela seul, dis-je, il outrageroit celui qui, dans nos livres saints, s'appelle le *Dieu jaloux* (2), et demeureroit convaincu de n'être qu'un impie exécrable.

Ce n'est pas encore tout; quelle est la première loi que Jésus-Christ impose à ses disciples? C'est de l'aimer, de faire tout pour son amour et pour sa gloire, de placer en lui le centre de leurs pensées et de leurs affections; il en exige même les marques de l'amour le plus généreux et le plus héroïque; il veut qu'ils l'aiment plus que leurs proches, que leurs amis, que leur vie, qu'ils répandent pour lui tout leur sang, et il déclare que celui qui ne lui

(1) Joan. XX, 48.
(2) Deuter. IV, 24, etc.

rend pas tous ces hommages n'est pas digne de lui. Messieurs, que Jésus meure pour rendre gloire à Dieu, et qu'il nous invite à marcher sur ses traces, je le conçois; mais si, dans la réalité, il n'est pas Dieu, et que néanmoins il nous commande de lui donner ces marques d'amour qu'on ne doit qu'au Maître suprême de la vie, voilà ce qu'on ne conçoit pas. « Tout homme, dit Massillon (1), qui vient » se proposer aux hommes comme l'objet de leur » amour, est un impie et un imposteur qui vient » usurper le droit le plus essentiel de l'Être su- » prême; c'est un monstre d'orgueil et d'extrava- » gance, qui veut s'élever des autels jusque dans » les cœurs, le seul sanctuaire que la Divinité » n'avoit jamais cédé aux idoles profanes. »

Jésus s'annonce encore comme venant former au Père céleste des adorateurs en esprit et en vérité, comme venant détruire le culte des idoles, pour faire adorer enfin le seul Dieu véritable : mais, s'il n'est pas Dieu, il a trompé le monde; il n'est plus qu'un faux prophète; sa religion n'a été qu'une nouvelle idolâtrie : car le premier soin de ses disciples, c'est de le présenter comme un Dieu aux hommages des nations; c'est de lui faire payer, dans la terre entière, ces tributs de respect et d'amour qui ne sont dus qu'à Dieu seul; en sorte que déjà, dans les temps les plus purs de sa religion, celle-ci n'auroit été qu'une superstition tout aussi réelle que celle qui, jusque-là,

(1) *Sermon pour le jour de la Circoncis.* IIe part.

avoit régné chez tous les peuples. Oui, nous le dirons, sans craindre de blesser ce qui est dû à Jésus-Christ, mais plutôt dans un sentiment profond de respect pour la sainteté de sa vie, pour la vérité de ses discours et la divinité de sa mission : s'il n'étoit pas Dieu, il ne seroit plus que le plus méprisable, le plus odieux, le plus impie de tous les imposteurs; et, si cela vous fait horreur à penser et à dire, que vous reste-t-il à faire, sinon de vous présenter devant lui à la suite innombrable de ses fidèles adorateurs?

Il est temps de mettre fin à ce discours. L'Eglise chrétienne, Messieurs, est en possession, depuis dix-huit siècles, de croire en Jésus-Christ ressuscité, de faire de cette grande merveille du Tout-Puissant le principal fondement de la religion qu'elle professe; même une fête annuelle, aussi ancienne que le christianisme, et qu'elle célèbre encore, est un des monumens authentiques de ce miracle et de sa foi. Le fait de la résurrection se prouve, comme il est reçu, parmi les hommes et dans tous les tribunaux de la terre, de prouver les faits, par des témoignages ; et ces témoignages, plus on les discute, plus on les trouve dignes de foi. Je viens d'exposer les preuves de la résurrection de Jésus-Christ, et les conséquences qui en découlent; si mes preuves sont inattaquables, si mes conséquences sont justes, il n'y a plus à balancer. Faisons taire les préjugés, ou la fausse honte qui retient peut-être dans notre ame la vérité captive; rendons hommage à la vé-

rité connue : c'est au milieu d'un monde impie qu'il y a quelque courage à ne l'être pas. Gloire à Jésus-Christ! que devant lui tout genou fléchisse sur la terre, que son nom soit dans notre bouche, que sa loi soit dans notre cœur, que nos hommages attestent notre croyance, et que ces autels reçoivent en ce moment l'engagement solennel que nous prenons de toujours professer cette religion sainte dont les miracles et surtout la résurrection glorieuse de son auteur doivent être à jamais l'inébranlable fondement!



FONDATION

DU CHRISTIANISME.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Le dessein le plus beau dans son objet, le plus vaste dans son étendue, le plus étonnant par le succès, c'est Messieurs, le dessein conçu, il y a dix-huit siècles, par Jésus-Christ, d'établir la religion chrétienne au milieu du paganisme, et de renouveler par elle la face de la terre.

Je dis le dessein le plus beau dans son objet. Il ne s'agit pas de policer un peuple barbare, et de le soumettre à des lois qui, en réprimant la férocité de ses penchans, laissent subsister au milieu de lui des superstitions grossières et les désordres les plus honteux; mais il s'agit de régénérer l'homme tout entier, d'épurer ses idées sur la Divinité, d'attaquer le mal dans sa source en réformant le cœur, de déclarer la guerre à toutes les erreurs comme à tous les vices, et de créer un monde nouveau au milieu du monde idolâtre. Le christianisme devoit être une création morale, sortant du chaos de la cor-

ruption la plus profonde comme la plus universelle.

Je dis le dessein le plus vaste dans son étendue. Dans les âges précédens, on avoit bien vu des législateurs, des héros, des sages, former des plans de réforme, les suivre avec autant de courage que d'habileté, et se signaler par leur dévoûment au bien de leurs semblables; mais leurs travaux n'embrassoient qu'une cité ou qu'un seul peuple: plus d'une fois ils ne fondoient que sur le malheur d'autrui le bonheur de leur patrie. Pour Jésus-Christ, il embrasse le monde entier; s'il commence par évangéliser lui-même la Judée, il annonce en même temps qu'il se propose d'éclairer toutes les nations par ses envoyés, de faire tomber le mur de division qui les séparoit, de réunir par les liens des mêmes croyances religieuses le Juif et le gentil, le Grec et le barbare, et de répandre dans tout le genre humain un esprit de bienveillance fraternelle.

Je dis le dessein le plus étonnant par le succès. A la voix des disciples de Jésus, le monde romain ouvre les yeux à la lumière, il reconnoît ses prodigieux égaremens, et quitte l'idolâtrie pour l'Évangile; les conquêtes pacifiques du Christ s'étendent au-delà de ses limites, et se perpétuent de nation en nation, de siècle en siècle jusqu'à nous.

Ce n'est ici, Messieurs, qu'un simple aperçu sur Jésus-Christ, considéré comme le fondateur du christianisme; et déjà peut-être j'en ai dit assez pour faire sentir combien il est élevé au-dessus de tout ce que l'antiquité peut présenter à notre ad-

miration. Et voilà ce qui, dans le second siècle, faisoit dire au fameux Clément d'Alexandrie (1) : « Les philosophes grecs ne sont accrédités que chez » leurs compatriotes, encore même n'ont-ils pas » été goûtés de tous : Platon s'est fait disciple de » Socrate, Xenocrate de Platon, Théophraste d'A-» ristote, Cléanthe de Zénon. Ces philosophes n'ont » persuadé que quelques-uns de leurs sectateurs; » mais la parole de notre maître n'est pas restée » dans l'enceinte de la Judée, comme la philoso-» phie dans les limites de la Grèce; elle s'est ré-» pandue dans toute la terre, au milieu des barbares » comme des Grecs; elle a porté la persuasion dans » les nations, dans les bourgs, dans les villes en-» tières ; elle a amené à la vérité un grand nôm-» bre de ceux qui l'ont entendue, et même plu-» sieurs philosophes. »

Les incrédules n'ont rien oublié pour obscurcir la gloire qui revient au christianisme, et par là même à son auteur, du fait de son établissement; ils croient avoir tout expliqué avec les mots *superstition*, *crédulité*, *fanatisme*, mots qu'on a rendus insignifians à force de les appliquer à tout; ressource commode de ceux qui n'en ont point d'autre, et qui prennent le parti si peu généreux de condamner les chrétiens sans les entendre.

Parmi ceux qui, dans ces derniers temps, ont essayé d'affoiblir ce que la propagation de l'Évangile au milieu des nations païennes a de merveil-

(1) *Stromat.* lib. VI, cap. XVIII.

leux, je distingue un écrivain anglais, que je ne prétends pas juger comme écrivain politique, mais qu'on peut accuser hautement d'être aussi mince logicien qu'historien infidèle dans ce qui regarde la religion; qui, d'abord anglican, ensuite catholique, enfin déiste ou sceptique, s'est montré, dans ses jugemens sur l'antiquité chrétienne, aussi léger, aussi inconsidéré que dans sa conduite : je veux parler de l'auteur de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain;* ennemi d'autant plus perfide, que plus d'une fois il cache sa haine sous le voile du respect, et qu'il se couvre des dehors d'une érudition imposante. Exagérer les moyens naturels qu'avoit le christianisme pour se propager, affoiblir les obstacles qui s'opposoient à ses progrès, élever sur la grandeur et l'étendue de ses succès les doutes les plus mal fondés, ne voir partout que superstition, ambition, intrigue, mêler avec artifice le faux avec le vrai, telle est la marche de l'écrivain dont je viens de parler. Chez lui, le christianisme des trois premiers siècles n'est plus qu'un tableau vu dans un faux jour qui en fait ressortir les défauts et les taches, tandis qu'il dépare les nobles et grandes figures qui en font la beauté. Nous allons, dans deux discours consécutifs, essayer de présenter sous son véritable point de vue la propagation de l'Evangile au milieu des nations idolâtres. Voyons d'abord combien elle a été rapide, et faisons sentir ensuite combien elle est étonnante : tel est le sujet de notre première Conférence sur cette matière.

Un fait qui nous est garanti par les monumens les plus irrécusables de l'antiquité païenne comme de l'antiquité sacrée, c'est que la religion chrétienne s'est propagée avec la plus grande rapidité au milieu des nations idolâtres et surtout des provinces de l'empire romain. Remontons ici à l'origine même de la société chrétienne. Dans les dernières années de sa vie mortelle, Jésus se choisit un petit nombre de disciples qui, d'abord témoins de ses actions et formés à son école, seront les propagateurs de sa doctrine; il ne craint pas de leur dire : « Comme Dieu m'a envoyé, je vous envoie: toute » puissance m'a été donnée; allez donc, enseignez » toutes les nations (1). » Fidèles à ses ordres, les apôtres commencent dans la Judée même leur étonnant ministère. Dès le premier jour où ils ouvrent la bouche au milieu de Jérusalem, trois mille hommes embrassent la religion de Jésus-Christ; un second discours de saint Pierre fait cinq mille prosélytes. Bientôt la haine des prêtres et des docteurs de la loi fait citer les apôtres devant le tribunal de la nation; on leur défend de prêcher au nom de Jésus, et ils répondent : « Nous ne pou» vons nous empêcher de dire ce que nous avons » vu et entendu; jugez vous-mêmes s'il ne vaut » pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (2). » Parole simple et forte qui retentira dans tous les âges, et qui partout ira susciter à la vérité de ma-

(1) Matth. XXVIII, 18, 19.
(2) Act. II, 41; IV, 4, 19, 20.

gnanimes défenseurs prêts à tout sacrifier pour elle, même la vie.

Cependant la résistance du Juif va faire la richesse du gentil : l'orage de la persécution disperse les apôtres au milieu des nations infidèles, et y porte avec eux la lumière de l'Evangile. A leur voix, le monde païen se réveille, les nations s'ébranlent, les ténèbres de la superstition commencent à se dissiper. Bientôt l'Orient et l'Occident, l'Asie, l'Egypte, la Grèce, l'Italie, reçoivent l'Evangile : Antioche, Ephèse, Athènes, Corinthe, Thessalonique, Alexandrie, Rome, voient se former dans leur sein des adorateurs en esprit et en vérité. Environ dix ans après la mort de son maître, saint Pierre adresse sa première Epître aux fidèles dispersés du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie. Saint Jean fonde et gouverne les églises de l'Asie mineure. Saint Paul écrit des lettres à celles qu'il a établies dans les villes les plus fameuses de l'Empire : Rome aussi entendra sa voix; il y sera mis dans les fers, mais la parole de Dieu ne sera pas pour cela enchaînée. Pierre y viendra à son tour; c'est là que ce prince du collège apostolique fixera son siège, et il y aura des successeurs dans tous les âges : de là, comme du centre de l'univers chrétien, partira la lumière évangélique; et, par une suite de conquêtes bien différentes de celles de Scipion et de Paul Emile, devenue la capitale d'un empire spirituel sans limites et sans fin, Rome sera véritablement la ville éternelle.

Les apôtres, les disciples immédiats de Jésus-Christ, meurent; mais leur zèle ne meurt pas avec eux : il sortira de leurs cendres, non pas des vengeurs armés pour exterminer leurs ennemis, mais des héritiers généreux de leurs travaux et de leur dévoûment sublime; et que de témoins j'ai à vous citer ici de leurs succès prodigieux! Ce sont Justin, Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Arnobe, Eusèbe, et bien d'autres encore qui furent des personnages célèbres par leur savoir et leurs lumières. Plusieurs d'entr'eux, élevés dans le paganisme, après avoir cultivé la philosophie humaine, finirent par embrasser cette religion qu'ils avoient d'abord dédaignée, et qu'ils voyoient se répandre avec un éclat si rapide dans l'univers.

Environ cinquante ans seulement après la mort de l'évangéliste saint Jean, que disoit saint Justin dans son dialogue avec le Juif Tryphon, que chacun peut lire? Voici ses paroles (1) : « J'en at-
» teste les différens peuples de la terre, Grecs ou
» barbares, ou de toute autre race d'hommes,
» quelles que soient leurs dénominations et leurs
» mœurs, quelle que puisse être leur ignorance
» des arts et de l'agriculture, soit qu'ils habitent
» sous des tentes, soit qu'errans au milieu des dé-
» serts ils transportent leurs demeures dans des
» chariots couverts, il n'existe point de nations
» chez lesquelles on n'ait offert au nom de Jésus-
» Christ des prières au Père et au Créateur de

(1) *Dial. cum Tryph.* n. 117.

» toutes choses. » Et qu'on ne dise pas avec quelques incrédules que c'est là une exagération pompeuse, la saillie d'un écrivain pieux, mais peu exact, qui régloit sa croyance sur ses désirs; il y auroit dans cette réflexion plus de malignité que de solidité. Les chrétiens n'ignorent pas que, dans ce passage de saint Justin, il faut voir une façon de parler semblable à ces expressions bien connues, que la terre entière s'est tue devant Alexandre, que Rome étoit devenue la maîtresse du monde : on sait ce que signifient ces discours reçus parmi les hommes; ils voudront toujours dire qu'Alexandre et Rome ont régné sur de vastes contrées du monde. Eh bien! le discours de saint Justin signifie aussi que déjà, un siècle après la mort de Jésus-Christ, l'Evangile avoit pénétré dans un grand nombre de contrées soit policées soit barbares; et c'est là ce que nous prétendons.

Il sied bien d'ailleurs à l'incrédulité de vouloir obscurcir un fait avoué d'une manière si positive par un auteur contemporain, et dont le témoignage est appuyé de tant d'autres non moins irrécusables! Déjà j'ai cité celui de Clément d'Alexandrie, écrivain du même siècle. Plus tard nous apprenons d'Arnobe et d'Eusèbe (1) que l'Evangile, dans les trois premiers siècles, s'étoit étendu bien au-delà de la domination romaine, chez les Perses, les Parthes, les Scythes, et beaucoup d'autres encore qu'ils ne citent pas.

(1) Arnob. *Adv. Gentes*, lib. II, cap. XII. — Euseb. *Demonst. Evang.* lib. III, cap. V.

Que s'il s'agit de l'empire romain en particulier, je me contente du témoignage de Tertullien (1) : « Nous ne sommes que d'hier, disoit-il, et nous » remplissons tout votre empire, les villes, les îles, » les châteaux, les bourgades, les compagnies, » les camps, les tribus, les décuries, les palais, le » sénat, le barreau; nous ne vous laissons que » vos temples; nous pourrions même, sans armes » et sans révolte, mais par notre séparation seule, » vous combattre. Si, étant une multitude si nom- » breuse, nous allions nous retirer dans quel- » que partie de l'univers, votre domination seroit » confondue de la perte d'un si grand nombre de » citoyens; leur seul éloignement vous puniroit; » vous frémiriez de la solitude où vous laisseroit » ce silence universel, et de la stupeur où resteroit » votre nnivers comme mort. » Je veux, Messieurs, que Tertullien ait été un esprit bouillant, porté à la déclamation; je consens même, si vous voulez, qu'il y ait ici un peu d'exagération oratoire : Tertullien n'étoit pourtant pas un insensé; et quelle folie de sa part, dans un écrit apologétique présenté à tout ce que l'Empire avoit de plus puissant et de plus éclairé, d'énoncer sur l'étendue du christianisme, sur le nombre de ses sectateurs, une chose dont la fausseté eût été sensible à tous les yeux!

Voyez encore, Messieurs, comment le même écrivain s'exprime sur cette matière dans une

(1) *Apolog.* cap. XXXVII.

autre circonstance. Plus d'un siècle avant Constantin, Scapula, gouverneur d'Afrique, étoit porté à la persécution : Tertullien lui adresse un écrit pour l'en détourner; il lui demande de combien de haches et de glaives il n'aura pas besoin pour tant de milliers de victimes de tout rang et de toute dignité qu'il faudra immoler; il fait valoir l'inviolable fidélité des chrétiens, qui n'avoient jamais abusé, pour trahir l'Empire, de leurs forces et de leur nombre; car, dit-il, nous sommes presque la majeure partie de chaque ville, *pars penè major civitatis cujusque* (1).

Je ferai une réflexion décisive, c'est que les anciens apologistes de la religion se sont prévalus en sa faveur de son étonnante propagation, et sont partis de là comme d'un fait très-éclatant, très-notoire, que personne ne contestoit, pour faire sentir qu'elle avoit une force toute divine, toute propre à subjuguer les esprits et à réformer les cœurs.

Malgré cet accord de tous les monumens ecclésiastiques sur la rapidité avec laquelle le christianisme s'est propagé dès les premiers siècles, l'incrédule, sans trop savoir pourquoi, hésite-t-il encore? Eh bien! s'il veut ouvrir les yeux à la lumière, nous avons de quoi l'éclairer par les témoignages les plus positifs de l'antiquité païenne. Je puis citer Tacite, qui nous apprend que, dès l'origine du christianisme, sous Néron, on fut étonné de

(1) *Ad Scapul.* n. 2.

découvrir dans Rome une si grande multitude de chrétiens, *multitudo ingens* (1). Je puis citer Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie: environ soixante ans après les premières prédications des apôtres, il écrivoit à l'empereur Trajan que le christianisme étoit professé par un grand nombre de personnes de tout âge et de toute condition, *omnis ordinis* (2); que ce nouveau culte avoit gagné, comme une contagion, non-seulement les villes, mais les bourgs et les campagnes, en sorte qu'il avoit trouvé les temples des dieux abandonnés. Je puis citer Lampridius (3), auteur païen de la Vie d'Alexandre Sévère : ce prince, favorable aux chrétiens, avoit conçu le dessein de faire bâtir un temple à Jésus-Christ; mais il en fut détourné par les prêtres des faux dieux, qui l'assurèrent que, s'il exécutoit ce projet, tout le monde se feroit chrétien, et que les autres temples seroient déserts : tant les païens entraînés couroient en foule à l'Eglise chrétienne; tant la grande multiplication des chrétiens inspiroit aux prêtres des idoles la crainte de voir le christianisme devenir universel! Je puis citer les édits mêmes des empereurs. Eusèbe, écrivain contemporain, nous a conservé deux édits de Maximin II; le premier est un édit de persécution qu'Eusèbe avoit lu de ses yeux à Tyr, gravé sur une colonne. Le tyran y déploroit les maux de

(1) *Annal.* lib. XV, cap. XLIV.
(2) Plin. lib. X, *Epist.* XCVII.
(3) Lamprid. *in Alex. Sever.* cap. XLIII.

l'Empire, survenus, selon lui, à cause de l'erreur pernicieuse des chrétiens, laquelle, disoit-il, pénétrant dans les esprits, avoit répandu ses ténèbres dans l'univers presque entier, *universum propè dixerim orbem terrarum confusione quâdam oppressit* (1). Le second édit est une lettre de tolérance inspirée par la politique, dans laquelle Maximin rappelle, en commençant, que les empereurs Dioclétien et Maximien s'étoient déterminés à sévir contre le christianisme, voyant que presque tous les hommes abandonnoient le culte des dieux pour se faire chrétiens, *omnes ferè homines relicto deorum cultu* (2). Je vous le demande, Messieurs, tous ces monumens de l'antiquité, soit païenne, soit chrétienne, relatifs aux temps qui ont précédé la conversion de Constantin au christianisme, ne prouvent-ils pas que, même avant le règne de ce prince, les chrétiens étoient en très-grand nombre dans les provinces diverses de l'empire romain? Comment se fait-il que l'écrivain anglais que j'ai particulièrement en vue de réfuter n'ait pas cité, discuté les témoignages que je viens de rappeler? S'il ne les a pas connus, c'est un juge sans lumières; si, les connoissant, il n'en a pas fait usage, c'est un historien sans fidélité. Avec plus de réflexion, auroit-il osé dire qu'avant la conversion de Constantin, l'Empire ne comptoit de chrétiens que la vingtième partie de

(1) *Hist. Eccles.* lib. IX, cap. VII.
(2) *Ibid.* cap. IX.

ses habitans? Sur cela, il se livre aux plus vagues, aux plus fausses conjectures : je vais en donner des exemples.

Notre historien est porté à croire qu'au milieu du troisième siècle, la population de la ville de Rome étoit d'un million au moins d'habitans, et d'après la description du clergé romain de cette époque, que nous trouvons dans une lettre du pape saint Corneille, il présume qu'il ne devoit se trouver dans Rome qu'environ cinquante mille chrétiens, ce qui fait le vingtième de la population ; mais, s'il avoit lu cette lettre toute entière, il y auroit vu que la multitude des chrétiens y étoit immense et comme innombrable, *immenso et penè innumerabili populo* (1); ce sont les propres paroles de ce pontife. Si, comme on le prétend, Rome, vers le milieu du troisième siècle, n'eût compté dans sa population qu'un vingtième de chrétiens, il falloit que, cinquante ans plus tard, et toujours avant la conversion de Constantin, l'Evangile y eût fait des progrès véritablement prodigieux; car, suivant le témoignage formel d'Eusèbe, auteur contemporain, le tyran Maxence affecta, dans les commencemens, de paroître chrétien, pour plaire au peuple de Rome (2).

Mais voici le principal argument de l'écrivain anglais. Suivant lui, vers la fin du quatrième siècle, la célèbre ville d'Antioche renfermoit en-

(1) Euseb. *Hist. Eccles.* lib. VI, cap. XLIII.
(2) Euseb. *Hist. Eccles.* lib. VIII, cap. XIV.

viron cinq cent mille habitans; et il prétend, d'après un passage de saint Chrysostôme, qu'elle ne comptoit que cent mille chrétiens, ce qui fait le cinquième de la population. Toutefois, dit-il, au sein des grandes cités qui avoient reçu l'Evangile dans l'origine, la religion avoit dû s'étendre avec plus de facilité et d'une manière plus rapide que dans le reste des villes moins considérables, dans les bourgs et les campagnes : aussi, poursuit l'auteur, le calcul le plus favorable que l'on puisse tirer de cet exemple ne nous permet pas de supposer que, de tous les sujets de l'empire, il se soit enrôlé plus de la vingtième partie sous la bannière de la croix, avant la conversion importante de Constantin.

Voyons ce qu'il faut penser de tous ces calculs. Je ne contesterai pas sur la population d'Antioche; je crois devoir aussi vous épargner la discussion du passage de saint Chrysostôme, dont s'appuie notre incrédule; passage que probablement il n'avoit pas examiné, et dont il n'a pas saisi le véritable sens. Je viens à un point décisif : Julien, que sa conduite a fait surnommer l'Apostat, avoit vécu avant saint Chrysostôme; or il est démontré que, déjà au temps même de cet empereur, la ville d'Antioche, loin de ne compter de chrétiens que le cinquième de ses habitans, étoit presque toute chrétienne. En effet, l'histoire atteste que Julien, se trouvant à Antioche, fut également confondu et indigné de la trouver opposée au culte des dieux dont il vouloit être le restaurateur : surtout il ne

lui pardonnoit pas les railleries sanglantes qu'elle se permettoit de faire sur son goût bizarre pour l'idolâtrie. Alors que fait-il? Cachant son dépit sous le manteau de sa philosophie, il se venge d'Antioche par une satire que nous avons encore, connue sous le nom de *Misopogon*. C'est là qu'adressant la parole aux habitans, il leur dit : « Vous » révérez le Christ à la place d'Apollon et de Ju- » piter..... Je sais que j'ai déplu à la plupart d'en- » tre vous, ou même à presque tous, au sénat et » aux riches; car la plus grande partie du peuple, » ou plutôt tout le peuple de la ville, ayant ab- » juré le culte des dieux, est chagrin de voir que » j'y suis attaché. » Je vous le demande, Messieurs, qui faut-il croire sur l'état du christianisme à Antioche, ou d'un écrivain de nos jours qui fait des conjectures et des calculs hasardés, ou de Julien témoin oculaire et parfaitement instruit de ce qu'il avance? Aussi le savant et judicieux Fleury, dans son histoire, a-t-il dit : « Julien, voyant An- » tioche toute chrétienne, la prit en aversion. »

Je ne terminerai pas cette discussion sans faire observer que nos incrédules ne sont pas ici d'accord. Il en est plusieurs, parmi eux, qui n'ont pas cru à la sincérité de la conversion de Constantin ; ils ont prétendu qu'elle étoit l'ouvrage de la politique, qu'il n'avoit cherché, en se déclarant pour le christianisme, qu'à mettre les chrétiens dans son parti : et toutefois quelle eût été sa politique, si, comme le veut l'écrivain anglais, les dix-neuf vingtièmes de l'Empire étoient encore païens? Ap-

prenons donc, Messieurs, à nous défier de ces écrivains téméraires qui nous vantent leurs lumières, et ne répandent que les ténèbres; qui n'affectent une grande indépendance d'opinions que pour tomber dans de pitoyables erreurs, et ne se parent des dehors d'une critique éclairée que pour avoir la ridicule audace de contester les faits les mieux avérés de l'histoire. Dans le savant discours qu'il a mis à la tête de son *Dictionnaire des Hérésies*, Pluquet a dit en propres termes : « Les » chrétiens faisoient la plus grande partie de l'Em» pire. » Nous ne prétendons rien articuler de précis sur cette matière : nous nous bornons à dire que, même sous les empereurs païens, la religion chrétienne avoit fait des progrès immenses dans les différentes contrées de l'Empire, sans parler des peuples placés hors de la domination romaine, au milieu desquels elle s'étoit établie.

Voyons maintenant ce que sa propagation a d'étonnant aux yeux de tout homme sans passion et sans préjugés.

En consultant l'histoire, l'expérience et le cœur humain, on découvre aisément par quels moyens les personnages célèbres qui ont paru sur la terre ont pu réussir dans leurs desseins. Il est des ressorts qui, mis en jeu par des mains habiles, ont une action puissante sur l'espèce humaine : on la subjugue par la force, on la dirige par la politique, on l'entraîne au cri de la liberté, on l'attire par l'appât des plaisirs et des biens de la terre,

on l'éblouit par l'éclat du talent et du savoir; tels sont les moyens humains de succès. C'est par eux que les philosophes anciens ont formé des écoles, que les législateurs ont maîtrisé l'esprit des peuples, que les conquérans les ont vaincus, que Mahomet en particulier a fondé sa religion et son empire. Mais, si aucune de ces ressources humaines n'avoit contribué à l'établissement du christianisme, ne seroit-il pas raisonnable de penser qu'il y a eu ici quelque chose de surnaturel et de divin?

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, je vais faire une supposition qui vous frappera peut-être, si c'est pour la première fois qu'elle vient se présenter à votre esprit. J'oserai prêter à Jésus-Christ des paroles qui ne sont jamais sorties de sa bouche sacrée; mais on sait avec quelle aimable condescendance il conversoit avec les hommes, il répondoit à leurs questions, il entroit dans une sorte de discussion avec eux sur les titres de sa mission divine; et, si la supposition que je vais hasarder fait ressortir davantage sa gloire et sa puissance, j'espère qu'on voudra bien me la pardonner.

Me transportant par la pensée aux temps anciens où toutes les nations étoient idolâtres, je suppose qu'au moment où Jésus commence de parcourir la Judée, pour y annoncer sa religion, il est rencontré par un philosophe très-versé dans toutes ces connoissances que le monde estime; je suppose que Jésus ait avec ce philosophe la con-

versation suivante : — Quel est, demande le philosophe à Jésus, quel est votre dessein en parcourant ainsi les villes et les bourgs de la Judée, pour enseigner au peuple une doctrine nouvelle? — Mon dessein, répond Jésus, est de réformer les mœurs de toute la terre, de changer la religion de tous les peuples, de détruire le culte des dieux qu'ils adorent, pour faire adorer le seul Dieu véritable; et, quelque étonnante que paroisse mon entreprise, j'affirme qu'elle réussira.

— Mais êtes-vous plus sage que Socrate, plus éloquent que Platon, plus habile que tous les beaux génies qui ont illustré Rome et la Grèce? — Je ne me pique pas d'enseigner la sagesse humaine; je veux convaincre de folie la sagesse de ces sages si vantés, et la réforme qu'aucun d'eux n'eût osé tenter dans une seule ville, je veux l'opérer dans le monde entier par moi ou par mes disciples.

— Mais du moins vos disciples, par leurs talens, leur crédit, leurs dignités, leurs richesses, jetteront un si grand éclat, qu'ils effaceront le portique et le lycée, et qu'ils pourront aisément entraîner après eux la multitude. — Non, mes envoyés seront des hommes ignorans et pauvres, tirés de la classe du peuple, issus de la nation juive, qu'on sait être méprisée de toutes les autres; et cependant c'est par eux que je veux triompher des philosophes et des puissances de la terre, ainsi que de la multitude.

— Mais il faudroit du moins que vous pussiez

compter sur des légions plus invincibles que celles d'Alexandre ou de César, qui portassent devant elles la terreur et l'épouvante, et disposassent les nations entières à tomber à vos pieds. — Non, rien de tout cela n'entre dans ma pensée. J'entends que mes envoyés soient doux comme des agneaux, qu'ils se laissent égorger par leurs ennemis, et je leur ferois un crime de tirer l'épée pour établir le règne de ma loi.

— Mais vous espérez donc que les empereurs, que le sénat, que les magistrats, que les gouverneurs de provinces favoriseront de tout leur pouvoir votre entreprise? — Non, toutes les puissances s'armeront contre moi, mes disciples seront traînés devant les tribunaux, ils seront haïs, persécutés, mis à mort; et, pendant trois siècles entiers, on s'efforcera de noyer dans des flots de sang ma religion et ses sectateurs.

— Mais qu'aura-t-elle donc de si attrayant cette doctrine, pour attirer à elle toute la terre? — Ma doctrine, réplique Jésus, portera sur des mystères incompréhensibles. La morale en sera plus pure que celle qu'on a enseignée jusqu'ici; mes disciples publieront de moi que je suis né dans une crêche, que j'ai mené une vie de pauvreté et de souffrances, et ils pourront ajouter que j'ai expiré sur une croix, car c'est par ce genre de supplice que je dois mourir. Tout cela sera hautement publié, tout cela sera cru parmi les hommes; et c'est moi qui vous parle, que la terre doit adorer un jour.

— C'est-à-dire, répond enfin le philosophe avec un ton de pitié, que vous prétendez éclairer les sages par des ignorans, vaincre les puissances par des hommes foibles, attirer la multitude en combattant ses vices, vous faire des disciples en leur promettant des souffrances, des mépris, des opprobres et la mort; détrôner tous les dieux de l'Olympe, pour vous faire adorer à leur place, vous qui devez être, dites-vous, attaché à une croix, comme un malfaiteur et le plus vil des esclaves. Allez, votre projet n'est qu'une folie; bientôt la risée publique en fera justice. Pour qu'il réussît, il faudroit refondre la nature humaine, et certes la réforme du monde moral, par les moyens que vous me proposez, est aussi impossible que la réforme de ce monde matériel; et, plutôt que de croire au succès de votre entreprise, je croirois que vous pouvez, d'un mot, ébranler la terre et faire tomber du firmament le soleil et les étoiles.

Voilà, Messieurs, comme je me figure qu'auroit pensé et parlé un philosophe à qui Jésus eût communiqué le dessein de convertir le monde païen au christianisme; et sans doute le succès étoit tellement impossible, à ne consulter que la raison humaine, que toute la sagesse eût été en apparence du côté du philosophe. Eh bien! ce qui étoit humainement impossible est précisément ce qui est arrivé; la sagesse humaine a été confondue, toutes les idées ordinaires ont été bouleversées; la folie de la croix a triomphé de l'univers : et voilà

l'immortel monument de la divinité du christianisme. Et maintenant vous comprendrez cette singulière et mémorable parole d'un savant écrivain : « Seigneur, si, en m'attachant au christianisme, » je me trompe, c'est vous-même qui m'avez » trompé ; car il est marqué à des traits que votre » main seule pouvoit lui imprimer : » *Domine, si error est, à te decepti sumus.*



LA RELIGION CHRÉTIENNE

PROUVÉE PAR LES MERVEILLES

DE SON ÉTABLISSEMENT;

DISCOURS PRÊCHÉ DEVANT LE ROI, LE JOUR DE LA PENTECÔTE DE L'ANNÉE 1817.

Accipietis virtutem Spiritûs sancti supervenientis in vos, et eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæa et Samaria, et usque ad ultimum terræ.

Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. *Aux Actes des Apôtres*, c. 1, ℣. 8.

SIRE,

Lorsque Jésus-Christ parut sur la terre, il y a dix-huit siècles, toutes les nations, soit policées, soit barbares, à l'exception d'une seule, celle des Juifs, étoient plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie. La religion païenne n'étoit, il est vrai, qu'un amas de grossières erreurs, qui ne pouvoit soutenir les regards d'une raison éclairée; mais néanmoins

elle avoit pour elle tout ce qui étoit capable de lui assurer, ce semble, à jamais les affections et les hommages des peuples. Profondément enracinée par l'habitude, soutenue de tout le poids de l'antiquité, appuyée de toute l'autorité des lois, embellie de toute la pompe des fêtes, des charmes de la poésie, des jeux et des plaisirs du théâtre, défendue par le zèle intéressé des pontifes et des prêtres des faux dieux, combien l'idolâtrie étoit-elle encore agréable et chère à cette nature foible et corrompue, dont elle flattoit tous les penchans! C'est pourtant au milieu de ce chaos de superstitions et de vices, que Jésus-Christ envoie ses disciples porter la lumière; c'est devant ces nations égarées dans les voies du mensonge et de l'iniquité, que les apôtres doivent rendre témoignage à la sainteté, à la doctrine, aux merveilles de leur divin maître : *eritis mihi testes usque ad ultimum terræ.* Quel dessein que celui de changer la religion, les mœurs, les habitudes, les usages du monde païen; et cela par la prédication de quelques hommes obscurs qui n'ont reçu en partage que l'ignorance et la grossièreté! Quelle force dans les obstacles! quelle foiblesse dans les moyens! quelle apparente impossibilité de tout succès! et, si l'entreprise réussit, quelle merveille!

Que la religion se soit établie au milieu des nations païennes avec la plus étonnante rapidité; que, même avant la conversion de Constantin, elle eût fait des progrès immenses parmi les peuples divers alors connus, et en particulier au milieu des

provinces de l'empire romain, c'est un fait qui nous est garanti par les monumens les plus irrécusables, soit de l'antiquité profane, soit de l'antiquité chrétienne : aussi tous les apologistes de la religion qui ont paru dans les premiers siècles ont supposé cette merveilleuse propagation de l'Evangile comme un fait éclatant, notoire, que personne ne contestoit, pour faire sentir que ses triomphes, si rapides sur les esprits et les cœurs des peuples païens, déceloient en elle une force toute divine. Non, on ne sauroit voir dans la fondation du christianisme une de ces révolutions amenées par les passions humaines, et qui changent de temps en temps la face des peuples.

Dans ce jour anniversaire de la naissance de l'Eglise chrétienne, faisons voir que Dieu seul a pu la fonder, et montrons combien sont frivoles les explications que les incrédules ont données de son établissement. Implorons, avant tout, l'Esprit de lumière et de vérité, par l'entremise de celle qui en reçut la plénitude. *Ave, Maria.*

Oui, mes frères, le spectacle le plus étonnant que présente l'histoire du genre humain depuis son origine, c'est celui de la religion chrétienne, luttant dans sa naissance contre toutes les erreurs et tous les vices ensemble, dissipant par sa lumière les ténèbres du paganisme, faisant germer les vertus les plus pures au sein même de la corruption la plus profonde, se jouant de la subtilité des sophistes comme de l'ignorance de la multitude,

nétrant, par les seules armes de la persuasion, chez les nations les plus barbares comme chez les plus policées, étendant son empire de toutes parts, malgré les résistances de tous les préjugés et de toutes les passions déchaînés contre elle, jusqu'à ce qu'enfin, après trois cents ans de combats et de victoires, elle aille s'asseoir triomphante avec Constantin sur le trône des maîtres du monde. Mais par quelle cause s'est opéré ce merveilleux changement? A ce sujet, nous adresserons aux incrédules un raisonnement dont le fonds appartient à saint Augustin. Voulez-vous que la religion se soit établie par le secours des miracles racontés dans nos livres saints et dans les premiers monumens de l'antiquité chrétienne, ou bien voulez-vous qu'elle se soit établie sans le secours de ces miracles? choisissez. Si ces miracles ont été réellement opérés par Jésus-Christ, par ses apôtres et leurs premiers disciples, qu'hésitez-vous donc à tomber aux pieds d'une religion que vous voyez marquée d'un scêau tout divin? Direz-vous que ces miracles ne sont que des fables? Certes vous ébranlez par cela seul tous les fondemens de l'histoire; vous vous condamnez à ne rien croire des récits historiques de l'antiquité; car où trouverez-vous des faits mieux attestés que ceux de Jésus-Christ et de ses disciples? Mais je vous accorde pour un moment ce que vous voulez; et, si la religion s'est établie sans le secours des miracles, vous allez être forcés de convenir que son établissement seul est le plus grand de tous les miracles. De quelque côté que j'envisage la religion,

soit dans la personne de ceux qui l'ont annoncée les premiers, soit dans la doctrine qu'elle enseigne, soit dans l'époque où elle a paru, je trouve que, dès l'origine, elle avoit tout contre elle, qu'elle n'avoit rien pour elle; en sorte qu'elle auroit dû succomber et périr, si elle n'avoit été soutenue par une main toute divine.

Je dis d'abord que la religion chrétienne avoit contre elle ses propres fondateurs. Jésus-Christ a formé le dessein de réformer le monde païen par ses disciples; mais où ira-t-il prendre les ambassadeurs qu'il doit députer vers les peuples et les rois? Ira-t-il les choisir dans le sénat de Rome ou dans l'aréopage, dans le portique ou le lycée, ou parmi les princes de la synagogue? Il semble que, pour une entreprise aussi extraordinaire, il faudroit des hommes à qui une naissance illustre, une éducation distinguée, les lumières, les talens oratoires, l'expérience des affaires, pussent donner un grand empire sur l'esprit des peuples. On aime à voir une doctrine annoncée par des hommes d'un ordre supérieur; elle peut se répandre à l'abri d'un grand nom; une haute réputation de talent, de savoir, peut imposer à la multitude et même aux sages: mais l'ignorance du docteur décrie sa doctrine, et l'on rougit de se faire le disciple d'un maître qu'on méprise. Eh bien! les envoyés de Jésus ne sont ni des docteurs juifs, ni des philosophes habiles, ni des orateurs polis, ni des savans versés dans les secrets de la politique: ce sont des hommes sans lettres, sans éducation, sans crédit, sans

chesses, sans puissance, sans aucun de ces avantages qui séduisent et entraînent les esprits. Nous, chrétiens, nous voyons les apôtres à travers dix-huit siècles de vénération et d'hommages rendus à leur mémoire; nous croyons qu'ils étoient revêtus d'une puissance surnaturelle pour établir l'Evangile : mais les incrédules ne reconnoissent dans les apôtres aucun don miraculeux; dès-lors il faut les voir dépouillés de cet éclat et de cette gloire toute céleste qui, suivant nous, imprimoient à leur ministère le sceau de la Divinité même. Or que sont-ils, quand on les réduit à leurs qualités naturelles? Ce sont des hommes très-communs, dont plusieurs, pêcheurs de profession, ne connoissent que leur barque et leurs filets; grossiers, ignorans, comme ceux qui habitent les bords de nos fleuves, moins adroits peut-être et moins rusés. Voilà pourtant ceux qui ont entrepris la conquête du monde, la réforme des peuples païens, et qui commencent avec le succès le plus éclatant cette révolution morale et religieuse qui s'est perpétuée d'âge en âge, de nation en nation, et qui continue encore tous les jours. Avouons de bonne foi qu'il y a ici quelque chose de bien opposé à toutes les idées humaines.

Et qu'on ne cherche pas à se faire illusion par des parallèles faux ou ridicules. Ainsi, que des factieux, sortis de la lie même du peuple, réussissent à exciter une émeute, à former une bande séditieuse, une sorte de secte passagère, libertine ou féroce, cela peut être; mais ce succès éphémère,

fruit manifeste de la violence, de la volupté, de toutes les passions, qu'a-t-il de commun avec la conversion du monde païen, de tant de cités et de peuples opposés de mœurs, d'intérêts et de langage; conversion opérée par des hommes qui, loin de flatter les passions, les combattent, et qui, loin d'user de violence, ne respirent que paix et douceur? Ainsi encore, que Mahomet, tenant d'une main la coupe du plaisir, et de l'autre le glaive homicide pour abattre ce qu'il ne peut séduire, forme en des contrées vouées à l'ignorance une religion informe, grossière, voluptueuse, ce n'est là qu'un évènement produit par des causes humaines, et l'empire du faux prophète de la Mecque est seulement une preuve frappante de ce que peut le génie aidé de la ruse, des passions et de la force des armes. Mais, comme l'a très-bien fait observer Pascal, en répondant à une objection qu'on n'a pas eu honte de reproduire cent fois depuis, « Jésus-Christ » et Mahomet ont pris des voies et des moyens si » opposés, que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-» Christ auroit dû échouer, et le christianisme » périr, s'il n'eût été soutenu par une force toute » divine (1). »

Le christianisme naissant avoit donc contre lui ses propres fondateurs; c'étoient des hommes ignorans, méprisables en apparence, que devoit repousser naturellement un monde superbe et dédaigneux.

J'ai dit, en second lieu, qu'il avoit contre lui

(1) *Pensées*, chap. XVII, n. 7.

sa propre doctrine. Aujourd'hui que, d'après les impressions de l'enfance, de l'éducation et des habitudes, nous sommes familiarisés avec la doctrine chrétienne, avec ses mystères, avec sa morale et ses pratiques, et que nous la voyons entourée des hommages de tant de siècles et de tant de nations, nous ne pouvons bien sentir combien elle dut paroître révoltante dans son origine : il faut se transporter par la pensée à cette époque où, pour la première fois, elle fut annoncée aux hommes. La religion se présente à eux avec des dogmes incompréhensibles, qui choquent une raison fière et curieuse, qui s'éloignent de toutes les idées universellement reçues, qui heurtent de front les croyances et les préjugés les plus fortement enracinés sur la terre entière. Les Juifs sont dans l'attente d'un Messie puissant et magnifique; la pompe de leurs oracles sembloit justifier leurs espérances ambitieuses, et voilà que, contre leurs désirs, on leur annonce un Messie pauvre, crucifié, mis à mort par le conseil suprême de la nation, par les prêtres et par les docteurs de la loi : pour eux quelle doctrine!

Mais combien dut-elle paroître plus révoltante encore aux païens! Leur religion est commode, riante, voluptueuse; c'est celle de leurs pères, de leur patrie, de leur enfance, des magistrats, de l'autorité publique, du monde entier : et voilà que quelques inconnus veulent détruire tous les objets de leur culte et de leurs adorations, renverser leurs autels, abolir leurs fêtes et leurs so-

lennités, les arracher à leurs habitudes, à leurs antiques croyances, qui ont pour eux tant de charmes; et cela pourquoi? pour leur faire recevoir une religion de privations et de souffrances, qui les expose à la perte de leur liberté, de leurs biens et de leur vie, et pour leur faire adorer un personnage mis à mort dans la Judée : quoi de plus révoltant à leurs yeux? Et quelle est donc cette force invincible qui a pu triompher chez les païens de toutes les résistances de la nature? Le monde idolâtre est en possession de vivre au gré de ses désirs; ses passions sont ses dieux; les penchans les plus déréglés de la nature, et les vices qu'ils inspirent, ne sont pour les païens que des douceurs innocentes : et voilà que des réformateurs sans autorité viennent leur demander le sacrifice des objets de leurs plus chères affections, prétendant régler en tout leurs discours, leurs actions, et jusqu'à leurs pensées : avec quelle violence le cœur devoit-il se soulever naturellement contre un joug si accablant, si intolérable à sa foiblesse!

Être modeste jusqu'à l'humilité, charitable jusqu'à aimer ses ennemis, doux jusqu'à pardonner les injures, patient jusqu'à éviter le murmure, détaché jusqu'à préférer l'indigence à l'injustice, chaste jusqu'à condamner la pensée réfléchie, fidèle à la loi jusqu'à mourir pour elle, ce sont là des vertus que le paganisme connoissoit peu en théorie, bien moins encore dans la pratique, que les sages ne savoient pas inspirer, et que l'Evangile fit éclore au sein des cités même les plus dépravées de

l'empire romain, dans les régions les plus incultes comme les plus polies, et qu'il rendit communes et populaires. Non, dans ces temps de l'antiquité chrétienne, qu'on ne cherche les disciples de l'Evangile, ni dans les fêtes bruyantes et licencieuses de Bacchus, ni dans les temples et les bosquets consacrés à la volupté, ni dans ces cirques où coule à grands flots le sang humain pour le plaisir d'un peuple barbare, ni dans ces théâtres où l'on célèbre l'amour profane et les passions criminelles : les idolâtres convertis à l'Evangile semblent avoir changé de nature, ce sont des hommes nouveaux. Comment le monde païen, s'éveillant de la longue ivresse des passions et des plaisirs, a-t-il été assez docile pour subir et porter le joug des maximes chrétiennes? C'est ici le cas de dire avec Bossuet (1) : « La croix a triomphé des cœurs, et j'estime plus » glorieux d'avoir remporté une si belle victoire, » que d'avoir troublé l'ordre de l'univers, parce » que je ne vois rien dans tout l'univers de plus » indocile, ni de plus fier, ni de plus indomptable » que le cœur de l'homme. »

La religion avoit donc contre elle sa propre doctrine; humiliante pour l'esprit, révoltante pour le cœur, elle devoit naturellement être repoussée par l'orgueil et la sensualité.

J'ai dit, en troisième lieu, qu'elle avoit contre elle l'époque même où elle parut sur la terre. Si le christianisme avoit été annoncé dans des temps

(1) Ier Serm. *pour l'Exalt. de la Croix*, Ier p.

d'ignorance et de barbarie, les incrédules n'auroient pas manqué de se prévaloir de cette circonstance pour expliquer son établissement et ses vastes conquêtes au milieu du paganisme; mais on sait qu'il parut dans le siècle d'Auguste, à une époque où les lumières éclairoient l'Europe et l'Asie; jamais le goût des sciences, des lettres et des arts, n'avoit été plus universellement répandu. Or que n'avoit pas à craindre la religion? Quels combats n'eut-elle pas en effet à soutenir de la part de cette multitude de philosophes, de rhéteurs et de beaux esprits, dispersés dans toutes les contrées de l'Orient et de l'Occident? Si, après dix-huit siècles de gloire et de triomphe, qui devoient, ce semble, la mettre à l'abri de toute insulte, on a vu de nos jours des légions de sophistes s'armer et se soulever contre la religion chrétienne, quels efforts ne durent pas faire contre elle, dans sa naissance, ce qu'il y avoit d'esprits plus subtils, plus orgueilleux, plus esclaves de leurs passions?

Pour nous persuader que les temps de sa naissance lui étoient favorables, on a imaginé de dire que l'idolâtrie étoit dans la décadence, que les peuples avoient une secrète disposition à l'abandonner, et que les philosophes en étoient plus que jamais désabusés. Il y a dans cette observation quelque chose de bien irréfléchi, de bien chimérique, de bien démenti par l'histoire. On dit que le paganisme étoit sur son déclin; mais l'histoire atteste que, pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, tous les empereurs romains sans exception

professèrent l'idolâtrie, et la défendirent comme la religion publique de l'Etat; que, pendant ces trois siècles entiers, les chrétiens furent persécutés précisément à cause de leur aversion pour le paganisme; que, pendant ces trois siècles, ils furent poursuivis comme des impies, accusés d'irriter les dieux en désertant leurs autels, et d'attirer ainsi sur l'Empire les fléaux qui le désoloient. On dit que les philosophes étoient désabusés de l'idolâtrie; sans doute ils n'y croyoient pas comme la multitude, mais ils avoient pour maxime de respecter les cultes établis, et de ne pas toucher aux superstitions populaires, qu'ils fussent désabusés ou non. Les uns faisoient un mélange bizarre de judaïsme, de christianisme et de fables païennes; les autres, tels que les Celse, les Julien, les Porphyre, les Hiéroclès, épuisèrent contre le christianisme tout ce qu'ils avoient de science et d'esprit. Après son apostasie, quels efforts ne fit pas Julien pour anéantir la religion du Christ, et relever celle des dieux du paganisme! et ne sait-on pas combien il trouva de sophistes qui, loin de se montrer désabusés, secondèrent de tout leur pouvoir son entreprise?

D'ailleurs, il faut bien le remarquer, et cette remarque est décisive, autre chose étoit pour les philosophes de reconnoître la vanité des idoles et des croyances populaires, autre chose étoit d'embrasser le christianisme. Après le règne d'Auguste, il y eut dans les mœurs une mollesse, dans les ames une dégradation, dans les écoles de philosophie un esprit d'orgueil, d'impiété, d'épicurisme, qui étoient

bien loin d'être favorables à la simplicité, à la sainteté, à la sévérité de la doctrine évangélique; le philosophe pouvoit ne pas être idolâtre, sans pour cela devenir chrétien. Souvent le sauvage est moins éloigné de l'Evangile que le bel esprit indifférent; la simplicité de l'ignorant est bien plus accessible à la vérité que l'orgueil du sophiste; et, quand la corruption du bel esprit se trouve fortifiée par celle du cœur, quel obstacle à la croyance de ces hautes vérités qui captivent la raison, et qui ne font grâce à aucune passion! Oui, de l'idolâtrie qu'on ne professe pas aussi grossièrement que le vulgaire, au christianisme que l'on embrasse, que l'on pratique jusqu'à mourir pour lui, l'intervalle est immense; et cet intervalle, que les sages mêmes, que les magistrats, que les riches et les heureux du siècle l'aient franchi à la voix de quelques Juifs obscurs et méprisés, voilà ce qui étonne, voilà ce qu'on n'expliquera jamais par des causes purement humaines.

Disons donc que la religion chrétienne ne trouva, ni dans les lumières de ses fondateurs, ni dans les attraits de sa doctrine, ni dans les circonstances du temps de son origine, le moyen de s'établir : elle n'eut pour elle rien de ce qui fait réussir les entreprises humaines; au contraire, préjugés de l'esprit, passions du cœur, force des habitudes, autorité de l'exemple, politique des gouvernemens, tout étoit contre elle. Comment a-t-elle donc pu s'établir? Il falloit ici ou des miracles, ou une opération secrète dans les ames de la

part de celui qui s'appelle, dans nos livres saints, le *Père des lumières* comme *le Dieu des vertus*. L'Évangile a triomphé du monde païen, et ce triomphe seul est le monument éternel de sa divinité.

Mais, pour vous en convaincre de plus en plus, montrons combien sont frivoles les explications que les incrédules ont données de son établissement.

Les incrédules n'ont rien oublié pour obscurcir la gloire qui revient au christianisme de son merveilleux établissement. Déjà nous avons été au-devant de quelques-unes de leurs frivoles observations; mais il importe au triomphe de l'Évangile de discuter encore davantage les explications que les incrédules prétendent donner de son étonnante propagation. Ils nous disent sérieusement que l'Évangile, par sa nouveauté seule, dut exciter vivement la curiosité publique, et se faire des partisans; qu'un enthousiasme irréfléchi, s'étant emparé d'abord de quelques esprits plus exaltés, se répandit bientôt de toutes parts; qu'une fois la secte des chrétiens établie dans quelques lieux, elle dut ses accroissemens rapides au fanatisme, et ses vertus à l'esprit de parti : et que ne pouvoient pas d'ailleurs sur les hommes les menaces terribles et les promesses magnifiques de la vie future dont la prédication de l'Évangile étoit accompagnée! Tel est le langage de l'incrédulité; vaine ressource pour expliquer ce qui est inexplicable par des causes humaines. Reprenons.

Je n'ignore pas que la nouveauté a par elle-

même des attraits; mais je sais aussi qu'une doctrine, quoique nouvelle, ne fait aisément des prosélytes qu'autant qu'elle s'allie avec les goûts et les inclinations de ceux à qui elle est annoncée. Le cœur se persuade volontiers ce qu'il aime; mais il se roidit contre des maximes qui le contrarient. Voulez-vous entraîner la multitude? flattez ses penchans. Voulez-vous l'aliéner? combattez ses vices. Le mensonge n'est agréable qu'autant qu'il flatte; on peut dans certains momens être épris des beautés d'une morale pure; mais, si on l'aime dans la spéculation, on est bien tenté de la repousser dans la pratique; on la veut pour les autres beaucoup plus que pour soi-même. On peut être crédule pour des choses indifférentes qui n'imposent aucun devoir; mais les maximes qui commandent des sacrifices pénibles trouvent toujours dans le cœur une résistance secrète. Que les hommes avides de nouveautés se laissent prendre à celles qui sont flatteuses et commodes, qui promettent la licence et l'impunité, c'est là une chose naturelle et très-ordinaire; mais que, sans motifs, sans examen, malgré tous les préjugés et toutes les passions, contre tous leurs intérêts, ils embrassent une religion qui les oblige à la vertu la plus pure, qui les expose sans cesse à de nouvelles peines, à de nouveaux dangers, c'est là un genre de séduction dont il n'y a pas d'exemple.

On voudroit voir dans la conversion des païens à l'Évangile l'effet de je ne sais quel enthousiasme irréfléchi. Ainsi, suivant les incrédules, à

la voix de quelques Juifs, une espèce de délire pieux auroit poussé les païens à quitter une religion aussi douce, aussi commode que le paganisme, pour embrasser une religion qui étoit aussi opposée que le christianisme à tous leurs penchans; et ce délire se seroit emparé, non pas de quelques villes et de quelques bourgades, mais de toutes les provinces de l'empire romain, des peuples civilisés comme des peuples barbares, des contrées les plus opposées de mœurs, de caractère comme de langage; et ce délire auroit agité non-seulement quelques têtes plus exaltées, mais encore les esprits les plus calmes, la vieillesse comme le jeune âge, les magistrats comme le peuple, les savans comme les ignorans; et ce délire ne se seroit pas borné à un petit nombre d'années, mais il auroit duré pendant trois siècles entiers; et ce délire auroit enfin abouti à épurer les mœurs, à détruire des superstitions impures et cruelles, à rendre les hommes plus éclairés et meilleurs, à former de toutes parts des pères plus vertueux, des enfans plus soumis, des époux plus fidèles, des maîtres plus justes, des magistrats plus intègres. On connoît l'hommage que Pline le Jeune, dans sa fameuse lettre à Trajan (1), a rendu aux vertus des chrétiens de son temps. Certes un délire qui réunit tous ces caractères à la fois, qui régénère ainsi l'espèce humaine, ressemble beaucoup à la plus haute sagesse; et, vous le voyez, le reproche

(1) *Epist.* lib. X, Ep. XCVII.

de délire tombe bien moins ici sur les premiers chrétiens que sur leurs accusateurs.

On ose les qualifier de fanatiques : mais les fanatiques ont quelque chose de sombre et de farouche; leur zèle est violent et sanguinaire; la flamme et l'épée sont pour eux des moyens de succès et de conquête; ils méditent des vengeances et des forfaits au nom du ciel, ils les poursuivent et les consomment par conscience et sans remords : voilà le fanatisme, ou bien, quand on prononce ce mot, on ne s'entend pas soi-même. Or, à ces traits de noire fureur, comment reconnoître les premiers fidèles, eux qui ne respiroient que paix, que charité, qu'oubli des injures, qui ne savoient que souffrir et mourir en pardonnant à leurs bourreaux? Sans doute ils étoient zélés pour la propagation de la foi; ils ne voyoient pas avec indifférence les erreurs et les vices du paganisme; ils se sentoient prêts à tout sacrifier, même la vie, s'il le falloit, pour conquérir des ames à Jésus-Christ; mais, pour étendre son empire, ils ne connoissoient d'autres armes que celles de la persuasion, de la patience et de la prière; ils savoient verser leur sang, mais non celui de leurs ennemis. Voit-on dans leur conduite quelque chose qui sente l'emportement et la haine? Où sont les païens que, par fanatisme, ils aient immolés à leur religion? où sont les Césars persécuteurs dont ils aient tramé la ruine? où sont les contrées qu'ils aient parcourues, le fer à la main, pour établir le règne de l'Évangile? Tout cela est inoui dans les annales

des trois premiers siècles de l'Eglise, les seuls dont nous parlons en ce moment; et ici encore je ne vois de fanatisme que dans la haine aveugle de leurs détracteurs.

Si l'on ne peut se défendre de quelque sentiment d'admiration pour les vertus des églises naissantes, on voudroit en affoiblir le prix en essayant de les expliquer par l'intérêt qu'avoient les chrétiens à se faire une bonne réputation, à gagner l'estime publique, en un mot, par l'influence de l'esprit de parti; mais, dans la réalité, quoi de plus vague et de plus insignifiant? L'esprit de parti donne l'apparence des vertus, plutôt que des vertus réelles; il peut bien quelquefois réformer les dehors de l'homme, mais il ne change pas le cœur; il y laisse vivre l'orgueil tout entier, ne fait que couvrir les passions d'un masque qu'elles jettent bien souvent pour se montrer à découvert et dans tous leurs excès. L'esprit de parti peut inspirer quelques actions d'érlat, quelques sacrifices d'ostentation; mais la fidélité constante aux devoirs les plus obscurs, cette suite d'actions simples et modestes de tous les jours et de tous les momens, il n'y a qu'une religion sincère qui les fasse pratiquer : l'esprit de parti peut faire des pharisiens, il ne fera pas des Vincent de Paul. Enfin l'esprit de parti a beau se déguiser, il reste toujours ce qu'il est, c'est-à-dire, inquiet, aigre, vindicatif, séditieux; et qui ne sait pas que les chrétiens des églises primitives étoient au contraire les plus doux, les plus charitables, les plus patiens des hommes, les citoyens

les plus soumis et les plus fidèles? Disons, pour être vrais, qu'une sainte émulation du bien les animoit sans cesse, qu'ils cherchoient à s'encourager, à s'édifier mutuellement par de bons exemples. Si c'est là ce qu'il plaît d'appeler esprit de parti, eh bien! gloire à cet esprit de parti qui peupla la terre de vertus auparavant inconnues! Nous voudrions bien que, par esprit de parti, nos incrédules se fussent montrés des modèles de modestie, de désintéressement, de soumission aux lois, de respect pour les institutions de leur patrie et de dévoûment au trône; que partout ils eussent formé des disciples qui, par esprit de parti, marchant sur leurs traces, eussent présenté l'image des plus pures, des plus héroïques vertus; alors du moins, au lieu de n'être connue que par des fléaux et des ravages, l'incrédulité moderne pourroit se vanter d'avoir fait quelque bien à l'humanité.

Sans doute, quand les païens, à la voix des disciples du Sauveur, entroient en foule dans l'Eglise chrétienne; quand ils s'exposoient à tous les périls, à la haine de leurs proches, à la poursuite des magistrats, à la perte de leurs biens, de leur repos et de leur vie, ils étoient soutenus par l'espoir de recevoir un jour la récompense de tant de généreux sacrifices. Mais je demande d'abord d'où vient que les apôtres et leurs disciples avoient des idées si hautes, si pures, si fermes, si arrêtées sur cette vie future, touchant laquelle les philosophes étoient si vacillans; je demande d'où vient que quelques Juifs obscurs ont eu le pouvoir d'imprimer si pro-

fondément cette doctrine dans l'esprit des peuples, même d'un grand nombre de sages, de voluptueux, de riches nourris dans le paganisme. N'est-ce pas une chose admirable que des ignorans se soient élevés au-dessus des plus beaux génies de Rome et d'Athènes?

Maintenant, pour répondre directement à ceux qui veulent expliquer la propagation de l'Evangile par l'effet que devoit produire sur les esprits l'appareil de ses menaces et de ses promesses, je conviens qu'une fois qu'on est convaincu de la vérité du christianisme, que l'on croit sincèrement à sa doctrine, à ses enseignemens sur la vie future, on peut en être touché, ébranlé; mais ceux qui ne croient pas au christianisme se rient de ses menaces comme de ses promesses, témoins nos incrédules, qui en font l'objet de leur dérision. La première pensée des païens devoit être de se moquer des apôtres et de leur doctrine; et ce qu'on vouloit leur faire craindre ou espérer dans l'avenirre devoit pas plus les toucher qce ce qu'on leur avoit débite du bonheur de l'Elysée et des supplices du Ténare. Aussi Tertullien, né païen, disoit-il après sa conversion à l'Evangile (1) : « Et nous aussi, nous » nous sommes moqués comme vous de la doctrine » chrétienne; les hommes ne naissent pas chré- » tiens, ils le deviennent. » Et nous avons toujours le droit de demander comment les païens le sont devenus. C'est le cas de dire avec saint Atha-

(1) *Apolog.* cap. XVIII.

nase (1) : « Avec leurs ouvrages volumineux, les » philosophes n'ont pu persuader qu'à un petit » nombre de disciples leurs dogmes sur l'immor» talité de l'ame et la manière de bien vivre ; et » Jésus-Christ, avec des paroles communes, avec » des hommes sans science, a persuadé à un grand » nombre d'églises, par toute la terre, de mépriser » les choses temporelles et la mort, pour n'estimer » que les choses éternelles. »

C'est donc en vain que les ennemis du christianisme cherchent à se dérober à la lumière qui l'environne, et qui décèle aux yeux attentifs, sa céleste origine : loin d'être obscurcie par les sophismes de l'incrédulité, elle reste dans tout son éclat, la gloire qui revient à l'Evangile de son merveilleux établissement au milieu des nations païennes. Elle doit donc être révérée comme l'ouvrage de Dieu cette religion qui, depuis quatorze siècles, est celle de notre patrie, que Clovis fit asseoir avec lui sur le trône des Francs, que Charlemagne protégea de toute la force de son bras puissant, que saint Louis honora par les plus héroïques vertus, à laquelle tant de rois ont dû la prospérité de leur règne ou leurs consolations dans l'infortune, et que nous voyons briller aujourd'hui sur le trône et sur les marches du trône avec un éclat tout nouveau. Seroit-elle donc destinée à périr au milieu de nous par notre sacrilège indifférence? Ah! ce n'est pas pour elle qu'il faut concevoir des alarmes,

(1) *De Incarn. Verbi*, n. 47.

c'est pour nous-mêmes. L'histoire atteste qu'elle a toujours su réparer ses pertes par des conquêtes : c'est un soleil qui ne cesse d'éclairer une région que pour éclairer une région nouvelle ; malheur à nous, si nous en faisions la fatale expérience ! La religion peut se passer de la France, et la France ne peut se passer d'elle ! Mais non, elle ne périra pas ; le ciel, qui l'a sauvée par tant de miracles, la sauvera, s'il le faut encore, par des miracles nouveaux. Les dons de Dieu sont sans repentance, comme parlent nos livres saints. Oui, le Dieu des miséricordes semble nous l'avoir promis pour toujours, lorsqu'il nous rendit les enfans de saint Louis ; oui, la religion doit triompher par eux et avec eux. Quel auguste appui ne trouve-t-elle pas dans ce monarque qui ne porte pas vainement le nom de *très-chrétien*, qui s'honore d'abaisser devant la croix ses hautes pensées, et d'être, sous les yeux de ses sujets, le premier serviteur de celui par qui règnent les rois ? Chrétiens, lorsque de si grands exemples d'attachement à la foi de nos pères nous sont donnés par ce qu'il y a de plus illustre sur la terre, qui de nous ne mettroit son bonheur à les imiter ? Heureuse la nation qui trouve ses modèles dans ses maîtres, et qui n'a qu'à marcher sur leurs traces pour arriver à la gloire véritable dans le temps comme dans l'éternité !

QUESTIONS

SUR LES MARTYRS.

Si j'écoute un chrétien versé dans l'histoire des premiers âges de l'Église, et zélé pour la gloire de la religion, il me dira : Quelle rage dans ces empereurs romains, dans ces magistrats, dans ces païens, ennemis acharnés des disciples de l'Évangile ! Pendant trois siècles entiers, le sang des chrétiens ne cesse de couler. Les Néron, les Domitien, les Dèce, les Dioclétien, déploient contre eux tous les supplices de la cruauté la plus raffinée ; les croix, les chevalets, la flamme des bûchers, les ongles de fer, la dent des bêtes féroces, tout est mis en usage. Si quelques rescrits favorables de la puissance impériale amènent des intervalles de paix, le feu de la persécution ne semble se ralentir que pour se rallumer avec plus de furie, et trois cents ans de notre histoire ne sont que trois cents ans de persécution. Mais, dans les chrétiens, quel courage et quel héroïsme ! La patience des bourreaux se lasse plutôt que la constance des martyrs.

Quelle multitude d'innocentes victimes tombent de toutes parts en bénissant leurs meurtriers! On peut les tourmenter, on ne peut les vaincre; leurs supplices sont un appât qui attire les païens à la religion; le sang des martyrs est une semence de chrétiens, le fer qui les moissonne en fait germer de nouveaux. Quelle merveille de voir éclater tant de force et de magnanimité, non dans les accès d'une effervescence passagère, mais durant trois siècles; non dans quelques parties du monde, mais dans toutes les provinces de l'empire romain; non dans quelques particuliers que leur éducation, leurs forces naturelles, leur état, semblent élever au-dessus de la foiblesse du reste des hommes, mais dans une multitude de chrétiens de tous les âges et de toutes les conditions, depuis l'adolescence jusqu'à la vieillesse, depuis le guerrier jusqu'au sexe le plus timide! Pourquoi cet héroïsme supérieur à tout ce que nous présente de plus beau en ce genre l'antiquité païenne? Pour moi, quand je vois tant de courage, uni d'ailleurs à tant de vertus, je crois avoir découvert de véritables sages, et j'applaudis au témoignage que saint Cyprien rendoit aux chrétiens, en disant : « Nous » ne sommes pas philosophes de paroles, mais » d'actions; nous ne portons pas le manteau de la » sagesse, nous la pratiquons; nous ne disons pas » de grandes choses, mais nous tâchons d'en faire, » *non loquimur magna, sed vivimus* (1). Je l'avoue,

(1) *De Bono patientiæ*, pag. 247.

ce spectacle d'un courage invincible et des vertus les plus pures me ravit d'admiration ; je soupçonne ici quelque chose de divin, j'y trouve une force qui ne vient pas de l'homme; et, si les partisans de la superstition pouvoient être marqués à des traits si sublimes, quels seroient donc les caractères des sectateurs de la religion véritable? Ainsi parle un chrétien.

Si maintenant j'écoute sur la même matière un incrédule, il me dira : Les chrétiens font grand bruit de leurs martyrs, comme si toutes les religions n'offroient pas de semblables exemples : le Juif se laisseroit encore égorger pour la loi de Moïse, l'Indien se précipite sous les roues du char qui porte en triomphe ses idoles. Toutes les sectes chrétiennes ne professent pas la vérité, puisqu'elles professent des dogmes opposés, et toutes, depuis les donatistes du cinquième siècle jusqu'aux réformateurs du seizième, peuvent se glorifier d'avoir eu des martyrs. Que ne peut pas l'imagination enflammée par les sentimens religieux! Mais enfin à quoi se réduisent vos persécutions des premiers siècles? Les écrivains ecclésiastiques ont chargé le tableau des plus noires couleurs, et la crédulité répète ce qui a été dénaturé par la prévention et l'esprit de parti. Quel reproche avez-vous à faire aux Trajan, aux Antonin, aux Marc-Aurèle, aux Adrien, aux Alexandre Sévère, et à d'autres empereurs encore? Croit-on que les maîtres de l'Empire n'étoient que des bêtes féroces affamées de carnage? Dioclétien lui-même étoit trop habile

dans l'art de régner, pour n'être qu'un monstre de férocité. Les chrétiens étoient rebelles aux lois; plus d'une fois ils en provoquoient la vengeance par leurs insultes contre les dieux et la religion de l'Empire. Odieux au peuple qui demandoit leur sang, plusieurs, si l'on veut, furent sacrifiés par politique; il n'y a pas là de quoi triompher; et dans tous les cas, s'il faut voir dans le courage des martyrs quelque chose d'extraordinaire, on expliquera tout par ces deux mots, *superstition, fanatisme*. Ainsi ont parlé les philosophes du dix-huitième siècle.

Messieurs, qui faut-il croire, ou du chrétien, ou de l'incrédule que vous venez d'entendre? Discutons le pour et le contre avec la plus sévère impartialité, et ne prononçons qu'après l'examen le plus réfléchi. De quoi s'agit-il? en quoi les deux partis sont-ils d'accord? où commence leur division? Que, dans les premiers âges du christianisme, il se soit élevé contre lui des persécutions; qu'elles aient coûté la vie à un grand nombre de chrétiens; que ces martyrs aient souffert la mort avec un courage qui étonne, voilà ce dont on convient des deux côtés; mais la durée et la violence des persécutions, mais le nombre et l'innocence des chrétiens immolés, mais la gloire qui peut revenir de leur mort à la religion, voilà ce qu'il faut éclaircir. Est-il vrai que les persécutions suscitées à l'Eglise, dans les trois premiers siècles, aient été aussi multipliées, aussi cruelles que les chrétiens le supposent? première question. Que nous apprend

l'histoire sur le nombre des martyrs, sur les causes et les circonstances de leur mort? seconde question. Quel avantage peuvent tirer de l'histoire des martyrs les apologistes de la religion chrétienne? troisième et dernière question. Tel est le sujet de cette Conférence.

Je ne viens pas, Messieurs, fatiguer votre imagination par le récit détaillé des exécutions sanglantes et des cruautés inouies que présentent à chaque page les annales de l'Eglise primitive; mais je dois en dire assez pour établir d'une manière incontestable la longue durée et la barbarie des persécutions, et ce que je dirai fera supposer aisément ce que j'aurai passé sous silence. Que s'il falloit vous en faciliter la croyance, et vous prémunir contre l'invraisemblance de cette suite de scènes cruelles dont le monde chrétien fut le théâtre, je n'aurois qu'à vous rappeler dans quelles circonstances parut la religion chrétienne, quelles furent ses maximes, et combien étoient sanguinaires alors les mœurs du peuple romain.

L'Empire avoit ses dieux, ses temples, ses sacrifices, sa religion publique; le paganisme étoit appuyé sur des lois, sur l'autorité des empereurs et des magistrats, sur la crédulité et les habitudes du peuple; et voilà que les chrétiens viennent professer hautement une religion nouvelle, traiter celle qui est établie de superstition abominable. Leur premier devoir est de fuir les temples des idoles, d'être, dans leurs discours et leur conduite,

en contradiction avec les païens, et d'abhorrer tout ce qui est l'objet de la vénération publique; par cela seul, l'univers païen doit se soulever contre eux. Le philosophe ne voit rien dans ces sectateurs d'un Dieu crucifié qu'une secte extravagante et ridicule; le magistrat, que des novateurs dangereux; le peuple, que des impies ennemis des dieux; les prêtres des idoles, que des rivaux redoutables. Les crimes les plus horribles leur sont imputés : ils n'adorent pas les faux dieux, on les accuse d'être athées; dans leurs assemblées religieuses, ils se donnent des marques d'une charité toute fraternelle, on les accuse d'amour incestueux; ils participent au pain eucharistique, on les accuse d'infanticide, et de renouveler le repas de Thyeste. Ce sont là les accusations que furent obligés de repousser Justin, Athénagore, Tertullien, Origène, Minutius Félix. Ces calomnies se répandent, s'accréditent dans toutes les provinces de l'Empire, et une fois établies, enracinées, comment les détruire? Ces préjugés ne dominent pas le peuple seul, ils sont partagés par les hommes les plus instruits et les plus graves. Suétone loue Néron d'avoir condamné au dernier supplice les chrétiens, espèce d'hommes livrés à une superstition nouvelle et malfaisante, *genus hominum superstitionis novæ et maleficæ* (1). Tacite, dans ses *Annales* (2), les peint comme des hommes détestés pour leurs

(1) Suet. *in Neron.* cap. XVI.

(2) Lib. XV, cap. XLIX.

crimes, convaincus d'être haïs du genre humain. Oui, ils sont regardés comme les ennemis irréconciliables des dieux et de l'Etat. Les provinces sont-elles ravagées par quelque fléau, par la peste, la famine, les débordemens des fleuves? les chrétiens sont responsables de ces calamités. Dès-lors quelle haine on devoit leur porter! est-il étrange que les passions aient armé contre eux toute leur fureur?

Et quelle n'étoit pas d'ailleurs la férocité du peuple romain! ne devoit-il pas se faire un jeu de répandre à grands flots le sang chrétien, ce peuple dont les fêtes étoient des massacres? Parmi les empereurs romains, en est-il de plus doux et de plus clément que Tite? eh bien! lorsqu'à Césarée de Palestine il fait célébrer l'anniversaire de la naissance de son frère par des jeux publics, on voit périr plus de deux mille cinq cents personnes dévorées par les bêtes, ou consumées par les flammes, ou tuées dans les combats des gladiateurs. Si le même empereur veut célébrer à Béryte la fête de son père Vespasien, son humanité ne l'empêche pas de donner des milliers de Juifs à dévorer aux bêtes (1). Avec de tels préjugés contre les chrétiens, avec de telles mœurs dans les Romains, faut-il s'étonner de ce que nous dit Origène dans une de ses Homélies (2): « Le sé» nat, le peuple, les empereurs romains, ont dé» cidé qu'il n'y auroit pas de chrétiens? »

(1) Joseph. *De Bello Jud.* lib. VII, cap. III.
(2) *In lib. Josue*, Hom. IX, n. 10.

Mais n'exagérons rien; que l'imagination ne vienne point altérer de ses fausses couleurs la vérité de l'histoire; interrogeons les monumens de l'antiquité profane et sacrée. Dans les cinq premiers siècles, quel écrivain ecclésiastique, apologiste, historien, orateur, théologien, n'a pas rappelé les persécutions, loué le courage des martyrs et les triomphes de l'Eglise? Vivant à différentes époques, placés en diverses contrées de l'Asie, dans l'Afrique, en Italie, dans les Gaules, tous sont ici d'accord. Dans leurs apologies, que font saint Justin, Tertullien, Athénagore, Origène, Théophile d'Antioche, Méliton de Sardes, Minutius Félix? Non-seulement ils établissent la vérité de la religion, mais ils vengent les chrétiens des calomnies atroces de leurs ennemis; ils se plaignent surtout de ce qu'on ne cesse de persécuter des innocens dont tout le crime est leur nom de chrétien. Que disoit saint Cyprien à Démétrien, proconsul d'Afrique (1): « Vous » dépouillez, vous incarcérez, vous chargez de » chaînes des innocens; vous les livrez impitoya- » blement aux bêtes, aux flammes, au fer des » bourreaux; vous affectez de prolonger leurs sup- » plices; une ingénieuse barbarie invente de nou- » velles tortures. Quelle est donc cette rage insa- » tiable? d'où peut venir ce libertinage de cruauté » qui vous emporte? » *Quæ hæc est insatiabilis carnificinæ rabies, quæ inexplebilis libido sævitiæ?*

(1) *Ad Demetr.* pag. 220.

Quel homme plus savant, plus voisin des faits, qu'Eusèbe, historien ecclésiastique du quatrième siècle? Eh bien! sur les dix livres qui composent son *Histoire*, il n'en est pas un seul où il ne parle des persécutions allumées sous divers empereurs. Lactance a écrit un livre *de la Mort des persécuteurs*; là il rappelle six empereurs ennemis acharnés de l'Eglise chrétienne, et dont la fin tragique sembloit être un effet de la vengeance céleste. Il décrit plus particulièrement la persécution de Dioclétien, de Maximien et de Galère, la plus longue et la plus cruelle de toutes. Or ce Lactance, dans quel temps a-t-il vécu? au milieu même des fureurs de cette persécution; et qu'étoit-il? un des plus beaux esprits de son siècle, si distingué par ses talens et ses vertus, que l'empereur Constantin l'appela auprès de sa personne, et lui confia l'éducation de son fils. Observons enfin que la conversion de Constantin le Grand fut célébrée précisément comme l'époque de la paix rendue aux églises après les tempêtes dont elles avoient été battues sous les règnes précédens. Messieurs, tous les écrivains ecclésiastiques n'étoient pas des insensés, et n'ont pas sans doute, dans un commun délire, rêvé des persécutions qui n'existoient pas.

Et que nous apprennent les auteurs païens? Écoutez Tacite (1) : son passage est très-connu sans doute, mais il faut, pour l'intérêt de ma cause, que je rappelle ce qui revient à mon sujet. « Néron

(1) *Annal.* lib. XV, cap. XLIV.

» passa pour être le véritable auteur de l'incendie
» de Rome; afin d'étouffer ce bruit, il substitua
» des coupables, et il punit par les supplices les
» plus raffinés ceux que le peuple nommoit chré-
» tiens.... On punit d'abord ceux qui avouoient,
» ensuite une grande multitude que l'on décou-
» vroit par la confession des premiers, mais qui
» furent moins convaincus d'être les auteurs du
» crime de l'incendie, que d'être haïs du genre
» humain. L'on se fit un jeu de leur mort; les
» uns, couverts de peaux de bêtes, furent dévorés
» par les chiens; les autres, attachés à des pieux,
» furent brûlés pour servir de flambeaux pen-
» dant la nuit. Néron prêta ses jardins pour ce
» spectacle; il y parut lui-même en habit de co-
» cher, et monté sur un char comme aux jeux du
» cirque. »

Spartien, dans la Vie de Sévère, nous apprend que cet empereur défendit, sous les peines les plus graves, d'embrasser le judaïsme ou le christianisme : *Judæos fieri vetuit; idem etiam de christianis sanxit* (1).

Lampride, dans sa Vie d'Alexandre Sévère, nous dit que, favorable aux chrétiens, il les laissa vivre en liberté, *christianos esse passus est* (2). Donc cette tolérance n'avoit pas été ordinaire.

Nous apprenons de Lactance (3) que, même sous le règne de ce prince plus tolérant, Domitius Ul-

(1) Spartian. *in Sever.* cap. XVII.
(2) Lamprid. *in Alexand. Sever.* cap. XXII.
(3) *Divin. Inst.* lib. V, cap. XI.

pien, préfet de Rome, dans un ouvrage, *du Devoir du proconsul*, recueillit les rescrits des empereurs contre les chrétiens, afin que le proconsul connût bien les divers genres de supplices dont il falloit punir ceux qui professoient cette religion. Qu'on juge, par l'ouvrage de ce païen, de la haine qui avoit animé jusque-là les Romains contre le christianisme.

Un témoignage bien précis est celui du sophiste Libanius, dans son éloge de Julien l'Apostat; il loue son héros de ce que, persuadé que le christianisme avoit pris des accroissemens par le carnage de ses sectateurs, il n'avoit pas ici marché sur les traces des prédécesseurs, qui avoient employé contre les chrétiens les plus cruels supplices.

Voulez-vous une pièce originale conservée par Eusèbe (1)? c'est une lettre de l'empereur Maximin II. D'abord ennemi des chrétiens il changea par politique, et écrivit aux gouverneurs des provinces de son obéissance une lettre favorable à la religion, mais qui suppose qu'avant lui, elle avoit été horriblement persécutée; elle commence ainsi: « Je crois que vous savez, et que chacun sait aussi » de quelle manière Maximien et Dioclétien, nos » pères et nos prédécesseurs, ayant vu que pres» que tous les hommes renonçoient au culte des » dieux pour se faire chrétiens, ordonnèrent avec » très-grande justice que ceux qui auroient quitté » leur religion seroient contraints par les supplices

(1) *Hist. Eccles.* lib. IX, cap. IX.

» à la reprendre. » Vous le voyez donc, Messieurs : auteurs païens, auteurs chrétiens, tout est d'accord.

Sans doute, dans la longue période de temps qui sépare Néron de Constantin, l'empire romain avoit eu des maîtres dignes de gouverner les hommes ; mais ceux-là mêmes, s'ils n'ont pas porté des édits sanglans contre les chrétiens, ont laissé subsister, exécuter ceux de leurs prédécesseurs, ou toléré avec trop de foiblesse les excès commis par les gouverneurs de province, par les magistrats et le peuple, dans ces temps d'anarchie et de dissolution qui préparoient la ruine totale de l'Empire. Ce fut un grand prince que Trajan, c'est pourtant lui qui condamna à être exposé aux lions, dans l'amphithéâtre, saint Ignace, évêque d'Antioche. Pline, gouverneur de Bithynie, effrayé de la multitude d'innocentes victimes qu'on faisoit mourir, en écrit à Trajan : que répond l'empereur? « Qu'il ne faut » pas rechercher les chrétiens; que, s'ils sont dé- » noncés, on doit les interroger, et, s'ils s'avouent » chrétiens, les punir (1). » Etrange réponse, qui ne pouvoit faire que des accusateurs et des martyrs; et voilà bien aussi ce qui arriva, au rapport d'Eusèbe.

Ce n'étoient pas des persécuteurs barbares qu'Antonin le Pieux, Marc-Aurèle et Vérus; et pourtant c'est à eux que saint Justin, dans son *Apologie*, se plaint des persécutions iniques exercées contre

(1) Plin. *Epist.* lib. X, ep. XCVIII.

les chrétiens. C'est à Marc-Aurèle que Méliton adressoit les paroles suivantes, conservées par Eusèbe (1) : « Chose inouie ! l'innocence est aujour-
» d'hui poursuivie, persécutée dans les provinces
» d'Asie, d'après de nouveaux décrets. A la faveur
» des édits impériaux, des délateurs impudens,
» avides du bien d'autrui, travaillent nuit et jour
» à dépouiller les innocens. Si tout cela se fait par
» vos ordres, grand prince, nous devons nous sou-
» mettre et recevoir la mort; seulement nous vous
» demandons d'examiner par vous-même ceux
» qu'on accuse, et de statuer ainsi, dans votre
» équité, s'il faut les faire mourir, ou si vous les
» jugez dignes de vivre; mais, si les décrets dont
» on s'autorise, et qu'on ne devroit pas porter
» même contre des barbares, ne sont pas votre
» ouvrage, nous ne ferons que vous supplier plus
» instamment encore de ne pas permettre que nous
» soyons victimes d'un tel brigandage. » Maintenant vous pouvez évaluer ces assertions vagues de Voltaire, dans son *Histoire générale*, que Nerva, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, n'ont pas persécuté les chrétiens, et qu'ils leur ont été favorables. Disons avec Bossuet (2) : « Les chrétiens furent
» toujours persécutés, tant sous les bons que sous
» les mauvais empereurs. Ces persécutions se fai-
» soient, tantôt par les ordres des empereurs et
» par la haine particulière des magistrats, tantôt

(1) *Hist. Eccles.* lib. IV, cap. XXVI.
(2) *Discours sur l'Hist. univer.* 1re part. an de J.-C. 95.

» par le soulèvement des peuples, et tantôt par
» des décrets prononcés authentiquement dans le
» sénat sur les rescrits des princes ou en leur
» présence. »

Pourroit-on nier encore la réalité des persécutions des premiers temps, leur longue durée et leur barbarie ? Quand les faits parlent si haut, convient-il de s'arrêter à de vagues conjectures, à des invraisemblances? Nos philosophes avoient accusé les écrivains ecclésiastiques d'avoir exagéré les rigueurs des persécutions. Hélas! et de nos jours les philosophes ont bien su nous faciliter la croyance de ce que ces anciens temps de l'Eglise ont présenté de plus barbare. Combien de scènes d'horreur ont passé sous nos yeux, qui pouvoient ne paroître que des songes! Un jour aussi, quand elle lira certaines pages sanglantes de nos annales, la postérité refusera d'y croire; elle observera que le dix-huitième siècle fut celui des lumières, des sciences et des arts, que les mœurs étoient plutôt foibles que féroces; elle opposera peut-être au témoignage de l'histoire quelques phrases des livres de nos philantropes, si ces livres parviennent jusqu'à elle, et demandera comment tant de politesse auroit pu s'allier à tant de barbarie. Messieurs, vous le savez, si c'est ainsi que raisonnent nos neveux, ils se tromperont; nous nous tromperions également nous-mêmes, si nous voulions juger des persécutions d'après des conjectures et de prétendues impossibilités. Les apparences pourroient être pour nous, nous aurions contre nous la vérité.

Malheureusement, quand il s'agit de la méchanceté de l'espèce humaine, *le vrai peut* trop souvent *n'être pas vraisemblable*.

Deuxième question. Qu'est-ce que l'histoire nous apprend de certain, touchant le nombre des martyrs, les causes et les circonstances de leur mort?

Ce n'est point par les martyrologes, ni par les catalogues de martyrs, qu'on peut juger de leur nombre : combien de listes de cette nature ont dû se perdre dans la suite des temps, et que de milliers de victimes ont pu aisément rester dans l'oubli! Quand un fléau destructeur, la guerre, la peste ou la famine, désole les provinces d'un vaste empire, on peut bien apprécier en général ses ravages, recueillir même des détails particuliers; mais on ne prétend pas avoir rigoureusement fait le calcul arithmétique de toutes les victimes. Nous n'avons pas besoin de *légendes dorées*, ni de faux actes que désavoue la saine critique; la religion est trop forte pour ne pas dédaigner ces vains appuis. Les ennemis du christianisme l'attaquent par des mensonges, nous ne prétendons le défendre que par la vérité. Ici le langage des écrivains ecclésiastiques des cinq premiers siècles est uniforme; dans leurs histoires, leurs homélies, leurs apologies, leurs divers traités, ils supposent toujours que les persécutions très-meurtrières ont fait des martyrs sans nombre : et de quel droit récuser le témoignage de personnages aussi graves, aussi éclairés, aussi éminemment vertueux, et dont plusieurs, après avoir

été témoins des persécutions, en furent les victimes? Quant aux autres, tels que saint Léon, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Augustin, Théodoret, ne devoient-ils pas avoir dans les mains et sous les yeux une foule de monumens sensibles de ces temps de destruction et de carnage qui venoient de finir? Je sais qu'Origène dit en propres termes qu'il y a eu peu de martyrs, passage dont l'incrédule a triomphé; mais outre qu'Origène écrivoit avant les persécutions de Dèce, de Valérien, de Dioclétien, les plus sanglantes de toutes, il est évident qu'Origène a voulu dire uniquement que le nombre des martyrs étoit petit, comparé à celui des chrétiens qui n'avoient pas péri, « Dieu, ajoute-t-il, ne voulant pas que la » société chrétienne fût entièrement détruite (1). »

Je crois devoir entrer dans quelques détails sur la persécution de Dioclétien, la plus longue et la plus cruelle de toutes, et sur laquelle les philosophes ont le plus répandu les nuages de leur scepticisme. Qui devoit mieux la connoître qu'Eusèbe et que Lactance, tous deux contemporains? Que nous apprend Eusèbe (2)? « Il est » impossible de dire quelle multitude de martyrs » fit la persécution en tous lieux : » *Dici non potest quot et quantos Christi martyres in omnibus locis atque urbibus passim cernere licuerit.* Que nous dit Lactance (3)? « Toute la terre étoit cruellement

(1) *Contr. Cels.* lib. III, n. 8.
(2) *Hist. Eccles.* lib. VIII, cap. IV.
(3) *De Mort. Persec.* cap. XVI.

» tourmentée; et, si vous en exceptez les Gaules, » l'Orient et l'Occident étoient ravagés, dévorés » par trois monstres. » Cette persécution de Dioclétien et de ses collègues fut si épouvantable, qu'ils crurent avoir comme détruit le christianisme dans l'Empire. « On voit encore, est-il dit dans » *l'Art de vérifier les dates*, on voit encore une » médaille de Dioclétien avec cette inscription : » *Nomine christianorum deleto*, en mémoire de » l'abolition du nom chrétien. » Je ne prétends pas contester à Dioclétien ses qualités guerrières et politiques, ni la tolérance des premiers temps de son règne. Qu'il ait été habile ou non dans l'art de gouverner les hommes, toujours est-il vrai que lui et ses collègues furent des persécuteurs atroces. Ne falloit-il pas avoir versé des fleuves de sang, et que tout eût été bouleversé, dispersé, détruit dans la tempête de la persécution, pour oser se vanter d'avoir exterminé une religion qui remplissoit déjà tout l'Empire?

J'ignore ce que Voltaire a prétendu, en disant: « Il est fait mention d'environ deux cents mar- » tyrs, vers les derniers temps de Dioclétien, dans » toute l'étendue de l'empire romain. » Gibbon en avoue environ deux mille condamnés par sentence juridique.

Ce même écrivain conjecture que la Palestine formoit la seizième partie de l'empire d'Orient; et l'on voit par Eusèbe, dans son énumération particulière des martyrs de la Palestine, que quatre-vingt-deux chrétiens seulement eurent droit à cette

dénomination honorable. Oui, voilà le nombre de ceux qu'une sentence juridique frappa de mort; mais ceux qui gémissoient dans les fers, qui furent condamnés aux mines, envoyés en exil, qui se cachèrent dans les autres et les rochers déserts, qui subirent des tortures, et qui périrent victimes de ces cruels traitemens, faut-il donc les compter pour rien? Et depuis quand faut-il compter les victimes que fait la guerre par le nombre de ceux qui meurent sur le champ de bataille?

Eusèbe atteste que, dans la Thébaïde (1), il y eut souvent depuis dix jusqu'à cent personnes qui souffrirent le martyre le même jour; et certes ce n'est pas nous, Français, qui contesterons la possibilité de semblables exécutions. Gibbon, pour affoiblir ce témoignage, fait observer qu'Eusèbe a choisi pour la scène de la cruauté la plus inouie le pays de tout l'Empire le plus isolé et le plus éloigné. Mais ici le sophiste anglais est-il de bonne foi? Eusèbe devoit être d'autant mieux instruit du fait, qu'il avoit été lui-même sur les lieux; il nous apprend que, durant le séjour qu'il y a fait, il a vu plusieurs chrétiens livrés aux supplices. Gibbon fait encore observer qu'Eusèbe s'est servi à dessein d'un mot équivoque, qui peut signifier qu'il avoit vu ou qu'il avoit ouï dire. Mais Eusèbe dit deux fois la même chose, et la seconde fois en termes si forts, que M. de Valois a traduit: « Nous » avons vu de nos propres yeux, » *oculis nostris*

(1) *Hist. Eccles.* lib. VIII, cap. IX.

conspeximus. Si, comme le veut Gibbon, Eusèbe est plus d'une fois obscur et embarrassé, de quel droit suppose-t-il qu'il l'est dans le cas dont il s'agit?

Le même Eusèbe rapporte qu'une ville de Phrygie (1) avec tous ses habitans, son gouverneur, ses magistrats, furent livrés aux flammes; et cela, parce qu'ils refusèrent de sacrifier aux faux dieux. Gibbon, toujours animé de son esprit philosophique, fait observer que Lactance ne parle que de la ruine du *conventicule* qui fut brûlé avec tous les assistans; or Lactance dit en propres termes qu'on brûla tout le peuple, ainsi que le *conventicule : universum populum cum ipso pariter conventiculo concremavit* (2). Et puis, Messieurs, fiez-vous aux philosophes dans ce qui tient à la religion. Ecoutons plutôt l'historien Sulpice Sévère, qui écrivoit peu de temps après la persécution de Dioclétien. « Dix ans de dévastation ont désolé » l'Eglise de Dieu; jamais guerre n'avoit autant » épuisé le genre humain, et jamais l'Eglise n'a» voit remporté de plus glorieux triomphes, puis» que dix ans de carnage n'ont pu la vaincre : » *Per decem continuos annos plebem Dei depopulata est.... Nullis unquam magis bellis mundus exhaustus est, neque majore unquam triumpho vicimus, quàm cùm decem annorum stragibus vinci non potuimus* (3). Ainsi, sans vouloir fixer avec une pré-

(1) *Hist. Eccles.* lib. VIII, cap. XI.
(2) *Div. Inst.* lib. V, cap. XI.
(3) Sulp. Sever. *Sacr. Hist.* lib. II.

cision mathématique le nombre des martyrs, nous dirons avec Fleury (1) : « Les chrétiens ont poussé » le témoignage de la vérité jusques à la mort et » aux plus cruels tourmens; et ce n'a pas été un » petit nombre de philosophes, mais une multi- » tude innombrable de tout âge, de tout sexe et » de toutes conditions. »

Mais pourquoi souffroient-ils? étoit-ce comme chrétiens, ou bien étoient-ils convaincus de quelque crime capital?

La philosophie a bien osé calomnier les chrétiens, en les représentant comme des séditieux, ou comme des hommes emportés d'un faux zèle contre le paganisme; mais la honte d'une pareille accusation retombe toute entière sur ceux qui osent l'intenter. J'invoque en faveur de l'innocence des martyrs la lettre de Pline à Trajan, la réponse de ce prince, l'édit de Maximin : tous ces titres démontrent que les chrétiens étoient uniquement recherchés pour leur religion, comme ennemis des dieux et du culte des païens. J'en appelle à nos anciens apologistes, qui tous supposent, comme un fait avéré, que les chrétiens ne sont convaincus d'aucun crime, ou que tout leur crime est leur religion; c'est de là qu'ils partent pour faire sentir toute l'iniquité des lois et des magistrats à leur égard. J'en appelle à ce qui nous reste d'actes authentiques de nos martyrs. Qu'on lise les inter-

(1) IIe *Discours sur l'Histoire Ecclés.* n. 2.

rogatoires; de quoi s'agit-il? que demande le magistrat? que répond l'accusé? sur quoi porte la sentence? Sont-ils condamnés pour avoir commis des crimes? jamais. Si la voix de la calomnie fait entendre quelquefois l'accusation vague d'infanticide, d'inceste, où en est la preuve? Ce n'est pas là ce qui motive la sentence de mort. Ils n'adorent pas les dieux, ils sont chrétiens; voilà leur crime. Aussi, Messieurs, il suffisoit de renier sa religion pour être absous; toutes les persécutions faisoient des apostats; une simple dénégation de la foi chrétienne, un peu d'encens brûlé devant les dieux des gentils sauvoit de la mort. Eh quoi! si les accusés eussent été convaincus de crimes abominables, leur eût-il suffi de n'être plus chrétiens pour éviter le supplice qu'ils avoient mérité? Je sais que par fois le zèle emporta trop loin quelques chrétiens; mais ces exemples sont rares, mais ce n'étoit pas l'esprit de la religion; et faire de leur mépris pour l'autorité ou de leur esprit de révolte contre le magistrat la cause des persécutions, c'est une véritable absurdité. Nous apprenons de Lactance que, Dioclétien ayant fait afficher son édit de persécution à Nicomédie, un particulier l'arracha et le mit en pièces; mais Lactance, en y voyant un trait de courage, ajoute que ce fut par un zèle déplacé, *non rectè* (1). On cite Polyeucte, brisant les idoles des faux dieux; mais tout le génie de Corneille ne pouvoit pas rendre

(1) *De Mort. Persec.* cap. XIII.

certain ce qui est douteux. Or, s'il est avéré que le généreux Polyeucte donna son sang pour sa foi, il ne l'est pas qu'il ait renversé les autels des païens; cette particularité est contestée par les savans : Gibbon convient qu'elle n'est pas très-authentique. On cite un centurion, nommé Marcellus, jetant par terre sa ceinture et ses armes, disant qu'il est chrétien, et qu'il ne veut servir que le Roi éternel. Voltaire voit dans sa conduite un acte de sédition; Gibbon n'en parle pas d'une manière plus favorable. Or l'un et l'autre ont eu l'impudence de dénaturer les faits. Dans les actes de son martyre, dont l'authenticité n'est contestée par personne, on lit ces paroles proférées par Marcellus : « Si telle est la condition des armes, qu'on » soit obligé de sacrifier aux dieux et aux empe-» reurs, je jette ma baguette et mon ceinturon, je » quitte mes drapeaux et je renonce aux armes. » Ce n'est donc qu'un chrétien qui refuse d'être apostat, et qui se montre fidèle à la maxime : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Et l'on voit qu'ici, comme ailleurs, Voltaire et Gibbon sont fidèles à l'esprit de mensonge et de calomnie qui les anime contre le christianisme.

« Les règles de l'Eglise, dit Fleury (1), défen-» doient de s'exposer de soi-même au martyre, ni » de rien faire qui pût irriter les païens et attirer » la persécution, comme de briser leurs idoles, » mettre le feu aux temples, dire des injures à

(1) *Mœurs des chrétiens*, n. 19.

» leurs dieux, ou attaquer publiquement leurs su-
» perstitions. » Telles étoient les maximes généralement suivies.

De l'histoire des martyrs et de leurs combats pour la foi, que je suis bien loin d'avoir exagérés, nous tirerons deux conséquences très-glorieuses à la religion : la première, qu'il est impossible d'attribuer leur mort et leur courage à aucune de ces passions féroces ou basses qui trop souvent animent les hommes; la seconde, qu'on ne peut établir aucun parallèle entre les martyrs de la religion chrétienne et ceux des autres religions.

Et d'abord comment voir dans les martyrs des hommes entraînés par les passions humaines? Les accuserez-vous d'une stupide folie? mais quoi! ce que la vertu a de plus sublime, la charité de plus tendre et de plus compatissant, le courage de plus héroïque, a été le caractère de ces premiers chrétiens; et à vos yeux ce ne seroient plus là que des traits de stupidité! Mais ces pontifes de l'Eglise primitive, ces philosophes païens convertis au christianisme, ces docteurs dont nous avons les écrits, ces officiers de la cour des Césars, ces magistrats, ces guerriers, ces personnages illustres dont se composoit en partie l'Eglise des premiers temps, n'étoient-ils donc que des hommes stupides? On parle de fanatisme; ce mot est fort commode, parce qu'il est vague : les philosophes devroient bien le définir. Remarque-t-on dans nos martyrs un zèle sombre et farouche? ou plutôt

quelle paix, quelle sérénité, et souvent même quelle joie, brilloient sur leur front! J'aurois cru que le fanatisme étoit une fureur passagère, locale, bornée par les temps et par les lieux, et trois siècles entiers, parmi tant de peuples divers, auront vu se renouveler sans cesse la même constance! Le fanatisme dégénère souvent en violence et en rébellion, en injures contre l'autorité; et les premiers chrétiens, encore qu'ils fussent si nombreux et d'un courage invincible, ne respirent que la paix au milieu des fureurs des tyrans et de leurs implacables ennemis; sur les échafauds et sur les bûchers, ils ne savent qu'adresser au ciel des vœux pour leurs bourreaux : voilà certes un étrange fanatisme. Etoient-ils poussés par l'amour de la gloire? Que la passion de la célébrité exalte quelques ames, je le conçois; mais qu'une immense multitude d'hommes de tout âge, de toute condition, meurent dans les plus cruels supplices, soutenus par l'espoir de vivre dans la postérité, quelle chimère! Ce n'est pas ce qu'ambitionne le commun des hommes. Non, non, il n'y a rien ici de la bassesse ni de la vanité des passions humaines.

J'ai dit encore qu'on ne pouvoit établir aucun parallèle entre nos martyrs et ceux des autres religions. D'abord je pourrois faire observer, avec tous nos apologistes, qu'un très-grand nombre de martyrs sont morts, non pas, ainsi que les martyrs des autres religions, pour des opinions spéculatives dont ils étoient imbus, et que leur esprit leur présentoit comme véritables, mais pour des

faits éclatans, publics, tels que furent les prodiges de Jésus-Christ et des apôtres; prodiges qu'ils avoient ou vus de leurs yeux, ou appris de témoins oculaires qui scelloient de leur sang leur témoignage. Martyr, suivant l'étymologie du mot, signifie témoin. « Lorsque saint Étienne, les deux » saints Jacques, saint Pierre et saint Paul, saint » Siméon et d'autres sont morts pour Jésus-Christ, » qu'ont-ils attesté? qu'ils l'avoient vu opérer » des miracles, qu'ils l'avoient vu mort et res- » suscité, qu'il leur avoit ordonné de prêcher » telle doctrine. Sur ces faits sensibles, leur témoi- » gnage est-il digne de foi, ou récusable? fait-il » preuve ou non? voilà toute la question (1). » Étoient-ils assez frénétiques pour inventer des faits et mourir en attestant des faits qu'ils savoient être faux? C'est un genre de fureur qui n'a jamais eu d'exemple. Si l'on peut mourir pour des opinions fausses, parce qu'on les croit vraies, il est inoui que jamais on soit mort pour des faits dont on connoissoit la fausseté. Lorsque les disciples des apôtres, tels que saint Ignace, saint Polycarpe, mouroient dans les supplices, de quoi rendoient-ils témoignage? Ils attestoient que les apôtres leur avoient raconté les miracles de Jésus-Christ, sa résurrection glorieuse, qu'ils avoient signé ces vérités de leur sang. Les martyrs suivans ont transmis le même témoignage; de sorte que les diverses

(1) Bergier, *Traité de la vraie Relig.* IIIe part. chap. V, art. V, § 3, tom. IX, in-12.

générations des martyrs ne font que perpétuer la chaîne de dépositions irrécusables en faveur des faits qui étoient le fondement de leur religion. Où trouver ailleurs quelque chose de semblable?

Mais je veux envisager les martyrs sous un autre point de vue. Mourir pour sa religion plutôt que d'y renoncer, lors même qu'en y renonçant on peut ne pas mourir, c'est là le vrai caractère du martyre. Ainsi on vous propose l'apostasie ou la mort, le choix vous est donné; librement vous préférez la mort, vous êtes martyr; et voilà quelle étoit la condition du très-grand nombre des martyrs chrétiens. De quoi s'agissoit-il pour eux? de dire qu'ils n'étoient pas chrétiens, de donner un signe de respect aux dieux de l'Empire; ils avoient l'option du renoncement extérieur à leur religion, ou des plus horribles supplices; c'est ce qui a été démontré, et, s'il en falloit une nouvelle preuve, je la trouverois dans Origène (1) : « Les » chrétiens sont les seuls accusés que les magistrats » laisseroient tranquilles, s'ils vouloient abjurer » leur religion, offrir des sacrifices, faire les ser- » mens accoutumés. » Ainsi j'ai le droit de présenter ici les martyrs du christianisme comme des victimes volontaires et magnanimes de leur religion : dès-lors qu'on ne vienne pas leur comparer des païens, des Juifs, des Musulmans, des sectaires, mourant les armes à la main pour leur religion, ou périssant dans des massacres, ou sup-

(1) *Contr. Cels.* lib. II, n. 13.

pliciés d'après les lois dont ils ne peuvent éviter les rigueurs. Il faudroit me citer des idolâtres, mourant par choix plutôt que de confesser l'unité de Dieu; des Juifs, refusant de racheter leurs jours par un acte extérieur du christianisme; des Musulmans, refusant de sauver leur vie par une abjuration simulée de Mahomet; des sectaires qui montent sur les bûchers plutôt que d'abandonner leur doctrine. Je demande, en un mot, des martyrs comme les nôtres, qui, par réflexion, par un choix laissé à leur volonté, préfèrent les supplices les plus affreux au renoncement à leur croyance. Par cette seule observation, je fais disparoître la très-grande majorité des prétendus martyrs des autres religions.

Il ne reste qu'un petit nombre d'hommes bravant la mort, la souffrant avec courage pour de fausses doctrines. Messieurs, que des motifs naturels, tels que l'esprit de parti, l'orgueil, l'amour de la gloire, la honte d'un désaveu, un moment d'enthousiasme, puissent entraîner à la mort un petit nombre d'hommes, dans des occasions très-rares, j'y consens. Mais une quantité prodigieuse de personnes de tous les états, de tous les âges, de tous les caractères, pendant trois siècles entiers, souffrant, non dans les accès d'un enthousiasme furieux, mais avec tout le sang-froid de la réflexion et une inaltérable patience; souffrant, non une mort prompte et facile, mais les plus effroyables douleurs, au milieu des tortures les plus lentes et les plus recherchées; souffrant, non-seu-

lement avec un certain courage, mais avec sérénité, mais avec joie, d'une manière si merveilleuse, si persuasive, qu'elle touche les païens et les bourreaux, les attire à la religion plus efficacement, qu'ils n'en sont détournés par la crainte des supplices; c'est ce qu'on ne voit que dans l'Eglise de Jésus-Christ, c'est ce qui semble surpasser les forces de l'homme, et suppose un secours divin. On admire Socrate, buvant la ciguë pour ne pas désobéir à des lois qui le condamnent injustement; Régulus, retournant à Carthage, où l'attend une mort cruelle; Epictète, imperturbable sous les coups d'un maître barbare. Que si ce courage sublime éclatoit dans un grand nombre d'hommes, l'admiration croîtroit encore. Mais que, pendant trois siècles, un héroïsme bien plus étonnant anime les personnes qui devroient en être les plus éloignées par la foiblesse de l'âge, la timidité du sexe, les habitudes de la condition; des femmes, des vieillards, des enfans, de toutes les classes de la société, alors la merveille paroît incroyable, elle sort des lois ordinaires de la nature; et, s'il faut y croire, on est forcé d'y reconnoître un miracle dans l'ordre moral (1). Je me dis à moi-même : Si le Dieu du ciel et de la terre, qui est la sainteté, la sagesse, la vérité par essence, a quelque part des adorateurs dont il agrée les hommages, à quels traits pourrois-je les distinguer? Je voudrois qu'ils fussent les plus vertueux de

(1) Fleury, IIe *Disc. sur l'Hist. Ecclés.* n. 1 et 2.

tous les hommes, époux fidèles, fils tendres et respectueux, désintéressés, pleins d'affection pour leurs semblables, amis généreux, d'une probité incorruptible; voilà comme veut être honoré le Dieu de toute sainteté. Je voudrois que ces adorateurs, amis de l'ordre public, soumis aux lois, pleins de respect pour le magistrat, d'amour pour la patrie, de courage dans les combats, d'intégrité dans les tribunaux, de zèle dans tous les emplois publics, se montrassent ainsi de dignes serviteurs du Dieu de l'ordre et de la sagesse. Je voudrois enfin que ces adorateurs, toujours prêts à tout sacrifier, honneur, fortune, réputation, plutôt que le devoir, n'eussent pour règles que la vérité, et qu'ils regardassent comme un triomphe d'en être les victimes. Je ne sache rien de comparable à de tels hommes. Or tels ont été les martyrs chrétiens; et, si à ces traits on ne doit pas reconnoître les adorateurs du vrai Dieu, je ne sais plus où ils sont sur la terre.

N'oublions pas que nous descendons de ces héros chrétiens, et que nous pouvons nous écrier avec plus de raison que ce patriarche de l'ancienne loi : Nous sommes les enfans des saints; ils nous ont précédés dans la carrière, ils nous attendent dans le séjour de leur gloire : combattons comme eux pour triompher comme eux, et consolons l'Eglise notre mère commune par notre dévoûment à sa doctrine et à ses lois. L'incrédulité moderne passera avec ses sophismes et sa fausse tolérance : c'est un fléau qui laissera long-temps

après lui les vestiges de ses ravages ; mais espérons qu'il ne restera de ce nouveau genre de persécutions que ce qui reste des anciennes, des souvenirs glorieux à l'Eglise qui les a souffertes. Que sont devenus ces Romains qui la persécutoient? Ce peuple, qui se vantoit d'être le peuple-roi, a été livré aux nations barbares ; cet empire, qui se flattoit d'être éternel, est tombé. Rome est ensevelie dans ses ruines avec ses faux dieux ; il n'en reste plus de mémoire que par cette autre Rome sortie de ses cendres, qui, pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.



JÉSUS-CHRIST

CONSIDÉRÉ

COMME LE BIENFAITEUR

DU GENRE HUMAIN.

Ego sum veritas et vita,
Je suis la vérité et la vie.
(*Ev. de saint Jean, chap. XIV*, ℣ 6.)

Quel langage, Messieurs ! et qui donc a pu sans orgueil le faire entendre à la terre? Quel est celui qui a eu le droit de se rendre ce magnifique témoignage, qu'il étoit la vérité et la vie, et d'élever la voix au milieu des nations, pour leur dire en parlant de lui-même : Avant moi, ont paru des sages qui ont brillé par leur doctrine, par l'éclat de leur génie, et qui ont enseigné aux hommes d'utiles vérités; mais leur esprit n'étoit point à l'abri de toute erreur, et trop souvent ils ont abusé de leurs lumières pour accréditer le mensonge : c'est moi seul qui possède la plénitude de

la science véritable ; je suis la vérité, *ego sum veritas?* Avant moi, des amis de l'humanité, des législateurs habiles, ont bien pu travailler à policer les peuples, à réformer les mœurs; mais combien leurs efforts n'ont-ils pas été impuissans ou bornés? C'est moi qui viens répandre dans les cœurs des sentimens nouveaux, et des germes de vie qui vont produire de toutes parts les fruits les plus abondans comme les plus salutaires ; je suis la vie, *ego sum vita.*

Encore une fois, quel est celui qui a pu sans ostentation tenir un pareil langage, se donner ainsi pour la lumière et le réformateur du monde? Ce personnage extraordinaire, vous le chercheriez en vain dans le portique ou le lycée, parmi les sages de Rome ou d'Athènes; l'antiquité païenne ne l'a jamais vu. Des lumières mêlées de beaucoup d'erreurs, des vices à côté de quelques vertus, un zèle apparent plutôt que réel pour la réforme du genre humain : voilà ce que vous trouverez chez es anciens sages du paganisme.

Si vous vous transportez chez la nation juive, vous verrez à sa tête son législateur Moïse, auteur inspiré d'une loi admirable sans doute; mais il fut plutôt la lumière et le guide d'un peuple que de tous les peuples ; son code de lois ne fut pas sans quelques imperfections; c'étoit plutôt une ébauche qu'un ouvrage fini ; c'étoit comme l'aurore du soleil de vérité qui devoit se lever enfin pour dissiper les ténèbres de l'idolâtrie.

Non, depuis l'origine des choses jusqu'à nous,

il n'y a eu qu'un seul personnage qui ait pu, sans faste comme sans restriction, s'appeler, pour tous les temps comme pour tous les peuples, la *vérité* et la *vie;* et ce personnage unique dans les annales du monde, c'est, Messieurs, vous prévenez ma pensée, c'est le libérateur qu'attendoient les enfans de Jacob, celui que les prophètes nommoient le *Désiré des nations;* c'est le pacificateur du ciel et de la terre qui parut dans la Judée, sous le règne d'Auguste, lorsque, le temple de Janus étant fermé, la paix régnoit dans l'univers; c'est le fondateur divin de notre religion sainte; c'est Jésus-Christ.

A ce nom sacré l'enfer a frémi, toutes les passions se sont déchaînées, tous les peuples se sont d'abord soulevés; ils ont dit : « Rejetons loin de » nous, et le Christ, et ses envoyés, et le joug de » leurs lois, » *projiciamus à nobis jugum ipsorum* (1). Mais ils ont parlé en vain, celui qui habite dans les cieux s'est ri de leurs projets; Jésus-Christ a triomphé; devant lui tout genou a fléchi sur la terre. Son triomphe a fait le bonheur du monde, et les nations qui se soulevoient contre lui ne voyoient pas que, dans leur aveugle emportement, elles rejetoient leur véritable Sauveur.

Mon dessein, aujourd'hui, Messieurs, est de vous attacher à Jésus-Christ et à sa loi par des liens également doux et puissans, ceux de la reconnoissance; de fortifier votre croyance en lui,

(1) Ps. II, 3.

en vous le faisant aimer, en vous montrant combien sa religion est digne du Dieu de bonté, par les biens mêmes dont elle a *été* la source. Pourquoi faut-il que trop souvent on ait étalé avec complaisance les maux dont elle est devenue l'occasion par les vices des hommes, et qu'on ait jeté un voile sur les biens immenses dont elle a été, par ses maximes et par son esprit, la cause véritable? Essayons d'éclairer les esprits qui pourroient ici être prévenus, et d'attacher tous les cœurs à Jésus-Christ par l'histoire de ses bienfaits; rappelons tout ce que l'humanité lui doit de lumières et de vertus : montrons qu'il a été la *vérité* et la *vie;* la vérité, en dissipant les erreurs du monde païen; la vie, en y répandant un esprit tout nouveau qui l'a *régénéré.* Tel est le plan et le partage de ce discours sur Jésus-Christ, considéré comme le bienfaiteur du genre humain.

Aujourd'hui qu'instruits par l'Evangile nous avons des idées si hautes et si pures de la Divinité, de la providence, du vice et de la vertu, des récompenses et des châtimens de la vie future, de l'ensemble des devoirs que nous avons à remplir envers le Créateur, envers nos semblables, envers nous-mêmes; aujourd'hui que les vérités les plus sublimes de la religion sont devenues populaires, qu'elles entrent dans les premières instructions de l'enfance, qu'elles passent comme de main en main dans les familles, et que nous semblons les ...ssécler à titre d'héritage, nous concevons à peine

la profondeur des ténèbres où le genre humain étoit plongé avant que Jésus-Christ parût sur la terre. Nous sommes tentés de croire que les peuples ont été dans tous les temps aussi éclairés que nous le sommes maintenant; l'habitude que nous avons de jouir des bienfaits du christianisme en diminue le prix à nos yeux. Nous regardons comme l'ouvrage de l'homme des lumières qui lui viennent d'une révélation divine, et la haute idée que nous aimons à nous former des forces et de l'étendue de l'esprit humain sert de voile à notre ingratitude envers la religion. Cependant tous les monumens de l'histoire profane s'accordent avec ceux de l'histoire sacrée, pour attester l'antique ignorance du genre humain; et la Providence, à travers les ravages du temps et les ruines des siècles, n'a, ce semble, conservé tant de chefs-d'œuvre de Rome et de la Grèce, que pour éterniser les égaremens de l'homme abandonné à lui-même. Il faut donc, pour un moment, sortir du milieu du monde chrétien où nous vivons, et remonter par la pensée à ces temps reculés qui ont précédé la naissance du christianisme; c'est alors que nous verrons clairement comment Jésus-Christ s'est montré la vérité en dissipant les erreurs capitales du monde païen.

Il y a dix-huit siècles, une seule nation, celle des Juifs, adoroit le seul Dieu véritable; mais, obscure alors et méprisée, la lumière qui brilloit sur elle étoit comme une foible lueur à peine aperçue dans des ténèbres immenses : tout le reste des

peuples étoit plongé dans une nuit profonde ; le monde entier étoit idolâtre. Egaré par les sens, l'homme s'arrête à ce qu'il voit, et prostitue aux créatures l'hommage qui n'est dû qu'à leur auteur; sa raison, enivrée des vapeurs du mensonge, chancelle et tombe d'erreur en erreur; il se dégrade jusqu'à se prosterner devant des dieux qu'il voit ràmper sur la terre, brouter dans les champs, ou, si l'on en croit le poète, éclore dans les jardins. Poussant encore plus loin la démence, il tremble devant le bois ou la pierre qu'a façonnés son ciseau; il se persuade que des dieux et des déesses, capables de lui être propices ou funestes, habitent dans les statues, dans les animaux, dans les plantes qu'il révère. La terre n'est plus qu'un temple d'idoles, et l'homme a si profondément oublié qu'un Dieu l'a fait, qu'il croit lui-même pouvoir faire des dieux.

Et qu'on ne pense pas que les nations policées et savantes aient ici quelque avantage sur les nations barbares. Il faut l'avouer, à la honte des lettres et des sciences humaines, ni la sagesse et les lois si vantées de l'Egypte, ni l'esprit et la politesse des Grecs, ni la politique et la gravité des Romains, n'avoient échappé à la contagion universelle : l'affreuse superstition se joue de toute l'espèce humaine, elle a tout enveloppé dans son ténébreux empire. Le Persan adore l'astre qui le brûle de ses feux ; l'Egypte implore son bœuf Apis ; Delphes a son Apollon, Ephèse sa grande Diane, Rome son Jupiter; et c'est précisément dans

le siècle du goût, du bel esprit et des lumières, que cette reine des cités élève à tous les dieux de la terre ce temple fameux qui subsiste encore dans Rome nouvelle, et où la croix devoit un jour être plantée, en signe des victoires du Christ sur les idoles des nations.

Encore si l'histoire ou le culte de ces dieux avoit été capable de rendre l'homme meilleur; si la célébration de leurs mystères et de leurs fêtes avoit dû éveiller dans les ames de précieux sentimens d'humanité et de vertu; si l'on étoit sorti de leurs temples avec un amour plus sincère de ses devoirs et avec des mœurs plus pures : mais non, le cœur, dans le délire des passions, avoit peuplé l'Olympe de dieux infâmes ou cruels, qu'on n'adoroit bien souvent que par des cruautés ou des infamies. Quels dieux qu'un Jupiter incestueux, un Mars sanguinaire, un Bacchus dissolu, une Vénus prostituée! Les poètes ont célébré leurs querelles, leurs amours, leurs jalouses fureurs. Chez les anciens, les Bacchanales, les Saturnales, les Lupercales, souvent aussi les jeux du cirque et du théâtre, qu'étoient-ils autre chose que des excès de débauche ou de barbarie en l'honneur des dieux? Qui oseroit raconter ce qui se commettoit dans les temples de Junon, d'Adonis, de Priape, de Cybèle, dans les fêtes de Flore qu'on n'osoit célébrer devant Caton? Je ne dois souiller ni ma langue ni vos oreilles du récit de ces monstrueux égaremens.

Sans doute la connoissance d'un Dieu auteur de toutes choses, d'une providence qui préside aux

destinées humaines, d'une vie future avec des récompenses et des châtimens; sans doute, ces vérités précieuses étoient plus ou moins répandues au milieu des nations païennes; outre qu'elles ont leur racine toujours vivante dans le cœur de l'homme naturellement religieux, elles se conservoient dans les traditions populaires, dans les hymnes sacrés, les chants des poètes, les écrits des sages, les lois des législateurs. Mais, obscurcies par les nuages des superstitions de tous les genres, elles ne jetoient plus qu'une clarté mourante; elles n'avoient qu'un foible empire sur le cœur et sur la conduite de l'homme; elles laissoient les penchans déréglés presque sans frein, et la vertu sans appui : aussi chaque passion avoit des autels, chaque passion étoit un dieu. Le genre humain étoit ravi de trouver jusque dans la religion l'apologie de ses foiblesses; et l'on voit bien qu'il ne s'étoit plongé dans la nuit de l'idolâtrie, que pour se rouler plus tranquillement dans la fange de tous les vices.

Et qui donc viendra dissiper ces épaisses et profondes ténèbres? d'où partira la lumière? qui la fera briller enfin aux yeux des peuples idolâtres? Peuvent-ils l'attendre des savans, des sages, des politiques? Pour vous épargner d'arides discussions, j'en appelle à l'expérience. Avant Jésus-Christ, bien des siècles s'étoient écoulés; des hommes extraordinaires par leurs talens, leur savoir, leurs découvertes, avoient brillé parmi les nations; des conquérans, des législateurs, des philosophes, des poètes, des orateurs illustres, avoient paru dans le

monde; la Grèce avoit eu ses Homère, ses Solon, ses Lycurgue, ses Platon, ses Démosthène; Rome, ses Numa, ses Scipion, ses Caton, ses Varron, ses Cicéron, ses Virgile. Le temps avoit développé tous les excès, tous les désordres que devoient entraîner des superstitions impures ou cruelles; mais le temps n'amenoit jamais ni de nouvelles connoissances sur la religion et sur la morale; ni la réforme salutaire des mœurs privées et publiques. Le monde restoit toujours idolâtre; il ne devenoit ni plus éclairé, ni meilleur, ni plus heureux.

C'en est donc fait; le genre humain est condamné à rester plongé dans l'ignorance, dans les superstitions et dans tous les vices, s'il n'a d'autre remède à ses maux que les leçons de la philosophie et de la sagesse humaine. Il est reconnu que, dans l'antiquité païenne, aucune école particulière ne posséda la vérité toute entière, et que toutes avoient pour maxime de respecter au dehors les cultes établis et les superstitions populaires. Quel philosophe auroit d'ailleurs voulu tenter la réforme véritable de la religion, des mœurs, des usages des peuples, aux dépens de son repos ou de sa vie? Il falloit ici un sage plus habile, plus clairvoyant que les plus beaux génies de Rome et d'Athènes, assez puissant sur les esprits et sur les cœurs pour triompher des erreurs et des vices, pour faire prévaloir la vérité, et en faire suivre les pures et sévères leçons. Or ce personnage extraordinaire, dont le plus sublime des philosophes grecs avoit comme senti le besoin, et

...

qu'il sembloit appeler par ses vœux, ce personnage divin devra descendre du ciel, car la terre ne sauroit le donner aux hommes.

Jésus-Christ paroît enfin, et le chaos du monde moral va se dissiper. Lui-même il évangélise les peuples de la Judée, il s'associe quelques disciples dont il supporte la grossièreté, et dont il éclaire l'ignorance avec une bonté sans bornes. Il leur dit : « Allez, enseignez toutes les nations. » Fidèles à la voix de leur maître, ils se partagent les différentes contrées du monde, et la parole de la vérité va retentir depuis Jérusalem jusqu'aux extrémités de la terre. Un nouvel ordre de choses commence. Ces vérités capitales dont les conséquences sont infinies, qui sont le solide fondement de toute morale et de toute vertu, sont enfin pleinement annoncées aux peuples. La doctrine d'un seul Dieu, d'une providence, d'une vie à venir, sort toute brillante et toute pure du milieu des ténèbres qui l'avoient obscurcie. C'est surtout en parlant de la vie future que Jésus-Christ fait briller la vérité dans tout son éclat; tous ses discours sont empreints de cette croyance; c'est sur elle que porte toute sa loi; c'est dans la crainte des châtimens et l'espoir des récompenses de l'avenir, qu'il place le frein du vice et l'aiguillon de la vertu. Un Dieu qui interroge les consciences, qui doit récompenser tout ce qui est bien, et punir tout ce qui est mal, qui promet à la vertu des biens immenses, au malheur d'ineffables consolations, quelle doctrine! qu'elle est puissante!

qu'elle est féconde ! et une fois qu'elle sera gravée dans l'esprit des peuples avec toute sa force et toute sa pureté, que ne peut-elle pas pour changer la face du monde !

Non, Messieurs, Jésus-Christ n'est pas un de ces sages qui ne fondent une école nouvelle que pour un petit nombre de disciples ; il est envoyé pour tous. Combien n'étoit-il pas digne de celui qui fait luire son soleil pour le pauvre comme pour le riche, pour l'ignorant comme pour le savant, de donner à la terre une religion dont l'enseignement embrassât ce qui a toujours fait la plus grande partie du genre humain, je veux dire les ignorans, les pauvres, les malheureux ? Que Socrate, s'éloignant des sophistes de son temps, se soit rapproché de la véritable sagesse, celle qui apprend à bien vivre ; qu'Aristote ait écrit sur la morale de très-belles sentences ; que Cicéron ait composé un beau traité sur les devoirs : toutes ces doctes leçons, d'ailleurs très-imparfaites, tous ces livres n'arriveront pas jusqu'à la multitude. C'est Jésus-Christ qui, dans sa familiarité sublime, s'abaisse jusqu'à elle, par lui ou par ses disciples. Leur immense charité ne distingue ni Grec, ni barbare, ni maître, ni esclave ; dans tous les hommes ils voient des frères qu'il faut éclairer : par eux la plus haute sagesse se répand dans tous les rangs et toutes les conditions, elle descend jusqu'à tout ce qu'il y a de plus obscur et de plus ignoré ; la vérité devient populaire. Chose merveilleuse ! autrefois, sans lumières certaines, sans

dogmes arrêtés, la philosophie païenne flottoit à tout vent de doctrine; elle hésitoit sur les points les plus fondamentaux : eh bien ! ce que les philosophes ont ignoré, le peuple lui-même le sait aujourd'hui; il est éclairé et ferme là où ces sages ne repondoient qu'en tremblant. Prenez dans une nation chrétienne le plus simple villageois; interrogez-le sur Dieu, sur la vie future, sur les devoirs, sur tous les points de la morale, et vous le trouverez plus instruit que ne l'étoient tous les sages de la Grèce ensemble. Oui, le pasteur de village, avec ses instructions familières, fait plus de vrais sages que n'en put faire Platon avec la pompe de ses discours; et voilà ce qui a fait dire à l'auteur d'une préface célèbre : « A la faveur » des lumières que la religion chrétienne a ré» pandues, le peuple même est plus ferme et plus » décidé sur un grand nombre de questions in» téressantes, que ne l'ont été toutes les sectes de » philosophes. » Tel est donc l'inappréciable avantage de la doctrine évangélique; elle embrasse toutes les classes du peuple, non pour les corrompre, mais pour les éclairer sur leurs devoirs, également faite et pour les esprits les plus simples, et pour les esprits les plus élevés. C'est le soleil du monde intelligent, semblable au soleil visible qui anime toute la nature, et qui éclaire l'humble vallée comme la cime des montagnes.

Je l'avoue, Messieurs, à la vue de tant de vérités précieuses, répandues par l'Evangile au milieu des peuples, je ne conçois rien aux attaques si

violentes que lui ont livrées tant d'écrivains de nos jours. Peut-on s'empêcher de voir en eux les plus inconsidérés et les plus imprévoyans des hommes? et ne doit-on pas dire à ceux qui voudroient encore marcher sur leurs traces : En travaillant avec tant d'ardeur à ruiner le christianisme, à détruire sa croyance et son culte, que prétendez-vous? Auriez-vous rêvé une société sans religion, sans culte public? Mais en vérité, une telle prétention est si folle, elle est si bien démentie par l'histoire de tous les peuples, elle supposeroit une ignorance si profonde du cœur humain, que je ne puis vous prêter une telle pensée. Me parlerez-vous de loi naturelle, de ce qu'il vous plaît d'appeler la religion de Socrate et de Marc-Aurèle? Mais ne sentez-vous pas que ce sont là des discours en l'air? Trouvez-moi sur la terre un seul peuple civilisé qui se soit borné à votre pur naturalisme? Il n'en est pas un qui ne se soit appuyé sur une révélation ou fausse ou véritable, pas un qui se soit fixé dans le pur déisme, pas un qui n'ait senti le besoin d'un culte extérieur et public. Ce n'est pas connoître le peuple que de s'imaginer qu'il pourroit se borner à des idées spéculatives de religion. En lui arrachant le christianisme, qu'avez-vous à lui proposer? Vous le laissez dans l'incertitude, vous le jetez dans le vague des opinions, dans une sorte d'athéisme pratique qui seroit pour lui la ruine de toute vertu, et d'où il finiroit par se précipiter de lui-même dans des superstitions non moins grossières peut-être que

celles du paganisme. Revenons donc, revenons à celui qui possède seul la science véritable. Avant lui, le monde païen n'avoit ni le moyen ni l'espoir de sortir de ses ténèbres; Jésus-Christ a donc été pour les hommes la lumière et la vérité. J'ajoute qu'il a été aussi le réformateur du monde, en y répandant un esprit de vie toute nouvelle ; en sorte qu'il a pu dire : Je suis la vie, *ego sum vita*.

Si, au lieu de se contenter d'un coup-d'œil vague et rapide sur les nations païennes et sur les nations chrétiennes, nous voulons les rapprocher et les comparer sérieusement, pour en voir la différence, nous sentirons de plus en plus combien Jésus-Christ a été le bienfaiteur du genre humain, en répandant comme une vie nouvelle dans le monde social, en exerçant la plus salutaire influence, soit sur la société civile en général, soit sur la société domestique en particulier, soit plus spécialement sur les classes si nombreuses chez tous les peuples, celles des pauvres et des malheureux.

Je dis d'abord influence de l'Evangile sur la société civile. Que de désordres, que d'excès, quelle barbarie présentoit le monde social sous l'ancien paganisme! Quelle barbarie dans le culte public! Une coutume qui a fait partie de la religion de tous les peuples de la terre, c'est celle d'immoler aux dieux des victimes humaines; l'histoire atteste que tous les peuples se sont plus ou moins souillés de ces superstitieuses cruautés. Quelle barbarie dans les jeux et les fêtes publiques!

Est-il rien de plus révoltant que ces combats de gladiateurs si multipliés chez le peuple romain, qui se regardoit comme le plus policé de l'univers; combats dans lesquels on voyoit tant de milliers d'hommes s'entr'égorger pour le plaisir des spectateurs? Quelle barbarie dans les guerres! Trop souvent c'étoient des guerres d'extermination, où tout finissoit par la destruction des cités, par le massacre des habitans, ou par l'esclavage. Quelle barbarie dans la législation relative à une si grande partie de l'espèce humaine, celle des esclaves! Elle laissoit aux maîtres la liberté de se jouer de leur vie comme de celle des plus vils animaux. Quelle barbarie par rapport à la succession au trône! L'histoire nous apprend que presque toujours le palais des rois n'étoit qu'un théâtre de carnage.

Or il n'est pas un de ces fléaux qui n'ait été ou détruit ou adouci chez les peuples divers, à mesure que le christianisme s'y est établi. Il est vrai, Messieurs, on ne trouve dans l'Evangile ni un traité politique sur la meilleure forme de gouvernement, ni un code de lois civiles, ni des règles précises sur l'administration des Etats; mais on y trouve quelque chose de bien plus précieux encore, fait pour tous les temps, pour tous les gouvernemens, pour tous les peuples. L'Evangile consacre les maximes qui servent de fondement à toutes les sociétés humaines. Pour rendre l'autorité plus inviolable, il lui donne une origine sacrée et la fait dériver de la Divinité même. Pour mieux assurer la soumission des peuples, il la présente, non

comme le fruit de la crainte, mais comme un devoir de conscience. S'il commande de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, il commande aussi de rendre à César ce qui est à César. Le respect qu'il imprime pour la majesté des rois est tel, que Tertullien ne craignoit pas de l'appeler énergiquement *la religion de la seconde majesté* (1); langage bien différent de ces doctrines séditieuses qui ne flattent la multitude que pour l'égarer, et lui parlent sans cesse de ses droits pour lui faire mieux oublier ses devoirs. Toutefois, pour contenir la richesse et la puissance dans les bornes de la justice, pour en prévenir les excès, le christianisme abaisse toutes les conditions et tous les rangs devant celui qui s'appelle le *Roi des rois* et le *Seigneur des seigneurs* (2), ramène les hommes de toutes les classes à leur fin comme à leur origine commune, et leur rappelle que c'est sans acception de personnes que le même Dieu les jugera tous. Nos livres saints ne respirent que paix, que pardon des offenses, que modération dans les désirs, que mépris de toute célébrité qui ne s'accorde pas avec la vertu, que vigilance contre ces passions divinisées en quelque sorte dans le paganisme, l'orgueil, la cupidité, la volupté, source empoisonnée de tous les désordres qui ont désolé les empires comme les familles. Dans la doctrine évangélique, tout porte sur l'amour de Dieu et des hommes. Enfin elle est annoncée aux peuples idolâtres; elle leur est pré-

(1) *Apolog.* cap. XXXV.
(2) I Tim. VI, 15.

sentée avec des promesses magnifiques pour ses fidèles sectateurs, comme avec des menaces effrayantes pour les cœurs rebelles : or, à mesure qu'elle acquiert de l'empire sur les esprits et sur les cœurs, une heureuse révolution s'opère dans les sentimens, dans les habitudes, dans la religion et les lois. On voit disparoître ces sacrifices humains, qui étoient un outrage pour le Dieu de bonté comme pour la nature; les hommes se dépouillent de leur férocité; les gouvernemens sont plus justes et plus doux, les peuples plus soumis et les révolutions moins fréquentes; les vainqueurs se montrent plus humains et plus généreux; les guerres d'extermination disparoissent ou du moins deviennent plus rares. Les païens, d'après leurs lois, n'étoient pas obligés de voir des hommes dans leurs esclaves; l'Evangile ordonne aux chrétiens d'y voir des frères : aussi la charité évangélique tempère d'abord, affoiblit insensiblement, et finit par briser, chez les peuples qu'elle régénère, ce joug humiliant et cruel qui pesoit sur une si grande partie de l'espèce humaine.

Lorsque, des débris de l'empire romain, les barbares du Nord fondèrent nos monarchies européennes, l'Evangile adoucit leurs mœurs et les civilisa. Le servage, qui s'établit alors chez nos pères, fut très-éloigné de la barbarie de l'esclavage de Sparte ou de Rome; même il alla toujours en s'affoiblissant; et c'est en particulier à l'he
ascendant d'un pontife romain, Alexandr
que fut dû, et Voltaire lui-même en fait la

que, l'affranchissement de toutes les classes du peuple. Telle est donc la gloire du christianisme; s'il n'a pas détruit tous les fléaux de l'humanité, il les a tous adoucis, et il a trouvé le secret de donner tout à la fois plus de liberté aux peuples et plus de stabilité aux gouvernemens. Voilà bien ce qu'a reconnu en particulier l'auteur de l'*Esprit des Lois*, quand il a dit que, si l'on vouloit « se mettre » devant les yeux les massacres continuels des rois » et des chefs grecs et romains, la destruction des » peuples et des villes par ces mêmes chefs, les ra- » vages de Timur et de Gengiskan qui ont dévasté » l'Asie, on trouveroit que l'on doit au christia- » nisme, et dans le gouvernement un certain droit » politique, et dans la guerre un certain droit des » gens, que la nature humaine ne sauroit assez » reconnoître (1). »

Que si ses ennemis vouloient en quelque sorte user ici de récrimination, et se prévaloir contre lui des divisions, des excès, des guerres dont il a été le prétexte, je ne discuterois pas en détail ces accusations, qui feront la matière d'un discours particulier; je me bornerois à quelques réflexions qui, pour être générales, n'en sont pas moins décisives. Je vous le demande, Messieurs, est-il un vice que l'Evangile ne condamne, un excès qu'il ne réprouve, une vertu qu'il ne commande, une perfection qu'il ne conseille et qu'il n'inspire? et pourquoi donc lui imputer ce qui n'est jamais

(1) Montesq. *Espr. des Lois*, liv. XXIV, chap. III.

la suite, mais ce qui est la violation même de ses maximes? Combien de fois n'a-t-on pas abusé des lois, de la justice, de la puissance, pour opprimer! Faudra-t-il pour cela qu'il n'y ait parmi nous ni codes, ni tribunaux, ni gouvernement? Combien de fois n'a-t-on pas abusé des sciences et des lettres, pour répandre des doctrines subversives de l'ordre social! Faudra-t-il pour cela qu'il n'y ait ni lettres, ni savans? La société civile a fait éclore des désordres portés jusqu'au plus monstrueux raffinement : faudra-t-il pour cela nous ramener à l'état sauvage? On nous dit bien ce qu'un peuple devient quelquefois par l'abus de la religion; mais on ne dit pas ce qu'il deviendroit, s'il étoit privé de la religion : et certes nous sommes à plaindre, si nous l'avons si tôt oublié. Il ne seroit pas difficile de faire voir que, si les sentimens religieux venoient à s'éteindre, les mœurs et les lois manqueroient de leur plus ferme soutien; qu'on ne pourroit plus contenir les peuples que par la force, par la terreur, par toutes les mesures violentes des gouvernemens despostiques; et que, si l'Europe perdoit le christianisme, elle perdroit avec lui la civilisation et la liberté, pour retomber dans la barbarie. Laissons donc aux esprits irréfléchis et téméraires leurs vaines déclamations, et disons, avec le même auteur de l'*Esprit des Lois* (1) : « C'est mal raisonner contre la religion, » de rassembler dans un grand ouvrage une longue

(1) Liv. XXIV, chap. II.

» énumération des maux qu'elle a produits, si l'on » ne fait de même celle des biens qu'elle a faits. » Si je voulois, ajoute-t-il, raconter tous les maux » qu'ont produits dans le monde les lois civiles, la » monarchie, le gouvernement républicain, je di- » rois des choses effroyables. »

Je viens, en second lieu, à l'influence du christianisme sur la société domestique. Oui, si nous pénétrons dans la famille pour considérer ce qui regarde le père, les enfans, les époux, quels nouveaux sentimens de reconnoissance la religion ne doit-elle pas nous inspirer!

Chez les peuples les plus civilisés du paganisme, la religion étoit si favorable aux penchans désordonnés, si peu réprimante, que, pour maintenir la subordination et la paix domestique, la loi portoit le pouvoir paternel jusqu'à l'excès, et l'armoit de ce glaive vengeur qui ne doit reposer que dans les mains dépositaires de la puissance publique. La religion a rendu plus sacré, plus profond le sentiment de la piété filiale; elle a remplacé la crainte par la persuasion. Dès-lors, sans cesser d'être ferme et vigilante, l'autorité paternelle a perdu ce qu'elle avoit de farouche, et chez nous les pères ne sont pas des Brutus. La mère chrétienne n'a pas la dure fierté de celles de Lacédémone; mais, forte sans cesser d'être tendre, d'un côté elle sauroit, comme la mère de saint Louis, armer le bras de son fils contre l'ennemi, et de l'autre lui dire comme elle : « J'aimerois mieux vous voir mort » que souillé d'un seul crime. »

Chez les peuples même les plus vantés, tels que les Grecs et les Romains, l'exposition, le meurtre des enfans nouveau-nés étoient autorisés ou même commandés par les lois dans certains cas prévus et déterminés. La religion, comme une mère tendre, a couvert de sa protection ces créatures innocentes, et a fait voir une barbarie, un crime énorme, là où de très-graves législateurs de l'antiquité ne voyoient qu'une mesure politique.

Avant le christianisme, la polygamie et le divorce étaient assez généralement répandus, usage néanmoins qui est une source de rivalités sanglantes, qui affoiblit, en les partageant, les affections de l'époux, et ne laisse voir bien souvent que des épouses opprimées. Jésus-Christ vient, qui rappelle le mariage à son unité primitive, et qui, affermissant le lien conjugal, détruit ce qui contribue le plus à la tyrannie de l'époux et à l'avilissement de la femme. Pour celle-ci, le joug de la soumission n'est pas brisé, mais il est adouci; elle est la compagne de l'homme, et non pas son esclave. Il est incontestable, Messieurs, que nulle religion sur la terre n'a, autant que le christianisme, protégé la femme, adouci son sort, et ne lui a donné dans la famille autant de droits et de dignité. Ainsi le christianisme a rendu meilleure la condition d'une moitié de l'espèce humaine; et, à ce sujet, je ne puis m'empêcher de le faire observer en passant, la femme chrétienne qui déserte sa religion et qui la blasphème méconnoît, sans y penser, son plus grand bienfaiteur, et a le

malheur de joindre à la désertion une véritable ingratitude.

J'ai dit, en troisième lieu, influence spéciale de l'Évangile sur les classes si nombreuses chez tous les peuples, celles des pauvres et des malheureux. C'est bien ici plus que jamais son véritable triomphe. Les Grecs et les Romains ont brillé sur la terre par les lettres, les arts, la guerre, la politique, et une civilisation très-avancée. Leur sagesse et leur prévoyance, a dit Fleury (1), dont je vais répéter les propres expressions, « alloient bien » jusqu'à bannir la fainéantise et les mendians » valides; mais on ne voit point chez eux d'ordre » public pour prendre soin des misérables qui ne » pouvoient rendre aucun service. » Voyez, au contraire, comme, de tous les genres de besoin et d'infortune, il n'en est pas un seul qui ait échappé à la tendre sollicitude de l'Eglise chrétienne. L'histoire nous apprend combien cet esprit de charité l'anima dès son origine, éclata même au milieu des persécutions, se perpétua d'âge en âge, jusqu'à ce qu'enfin il pût se déployer tout entier dans cette multitude innombrable d'asiles préparés par lui à l'indigence et au malheur, et dont le monde entier est couvert encore. Je crois devoir faire remarquer à la gloire de ce sexe plus compatissant, et qui se dévoue avec tant de courage au soulagement de l'humanité souffrante, que la première personne citée dans les annales chré-

(1) *Mœurs des chrét.* n. 51.

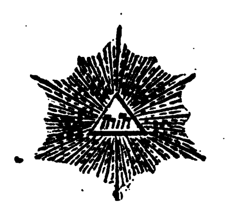
tiennes comme fondatrice d'un asile public pour les pauvres, et, si je puis l'appeler par son nom même, d'un hôpital, c'est Fabiola, dame romaine du quatrième siècle.

Quel bien a pu faire la religion à l'humanité, qu'elle n'ait pas fait réellement? et, dans nos temps modernes, que de merveilles opérées par elle! C'est la religion qui a recueilli une multitude d'enfans délaissés, et qui a eu pour eux des entrailles que n'ont pas eues leurs mères dénaturées; c'est la religion qui réunit les enfans des classes les plus inférieures, et qui, sans bruit et sans faste, leur fait enseigner gratuitement les premiers élémens des connoissances humaines avec ceux de la morale la plus pure; c'est la religion qui verse la pitié avec le noble courage dans le cœur de ces Filles de la Charité, de ces anges consolateurs prêts à voler partout où le cri du malheur les appelle. Qui donc a bâti sur des montagnes de neiges éternelles ces retraites hospitalières auxquelles le voyageur égaré a dû si souvent la conservation de ses jours? c'est le christianisme. Qui donc avoit inspiré à des hommes généreux le dessein d'aller, sur des plages brûlantes et barbares, se présenter comme les libérateurs de leurs frères captifs? c'est le christianisme. Encore aujourd'hui, quelle est l'ame secrète de ces associations qui visitent les asiles de la misère, descendent dans les cachots, instruisent l'ignorance, et semblent avoir des consolations pour toutes les douleurs, et des services pour tous les besoins? c'est toujours le

christianisme. C'est à lui enfin qu'est due la gloire incomparable d'avoir, dans le Nouveau-Monde, humanisé, éclairé, civilisé des peuplades sauvages, et fondé ces républiques chrétiennes, qui, par l'innocence des mœurs, la sagesse des lois, le bonheur domestique et civil, surpassoient autant la république de Sparte, que l'Evangile surpasse le paganisme. Ayons donc la bonne foi d'avouer que le christianisme a tout fait pour la société, pour la famille, pour les malheureux, et que, s'il ne produit pas plus de biens encore, ce n'est pas lui, c'est nous seuls qu'il faut accuser.

La voilà, Messieurs, cette religion chrétienne, non telle qu'affectent de la présenter des ennemis perfides, dans des portraits dont la passion ou les préjugés ont fourni les couleurs; mais telle qu'elle est sortie des mains de son divin fondateur, entourée de toutes les lumières qu'elle a répandues, de toutes les vertus qu'elle a inspirées, des victoires qu'elle a remportées sur les vices et sur les erreurs; la voilà cette religion salutaire que des méchans auroient voulu nous ravir, et qui étoit tellement incorporée à notre monarchie, que la ruine de l'une ne pouvoit qu'entraîner la ruine de l'autre. Le temps est venu de renouer enfin pour jamais l'antique alliance de l'autel et du trône. Revenons, Messieurs, revenons, pour notre intérêt et pour notre bonheur, à cette religion trop long-temps méconnue, trop long-temps outragée, qui seule peut cicatriser nos plaies, mettre un terme à nos calamités, affermir la paix pu-

blique, qui seule, en un mot, peut régénérer la monarchie dans sa vieillesse, comme elle seule a pu la former dans son enfance, et peut la faire croître encore avec un nouvel éclat de gloire et de prospérité.



EXCELLENCE

DU

MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Après avoir porté l'Evangile et formé une église chrétienne au sein d'une des cités les plus florissantes et les plus voluptueuses de la Grèce, à Corinthe, l'apôtre saint Paul adresse à ces nouveaux fidèles deux Epîtres que nous avons encore, où il cherche à les confirmer dans la foi qu'ils avoient reçue. C'est dans la première qu'il s'attache avant tout à leur développer les mystères de Jésus-Christ, d'un Dieu fait homme, et, dans son humanité, vivant, souffrant et mourant comme nous et pour nous; et à ce sujet il leur dit des paroles qui furent d'abord un scandale pour le Juif et une folie pour le gentil, qui sont encore si révoltantes pour l'incrédule, si dures pour la foule des chrétiens foibles de nos jours, et dont sera choquée peut-être la superbe délicatesse de quelques-uns de mes auditeurs. Saint Paul ne craignoit pas de dire que la sagesse des philosophes de son temps n'étoit que folie, et leur science que vanité; qu'il comptoit

pour rien les discours étudiés de l'éloquence humaine, que tout son savoir étoit Jésus-Christ, qu'il faisoit gloire de ne connoître que Jésus et même Jésus crucifié : *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (1). Quel langage, Messieurs! qu'il devoit paroître étrange au siècle surtout où vivoit l'apôtre, siècle de bel esprit, de science, de volupté! Alors chaque peuple avoit ses héros dont il chantoit les exploits, ses orateurs dont il vantoit l'éloquence, ses sages dont il admiroit les maximes, ses dieux dont il encensoit les autels. Et voilà qu'un homme inconnu, sans crédit, sans puissance, sorti d'une nation méprisée, un Juif, un barbare, vient annoncer à la terre, à la Grèce même, si savante et si polie, que ce qui fait le sujet de son admiration ou de son culte est plein de folie et de mensonge; que la solide gloire, la première de toutes les sciences, c'est de connoître un personnage nouveau qui est mort sur une croix, Jésus crucifié, *Jesum Christum, et hunc crucifixum.* Ainsi la prévoyance des politiques, la sagesse des sages, les écoles fameuses de Rome et d'Athènes, les jeux célèbres de la Grèce, les fêtes de Corinthe, la beauté de ses édifices, son commerce florissant, les avantages de sa position, tout cela, l'apôtre l'oublie; et, le cœur rempli du seul objet qu'il aime et qu'il adore, il ne prêche que lui à toutes les nations; et cet objet unique de ses pensées et de

(1) I Cor. II, 2.

son amour, c'est Jésus-Christ. Encore si l'apôtre des gentils se contentoit d'appeler les peuples à contempler dans Jésus la sainteté de sa vie, la pureté de ses vertus, la beauté de sa doctrine, son amour pour les malheureux, l'éclat des merveilles qui se multiplioient sous ses pas, les triomphes de ses discours sur les cœurs les plus rebelles; mais non, l'apôtre ne craint pas de fixer les regards de l'univers sur les souffrances et la mort de son divin maître. Oui, des instrumens de douleur, un appareil sanglant, un corps tout couvert de plaies, une croix, voilà ce que Paul étale avec complaisance aux yeux des nations; Jésus crucifié, voilà la science qu'il veut apprendre aux hommes superbes et sensuels, *Jesum, et hunc crucifixum.* Concevoir le dessein de faire adorer par toute la terre comme un Dieu un personnage mort sur une croix comme un malfaiteur, et réussir dans ce projet, de manière à conquérir à ce crucifié le monde entier, quelle pensée! quel succès! Comme toutes les idées humaines sont ici confondues! comme cela seul, bien approfondi, décèle dans le christianisme un je ne sais quoi que l'homme n'a pas inventé, et je ne sais quelle force toute divine, preuve éclatante de sa vérité.

Déjà, Messieurs, nous avons exposé quelques-unes des preuves de la divinité de la religion de Jésus-Christ; déjà nous avons établi qu'il falloit révérer en lui, je ne dis pas seulement un homme ami de Dieu, mais encore un Homme-Dieu. C'est sur ce mystère que porte le christia-

nisme tout entier; et c'est de ce mystère, considéré tel que l'enseigne l'Eglise chrétienne avec ses suites et ses dépendances, que je me propose de vous entretenir en ce jour. Je voudrois vous faire sentir toute la beauté, toute l'excellence d'une religion qui porte sur un tel fondement. Placés au sein d'une cité qui est le centre des sciences, des lettres et des arts, oublions pour un moment, comme autrefois l'apôtre au milieu de Corinthe, oublions et ses palais superbes, et ses jardins délicieux, et ses académies savantes, et sa population immense, et les chefs-d'œuvre dont elle est embellie; ce sont là les choses du temps et de l'homme. Portons plus haut nos pensées; essayons de nous faire de justes et nobles idées de la religion que nous professons, de découvrir quelque chose des trésors de lumière et de sagesse que l'apôtre voyoit dans Jésus-Christ. Prouvons que, loin de rougir des abaissemens et de la mort du divin fondateur de sa religion, le chrétien doit s'en glorifier, et que le christianisme emprunte un éclat et une grandeur étonnante de ces ombres mêmes, qui d'abord sembloient l'obscurcir et le dégrader. Notre dessein est donc de vous présenter dans son véritable point de vue le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire, la doctrine d'un Dieu fait homme pour nous, et de le venger des attaques de ses ennemis. Nous allons essayer, en premier lieu, de vous montrer ce que ce mystère renferme de grand et de beau; en second lieu, de faire voir combien sont mal fondés les argumens de l'incrédulité contre ce mystère. Tel est le

plan de ce discours sur l'excellence du mystère de l'Incarnation.

C'est une vérité qui se fait également sentir à tous, inspirée par la saine raison, et surtout admirablement développée dans le christianisme, que Dieu ne pouvoit rien créer que pour sa gloire, et qu'il est la fin unique de toutes choses, par la raison même qu'il en est l'unique principe. Oui, lorsque, dans les conseils de sa sagesse, il arrêtoit de communiquer l'être dont il est la source et la plénitude, il ne pouvoit avoir d'autre dessein que de graver dans ses créatures l'image de ses perfections, de se manifester, d'être connu, adoré, glorifié. Il est écrit de lui : *Je suis le commencement et la fin* (1); et le Sage a dit, il y a trois mille ans, que « le Seigneur a fait pour lui tout ce qu'il a fait, » *omnia propter semetipsum operatus est Dominus* (2): non qu'il ne trouve en lui-même sa félicité, qu'il ait besoin, pour être heureux, de la connoissance et des hommages de ses créatures; mais il se doit à lui-même de ne pas se dépouiller du souverain empire qu'il a sur elles, et d'en exiger un tribut de dépendance et d'amour. Parmi les êtres créés, celui qui se cherche uniquement, exclusivement lui-même, et qui se constitue le terme de ses affections, n'est pas seulement un égoïste aux yeux de la raison; c'est, aux yeux de la religion, un

(1) Apoc. II, 8.
(2) Prov. XVI, 4.

usurpateur sacrilège des droits de la Divinité. Aussi est-il dit dans les livres saints que Dieu est un *Dieu jaloux qui ne cède pas sa gloire à un autre* (1); aussi, dans cette prière si simple et si sublime que Jésus-Christ a enseignée à ses disciples, le premier vœu que nous formons, c'est que le saint nom de Dieu soit honoré, que son empire soit partout reconnu, et que sa volonté suprême soit accomplie sur la terre comme dans les cieux. Mais, pour atteindre ce but unique de la création, celui de procurer sa gloire, que devoit faire le Créateur? quel plan devoit-il suivre dans la formation du monde, soit intelligent, soit matériel? Certes il ne nous appartient pas de tracer les voies qu'il devoit suivre; et, si la révélation n'étoit venue soulever pour nous une partie du voile qui nous dérobe les profondeurs des secrets divins, nos idées seroient bien vagues et bien incertaines. Je prends donc les choses telles que nous les enseigne le christianisme. Si d'un côté je sais que Dieu a dû chercher sa gloire dans la création de l'univers, de l'autre je trouve que, par l'Incarnation, ce dessein est exécuté de la manière la plus merveilleuse, la plus digne de l'infinie Majesté; pourquoi? parce qu'alors les hommages des créatures prennent un caractère de grandeur toute divine : le monde entier adorant Dieu par l'homme, l'homme adorant par Jésus-Christ, et Jésus-Christ étant Dieu et homme tout ensemble, il

(1) Deuter. VI, 15; Isai. XLVIII, 11.

en résulte que Dieu est connu et glorifié en Dieu. C'est ici, Messieurs, un enchaînement de vérités et de raisonnemens qui demande votre attention toute entière.

Nous apprenons par les livres saints que Dieu, sortant de son repos éternel, donne l'être à ce qui ne l'avoit pas, et tire du néant cet univers avec toutes ses merveilles. Déjà les étoiles étincellent comme des diamans à la voûte céleste, le soleil remplit les espaces de sa lumière, la lune, reine des astres, préside à la nuit, les mers sont renfermées dans les prisons de l'abîme, la terre féconde se couvre de fleurs et de fruits, une multitude d'êtres divers peuplent les eaux, la terre et les airs; tout obéit aux lois du souverain Créateur, et il n'est rien qui ne soit adapté merveilleusement à ses desseins. Aussi l'écrivain sacré nous le représente-t-il se complaisant dans le monde visible qu'il vient de produire, voyant que chaque chose est à sa place, que chaque trait de cet immense tableau a sa grâce et sa beauté, et que dans son ensemble il doit servir aux vues de sa sagesse, durant toute la suite des temps : *Vidit Deus quòd esset bonum* (1).

Mais enfin qu'importe cet univers matériel, et quelle gloire en revient-il à Dieu, s'il n'existe point d'êtres intelligens qui puissent le connoître et l'adorer? Les créatures insensibles, le soleil, la lune, la terre et les mers ne se connoissent pas elles-mêmes, et ne connoissent pas Dieu; elles

(1) Genes. I, 25.

n'ont le sentiment ni de leur propre existence, ni de l'existence de leur auteur; elles sont incapables de rapporter à Dieu, par la reconnoissance, ce qu'elles ont reçu de sa main toute-puissante. Sans doute, Dieu n'est pas comme ces ouvriers incertains de leur talent, qui se plaisent à l'essayer dans les productions de leur industrie; il n'avoit pas besoin de faire l'essai de sa puissance dans la formation de ce monde, et le créer sans autre but ultérieur eût été une chose indigne de lui. Ne craignons pas de le dire, la création de la nature matérielle, sans la création de la nature intelligente, n'offriroit rien qui fût digne de la suprême Majesté. Si la matière existoit seule, tout seroit mort dans la nature, ce monde physique seroit une immense solitude; ce seroit un palais sans maître, un empire sans roi, un temple sans pontife. Que fait donc le Créateur? Après qu'il a formé l'univers matériel avec toutes ses beautés et ses merveilles, l'Ecriture nous le représente méditant en lui-même quelque chose de meilleur que tout ce qu'il a fait jusque-là : *Faisons*, dit-il (1), *l'homme à notre image*. Dans ce dessein, sa main puissante façonne un peu d'argile, il l'anime d'un souffle de sa divinité; et voilà l'homme qui tient à Dieu par son esprit, et à la terre par son corps; qui porte dans son ame des traits des perfections divines qu'on verra reluire jusque sur son front; qui se trouve, comme

(1) Genes. 1, 26.

son auteur, capable d'intelligence et d'amour, et qui, étant un être libre, rendra par là même à la Divinité des hommages glorieux pour elle et méritoires pour lui. C'est Dieu lui-même qui, lui communiquant quelque chose de sa royauté suprême, l'établit roi de la terre, lui assujettit tous les êtres qui croissent, vivent, respirent sur sa surface. Dès ce moment, la création commence d'avoir un but digne du souverain auteur de toutes choses. Les créatures insensibles existent pour l'homme, et l'homme existe pour Dieu. Les êtres matériels ne connoissent pas Dieu, mais ils le font connoître, ils le manifestent, et rendent ses perfections en quelque sorte visibles : leur éclat, leur beauté, leur harmonie, excitent l'homme à louer, à glorifier leur auteur. Le soleil et les astres répandus dans le firmament ne sont-ils pas comme autant de miroirs où viennent se réfléchir de toutes parts à nos yeux les rayons de la Divinité? Si le prophète convie toutes les créatures inanimées, la terre et les mers, les vents et les tempêtes, à bénir à jamais le Créateur, ce n'est pas seulement de sa part un pieux enthousiasme; c'est encore une manière de reconnoître que, par la grandeur et le concert de leurs mouvemens, par le spectacle merveilleux qu'elles présentent, elles nous invitent à payer en leur nom à notre commun maître le tribut de leurs hommages comme des nôtres tout à la fois. Nous pouvons même ajouter que l'homme n'est pas ici un simple spectateur, qu'il n'est pas seulement un témoin frappé d'admiration, mais

que, dans la création, tout se rapporte à lui. Nous ne savons pas, il est vrai, ce qui se passe dans les autres mondes, ni si Dieu y a placé des êtres capables de le connoître; mais nous savons que l'homme jouit de toutes les œuvres de la main divine. Oui, l'air, la lumière, les astres, tout sert à ses usages, à ses besoins, à ses plaisirs; et, sans prétendre que ce monde ait été fait exclusivement pour l'homme seul, toujours est-il incontestable qu'il peut se regarder comme un point central dans une sphère immense. Ainsi nous sommes autorisés à dire que les créatures matérielles bénissent, adorent leur Créateur, non par elles-mêmes, mais par la médiation de l'homme qui les connoît, qui, par elles, s'élève jusqu'à leur auteur, et qui, pontife de la nature entière, en offre l'hommage à la Divinité.

Sans doute ces hommages des créatures inanimées par le moyen de l'homme, et de l'homme par ses adorations personnelles, pouvoient être agréables à la Divinité. Surtout lorsque nos premiers parens, encore dans toute l'intégrité de leur nature originelle, enrichis des dons les plus précieux, le cœur tout pénétré de reconnoissance et d'amour, se tournèrent vers le Dieu qui leur avoit donné la vie et des biens si parfaits, l'expression de leurs sentimens ne put que plaire à celui qui les leur inspiroit. Mais enfin l'homme, quelque vertueux, quelque saint qu'on le suppose, est toujours borné; ses hommages partent d'une nature trop foible pour ne pas rester à une distance infinie de l'infi-

nie grandeur. Qui comblera cet intervalle immense? comment l'homme acquerra-t-il ce qui lui manque pour offrir à Dieu un tribut qui ait quelque proportion avec sa majesté? On sent bien que les hommages rendus à la puissance ou au mérite sont d'autant plus glorieux, que la personne qui les offre a elle-même plus de dignité et de grandeur. Ainsi un puissant monarque, quelque honoré qu'il soit des hommages de ses sujets, le seroit plus encore des hommages des rois qu'il verroit au pied de son trône. Mais enfin comment l'homme sera-t-il rapproché de l'infinie majesté de son Dieu? C'est ici, Messieurs, que vous allez sentir ce qu'il y a de beau et de profond dans l'Incarnation du Verbe. Je ne prétends point qu'elle fut nécessaire; que Dieu ait dû choisir l'ordre de choses dans lequel elle a eu lieu; qu'il n'avoit que ce moyen pour créer le plus parfait des mondes, et qu'il étoit tenu de le créer. Je laisse cette doctrine de Leibniz ou de Malebranche pour ce qu'elle est: peut-être est-il plus facile de rendre ridicule l'optimisme de ces deux grands philosophes que de le réfuter; mais il est bien permis de n'y voir qu'un rêve sublime, quoiqu'on ait su l'appuyer sur des raisons très-spécieuses. Dans ce moment, dégagé de tout esprit de système, je me borne à ce qu'enseigne le christianisme. Qu'est-il donc arrivé? Le Fils éternel de Dieu s'unit à la nature humaine; dans cette nature, il s'abaisse et s'humilie devant le Très-Haut; en même temps il se ...e un peuple d'adorateurs qu'il s'associe, qu'il

remplit et pénètre de son esprit ; il devient le chef d'un corps mystérieux, dont nous surtout, chrétiens, nous sommes les membres ; et dès-lors voyez comment se déploie avec une vaste magnificence le plan de la création. Les êtres matériels adorent par la médiation de l'homme, l'homme adore par Jésus-Christ, et Jésus-Christ, Homme-Dieu, adore par lui-même d'une manière digne de Dieu. Ainsi, par l'incarnation du Verbe divin, l'univers forme un concert magnifique de louanges infinies comme l'infinie Majesté qui en est l'objet.

Ce n'est point ici une théologie nouvelle; elle est une suite du mystère de l'Incarnation bien compris ; et je crois en trouver les élémens dans saint Paul, qui avoit pénétré si avant dans les profondeurs de ce mystère. En effet, dans l'église de Corinthe fondée par cet apôtre, il s'étoit élevé quelques différends : les fidèles sembloient se partager entre ceux qui les avoient plus particulièrement instruits : l'un étoit pour Céphas, l'autre pour Apollon. L'apôtre, pour faire cesser ces vaines disputes, leur rappelle que les hommes ne sont rien, qu'ils doivent se mettre au-dessus de toutes ces considérations humaines, penser que leur gloire et leur seul désir doivent être d'appartenir à Jésus-Christ, qu'en lui tout leur appartient, et à ce sujet il leur dit ces paroles remarquables : « Oui, toutes choses sont à vous,
» soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les
» choses futures ; tout est à vous, et vous êtes à
» Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu, » *om-*

» *nia vestra sunt; vos autem Christi, Christus autem Dei* (1).

Donnons quelque développement à cette pensée de l'apôtre, si digne de nos réflexions. La religion nous enseigne que, nos premiers parens étant devenus prévaricateurs, Dieu ne les abandonna pas après leur chute; mais qu'en même temps qu'il les châtia de leur révolte, il leur promit, ainsi qu'à leur postérité, un réparateur. Confiée aux premières familles du genre humain, cette promesse se perpétua dans une suite de générations qui en furent les gardiennes fidèles, jusqu'à ce qu'un peuple particulier, le peuple hébreu, en fût spécialement le dépositaire. Ce libérateur devoit être Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, qui, par sa mort, expieroit les crimes de la terre, et dont les mérites, embrassant tous les âges, sanctifieroient tous les justes depuis l'origine jusqu'à la fin des temps. Telle est la foi chrétienne sur les promesses et les suites de l'Incarnation : or voyez la gloire qui en revient à Dieu.

Si les sacrifices d'Abel, de Noé, d'Abraham, de Melchisédech, si les cérémonies mystérieuses de l'ancienne loi, si la foi des patriarches, le zèle des prophètes, les vertus de tous les justes qui ont paru avant l'Evangile, n'eussent eu aucune liaison avec le sacrifice futur de Jésus-Christ, ils n'auroient eu qu'un mérite foible et borné; mais, par leur union avec les mérites du libérateur attendu,

(1) *Cor.* III, 22, 23.

ils acquéroient une valeur immense, et avoient quelque proportion avec la divine Majesté. Ainsi, même avant Jésus-Christ, les créatures insensibles louoient Dieu par les justes de la terre, et les justes par Jésus-Christ, et Jésus-Christ par lui-même d'une manière digne de Dieu : *omnia vestra sunt; vos autem Christi, Christus autem Dei.* D'après la même idée, quelle gloire ne devoit pas revenir à Dieu du zèle des apôtres, des combats des confesseurs, du courage des martyrs, des prières des ames pieuses, de la résignation des chrétiens malheureux, des largesses inépuisables de la charité, de toutes les vertus touchantes et sublimes que la religion inspire; car cette gloire, quoique rendue par une foible créature, devient comme infinie par l'union du fidèle avec l'Homme-Dieu! Tout est pour l'ame fidèle; l'ame fidèle est à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu : *omnia vestra sunt; vos autem Christi, Christus autem Dei.* Ce n'est pas encore tout : la religion, quoique sous des formes différentes, est aussi ancienne que le monde, elle s'est perpétuée avec lui pour durer même après lui. C'est un germe qui se montre sous les patriarches, qui croît sous la loi mosaïque, qui se développe sous la loi de l'Evangile, et reçoit dans les cieux sa pleine et parfaite maturité. Là tout est consommé; les élus ne font qu'un avec Jésus-Christ, et Jésus-Christ n'est qu'un avec le Père céleste; la gloire du chef rejaillit sur tous les membres. C'est par lui que les bienheureux louent, exaltent à jamais les grandeurs et la mi-

séricorde du Dieu qui les couronne; et leurs adorations, identifiées avec celles de Jésus-Christ Homme-Dieu, sont infinies comme le Dieu qui en est l'objet. Ainsi, par une suite du mystère de l'Incarnation, Dieu a reçu depuis l'origine, et recevra au-delà des temps des hommages infinis comme lui. Dès-lors quelle religion plus digne de Dieu, et qui lui soit plus glorieuse qu'une religion, fondée comme la nôtre, sur le mystère de l'Homme-Dieu? Quand ce ne seroit là qu'un système, ce seroit encore la plus sublime des conceptions humaines; mais tout cela est trop loin des pensées de l'homme, pour que l'homme l'ait inventé. Je ne m'étonne donc pas que la faute de nos premiers parens ait donné lieu à l'incarnation du Verbe; que, cette incarnation devant procurer à Dieu une si grande gloire, l'Eglise, en même temps qu'elle déplore la chute originelle, s'en console par le spectacle des biens ineffables que la Providence a su en tirer, et qu'elle ne craigne pas de s'écrier : « O heureuse faute, qui a mérité d'avoir « un tel réparateur! » *ô felix culpa, quæ talem meruit habere redemptorem!*

Certes, Messieurs, pour le faire observer en finissant la première partie de ce discours, la doctrine que je viens d'exposer devroit nous être d'autant plus chère, qu'elle est plus glorieuse et plus consolante pour nous. Rapprochez-la de celle des matérialistes de nos jours, et prononcez. Les athées ont célébré avec emphase la dignité de l'espèce humaine : ils vouloient, disoient-ils, re-

lever la majesté de l'homme abattu sous le joug de la superstition ; et cependant, avec leurs systèmes, ils ne pouvoient que le corrompre et l'avilir. Que nous apprennent-ils sur l'origine et la destinée de l'homme? Ils le font naître je ne sais comment, le font arriver, par de bizarres métamorphoses, du minéral au végétal, du végétal à l'animal, jusqu'à l'être humain ; ils ne voient en lui qu'un peu de boue organisée ; ils le font mourir tout entier comme un insecte : et voilà ce qui s'est appelé long-temps, et ce qui s'appelle encore quelquefois de la philosophie. Pour nous rendre vertueux, l'athée commence par nous débarrasser de la croyance de la Divinité, et par là même nous livre à tous les vices presque sans défense ; pour nous consoler des maux de la vie, il nous parle de l'inflexible nécessité qui nous écrase. De l'orgueil pour de la dignité, de la licence pour de la liberté, des passions pour des vertus, des mots barbares ou un affreux suicide pour consolation : voilà tous les dons que l'athée fait à l'humanité ; et, si une heureuse inconséquence ne le rendoit meilleur que ses systèmes, on pourroit dire : Voilà l'homme de l'athéisme. Au contraire, fait à l'image de Dieu son créateur, animé d'un esprit immortel, classé seul à part, et roi de la nature par son intelligence, soutenu dans ses maux par l'espérance, ennobli, perfectionné et comme divinisé par l'union du Verbe à la nature humaine, rendu participant des mérites et de la sainteté de Jésus-Christ, destiné à régner avec lui dans l'é-

ternité : voilà l'homme de la religion. Décidez maintenant de quel côté est la grandeur, de quel côté est la bassesse.

C'est assez, Messieurs, vous entretenir de ce qu'il y a de grand et de beau dans le mystère de l'Incarnation ; il nous reste à voir si l'incrédule est fondé dans ses argumens contre ce mystère.

Si vous écoutez les incrédules, ils vous présenteront le mystère de l'Incarnation comme un composé bizarre de contradictions, de cruauté, d'injustice, de bassesse, indigne de la bonté et de la grandeur de Dieu. Un Dieu, vous diront-ils, immortel, impassible, immense, être renfermé dans un corps mortel, naître, souffrir, mourir, quelle absurdité ! un Dieu qui condamne à mort, au lieu des hommes seuls coupables, Jésus-Christ, l'innocence même, quelle injustice ! enfin un Dieu traîné dans les humiliations et les opprobres, quoi de plus révoltant, de plus indigne de la suprême Majesté ! Que tout cela, Messieurs, ne nous épouvante pas : ces vains argumens ne portent guère que sur de fausses notions, et vous les verrez s'évanouir, si vous voulez un moment vous attacher avec nous à vous faire de justes idées, premièrement, du fond même du mystère, tel que la religion l'enseigne ; secondement, de la véritable grandeur, telle que nous la présente la saine raison ; troisièmement, des effets merveilleux et divins qui ont résulté de ces abaissemens mêmes, dont l'incrédule cherche à se prévaloir contre Jésus-Christ.

Et d'abord il importe, avant tout, de prendre le mystère de l'Incarnation tel que la religion le propose, et non tel que pourroient se le figurer le préjugé et l'irréflexion. La religion nous apprend qu'en s'unissant à notre nature, le Verbe divin n'a rien perdu de sa grandeur, ni rien contracté de notre foiblesse; que dans Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, la Divinité resta toujours impassible, immortelle. Sans doute il seroit absurde de s'imaginer qu'elle étoit contenue dans un corps humain, comme une liqueur est contenue dans un vase, ou comme nous sommes renfermés dans ce temple; mais en même temps que Dieu remplit tout de son immensité, il peut rendre sa présence plus sensible en quelques lieux particuliers; en même temps qu'il nous donne à tous le mouvement et la vie, il a pu s'unir à notre nature humaine d'une manière plus intime, la gouverner, la diriger par une action plus spéciale. En Jésus-Christ, la nature humaine étoit unie à la nature divine, comme dans l'homme le corps est uni à l'ame. Cette comparaison, toute imparfaite qu'elle est, sert néanmoins à éclaircir le mystère, et dans tous les temps les docteurs de l'Eglise chrétienne en ont fait usage. En effet, Messieurs, l'homme est esprit et corps tout ensemble; dans chacun de nous, l'esprit a ses fonctions, le corps a aussi les siennes; mais il est reçu dans le langage humain que les unes et les autres sont attribuées à la personne : dès-lors, selon qu'on envisage l'homme par son esprit ou par son corps, on peut,

on doit dire du même homme qu'il est brute et intelligent, corruptible et incorruptible, mortel et immortel. L'application est sensible : dans Jésus-Christ, il faut savoir distinguer ce qui est proprement de l'homme de ce qui est proprement de Dieu ; en lui, la nature humaine souffre, la nature divine est impassible ; mais, par une suite de l'union des deux natures, on doit dire du même Jésus-Christ qu'il est Dieu et homme, engendré dans l'éternité et né dans le temps, toujours vivant et mourant sur la croix. Les enfans chrétiens instruits des premiers élémens de la religion savent répéter que Jésus-Christ est mort comme homme, et non pas comme Dieu. Dans Jésus-Christ, le Verbe dirigeoit, gouvernoit l'humanité; et voilà pourquoi on doit lui en attribuer les souffrances et la mort, dont le prix par là même devient infini.

Sans doute, si Jésus-Christ innocent étoit condamné pour les crimes des coupables, et subissoit malgré lui la peine qu'il n'a pas méritée, ce seroit une injustice. Mais supposez d'un côté que Dieu, justement irrité contre les iniquités des hommes, exige une réparation des outrages faits à sa majesté; supposez de l'autre que le Verbe divin, par un mouvement d'amour, se porte pour médiateur, qu'il se présente comme victime volontaire, et que, dans cette pensée, il prenne une nature semblable à la nôtre, pour souffrir et mourir : où est alors l'injustice? Admirons plutôt comment, dans les sacrifices de Jésus-Christ, la justice s'allie à la

bonté. La justice de Dieu est pleinement satisfaite par une réparation digne de lui, et sa miséricorde éclate en ce qu'il accepte une réparation qu'il pouvoit refuser. Un exemple familier peut répandre un grand jour sur cette matière : je suppose un monarque offensé par des sujets rebelles; il a le droit d'en tirer une vengeance éclatante, et de ne pas agréer les satisfactions offertes par les coupables. Eh bien! je suppose en même temps que son fils unique s'offre pour médiateur, qu'au nom des sujets criminels il se présente devant son père, et que sa médiation soit acceptée : où seroit ici l'injustice? Les droits du trône seroient vengés, et la clémence du prince éclateroit encore; même la gloire du père étant celle du fils, on pourroit dire que l'honneur qui reviendroit au père de la réparation du fils rejailliroit sur le fils lui-même. Certes je n'entends pas faire disparoître tous les nuages qui couvrent le mystère; car alors ce ne seroit plus un mystère. Dans notre ame, dans la manière dont se forment ses pensées, dans son union avec le corps, que de points tout aussi mystérieux, tout aussi incompréhensibles! Du moins, par les idées que la religion nous donne du mystère, on est forcé de convenir qu'il n'offre pas ces absurdités révoltantes que l'incrédule ne peut y voir qu'en le dénaturant.

En second lieu, pour être moins choqués des humiliations et des abaissemens de Jésus-Christ, rappelons les véritables notions de la solide grandeur; ne prenons pas ici pour règle l'orgueil qui

se révolte des apparences, mais la raison qui juge d'après la réalité : or que nous dit-elle ? que la véritable grandeur est dans la vertu, que la bassesse n'est que dans le vice ; même l'homme n'est jamais plus grand que lorsqu'injustement persécuté, il meurt dans les supplices avec le calme de l'innocence. Socrate doit plus de gloire à la ciguë qu'on le condamne à boire injustement qu'à son savoir et à ses qualités estimables. A-t-on jamais vu quelque chose d'avilissant dans les *tourmens* de Régulus, mourant à Carthage *victime de la foi jurée* ? Saint Louis dans les fers, supportant le malheur avec la résignation d'un chrétien et la dignité d'un roi, est-il moins grand que saint Louis sur le trône ? et si Jésus, poursuivi par la plus aveugle fureur, meurt avec toute la magnanimité et toute la simplicité de la vertu, n'y a-t-il pas bien peu de philosophie à être choqué de ses humiliations et de ses souffrances ? On peut dire que, sur cette matière, les païens se sont montrés plus éclairés que nos penseurs modernes ; témoin Cicéron, et avant lui Platon. Dans un fragment du troisième livre de la *République*, conservé par Lactance (1), Cicéron trace le portrait de deux hommes bien différens : l'un est un méchant qui passe pour un homme de bien, et qui, trompant ses semblables, se voit comblé de richesses, d'honneurs et de toutes les faveurs de la vertu ; l'autre est un homme de bien, mais qui passe pour méchant, que ses con-

(1) *Divin. Inst.* lib. V, cap. XII.

citoyens persécutent, chargent de chaînes, accablent de maux, et réduisent à être le plus misérable des hommes : « Eh bien ! dit le philosophe » romain, s'il nous falloit être l'un ou l'autre, » qui de nous seroit assez insensé pour hésiter? » Lorsqu'au second livre de sa *République*, Platon nous dépeint son juste parfait, il ne le représente ni sous le dais et la pourpre, ni dans le faste des grandeurs mondaines, ni sur le char de la victoire, ni au milieu des acclamations de la multitude; mais Platon a peint son juste tel que Jésus s'est montré à la terre, humilié, persécuté, n'ayant que le ciel pour approbateur de ses vertus, et condamné comme un malfaiteur, tandis qu'il étoit le plus juste des hommes. On sait que les sages du paganisme n'ont pas connu de spectacle plus digne des regards du ciel que celui de la vertu aux prises avec l'infortune.

Nous-mêmes, consultons nos propres idées, pour en faire, sous d'autres rapports, l'application à Jésus-Christ. Qu'on nous cite des esprits sublimes qui ne craignent pas de s'abaisser jusqu'à la portée des simples et des ignorans pour les instruire; qu'on nous rappelle des rois puissans qui se dépouillent quelquefois de leur majesté pour se montrer plus populaires, nous en sommes touchés, attendris ; nous aimons à voir les premiers descendre des hauteurs de leur génie, les seconds de l'élévation de leur trône et tempérer ainsi l'éclat du talent et du pouvoir par une aimable condescendance. Sans doute, si en cela nous pouvions soup-

çonner de la foiblesse et de la pusillanimité, nous ne serions plus frappés d'admiration; mais nous sentons qu'il y a de la grandeur à s'abaisser ainsi pour le bien de l'humanité. Certes, Messieurs, nous ne pouvons soupçonner rien de foible ni de pusillanime dans Jésus-Christ; c'est pour nous qu'il s'abaisse, mais toujours avec les traits de la plus héroïque vertu; il sait même du milieu de ses humiliations faire jaillir des traits d'une grandeur toute divine : c'est un prince qui, jusque dans sa royale familiarité, sait faire sentir tout ce qu'il est à la foule qui l'entoure. Voyez en effet sa vie toute entière : s'il vient au monde dans une crèche, des anges célèbrent sa naissance par des cantiques de joie; s'il paroît sous les foiblesses de l'enfance, les petits et les grands, les bergers de la Judée et les sages de l'Orient environnent son berceau; s'il est présenté au temple comme un enfant ordinaire, le vieillard Siméon le prend dans ses bras, et prophétise sa grandeur et sa gloire. Au milieu des peuples de la Judée, il converse avec les pauvres comme avec les docteurs; mais la plus haute sagesse est dans ses discours, et des merveilles sans nombre accompagnent ses pas. Se laisse-t-il saisir par une troupe armée, c'est après l'avoir terrassée d'une seule parole comme d'un coup de foudre; meurt-il sur la croix, la nature se trouble et se déconcerte : enfin il ne descend au tombeau que pour en sortir vainqueur de la mort.

Je consens à oublier pour un moment ces traits

de sa divine puissance, pour ne voir que ses abaissemens mêmes, et je prétends que, loin d'être avilissans pour Jésus-Christ, ils font ressortir admirablement sa grandeur : pourquoi? parce qu'il en résulte des effets merveilleux et très-dignes de la Divinité; c'est ici ma troisième et dernière réflexion.

Il y a quinze siècles qu'un des plus vigoureux génies de l'antiquité chrétienne, Tertullien, disoit aux ennemis de la divinité de Jésus-Christ (1): « Ses abaissemens vous paroissent indignes de » Dieu; mais considérez qu'ils étoient très-utiles » à l'homme, et que par là même ils devenoient » très-dignes de Dieu, car rien n'est plus digne » de Dieu que de faire du bien à sa créature. » Cette pensée mérite que nous nous y arrêtions, pour la mettre dans un jour convenable. En Dieu, toutes les perfections sont infinies; sa bonté est sans bornes, comme sa puissance et sa sagesse; elle est même son attribut tellement distinctif, qu'on le désigne sous le nom de très-bon comme sous celui de très-grand : en lui, la bonté est une propension à communiquer, à répandre les trésors de vie et de bonheur dont il est la source. Il n'en est pas de Dieu comme des hommes : concentrés dans nos affections personnelles, occupés de nos propres besoins, nous n'aimons pas à donner, ou nous ne donnons qu'avec réserve et mesure; nous sentons que nous nous dépouillons en donnant, nous

(1) *Adv. Marcion.* lib. II, cap. XXVII.

croyons perdre en quelque sorte une partie de nous-mêmes. Mais Dieu n'a besoin de rien, il donne sans s'appauvrir, il est de la dignité du premier être de donner de son propre mouvement, de prévenir les cœurs; et c'est parce qu'il est l'Être souverain, qu'il nous embrasse dans sa souveraine bonté. Que s'il lui plaît de lui donner un libre cours, il pourra la porter à un point qui nous paroisse inconcevable; infiniment communicable, jusqu'où ne peuvent point aller les affections de son amour! Que voyoit-il sur la terre? Les erreurs et les vices la couvroient de ténèbres et d'infamies; les crimes y étoient déifiés, les vertus méconnues; les peuples, suivant le langage de l'Écriture, étoient comme des brebis errantes sans pasteur et sans guide; c'étoient des malades couverts de plaies et de blessures; c'étoient en même temps des coupables qui, étouffant la conscience et les remords, tournoient contre Dieu même ses bienfaits, et ne cessoient de l'outrager par leurs iniquités. Il leur falloit un modèle, un médecin, un sauveur. Déjà le ciel avoit parlé de bien des manières par les prophètes; mais Dieu a résolu de faire plus encore, d'accorder à la terre un bienfait plus universel, plus précieux, plus durable : il fera une chose d'autant plus digne de lui, qu'il y entrera plus d'amour et de condescendance. Les païens avoient imaginé que les dieux visitoient quelquefois les hommes; eh bien! ce qui n'étoit pour eux qu'une fable s'est réalisé dans Jésus-Christ. Dieu se rend visible, se revêt de notre nature, vit au mi-

lieu des hommes, les éclaire par ses discours, les sanctifie par ses exemples, et les sauve par sa mort. Si nous étions de pures intelligences, il auroit pu se contenter de nous éclairer par des révélations intérieures; mais nous sommes des hommes, nous avons des sens, des organes, un corps. Alors Dieu se rend semblable à nous, et nous accorde le bienfait d'une révélation sensible, extérieure, appropriée à notre nature. Sans doute, il auroit pu paroître dans un état habituel de grandeur et de gloire, se montrer quelque temps aux hommes, et disparoître sans passer par ces états de pauvreté, d'humiliation et de souffrances auxquels il s'est assujetti; mais c'eût été trop peu pour son amour et pour notre instruction. Il passe par tous les états de la vie humaine, il se soumet aux plus rudes épreuves, il se rend obéissant jusqu'à la mort de la croix, parce que, dans son amour immense pour les hommes, il veut être le modèle de tous, nous présenter dans sa vie le tableau de toutes les vertus, offrir toujours l'exemple à côté du précepte, et nous éclairer encore plus par sa conduite que par ses leçons. L'orgueil, l'ambition, la volupté, ces trois tyrans du genre humain, dominoient avec tant d'empire, que, pour en affranchir la terre, pour y établir le règne des vertus opposées, il ne falloit rien de moins que les exemples si parfaits d'humilité, de détachement, de pureté, qui brillent dans Jésus-Christ.

Le voilà donc ce législateur unique qui, jusqu'au

dernier soupir de sa vie, se soumet le premier à toutes les lois qu'il nous impose; qui, par chacune de ses paroles comme de ses actions, a le droit de dire à ses ennemis (1) : « Qui de vous peut me » faire un reproche légitime? » Quel accord ravissant entre ses exemples et sa doctrine! Dans sa vie, il n'est pas une action qui ne soit un exemple; comme dans ses discours il n'est pas une parole qui ne soit vérité. Qu'ils sont petits devant ce juste tous les sages ensemble! Où est le philosophe qui sache parler et vivre ainsi? Aristote et Platon ont bien pu former des disciples, ils ont bien pu régner tour à tour dans les écoles de la philosophie ancienne ou moderne; mais voit-on qu'on puisse toujours retrouver dans la sainteté de leur vie la doctrine qu'ils ont enseignée dans leurs livres? A-t-on jamais eu la pensée de les proposer comme des modèles de toute perfection? Pour Jésus-Christ, sa conduite n'est que sa doctrine vivante; et partout où pénétrera son Evangile, on pourra dire à tous les hommes : « Regardez, et » faites selon le modèle qui vous est présenté. » Voilà comme, par ses abaissemens, Jésus-Christ se montre véritablement Dieu, en donnant l'exemple de toutes les vertus pour nous sanctifier, et en sacrifiant sa vie pour le salut du monde. Si nous admirons un prince qui sait se dévouer et mourir pour son peuple, si même nous lui en faisons un titre de gloire, confessons donc aussi, avec Bos-

(1) Joan. VIII, 46.

suet, « qu'un Dieu, descendant sur la terre pour » vivre parmi les hommes, ne pouvoit rien faire » de plus grand, rien de plus royal, rien de plus » divin, que de sauver tout le genre humain par » une mort généreuse. »

Enfin nous vous dirons : Vous êtes scandalisés des humiliations du Sauveur ! Mais voyez quelles ont été dans tous les siècles les suites merveilleuses de ses souffrances et de sa mort, et comme sa croix est devenue son triomphe. Jésus-Christ avoit annoncé que, lorsqu'il auroit été élevé de terre, il attireroit tout à lui : quelle prédiction! Une croix, théâtre d'ignominie, devenir une source de gloire, quel prodige! Jamais oracle n'a été plus merveilleusement accompli. Ici les faits de l'univers entier parlent assez haut; toutes les nations deviennent l'héritage de Jésus crucifié ; Rome elle-même, maîtresse du monde, subira le joug du Sauveur. Oui, que Rome, la superbe Rome, élève à grands frais un temple célèbre à tous les dieux de la terre, ce monument de sa politique et de sa superstition servira de trophée à la croix du Sauveur; le signe du salut sera planté sur le Panthéon, et les dieux des nations, comme enchaînés à ses pieds, serviront d'ornement aux triomphes du Christ. Jupiter est tombé du haut du Capitole, et ses foudres, tant célébrés par les poètes, ne l'ont pas sauvé d'une chute éternelle. L'empire romain périra, la religion du crucifié ne périra pas. Ils viendront du fond de leurs forêts et de leurs régions incultes les peuples farouches du

Nord, ils viendront fondre sur les provinces romaines comme sur une proie; le colosse de puissance tombera sous les coups des barbares, et les barbares tomberont à leur tour au pied de la croix; et les Remi diront aux Clovis : « Baisse la tête, » fier Sicambre; brûle ce que tu as adoré, et » adore ce que tu as brûlé. » Les peuples les plus sauvages de notre Europe seront humanisés, civilisés par l'Evangile, et l'Europe, une fois chrétienne, deviendra le flambeau du reste du monde.

Tels ont été, tels sont encore les triomphes de Jésus crucifié. Ainsi cette croix, dont on semble rougir, a fait la conquête de l'univers : tant il y a en elle de puissance et de vertu! Apprenez donc, Messieurs, à connoître le mystère de l'Incarnation tel que l'Eglise l'enseigne, dégagé des idées absurdes et grossières que s'en forme le préjugé, et vous sentirez tout ce qu'il renferme de glorieux pour Dieu, comme de salutaire aux hommes. Alors, chrétiens par les œuvres non moins que par la foi, vous ferez hommage à Jésus-Christ des affections de votre cœur, ainsi que de la soumission de votre esprit; vous respecterez en lui le médiateur, le Sauveur du monde, et vous répéterez avec les esprits célestes : « Gloire à Dieu par Jésus-Christ, et, » par lui, paix sur la terre aux hommes de bonne » volonté. »

SUR

LES PROPHÉTIES.

Déja, Messieurs, j'ai eu occasion de vous entretenir de la destinée de la nation juive, à laquelle Moïse a donné des lois si étonnantes par leur durée comme par leur sagesse; je vous ai rappelé les innombrables prodiges dont son histoire est remplie; j'ai essayé de vous montrer tout ce que son caractère, ses habitudes, son gouvernement, sa position au milieu des autres peuples du monde, présentent d'extraordinaire et de vraiment singulier. Je viens aujourd'hui considérer ce peuple sous un nouveau point de vue, qui achèvera de vous faire entendre comment il a plu à Dieu de se servir de lui pour amener l'exécution de ses desseins éternels, et préparer de loin les voies à la religion sainte qu'il avoit résolu d'établir sur la terre. C'étoit peu pour la bonté du Seigneur d'avoir sauvé de l'oubli la mémoire du passé, en ordonnant à son serviteur Moïse de décrire l'origine des choses, et d'assurer par un monument durable le dépôt des traditions primitives. C'est peu encore de pourvoir aux besoins présens de son peuple chéri, et

de le conduire comme par la main au milieu de miracles toujours renaissans. Les pensées de salut qu'a conçues le Très-Haut ne doivent se borner ni à une seule contrée ni à un seul peuple, et ces soins d'une providence toute particulière sur les enfans d'Israël ne sont que l'annonce et la figure de la grande œuvre de miséricorde qu'il médite en faveur de tous les enfans des hommes. Des siècles s'écouleront encore, jusqu'à ce que cette œuvre soit consommée. Mais, voulant la marquer à des traits qu'on ne puisse méconnoître, et consoler au moins la terre de ses maux par l'attente de sa délivrance, il suscite d'âge en âge des hommes pleins de son esprit et de ses lumières, devant qui il soulève le voile de l'avenir, et qu'il charge d'aller dire à leurs frères ce qu'ils ont vu et entendu. De là cette suite de prophéties que l'on rencontre en si grand nombre dans les livres de l'ancienne loi, et où l'on peut lire d'avance l'histoire des évènemens futurs.

Parmi ces prophéties, les unes ne regardent que le peuple juif ou bien quelqu'une des villes et des nations dont il étoit environné : les autres, et c'est à celles-ci que je m'arrête, semblent se rapporter à un seul et unique objet sur lequel elles reviennent sans cesse, et qu'elles représentent sous toutes ses formes et dans tous ses détails, comme étant d'une plus haute importance et d'un intérêt plus universel. Les Juifs et les chrétiens s'accordent à voir dans ces derniers oracles la promesse d'un libérateur ou d'un Messie qui doit venir dans la

plénitude des temps, et dont les bienfaits comme l'empire doivent embrasser toutes les nations. Mais ceux-ci assurent que cet auguste personnage est déjà venu; que c'est Jésus, fils de Marie, crucifié à Jérusalem, il y a dix-huit siècles; ceux-là, au contraire, soutiennent qu'il faut l'attendre encore. De leur côté, les incrédules prétendent que les uns et les autres sont également dans l'illusion, et que toutes ces prophéties ne méritent aucune croyance. Dans le choc d'opinions si différentes, où est la vérité? C'est ce qu'il s'agit d'examiner en ce moment.

Pour mettre plus d'ordre et de clarté dans cette discussion, je la réduis à trois questions principales.

Est-il vrai qu'il y a dans les livres de l'ancien Testament des prédictions qui annoncent la venue du Messie?

Est-il vrai que les caractères tracés d'avance de ce personnage incomparable se réunissent dans Jésus-Christ?

Est-il vrai que les difficultés qu'on oppose ici n'ont aucune solidité?

Tel est le sujet et le partage de cette Conférence sur la divinité de la religion chrétienne prouvée par les prophéties.

Il est indubitable, Messieurs, que l'attente du Messie, c'est-à-dire, d'un puissant libérateur destiné à régner sur tous les peuples, a été dans tous les temps un des points fondamentaux de la reli-

gion judaïque. On trouve des vestiges bien marqués de cette tradition, de siècle en siècle jusqu'à nous. Les auteurs tant juifs que païens témoignent unanimement qu'à l'époque où Jésus-Christ parut dans le monde, cette attente du Messie étoit universelle (1). Mais cette croyance si ancienne et si enracinée est-elle véritablement fondée sur les livres sacrés? Il est facile à tout homme de bonne foi de s'en convaincre. En effet, rien de plus souvent répété, dans les livres de l'ancien Testament, que la promesse du Messie, sous l'idée générale d'un libérateur destiné à fonder une nouvelle alliance. Il est vrai que cette promesse n'est pas également développée dans tous les temps ni dans tous les prophètes : c'est une lumière qui a ses commencemens et ses progrès; mais elle ne laisse pas d'éclairer tous les siècles; ce n'est d'abord qu'un rayon, mais il s'étend, s'accroît par degrés, et devient avec le temps un jour parfait.

A peine nos premiers parens ont-ils encouru par leur révolte la disgrâce du Créateur, qu'ils entendent de la bouche même de leur souverain juge la promesse d'un libérateur qui les affranchira de la servitude du démon. « Je mettrai, dit Dieu au » serpent, une inimitié entre toi et la femme, en- » tre sa race et la tienne, et cette race te brisera

(1) Joseph. *De Bello Judaico*, lib. VI, cap. V, n. 4. — Thalmud Babyl. *Sanh.* cap. II. — Luc. III, 15. — Joan. I, 19, 20; IV, 25, — Sueton. *in Vespas.* cap. IV. — Tacit. *Histor.* lib. V, cap. XIII.

» la tête (1). » Le style obscur et figuré de cette prophétie, dans laquelle le démon est désigné sous l'emblême du serpent, peut sans doute donner lieu à bien des difficultés; je pourrois même avouer que cette prédiction, si elle n'étoit pas éclairée par d'autres plus récentes, ne suffiroit pas pour fournir une démonstration rigoureuse de la promesse du Rédempteur. Observez cependant, Messieurs, que le sens de ces paroles mystérieuses est d'abord assez clairement déterminé par les plus anciennes traditions du genre humain. Non-seulement les Juifs (2), mais les païens eux-mêmes, comme Boulanger (3) le reconnoît expressément, ont conservé la tradition d'un libérateur tout-puissant qui devoït apporter le salut aux hommes et les réconcilier avec Dieu; et, ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que cet envoyé d'en haut est désigné dans plusieurs mythologies sous l'image d'un Dieu incarné qui écrase la tête d'un serpent nuisible au genre humain (4). D'où peut venir une pareille tradition commune à tant de peuples divers, sinon de la tradition primitive qui a expliqué la promesse faite à nos premiers parens dans le sens que nous lui donnons? D'ailleurs, pour peu qu'on examine de près la liaison

(1) Genes. III, 15.

(2) *Voyez* les Targums ou Paraph. chaldaïques.

(3) Boulanger, *Antiquité dévoilée*.

(4) *Voyez* l'ouvrage de Faber, intitulé : *Horæ Mosaicæ*, sect. I, caput III. — *Voyez* aussi *Essai sur l'Indifférence*, tom. III, chap. XXVII, pag. 408, etc.

du texte qui nous occupe, à travers les rigueurs de l'arrêt fatal qui y est porté, on voit percer à chaque mot la miséricorde qui tempère les coups de la justice. Dans le Dieu terrible qui maudit, on reconnoît toujours le père plus encore que le juge; on sent qu'il ne frappe qu'à regret, et que, s'il châtie pour le moment, il se réserve de pardonner un jour. Le but de cette prédiction est donc visiblement de consoler au moins les coupables dans le malheur, et de ranimer leur espérance après leur chute. Mais, de bonne foi, Dieu les eût-il bien consolés, en se bornant à leur annoncer l'inimitié qui existeroit désormais entre l'homme et le serpent naturel? Donnez au contraire à ces paroles divines le sens que nous leur attribuons d'après la tradition la plus ancienne et la plus universelle; dès-lors elles remplissent le but que Dieu s'est proposé, qui est de relever le courage de l'homme tombé. Le moins qu'il dut inférer de cette promesse, c'est qu'un de ses descendans remporteroit sur le démon une victoire éclatante; qu'ainsi son état n'étoit point désespéré, et qu'un jour il seroit délivré des maux qu'il s'étoit attirés par sa désobéissance.

Mais suivons la longue chaîne de prophéties dont celle-ci n'est que le premier anneau, et nous verrons les desseins de la divine miséricorde se développer successivement et acquérir de jour en jour une nouvelle clarté.

Environ deux mille ans avant Jésus-Christ, alors que tous les peuples se précipitoient dans l'i-

dolâtrie, Dieu choisit Abraham et toute sa famille pour en faire une nation privilégiée; il prédit à ce saint patriarche, non-seulement qu'il sera le père d'un peuple innombrable, mais que de sa race sortira un rejeton en qui toutes les nations seront bénies. « Abandonne ton pays, lui dit-il, » et viens dans la terre que je te montrerai; je te » ferai le chef d'un grand peuple, et toutes les na- » tions de la terre seront bénies en celui qui naîtra » de toi (1). » La même promesse est renouvelée dans les mêmes termes à Isaac et à Jacob, descendans d'Abraham (2); et au lit de la mort, Jacob lui-même, éclairé d'une lumière nouvelle, distingue entre les douze tribus celle de Juda, comme devant donner le jour au *Désiré des nations*. « Le » sceptre, dit-il (c'est-à-dire l'autorité souveraine), » ne sortira point de Juda, et l'on verra des ma- » gistrats de sa race, jusqu'à ce que vienne celui » qui doit être envoyé, et qui sera l'*attente des* » *nations* (3). » A ce dernier trait, qui ne reconnoît aussitôt le personnage célèbre déjà promis à Abraham, à Isaac et à Jacob, *celui en qui toutes les nations doivent être bénies*, le libérateur annoncé à l'homme coupable dès l'origine du monde?

Je n'ignore pas, Messieurs, que les Juifs modernes, embarrassés de cette prophétie, qui détermine par des caractères si frappans l'époque précise de la venue du Messie, n'ont rien négligé

(1) Genes. XII, 13; XXII, 18.
(2) *Ibid.* XXVI, 3, 4; XXVIII, 13, 14.
(3) *Ibid.* XLIX, 10.

pour en éluder la force, et même pour donner à l'oracle de Jacob un objet tout différent de celui que nous lui attribuons. Mais, sans suivre ici les érudits dans la discussion du texte original, que le plan de ce discours ne comporte pas, ne pouvons-nous pas trancher toute la difficulté par une observation décisive? Il est certain que tous les Juifs anciens, soit avant Jésus-Christ, soit même pendant les premiers siècles du christianisme, appliquoient aussi bien que nous au Messie l'oracle dont il s'agit. La traduction des livres saints connue sous le nom de *Version des Septante*, antérieure à Jésus-Christ de près de trois cents ans, les Paraphrases ou commentaires publiés par les Juifs depuis la venue de Jésus-Christ (1), tous les écrits de leurs anciens docteurs (2) adoptent unanimement l'explication que nous donnons encore aujourd'hui de cette célèbre prophétie. Que penser donc des interprétations suspectes imaginées par un petit nombre de docteurs modernes, après une si longue suite de siècles? Ne sommes-nous pas fondés à les attribuer uniquement au besoin de défendre une cause désespérée? De quel droit de prétendus savans de nos jours oseroient-ils se vanter d'avoir mieux pénétré le sens des prophéties que ces doctes interprètes, d'ailleurs si voisins du temps où la langue hébraïque avoit cessé d'être vulgaire, et qui devoient posséder encore dans toute son inté-

(1) *Voyez* dans la Polyglotte d'Angl. les Paraphrases d'Onkelos, de Jonathan et de Jérusalem.

(2) Thalmud. Gemar. *Tract. Sanh.* cap. 11.

grité le dépôt des anciennes traditions? N'oublions pas cette observation importante, qui prévient et résout d'avance la plupart des difficultés que nous font aujourd'hui les Juifs.

Mais, à mesure qu'on avance dans la suite des temps, les promesses deviennent encore plus claires et plus détaillées; les livres prophétiques surtout sont pleins de prédictions qui, de l'aveu des Juifs tant anciens que modernes, ne peuvent convenir qu'au Messie. On rencontre à chaque page de ces livres divins l'annonce d'une nouvelle alliance qui ne sera plus particulière aux enfans de Jacob, mais qui répandra chez tous les peuples du monde la connoissance et le culte du vrai Dieu, et qui soumettra toutes les nations au règne du Messie.

Avec quelle magnificence ce grand évènement est chanté au livre des Psaumes! Souvent, dans ces sublimes cantiques, David ne songeoit d'abord qu'à célébrer la gloire de Salomon son fils; mais, tout à coup ravi hors de lui-même, et pénétré d'une lumière céleste, il aperçoit de loin celui dont Salomon étoit la figure, et dépeint la gloire du Messie avec des traits qu'il est impossible d'appliquer à tout autre. Non-seulement il voit comme Abraham *toutes les nations de la terre bénies dans ce nouveau roi* (1), mais il contemple avec admiration tous les peuples soumis à son empire et prosternés aux pieds du seul Dieu véritable. « Dans ces jours heureux, dit-il (2), on verra

(1) Ps. LXXI, 17.
(2) *Ibid.* 7, etc.

» éclore la justice avec l'abondance de la paix; » l'empire du nouveau roi s'étendra d'une mer à » l'autre, et jusqu'aux extrémités du monde. Les » habitans du désert se prosterneront devant lui, » et ses ennemis baiseront la poussière de ses pieds. » Tous les rois de la terre l'adoreront, et toutes » les nations lui seront assujetties. » Ailleurs, c'est le Messie lui-même parlant en la personne du prophète, qui annonce ce grand évènement, et qui le représente comme la récompense de ses travaux et comme le fruit de ses souffrances (1). « Je vous » louerai, Seigneur, dit-il, dans une nombreuse » assemblée; je vous offrirai mes vœux en présence » de ceux qui vous craignent... Alors toutes les » extrémités de la terre se souviendront du Sei- » gneur et se convertiront à lui. Tous les peuples » l'adoreront; au Seigneur appartient l'empire, » et il règnera sur toutes les nations. » Étoit-il possible de prédire plus clairement la ruine de l'idolâtrie et la vocation des gentils au culte du vrai Dieu? Toutefois la clarté de ces prophéties est encore augmentée, s'il est possible, par celle des livres postérieurs.

Trois cents ans après David, Isaïe, le plus sublime des prophètes, décrit dans les termes les plus magnifiques le règne futur du Messie, et insiste principalement sur le caractère distinctif de ce règne, c'est-à-dire, sur la conversion des gentils au culte du vrai Dieu (2). « Il viendra un temps,

(1) Ps. XXI, 26, etc.
(2) Isai. II, 2, etc.

» dit ce prophète, où la maison du Seigneur sera » bâtie sur une haute montagne, et s'élevera au- » dessus des collines; les nations y viendront en » foule, se disant les unes aux autres : Allons à la » montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de » Jacob; il nous enseignera ses voies, et nous » marcherons dans ses sentiers. Alors la loi sortira » de Sion, et la parole du Seigneur sortira de Jé- » rusalem, pour se faire entendre à tous les peu- » ples.... Alors tous les orgueilleux seront abais- » sés, le Seigneur seul sera grand, et les idoles » seront partout réduites en poudre... Un reje- » ton (1) sortira de la tige de Jessé (père de Da- » vid); il sera exposé comme un étendard à la vue » de tous les peuples. Les nations lui offriront » leurs prières, et le lieu de son repos sera envi- » ronné de gloire. Il purifiera (2) une multitude » de nations; les rois n'oseront ouvrir la bouche » en sa présence; ceux qui n'ont jamais entendu » parler de lui le verront, et ceux qui ne le con- » noissent pas seront appelés à le contempler.... Je » l'ai donné aux nations (3) pour guide et pour » précepteur. Sous lui, un peuple étranger se » joindra au peuple de Dieu, et les gentils accour- » ront de tous côtés pour admirer les merveilles » opérées par le Seigneur, le Dieu saint d'Israël.... » Réjouissez-vous donc (4), ajoute le prophète à

(1) Isai. XI, 10, etc.
(2) *Ibid.* LII, 15.
(3) *Ibid.* LV, 4, etc.
(4) *Ibid.* LIV, 1, etc.

est réellement le Messie annoncé par les anciens prophètes.

Déjà nous avons vu, dans la prophétie de Jacob, l'époque de la venue du Messie marquée par un double changement, dont l'un regarde le peuple juif, et l'autre les nations étrangères. Selon cet oracle célèbre, aux jours du Messie, toute autorité doit cesser dans la maison de Juda, ce qui, selon la remarque de Bossuet, *emporte la ruine totale d'un Etat* (1). A la même époque, doit s'élever un nouveau royaume, composé, non d'un seul peuple, mais de tous les peuples, dont le Messie doit être le chef et l'attente. Eh bien! que voyons-nous de nos yeux? La tribu de Juda, comme toute la race des Juifs, dispersée çà et là sur la surface du globe, sans état politique et sans aucune forme de nation, entièrement dépouillée de l'autorité que lui assuroit la prédiction de Jacob jusqu'à la venue du Messie. Et à quelle époque a-t-elle perdu cette prérogative? dans le siècle même où Jésus-Christ parut sur la terre. L'usurpation d'Hérode, Iduméen d'origine, précéda de trente-six ans la naissance de Jésus-Christ, et trente-sept ans après sa mort la ruine entière de Jérusalem acheva d'ôter à la tribu de Juda, non-seulement sa prééminence, mais son existence politique. Que voyons-nous encore à la même époque? Sur les ruines de cet empire qui

(1) *Disc. sur l'Hist. universelle*, IIe part. chap. II, vers la fin.

tombe, s'élever tout à coup un royaume nouveau où les nations entrent en foule, qui embrasse bientôt toute la terre, et qui adore Jésus-Christ comme son divin chef. Comment douter après cela que Jésus-Christ ne soit véritablement désigné dans la prophétie de Jacob? Quel autre personnage a paru dans le même temps, à qui l'on puisse, avec quelque ombre de vraisemblance, donner le titre de Messie?

Mais écoutons le développement donné par Daniel à cet oracle de Jacob, vers la fin de la captivité, plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ.

Ce prophète révéré même des rois idolâtres, pour sa rare prudence et pour ses lumières surnaturelles, voit à plusieurs reprises la succession des quatre grandes monarchies qui doivent précéder le règne du Messie (1). Il les marque par leur caractère propre, et avec tant de précision, que les plus grands ennemis de la religion, à la suite de Porphyre (2), n'ont pu éluder la force de ces prédictions qu'en révoquant en doute leur authenticité. Il voit d'abord l'empire des Assyriens renversé par celui des Mèdes et des Perses, bientôt celui-ci faisant place à l'empire des Grecs, et tous confondus enfin sous la domination romaine. Il voit, au sein même de ce dernier empire, se former un royaume d'un ordre plus excellent, qu'il appelle *le règne du Fils de l'homme, le règne des*

(1) Daniel. II, III, V, VIII.
(2) *Préface du Commentaire* de saint Jérôme *sur Daniel.*

saints du Très-Haut, un royaume éternel auquel tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues seront assujettis (1).

Déjà vous reconnoissez clairement que le Messie a dû venir avant la chute de l'empire romain: mais voici quelque chose de plus étonnant encore et de plus précis.

Le temps marqué dans les desseins de Dieu pour la captivité de Babylone étoit près d'expirer, et Daniel offroit à Dieu les vœux les plus ardens pour la délivrance de ses frères : tout à coup il est élevé à des mystères plus hauts; il voit une délivrance bien plus importante, la rédemption du genre humain arraché à la servitude du démon, et la bénédiction répandue sur la terre par le Messie. L'ange Gabriel lui apparoît et lui dit (2) : « Dieu a fixé les temps à soixante-dix » semaines (c'est-à-dire, comme nous le verrons » bientôt, à quatre cent quatre-vingt-dix ans) en » faveur de votre peuple et de la ville sainte, afin » que les prévarications soient abolies, que le pé- » ché trouve sa fin, que la justice éternelle règne » sur la terre, que les prophéties soient accom- » plies, et que le Saint des saints reçoive l'onc- » tion. Soyez donc attentif à ce que je vais dire, » et remarquez bien cette prédiction : Depuis » l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem » jusqu'au règne du Christ, il y aura sept se-

(1) Daniel. II, 44; VII, 13, 14, 27.
(2) *Ibid.* IX, 23, etc.

» maines, puis soixante-deux semaines. Les pla-
» ces et les murs de la ville seront rebâtis (pendant
» les sept premières semaines) en des temps diffi-
» ciles; après les soixante-deux semaines suivantes,
» le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le
» renoncera ne sera plus son peuple. Une nation
» étrangère viendra avec son chef; elle détruira
» la ville et le sanctuaire, et la guerre sera suivie
» d'une entière désolation. La dernière semaine
» confirmera l'alliance (du Christ) avec plusieurs;
» au milieu de cette dernière semaine, les hosties
» et les sacrifices seront abolis; l'abomination de
» la désolation sera dans le temple et durera jus-
» qu'à la fin. » Arrêtons-nous quelques instans, Messieurs, à une prédiction si précise, et dont les conséquences sont vraiment accablantes pour tous les ennemis de la religion.

Remarquez d'abord que le Christ annoncé dans cet oracle est incontestablement le Messie; et quel autre en effet Daniel a-t-il pu appeler par excellence le *Christ*, le *Saint des saints*, *en qui les prophéties sont accomplies*, *qui doit mettre fin à l'iniquité*, *et ramener sur la terre la justice éternelle?* Aussi le petit nombre des Juifs modernes qui ont essayé de donner à cette prophétie un autre objet sont-ils, sur ce point comme sur une foule d'autres, en opposition manifeste avec les plus anciennes et les plus constantes traditions de leur nation (1).

(1) Thalmud. Gem. *Tract. Sanhed.* cap. II.

Remarquez encore que, dans le style de l'Ecriture, le mot *semaine* se prend tantôt pour la semaine commune de sept jours, tantôt pour une révolution de sept années (1). Voudriez-vous qu'il s'agît ici de semaines de jours? Mais comment croire qu'un intervalle de temps si court eût pu suffire pour toute la suite des grands évènemens annoncés dans la prophétie? La raison et l'histoire repoussent également cette idée. En prenant au contraire les soixante-dix semaines pour des semaines d'années, c'est-à-dire, pour un espace de quatre cent quatre-vingt-dix ans, tout est clair, tout est raisonnable dans l'oracle de Daniel; et la durée du temps qu'il désigne vient se terminer manifestement vers l'an 33 de l'ère chrétienne, selon la supputation unanime des chronologistes; supputation si constante que, pour en éluder les conséquences, quelques Juifs modernes ont imaginé de dire que les soixante-dix semaines de Daniel sont des semaines de siècles, et que le Messie ne doit paroître sur la terre que quarante-neuf mille ans après ce prophète. Il seroit sans doute superflu de nous arrêter à combattre une supposition si visiblement arbitraire, et sans aucun fondement dans les coutumes des Juifs aussi bien que dans celles des autres peuples.

Si les bornes étroites de ce discours nous le permettoient, tenant d'une main le texte de Daniel et de l'autre l'Evangile, il nous seroit facile de suivre

(1) Levitic xxv, 8.

cette prophétie dans tous ses détails, et de montrer que toutes les parties en ont été parfaitement accomplies en Jésus-Christ, malgré les discussions peu importantes qui existent entre les savans pour déterminer toutes les époques avec une exacte précision. « Mais pourquoi discourir davantage, » observe judicieusement l'illustre évêque de » Meaux (1)? Dieu a tranché la difficulté, s'il y » en avoit, par une discussion qui ne souffre au- » cune réplique. Un évènement manifeste nous » met au-dessus de tous les raffinemens des chro- » nologistes; et la ruine totale des Juifs, qui a » suivi de si près la mort de Notre-Seigneur, fait » entendre aux moins clairvoyans l'accomplisse- » ment de la prophétie. »

Un dernier trait caractérise dans les prophètes l'époque de la venue du Messie, et ne convient pas moins admirablement au temps de Jésus-Christ. Au retour de la captivité, les Juifs s'empressent de rebâtir le temple de Jérusalem; mais, malgré tous les efforts de leur zèle, ce temple reste bien inférieur en magnificence à celui de Salomon. Les anciens d'Israël s'en affligent; aussitôt deux prophètes, envoyés pour les consoler, publient la gloire du second temple, et ne craignent pas de le préférer au premier (2). « Encore un peu de temps, dit le » Seigneur, et j'ébranlerai le ciel, la terre, la mer » et tout l'univers; je mettrai en mouvement tous

(1) *Disc. sur l'Hist. univ.* IIe part. chap. IX.

(2) Agg. II, 7, etc.

» les peuples ; le *Désiré des nations* viendra, et » je remplirai de gloire cette maison. Oui, la » gloire de cette maison surpassera celle de la pre- » mière, et je donnerai la paix en ce lieu...... » « Je vais envoyer mon ange (1), dit le Seigneur, » pour préparer la voie devant moi ; aussitôt vien- » dra *dans son temple* le dominateur que vous » cherchez, et l'ange de l'alliance que vous dési- » rez : le voici qui vient, dit le Seigneur. »

Quel autre que le Messie a pu être désigné par ces grands caractères de *Désiré des nations*, de *Dominateur par excellence*, d'*Ange de l'alliance* ou *du testament?* Quel autre a pu être représenté comme le maître du temple, où il entre comme dans *sa propre demeure?* Voilà donc le grand titre de gloire qui relève la pauvreté du second temple au-dessus de toute la magnificence du premier, c'est qu'il sera honoré par la présence du Messie. Le Messie a donc dû venir tandis que ce temple étoit encore debout, et l'on sait combien sa ruine a suivi de près la mort de Jésus-Christ.

Rassemblons, Messieurs, en un seul point, tous les traits épars dans les prophéties que nous venons de citer, et voyons s'il étoit possible de marquer plus clairement l'époque précise de la venue de Jésus-Christ. Selon l'oracle de Jacob, le sceptre devoit demeurer dans la tribu de Juda jusqu'à l'arrivée du Messie ; selon les oracles de Malachie et d'Aggée, ce nouveau législateur a dû paroître

(1) Malach. III, 1.

dans le monde avant la ruine du second temple de Jérusalem; enfin, selon l'oracle de Daniel, il a dû être mis à mort environ cinq siècles après l'ordonnance rendue par le roi de Perse, pour autoriser les Juifs à rebâtir le temple. Or toutes ces époques aboutissent précisément à celle où Jésus-Christ a paru sur la terre, c'est-à-dire, à l'espace de temps qui s'est écoulé entre le règne d'Hérode et l'expédition de Titus contre la Judée.

Aussi les Juifs d'alors n'y furent pas trompés: les monumens de l'histoire tant sacrée que profane attestent que tous à cette époque étoient universellement persuadés de la venue prochaine du Messie (1). Les prêtres et le peuple, les Juifs dispersés dans l'empire romain comme ceux qui habitoient la Palestine, les Samaritains mêmes, d'ailleurs si opposés au reste de la nation sur les points les plus importans, partageoient à cet égard la persuasion générale. Jamais l'attente du Messie n'avoit été si vive, ni si impatiente. Les Juifs modernes conviennent eux-mêmes que l'époque fixée par les prophètes pour la venue du Messie est expirée depuis long-temps, et leurs plus célèbres docteurs ne sont occupés qu'à chercher les motifs pour lesquels Dieu a tant différé l'accomplissement de ses promesses. Tantôt ils attribuent ces délais aux infidélités de leur nation; tantôt ils prétendent

(1) Suet. *in Vespas.* cap. IV. — Tacit. *Hist.* lib. V, c. XIII. — Joseph. *De Bello Judaico*, lib. V, cap. XXXI. — Luc. III, 15. — Joan. I, 19; IV, 17.

que les oracles qui annonçoient le Messie étoient purement conditionnels, c'est-à-dire que cet envoyé d'en haut devoit bien venir sur la terre, mais dans le cas seulement où rien ne s'opposeroit à sa venue. En vérité, est-ce sérieusement qu'ils peuvent alléguer de pareilles raisons? Comment ne voient-ils pas que tous ces oracles sont exprimés dans les termes les plus absolus, et que l'interprétation qu'ils en donnent pour excuser leur endurcissement ruineroit par le fondement l'autorité de toute prophétie? Au reste, ils sentent si bien eux-mêmes la foiblesse de leurs réponses, que, pour couper cours à toutes les difficultés, ils ont, depuis long-temps, prononcé *anathème à ceux qui supputeroient le temps du Messie* (1); « comme on » voit, dit Bossuet (2), dans une tempête qui a » écarté le vaisseau trop loin de sa route, le pi- » lote désespéré abandonner son calcul, et aller » où le mène le hasard.. »

Mais achevons d'affermir et de consoler notre foi, en comparant les principaux traits de la vie de Jésus-Christ avec les anciennes prédictions qui ont caractérisé la personne et le ministère du Messie.

En effet, non contens de marquer avec tant de précision l'époque de la venue du Messie, les prophètes entrent dans un détail vraiment prodigieux sur les différentes circonstances de sa naissance, de sa vie et de sa mort, enfin sur l'admirable révolu-

(1) Gem. *Tract. Sanhed.* cap. II. — Abrav. *de Cap. fidei.*
(2) *Disc. sur l'Histoire universelle*, IIe part. chap. XXIII.

tion que son ministère doit opérer dans l'univers. Plus les temps approchoient, plus les oracles devenoient clairs et circonstanciés; chaque prophète étoit chargé d'ajouter quelque nouveau trait au tableau déjà tracé par les prophètes plus anciens, et l'histoire de Jésus-Christ étoit déjà faite lorsqu'il vint au monde.

Vous avez entendu les prophéties qui annoncent que le Messie descendra d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et de la famille même de David. Les Juifs modernes, ainsi que les anciens, en sont tellement persuadés, qu'ils le désignent communément sous le nom de *fils de David* (1). De plus, au temps de Jésus-Christ, leur persuasion commune étoit, non-seulement que le Messie devoit descendre de David, mais qu'il naîtroit à Bethléem, patrie de ce prince (2), conformément à la prophétie de Michée (3). Or c'est ce que nous trouvons accompli de point en point dans la personne de Jésus-Christ.

Que n'a pas vu Isaïe? Est-ce un prophète, ou plutôt n'est-ce pas un évangéliste qui parle? La prédication de Jean-baptiste (4), la douceur et la charité sans bornes du Messie (5), la multitude de ses miracles (6), les ignominies et les souffrances

(1) Matth. XXI, 19; XXII, 42, etc.
(2) *Ibid.* II, 5.
(3) Mich. V, 2.
(4) Isai. XL, 3.
(5) *Ibid.* XLII, 1, etc.
(6) *Ibid.* XXXV, 5, etc.

qui doivent le conduire à la gloire (1), son alliance nouvelle avec tous les peuples du monde, la prodigieuse fécondité de son Eglise (2), l'incrédulité des Juifs et leur juste châtiment, rien n'est oublié dans cette histoire anticipée du Messie; tout y est dépeint avec des traits si frappans, qu'on ne peut les appliquer à aucun autre qu'à Jésus-Christ, sans faire une violence manifeste aux expressions du prophète.

Lisez surtout les prédictions qui annoncent les ignominies et la mort de ce juste qui doit venir. Elles n'ont besoin ni de commentaires ni de raisonnemens. « Qui a cru à ma parole, s'écrie le pro-» phète (3), et à qui la puissance du Seigneur a-» t-elle été révélée? Il s'élevera devant le Seigneur » comme un arbrisseau, et comme un rejeton qui » sort d'une terre desséchée. Il est sans éclat et sans » beauté; il n'a plus rien qui attire les regards, et » nous ne l'avons pas reconnu. Il nous a paru » comme un objet digne de mépris, le dernier des » hommes, et un homme de douleurs..... Il étoit » semblable à un lépreux, à un homme humilié, » frappé de Dieu. Il a été couvert de plaies pour » nos iniquités, et il a été brisé pour nos crimes; » le châtiment par lequel nous devions acheter la » paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris » par ses blessures. Nous nous étions tous égarés » comme des brebis sans pasteur; chacun s'étoit

(1) Isai. LIII, 5, etc.

(2) *Voyez* les passages cités plus haut.

(3) Isai. LIII.

» détourné pour suivre sa propre voie, et c'est lui » seul que Dieu a chargé de l'iniquité de tous; il » a été offert parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ou- » vert la bouche pour se plaindre; il s'est laissé » conduire à la mort comme une brebis qu'on va » égorger; il est demeuré muet comme un agneau » devant celui qui le dépouille de sa toison... Il a » été retranché de la terre des vivans, et je l'ai » frappé à cause des crimes de mon peuple... Mais, » parce qu'il a donné sa vie pour le péché, il verra » une longue postérité, et la volonté de Dieu s'ac- » complira par son ministère; il recueillera des » fruits abondans de ses travaux; il fera le bon- » heur d'une multitude de peuples, dont il a porté » les iniquités. Je lui donnerai les princes pour » son héritage, et il en disposera comme d'un ri- » che butin, parce qu'il s'est livré à la mort, qu'il » a été mis au nombre des scélérats, qu'il a porté » les péchés de plusieurs, et qu'il a intercédé pour » les coupables. »

Nous ne nous arrêterons pas à prouver que c'est au Messie que se rapporte cet oracle sublime. Outre que les plus anciennes traditions du peuple juif en conviennent unanimement (1); quel autre que le Messie a pu se charger des péchés du monde, et satisfaire à Dieu pour les crimes des hommes? quel autre que lui a pu recevoir les princes et les puissans pour son héritage, et mériter par ses humiliations une gloire incomparable? Mais aussi,

(1) Gem. *Tract. Sanhed.* cap. XI.

à ces traits nouveaux qui devoient caractériser le Messie, peut-on encore une fois méconnoître le fondateur de la religion chrétienne, arrivé à la gloire par l'ignominie d'un supplice, et dont la croix est devenue un objet de vénération dans le monde entier?

A cette histoire faite d'avance de la passion et de la mort de Jésus-Christ, ajouterai-je encore, pour achever le tableau, ce qui reste de traits épars dans les autres prophètes? Parmi les bienfaits dont le ciel a comblé la nation juive, Zacharie a compté le triomphe aussi modeste que glorieux « du Roi » pauvre, du Roi pacifique, du Roi sauveur qui » entre monté sur une ânesse dans sa ville de Jé» rusalem. (1) » Le même prophète a vu le Seigneur vendu trente deniers, et le prix de la trahison employé à acheter le champ du potier (2). Il a vu le peuple infidèle regarder enfin avec douleur le Dieu qu'il a percé, et pleurer sa mort comme on pleure celle d'un fils unique (3). Que dirai-je de ce divin cantique où David nous représente tout à la fois avec tant d'énergie et de vérité les douleurs et la gloire du Messie?.... La croix lui apparoît comme le trône de ce nouveau Roi (4); il voit « ses mains et ses pieds percés, tous ses os » marqués sur sa peau, ses habits partagés, sa » robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et

(1) Zachar. IX, 9.
(2) *Ibid.* XI, 12, 13.
(3) *Ibid.* XII, 10.
(4) Ps. XXI.

» de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de » lui comme un troupeau d'animaux furieux, et » brûlant de s'assouvir de son sang. » Mais il voit en même temps les glorieuses suites de ses souffrances et de ses ignominies, tous les peuples de la terre *se souvenir de Dieu* qu'ils avoient oublié depuis tant de siècles, les pauvres venir les premiers, puis les riches et les puissans *se convertir au Seigneur*, toutes les nations de la terre *l'adorer et le bénir*, *enfin le Seigneur étendre son empire sur le monde entier.*

Dans cette multitude d'oracles extraordinaires, sans doute, Messieurs, vous n'aurez pas oublié surtout ceux qui prédisent la grande révolution que devoit opérer le ministère du Messie. Vous savez qu'à l'époque de sa venue doit être fondée une nouvelle alliance qui ne sera plus bornée, comme la première, à un peuple, mais qui répandra chez tous les peuples du monde la connoissance et le culte du vrai Dieu. Vous savez que cet empire du Messie doit être le fruit et la récompense de ses humiliations. Que vous faudroit-il de plus, après tout ce que nous avons déjà dit, pour vous prosterner devant Jésus-Christ, comme devant ce libérateur promis et attendu durant tant de siècles, et qui est venu dans la plénitude des temps remplir sa céleste mission? Ne voyez vous pas que c'est pour lui que les souffrances et l'opprobre de la croix sont devenus une source féconde de gloire? N'est-ce pas à sa parole, comme à celle de ses envoyés, que sont tombées les idoles, et que le culte

du vrai Dieu s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre? N'est-ce pas lui enfin qui, après avoir été le rebut de son peuple, règne aujourd'hui par sa religion sur tous les peuples du monde?

Ce n'est pas tout; en même temps que les prophètes annoncent l'heureux évènement de la conversion des gentils, ils annoncent aussi l'incrédulité de la nation juive et son juste châtiment. « Après soixante-deux semaines, dit le prophète » Daniel (1), le Christ sera mis à mort, et le peuple » qui le rejettera ne sera plus son peuple; une na- » tion étrangère viendra avec son chef et détruira » la ville et le sanctuaire, et la guerre sera suivie » d'une entière désolation. » « Les enfans d'Israël, » dit Osée (2), seront long-temps sans roi, sans » prince, sans autel, sans sacrifice. » Ce prophète ajoute seulement « qu'ils reviendront enfin, qu'ils » chercheront le Seigneur leur Dieu, et qu'ils re- » cevront avec une religieuse frayeur le bienfait » du Seigneur. » Ce déplorable état d'une nation autrefois si privilégiée portera d'autant plus clairement la marque du doigt de Dieu, selon Malachie, que les nations idolâtres, au contraire, se convertiront alors en foule, et offriront à Dieu, sur tous les points de la terre, une victime pure et sans tache. « Je ne recevrai plus d'offrande de vos mains, » dit ce prophète (3), s'adressant au nom du Sei- » gneur au peuple juif; mais, depuis l'orient jus-

(1) Daniel. IX, 26,
(2) Osée. III, 4, 5.
(3) Malach. I, 11.

» qu'à l'occident, mon nom est grand parmi les » nations, et l'on offre en tout lieu à mon nom » une oblation pure, parce que mon nom est grand » parmi les nations, dit le Seigneur des armées. »

Quel oracle eut jamais un accomplissement plus visible? La discussion des prédictions particulières que nous avons citées jusqu'ici, bien que pleine de lumière en soi, dépend quelquefois de plusieurs faits que tout le monde ne peut suivre également; mais, pour mettre le dernier sceau à l'autorité des prophéties, et la rendre sensible à tous, Dieu a voulu choisir quelques faits publics, notoires, avérés, que personne ne peut ignorer, ni révoquer en doute. Ces faits éclatants, dont tout l'univers est témoin, sont la conversion des gentils et la désolation du peuple juif. Selon tous les anciens prophètes, ces grands évènemens devoient concourir avec la venue du Messie; et, s'il est dans l'histoire quelque chose de certain, c'est que la conversion des gentils et la ruine totale du peuple juif datent précisément du siècle de Jésus-Christ, et de la prédication de son Evangile. A cette époque, l'idolâtrie est attaquée de tous côtés dans le monde, et les peuples, endormis depuis tant de siècles dans l'oubli de leur Créateur, se réveillent d'un si long assoupissement. En même temps, l'ancien culte est détruit dans Jérusalem, et demeure enseveli sous les ruines du temple. Le peuple autrefois chéri de Dieu est visiblement déchu des promesses faites à ses pères : banni de son pays, esclave partout, sans honneur, sans li-

berté, sans figure de peuple, un joug de fer est sur sa tête, et il en seroit accablé, si Dieu ne le réservoit, selon ses promesses, pour servir un jour le Messie qu'il a rejeté. A la vûe de prédictions si manifestement divines et si incontestablement accomplies, loin de chercher encore à repousser la vérité qui brille ici d'un si grand éclat et qui se fait jour de toutes parts, ne devons-nous pas plutôt gémir sur l'inexcusable aveuglement du peuple juif, et n'est-ce pas le lieu de nous écrier avec Bossuet, dont je ne fais depuis quelque temps qu'emprunter les pensées et souvent même les propres paroles (1) : « Qu'as-tu fait, ô peuple ingrat? » comment Dieu qui t'avoit élu t'a-t-il oublié, et » que sont devenues ses anciennes miséricordes? » Quel crime, quel attentat plus grand que l'idolâtrie, te fait sentir un châtiment que jamais » tes idolâtries ne t'avoient attiré? Tu te tais, tu » ne peux comprendre ce qui rend Dieu si inexorable! Souviens-toi de cette parole de tes pères : » *Son sang soit sur nous et sur nos enfans;* et » encore : *Nous n'avons point d'autre roi que César*. Le Messie ne sera pas ton roi; garde bien » ce que tu as choisi, demeure l'esclave de César » et des rois, jusqu'à ce que *la plénitude des* » *gentils soit entrée, et qu'enfin tout Israël soit* » *sauvé* (2). »

Que dis-je? ce déplorable aveuglement n'a-t-il

(1) *Disc. sur l'Hist. univers.* IIe part. ch. XXIV.
(2) Rom. XI, 25, 26.

frappé que le peuple déïcide? Hélas! ne seroit-il pas même encore le partage de quelques-uns de ceux qui m'écoutent? La vive lumière qui jaillit de nos divins oracles ne seroit-elle pas encore obscurcie dans quelques-uns par les nuages des passions ou par de funestes préjugés? Mais, de bonne foi, qui a pu, si ce n'est Dieu, dicter dans un si bel ordre, à tant de prophètes divers cette multitude de prédictions successives, qui font à la fin un si merveilleux ensemble? Qui a pu, à une si grande distance, établir un tel accord entre ces prédictions et les évènemens? En un mot, qui a pu tracer ainsi, d'une main sûre, à travers le cours des âges, l'histoire anticipée et comme le tableau fidèle de ce qui devoit arriver après tant de siècles? Prétendre qu'une ou deux de ces prophéties se sont trouvées accomplies par hasard, ce seroit déjà une supposition bien extraordinaire; mais soutenir qu'un si grand nombre de prédictions, faites successivement pendant une si longue suite de siècles, n'ont dû leur accomplissement qu'au hasard, n'est-ce pas ouvertement choquer le bon sens par une supposition absurde et ridicule? « Quand un seul homme, dit Pascal (1), » auroit fait un livre des prédictions de Jésus-» Christ pour le temps et pour la manière, et que » Jésus-Christ seroit venu conformément à ces » prophéties, ce seroit une force infinie; mais il » y a bien plus ici. C'est une suite d'hommes du-

(1) *Pensées*, chap. XV, n. 2.

» rant quatre mille ans, qui, constamment et sans
» variation, viennent, l'un ensuite de l'autre,
» prédire ce même avènement. C'est un peuple
» tout entier qui l'annonce, et qui subsiste pen-
» dant quatre mille années, pour rendre en corps
» témoignage des assurances qu'ils en ont, et dont
» ils ne peuvent être détournés par quelques me-
» naces et quelques persécutions qu'on leur fasse;
» ceci est tout autrement considérable. »

Au reste, je n'ignore pas que cette preuve de la religion, comme toutes les autres, a été diversement attaquée; mais, je ne crains pas de le dire, la foiblesse même des difficultés qu'on y oppose ne fait que lui donner une nouvelle force. C'est ce que nous allons montrer dans la troisième question.

Pour apprécier ces objections à leur juste valeur, il suffiroit d'en remarquer l'opposition ou plutôt la contradiction manifeste. Parmi les incrédules, les uns rejettent nos prophéties, parce qu'ils prétendent qu'elles sont obscures et ambiguës (1); les autres, parce qu'ils les trouvent trop claires pour qu'elles puissent avoir été composées avant les évènemens (2). Une si étrange variété dans les moyens de nos adversaires n'est-elle pas déjà un témoignage assez éclatant rendu à la vérité par ses

(1) Bayle, Collins, Tindal; Voltaire, *Dictionnaire philosophique*; *Traité de la tolérance*.

(2) Porphyre, *Préface* de saint Jérôme *sur Daniel*; Spinosa, Volney, etc.

propres ennemis? Ne serions-nous pas bien fondés à mépriser des difficultés si évidemment contradictoires, et à laisser les incrédules s'entendre avant de nous croire obligés à les réfuter?

Mais, quelque avantage que nous puissions tirer de cette observation générale, venons aux détails des difficultés qu'on nous oppose.

La première attaque l'authenticité même de nos prophéties. Il en est, dit-on, qui sont d'une telle clarté, qu'il est impossible de croire qu'elles aient été faites avant les évènemens. C'est ce qu'on objecte en particulier contre les prophéties de Daniel, où est décrite d'une manière si précise la succession des empires; et Voltaire, non content de s'en prendre aux oracles d'un seul prophète, a poussé l'audace jusqu'à vouloir ébranler en général l'authenticité des livres sacrés du peuple juif, en insinuant, en plusieurs endroits, que ce peuple n'apprit à écrire qu'à Babylone ou même à Alexandrie.

Pour faire évanouir cette difficulté, qu'il nous suffise de remarquer que nous tenons ces prophéties des Juifs eux-mêmes, nos plus grands ennemis, qui auroient le plus grand intérêt à en contester l'authenticité, et qui la regardent cependant comme un des points fondamentaux de leur croyance. Comment s'imaginer que les Juifs, s'ils n'y avoient été forcés par l'évidence des faits, eussent jamais pu admettre l'authenticité de ces livres qui nous fournissent contre eux des armes si terribles? Est-il un esprit droit qui ne souscrive à

cette judicieuse réflexion de Pascal (1) : « Ce livre » qui déshonore les Juifs en tant de façons, ils le » conservent aux dépens de leur vie ; c'est une » sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, » ni sa racine dans la nature. » Elle ne peut être l'effet que de la puissance divine, et d'une providence spéciale qui a visiblement destiné ce peuple à servir de témoin au Messie qu'il abhorre. Aussi un philosophe du dernier siècle, malgré ses préjugés assez connus contre la religion chrétienne, a-t-il été frappé de la force de cette preuve (2) : « Un avantage qu'a cette religion, dit-il, et dont » aucune autre ne sauroit se vanter, c'est d'avoir » été annoncée, un grand nombre de siècles avant » qu'on la vît éclore, dans une religion qui con- » serve encore ces témoignages, quoiqu'elle soit » devenue sa plus cruelle ennemie. »

Plus vous approfondirez cette réflexion, plus vous sentirez la conviction qu'elle doit répandre dans l'esprit de tout homme qui n'est pas volontairement aveuglé par d'injustes préjugés. En effet, après un pareil témoignage, avec quelle apparence de raison pourroit-on révoquer en doute l'authenticité de nos prophéties? Dira-t-on qu'elles ont été fabriquées ou altérées depuis l'origine du christianisme? L'hypothèse seroit trop visiblement absurde; jamais les Juifs ne se fussent accordés avec nous à reconnoître des prophéties d'une ori-

(1) *Pensées*, chap. VIII, n. 2; chap. X, n. 10, 22.

(2) *Essai de philosophie morale*, par Maupertuis, chap. VII.

gine si récente; jamais les chrétiens n'eussent pu exécuter une pareille fraude à l'insu des Juifs, et par conséquent sans exciter de leur part les plus vives réclamations. Dira-t-on que nos prophéties ont été fabriquées avant Jésus-Christ? C'est en effet ce que Porphyre a prétendu au sujet des prophéties de Daniel, composées, selon lui, au temps des Machabées, c'est-à-dire, environ un siècle et demi avant l'ère chrétienne. Mais, quand cette supposition seroit aussi plausible qu'elle est insoutenable, qu'y gagneroient les ennemis de la religion? En seroit-il moins vrai que la venue de Jésus-Christ, avec ce détail extraordinaire de circonstances que nous venons d'exposer, a été clairement annoncée dans un temps où aucune sagacité naturelle ne pouvoit la prévoir? Ne serions-nous pas bien fondés à regarder comme divines des prophéties qui, près de deux siècles avant les évènemens, ont prédit les différentes circonstances de la naissance de Jésus-Christ, de sa vie, de sa mort, et la grande révolution que son ministère devoit opérer dans le monde?

D'ailleurs, Messieurs, quelle apparence que les prophéties aient pu être fabriquées ou altérées, soit au temps des Machabées, soit à une autre époque postérieure à la captivité de Babylone? Remarquez en effet que, depuis cette époque, les Juifs ne furent plus concentrés comme auparavant dans la Palestine, mais qu'ils se répandirent dans tous les royaumes de l'Orient, à Babylone, à Alexandrie, et dans toutes les provinces environ-

nantes. Remarquez encore que les livres sacrés furent traduits en grec, environ deux siècles avant Jésus-Christ (1), et répandus depuis ce temps, non-seulement parmi les Juifs, mais encore parmi les nations païennes, dans la langue la plus connue, la plus usitée, la plus cultivée par les hommes instruits de tous les pays. Pour supposer ces livres, ou pour y insérer après coup les prophéties que nous invoquons, il auroit donc fallu corrompre à la fois le texte hébreu et la *Version des Septante*. Il auroit fallu avoir pour complices et les Juifs dispersés, et les gentils qui possédoient quelques exemplaires du texte ou de la version. Il eût fallu qu'une multitude d'hommes, éloignés les uns des autres, et manifestement incapables de s'entendre, eussent pris part au complot et gardé assez fidèlement le secret, pour que personne n'en eût pu avoir le moindre soupçon. Je le demande, un homme raisonnable admettra-t-il jamais une suite de suppositions si extraordinaires? et peut-on les admetre sans ruiner entièrement la certitude historique? En voilà sans doute plus qu'il n'en faut pour mettre l'authenticité de nos prophéties à l'abri de toute contestation. Quant à l'assertion de Voltaire, que les Juifs n'ont appris à écrire qu'à Babylone et même à Alexandrie, elle est trop évidemment gratuite, et démentie par l'histoire comme

(1) Quoique les savans ne soient pas d'accord entre eux sur l'époque précise à laquelle ont été traduits les livres postérieurs au Pentateuque, on convient généralement que la version complète existoit environ deux cents ans avant Jésus-Christ.

par le bon sens, pour qu'elle vaille la peine d'être réfutée.

Mais, poursuit-on, les Juifs et les chrétiens ne sont pas les seuls qui se vantent d'avoir eu des prophéties; les Grecs, les Égyptiens et la plupart des autres peuples ont eu aussi *leurs oracles et leurs voyans*. Cette preuve étant commune à toutes les religions, que peut-on en conclure en faveur de l'une, qu'on ne puisse de même en conclure pour les autres (1)?

Est-ce bien sérieusement, Messieurs, qu'on propose cette difficulté? Qui a jamais entendu parler d'une religion appuyée sur un ensemble et un enchaînement de prophéties comparables aux nôtres? L'histoire et les vicissitudes du peuple juif, la succession des empires qui devoient précéder celui du Messie, l'histoire du Messie lui-même avec le détail extraordinaire des circonstances qui devoient précéder, accompagner et suivre sa venue, tel est l'objet important des prophéties dont nous vous avons offert le tableau. De bonne foi, un ou deux oracles isolés, rendus en faveur d'un culte absurde et ridicule, peuvent-ils entrer en parallèle avec la suite majestueuse de nos prophéties? Non, jamais on n'a poussé l'imposture jusqu'à prétendre citer à l'appui des autres religions une pareille suite d'oracles, et il demeure constant que la religion chrétienne est seule en possession de cet argument décisif.

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique; Tolérance; Philosophie de l'Histoire.*

Mais allons au fond de la difficulté, et comparons un moment les oracles divins avec ceux qu'on voudroit faire valoir en faveur des autres religions.

La plupart des religions, dit-on, se vantent d'avoir des prophéties. Oui, Messieurs, on voit dans le monde de fausses prophéties, comme on y voit de fausses histoires, parce que c'est le propre du mensonge de contrefaire la vérité. Mais, parce qu'on a publié de fausses histoires, faut-il nier ou supposer douteuses toutes les vérités historiques? et, parce qu'on débite quelquefois des sophismes dans le monde, faudra-t-il douter de tout? L'ignorance ou la folie peut seule adopter cette conséquence. Un esprit droit comprend aisément qu'en matière de prophétie, aussi bien qu'en matière d'histoire, s'il y a de la folie à tout admettre indistinctement, il n'y en a pas moins à tout rejeter sans examen. La question n'est donc pas de savoir si toutes les religions ont eu leurs prophéties, mais uniquement de savoir si les prophéties que nous invoquons ont des marques certaines de divinité. Or, comment n'être pas frappés des caractères divins qui distinguent nos prophéties? Pour peu qu'on en considère l'objet et les circonstances, comment ne pas y reconnoître le langage et l'opération de Dieu même? Quelque parfaite que soit une intelligence créée, ses prédictions ou ses conjectures ne peuvent s'étendre qu'à des évènemens dont il existe des causes naturelles et nécessaires. C'est ainsi qu'un habile physicien prédit certains phénomènes purement naturels, un astronome les

révolutions des astres, un médecin les crises d'une maladie. Mais, lorsqu'il s'agit d'évènemens qui dépendent uniquement de la libre détermination d'une multitude d'hommes qui n'existent pas encore, toute la science des créatures est en défaut, toutes leurs prédictions sont nécessairement vagues et générales. Aussi étoit-ce une ruse ordinaire aux prophètes du paganisme, comme nous l'apprend Cicéron (1), de rendre leurs oracles en termes si généraux ou si ambigus, qu'on pût les appliquer à tout évènement.

Quelle différence entre ces prétendus oracles et ceux de nos saints livres ! Ceux-ci, plusieurs siècles d'avance, annoncent des évènemens futurs, dont il n'existe aucune cause naturelle, et qui dépendent absolument de la libre détermination de Dieu ou des créatures intelligentes. Ils annoncent ces évènemens, non-seulement sans équivoque et sans ambiguité, mais avec un tel détail de circonstances, qu'il est impossible de ne pas y reconnoître l'ouvrage de celui à qui rien n'est caché. Pour nous borner ici aux prophéties qui font la matière de ce discours, c'est-à-dire, à celles dont le Messie est l'objet, quel autre que Dieu a pu voir, tant de siècles avant Jésus-Christ, que la tribu de Juda conserveroit l'autorité souveraine jusqu'à la venue d'un personnage extraordinaire qui seroit l'*attente et le désiré des nations ?* Quel autre que Dieu a pu révéler à Daniel la succession

(1) *De Divin.* lib. II, n. 66.

des quatre grandes monarchies, avec une telle clarté que le philosophe Porphyre n'a pu éluder la force de ces prophéties qu'en les supposant faites après coup? Quel autre que Dieu a pu, tant de siècles d'avance et dans un si grand détail, déterminer les différentes circonstances de la naissance de Jésus-Christ, de sa vie, de sa mort, de sa prédication, de la grande révolution que son ministère devoit opérer dans le monde? Dira-t-on que toutes ces prédictions sont le résultat d'une sagacité purement naturelle? Mais dans quelle cause naturelle peut-on prévoir, plusieurs siècles d'avance, des évènemens qui dépendent de la combinaison d'une multitude d'actions libres et arbitraires? et comme l'expérience nous apprend que, dans l'ordre physique, un homme ne sauroit porter une maison sur ses épaules, le simple bon sens ne nous apprend-il pas que, dans l'ordre moral, de semblables prédictions surpassent la sagacité naturelle de toute intelligence créée? Dira-t-on que l'accord parfait de ces prédictions avec les évènemens n'est que l'œuvre du hasard? Peut-être, encore une fois, pourroit-on le supposer, s'il ne s'agissoit que de deux ou trois prédictions générales et isolées. Mais qui ne voit l'absurdité de cette supposition, lorsqu'il s'agit d'un si grand nombre de prédictions, faites plusieurs siècles d'avance par divers prophètes, et qui embrassent les moindres circonstances des évènemens futurs les plus libres et les plus arbitraires? Vouloir en faire honneur au hasard, n'est-ce pas imiter la folie

d'un homme qui soutiendroit que les magnifiques tableaux de Raphaël et de Rubens pourroient bien n'être que le résultat de couleurs jetées sur la toile au hasard et sans dessein?

Mais outre l'objet de ces prophéties qui, considéré en lui-même, étoit déjà si manifestement inaccessible à toute intelligence créée, si nous examinons les circonstances qui les relèvent encore à nos yeux, je veux dire leur enchaînement et leur longue succession, le but et la fin que les prophètes s'y proposoient, combien notre conviction n'en sera-t-elle pas augmentée! Quoi de plus étonnant que cette chaîne d'oracles dont le premier anneau est attaché à l'origine du monde, et qui, se prolongeant de là dans toute l'étendue des siècles, rapproche et unit entre eux tous les oracles anciens et nouveaux? « Considérez, dit Pascal (1), que, depuis le commencement du monde, » l'attente ou l'adoration du Messie subsiste sans » interruption; qu'il a été promis au premier » homme aussitôt après sa chute; qu'il s'est trouvé » depuis des hommes qui ont dit que Dieu leur » avoit révélé qu'il devoit naître un Rédempteur » qui sauveroit son peuple; qu'Abraham est venu » ensuite dire qu'il avoit eu révélation qu'il naîtroit de lui par un fils qu'il auroit; que Jacob » a déclaré que de ses douze enfans ce seroit de » Juda qu'il naîtroit; que Moïse et les prophètes » sont venus ensuite déclarer le temps et la ma-

(1) *Pensées*, chap. XV, n. 12.

» nière de sa venue; qu'ils ont dit que la loi qu'ils
» avoient n'étoit qu'en attendant celle du Messie:
» que jusque-là elle subsisteroit, mais que l'autre
» dureroit éternellement; qu'ainsi leur loi ou celle
» du Messie, dont elle étoit la promesse, seroit tou-
» jours sur la terre; qu'en effet elle a toujours duré,
» et qu'enfin Jésus-Christ est venu dans toutes les
» circonstances prédites : cela est admirable. » « Si
» on ne découvre pas ici, ajoute Bossuet (1), un
» dessein toujours soutenu et toujours suivi; si on
» n'y voit pas un même ordre de conseils de Dieu
» qui prépare, dès l'origine du monde, ce qu'il
» achève à la fin des temps, et qui, sous divers
» états, mais avec une succession toujours con-
» stante, perpétue, aux yeux de tout l'univers,
» la sainte société où il veut être servi, on mérite
» de ne rien voir, et d'être livré à son propre en-
» durcissement, comme au plus juste et au plus
» rigoureux de tous les supplices. »

Que dirai-je du but et de la fin de ces prophéties? Au lieu que les oracles païens n'avoient ordinairement pour but que de satisfaire la curiosité ou l'ambition, tout au plus que de servir les intérêts temporels de quelques individus ou de quelques provinces, les prophéties du peuple juif ne tendoient qu'à conserver dans cette nation les dogmes fondamentaux de la religion primitive, je veux dire la croyance de l'unité de Dieu, de sa providence et de ses principaux attributs. Dans un

(1) *Disc. sur l'Hist. univers.* IIe part. c. XXX.

temps où ces grandes vérités étoient si prodigieusement obscurcies chez les autres peuples, où les Juifs eux-mêmes étoient si fortement enclins à l'idolâtrie, les prophètes se montrent constamment les soutiens et les remparts de la saine doctrine. Exhortations, promesses, menaces, tout a pour but, dans leurs écrits, de maintenir ces vérités fondamentales, d'en autoriser et d'en confirmer la croyance. Quelle fin plus excellente et plus digne de Dieu ! Aussi, malgré le penchant violent des Juifs à l'idolâtrie, malgré l'exemple contagieux des nations étrangères, la connoissance du vrai Dieu s'est toujours conservée parmi eux, et s'est enfin répandue par leur moyen dans tout l'univers. Oui, c'est à ces livres sacrés que les nations ont dû la lumière qui les a éclairées sur leurs égaremens, et qui les a fait renoncer aux absurdes superstitions du paganisme; et il est bien remarquable, sans doute, que l'on ne puisse citer aucun peuple qui soit parvenu à la connoissance du vrai Dieu, sans avoir eu auparavant connoissance des prophéties du peuple juif.

Avouons-le donc, Messieurs, de quelque côté qu'on les envisage, on y découvre le sceau de Dieu et le caractère de l'inspiration divine; et autant la vérité est différente de l'erreur, autant il y a de différence entre ces prophéties et les oracles païens avec lesquels on affecte de les comparer.

Mais ne faut-il pas avouer du moins, ajoutent nos adversaires, que les prophéties de l'ancien

Testament sont en général très-obscures, et que les plus savans interprètes sont partagés sur le sens du plus grand nombre d'entre elles? Quel avantage la religion peut-elle donc tirer d'une preuve sujette à tant de contestations?

Je suis loin de prétendre que toutes les prophéties contenues dans les livres de l'ancien Testament soient claires et faciles à entendre. Les prophéties ne sont pas des histoires écrites avec l'ordre et la précision chronologiques, mais des tableaux hardis, qui représentent sur un même fond des objets prochains et des objets éloignés : leur interprétation et leur pleine intelligence dépendent quelquefois de leur comparaison exacte avec les évènemens; comparaison qui demande souvent une étude soutenue et une grande connoissance de l'histoire et des usages de l'antiquité. J'avouerai donc sans peine que l'ancienneté de nos livres saints, le style poétique et figuré des prophéties, notre ignorance sur plusieurs points d'histoire et de géographie anciennes, ont dû augmenter avec le temps l'obscurité qui tient à la nature de la prophétie; ce qui a donné lieu aux écrivains sacrés eux-mêmes de comparer le discours prophétique à un *flambeau qui nous sert de guide dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour, venant à luire, dissipe entièrement les ténèbres* (1).

Mais, s'il est nécessaire de reconnoître bien des obscurités dans nos livres prophétiques, il est éga-

(1) II Petr. I, 19.

lement indubitable que ces obscurités n'affoiblissent en rien la preuve que ces livres nous fournissent. En effet, s'il y a des prophéties obscures et sujettes à contestation, il y en a aussi dont le sens est incontestable, et ne peut être obscurci que par les chicanes de l'ignorance ou de la mauvaise foi. De ce nombre sont assurément les prophéties de Daniel, dont l'accord avec l'évènement est si clair et si frappant, que les plus grands ennemis de la religion, comme nous l'avons déjà fait observer, ne peuvent le méconnoître. De ce nombre sont encore la plupart des prophéties que nous avons rassemblées dans les deux autres parties de ce discours, et dont le sens est clairement déterminé, non-seulement par les règles de la critique, mais encore par les plus anciennes traditions du peuple juif. Sans doute nous sommes bien autorisés à compter pour rien les objections des Juifs modernes, quand nous avons pour nous des garans qu'ils ne peuvent eux-mêmes récuser, c'est-à-dire, toutes les anciennes versions de l'Écriture, les Paraphrases et les Commentaires composés par des auteurs juifs, dans un temps où ils avoient encore une parfaite connoissance de leurs traditions nationales, et où ils étoient libres de préjugés sur la question qui nous divise aujourd'hui.

Mais voici une difficulté bien autrement sérieuse. Il est vrai, disent nos adversaires, que, rassemblées en un même cadre et combinées avec art, les paroles des prophètes que vous avez citées forment un tableau assez ressemblant de Jésus-Christ; et

si, en ouvrant les livres d'où ces paroles sont tirées, nous les y trouvions réunies dans le même ordre et avec cet ensemble parfait, bientôt nos hommages se confondroient avec les vôtres, et nous n'hésiterions pas à reconnoître Jésus-Christ pour l'envoyé du ciel, et même pour le Dieu qui est venu sauver la terre. Mais il n'en est pas ainsi; le tableau que vous présentez à notre admiration est votre ouvrage, et non celui des prophètes. Il ne se trouve pas tout fait sous vos mains; c'est vous-mêmes qui allez chercher çà et là les couleurs dont il doit se composer. Vous détachez les phrases de ce qui les précède et de ce qui les suit. Dans un même oracle, vous prenez le passage qui vous convient, et vous laissez celui qui ne vous convient pas; vous passez d'un prophète à l'autre, pour choisir le trait qui vous est nécessaire : où est la merveille? Avec de pareils moyens, on fera dire aux prophètes tout ce qu'on voudra, tandis qu'en remettant ces passages à leur place, et en les rapprochant de ce qui les explique, on voit qu'ils ont un tout autre objet que celui que vous leur supposez.

L'objection est spécieuse, et on ne nous accusera pas, je pense, de l'avoir atténuée. Avant de la résoudre directement, permettez-moi de faire plusieurs observations importantes, qui pourront déjà commencer à l'éclaircir.

D'abord, Messieurs, souvenez-vous que les prophètes ne sont pas de froids historiens, toujours assujettis à l'ordre méthodique des temps et des

évènemens ; que souvent même ils passent d'un objet à un autre avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Dans les poètes profanes, ces élans de l'enthousiasme n'étonnent pas; pourquoi étonneroient-ils dans les prophètes? Ce qu'on admire chez Pindare, comme le fruit du génie et de l'inspiration, ne seroit-il donc, chez Isaïe et chez Daniel, que le fruit d'une imagination en délire dont on ne doit pas se mettre en peine de deviner les folles énigmes? Soyons justes, et, si nous croyons devoir des hommages à l'obscurité dont s'enveloppe quelquefois le style poétique, gardons-nous au moins d'un injurieux et sacrilège mépris pour la sainte obscurité des oracles où le Seigneur a bien voulu nous révéler l'avenir.

D'un autre côté, si je dois avouer que les prophéties ont pour objet naturel et sensible les destinées temporelles du peuple juif, vous serez bien obligés d'avouer aussi que cet unique objet ne peut suffire pour expliquer tout ce que nous lisons dans les prophéties. Il est des paroles si sublimes, des tableaux si nobles, si grands, si majestueux, qu'il seroit ridicule de n'y voir que l'annonce de ce qui devoit arriver à un peuple obscur, universellement dédaigné des autres peuples, et condamné à traîner au milieu d'eux, durant une longue suite de siècles, son humiliante existence. Il faut donc nécessairement admettre qu'outre cet objet naturel et particulier à un seul peuple, les oracles sacrés en ont encore un autre bien plus important que le premier, si l'on en juge par la magnificence avec

laquelle les prophètes se sont plu à le décrire. Et cet objet, quel est-il? Après tout ce que nous avons dit dans le cours de cette discussion, et ce qu'attestent unanimement les saintes Écritures et les traditions les plus anciennes comme les plus authentiques, nous croyons avoir le droit d'avancer, sans crainte d'être contredits par personne, que cet objet extraordinaire et important est la venue du Messie promis aux Juifs, l'histoire de sa vie, de sa mort, et du triomphe qu'il devoit remporter sur ses ennemis. Quiconque voudra lire les *écrits* des prophètes ne pourra s'empêcher de reconnoître que le but principal de leur mission a été de prédire d'âge en âge ce libérateur qui devoit venir. Voyez-les dans le récit des évènemens naturels qu'ils annoncent; s'il se présente quelque ombre légère du Messie ou quelque image qui leur en rappelle le souvenir, tout à coup ils s'élancent vers lui de toute l'ardeur de leurs pieux désirs; c'est lui qu'ils voient, c'est lui qu'ils saluent de loin comme l'objet de leur amour et de leurs plus chères espérances; c'est lui dont ils nous tracent le tableau avec des couleurs si vives et d'une main si hardie, jusqu'à ce que l'enthousiasme qui les transporte venant à se calmer peu à peu, ils reprennent le fil des évènemens qu'ils avoient commencé de raconter.

Mais, pour être sûrs de ne pas confondre ce double objet des prophéties et de bien distinguer ce qui convient à l'un ou à l'autre, voici la règle que nous nous sommes imposée : c'est de n'appliquer

jamais au Messie aucun passage des prophètes, qu'autant qu'on ne peut raisonnablement l'entendre de l'objet présent et naturel; au lieu qu'en l'entendant de l'objet surnaturel, il offre le sens tout à la fois le plus clair et le plus raisonnable: si même il se rencontre quelques passages d'ailleurs célèbres, souvent cités par les théologiens, et qui ne peuvent évidemment convenir à l'objet naturel de la prophétie, pour peu que l'interprétation ne pût s'en faire sans une discussion abstraite et difficile à saisir, nous avons mieux aimé négliger ce nouveau moyen de défense, dont la vérité n'a pas besoin, afin d'éviter, dans un discours public, jusqu'à l'apparence même de ce que certains esprits téméraires prendroient peut-être pour des subtilités.

Maintenant, que penser de l'objection dont il s'agit? réduite à sa plus simple expression, que signifie-t-elle, sinon que nous avons tort de voir, dans les oracles que nous avons cités, la promesse d'un libérateur futur, d'un Messie qui devoit venir sauver le monde? C'est là l'unique point de la difficulté qu'élèvent les incrédules; car, ils l'avouent eux-mêmes, s'il étoit une fois reconnu que ces oracles ont pour objet l'annonce d'un Messie, il seroit indubitable que ce Messie est Jésus-Christ, en qui ces paroles prophétiques avoient eu un parfait accomplissement. Reprenons donc tous les termes de l'argument spécieux qu'on nous oppose, et sachons les apprécier à leur juste valeur.

On nous reproche de détourner les prophéties de

leur objet naturel et présent, pour les rapporter sans raison à je ne sais quel objet surnaturel et mystérieux qu'on nomme le Messie. Mais, si nous nous bornons à donner à ces oracles le sens que leur donnent unanimement les plus antiques traditions du peuple juif, toutes les paraphrases, tous les commentaires, toutes les traductions des livres saints, tous les docteurs anciens et modernes (à l'exception de quelques-uns qui sont trop visiblement intéressés à soutenir le contraire pour que leur témoignage ait ici quelque poids); si nous ne faisons que donner à ces oracles l'unique sens dont ils soient susceptibles, défiant nos adversaires de leur en donner un autre qui soit raisonnable, où est la ruse, où est le dessein que l'on nous suppose de faire illusion?

On nous reproche d'intervertir l'ordre des prophéties, de mettre le commencement à la fin et la fin au commencement, d'aller d'un oracle à l'autre, d'un passage à un autre passage, au lieu de les laisser tels qu'ils sont dans l'Écriture avec ce qui les précède et ce qui les suit. Mais les prophètes, comme nous l'avons démontré, ont toujours en vue deux objets distincts, l'un ordinaire et naturel, l'autre surnaturel et extraordinaire, entre lesquels ils sont continuellement partagés. Ils passent rapidement de l'un à l'autre, suivant le mouvement de l'esprit qui les pousse. Peut-on nous obliger à les suivre dans cette marche impétueuse et si souvent interrompue, et à présenter comme eux tout à la fois, tantôt le récit des évènemens

ordinaires et naturels qui devoient arriver de leur temps au peuple juif, et qui n'intéressent plus personne aujourd'hui; tantôt l'annonce d'évènemens futurs d'une bien plus haute importance, et dont ceux-là n'étoient que la figure? Mais, outre que, dans un discours public, cet immense travail seroit au-dessus des forces de l'auditoire comme de l'orateur, qui ne voit que ce seroit se donner une peine absolument superflue? En effet, pour dégager ici la question de tout nuage d'incertitude, qu'a-t-on le droit d'exiger de nous, sinon de prendre un moyen sûr de ne jamais confondre ensemble le double objet des prophéties, et de ne jamais rapporter à l'un ce qui conviendroit à l'autre? Eh bien! c'est ce que nous avons fait; et parmi tous les passages des prophètes que nous avons appliqués au Messie, et qui lui conviennent si parfaitement, nous défions encore nos adversaires de nous en citer un seul qui puisse être raisonnablement entendu de l'objet ordinaire et naturel. Dès-lors où est encore la ruse et l'envie de faire illusion?

On nous reproche de prendre, de toutes parts, des phrases détachées, de les réunir habilement sous un seul point de vue, et comme en un seul cadre que nous donnons ensuite pour le tableau fidèle du Messie. Combien il y a d'irréflexion dans ce reproche! Nous l'avons dit; quand nous trouvons, dans un oracle sur un objet purement naturel, quelques phrases inattendues, isolées au milieu du discours prophétique, qui coupent évidemment le fil de la narration, et ne peuvent

avoir de sens raisonnable que dans leur application au Messie, qui peut nous faire un crime de les revendiquer réellement comme des traits épars du Messie, que l'Esprit divin a jetés ça et là pour nous laisser le soin de les rassembler et d'en composer son portrait ? Si un sculpteur fameux de l'antiquité, après avoir ciselé séparément, avec un art infini, les différentes parties d'une statue d'Alexandre ou de César, les avoit cachées dans le sein de la terre à de grandes distances l'une de l'autre, pour procurer aux âges futurs l'agréable surprise de cette précieuse découverte, et qu'une de ces parties, retrouvée ensuite par hasard, invitant par la rare perfection du travail à rechercher le reste, on parvint enfin à en retrouve régalement toutes les autres, dites-moi, à mesure que l'on continueroit à creuser la terre pour achever cette découverte, persisteriez-vous à vouloir confondre toujours ces membres épars, si parfaits en eux-mêmes, avec le vil limon dont ils étoient entourés? et si une main habile, venant à les rassembler, faisoit paroître à vos yeux la statue toute entière avec ses admirables proportions, avec toute la noblesse de ses formes, vous obstineriez-vous encore à nier, contre l'évidence, que l'ouvrier eût eu la pensée de reproduire sur le marbre les traits du vainqueur des Gaules, ou du conquérant de l'Asie?

Mais ce ne sont pas seulement des phrases détachées que nous réunissons pour en faire un tout, c'est une multitude d'images et de tableaux com-

plets, toujours parfaitement ressemblans, quoique variés à l'infini. Ce sont des psaumes entiers du Roi-Prophète, c'est une suite de chapitres d'Isaïe ou de Daniel que nous citons tels que nous les trouvons dans leurs écrits, sans y faire aucun changement, et qui sont, encore une fois, si clairs et si positifs, qu'on croit, en vérité, lire plutôt une histoire qu'une prophétie.

Vous reconnoissez donc, Messieurs, que, même en laissant à leur place la plupart des passages que nous avons rapportés, et en les rapprochant de ce qui les précède et de ce qui les suit, ils ne peuvent avoir aucun autre objet que celui que nous leur attribuons. Vous voyez qu'avec les moyens que nous mettons en œuvre pour découvrir le sens de ces paroles mystérieuses, nous ne faisons dire aux prophètes que ce qu'ils ont dit, sans leur faire dire tout ce que nous voulons, comme on nous l'avoit reproché. Vous voyez enfin que, malgré les sophismes de l'incrédule, la merveille reste ici toute entière ; et loin de partager les doutes impies de ces esprits superbes qui, environnés de la lumière, s'opiniâtrent à marcher dans les ténèbres, ne vous sentez-vous pas plutôt pressés de vous écrier avec l'un des prophètes : « C'est vraiment là » l'œuvre du Seigneur, c'est lui qui déploie à nos » yeux cette étonnante merveille ; » *à Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris* (1)?

Enfin, direz-vous, ce ne sont pas seulement les

(1) Ps. CXVII, 23.

Juifs, ce ne sont pas seulement les incrédules qui nous contestent le sens des prophéties; les chrétiens eux-mêmes sont loin d'être d'accord entre eux sur le sens des prophéties les plus importantes.

Oui, il existe, même entre les chrétiens, des contestations sur un certain nombre de prophéties; mais qui ne sait que, dans tous les temps et chez tous les peuples, on voit des esprits singuliers qui trouvent des difficultés à faire sur les vérités les plus incontestables? Une proposition en est-elle moins démontrée, quand les preuves n'en paroissent pas satisfaisantes à quelques esprits bizarres et téméraires? Les étranges idées du Père Hardouin, par exemple, doivent-elles nous faire douter de l'authenticité et du vrai sens des ouvrages que toute l'antiquité attribue à Cicéron, à Virgile, à César, et aux meilleurs écrivains du siècle d'Auguste? C'est donc mal raisonner contre la divinité de nos prophéties, que de leur opposer les idées singulières d'un petit nombre de savans.

D'ailleurs, parmi les savans attachés à la religion, quel est ordinairement le sujet de ces contestations dont on fait tant de bruit? Est-ce le fond et la substance même de la prophétie? Cela peut être vrai de quelques-unes; mais souvent aussi les contestations n'ont pour objet que des questions accessoires, qui laissent subsister dans toute sa force la preuve que nous tirons des prophéties en faveur de la religion. Ainsi l'on convient généralement que les oracles dont nous avons parlé regardent le Messie, qu'ils ont eu en Jésus-

Christ leur plein accomplissement, qu'ils établissent clairement sa mission divine; mais on dispute sur quelques points de critique absolument étrangers à la question principale. On convient, par exemple, que la prophétie de Jacob et celle de Daniel ont été accomplies dans la personne de Jésus-Christ; mais on dispute sur le temps précis où le sceptre est sorti de Juda, et sur l'époque où doivent commencer les soixante-dix semaines de Daniel. De bonne foi, qu'importent ces discussions incidentes? Que le sceptre soit sorti de Juda un ou deux siècles plus tôt; que les soixante-dix semaines de Daniel aient commencé vingt ans plus tôt ou plus tard, en est-il moins certain que le terme assigné par Jacob et par Daniel pour la venue du Messie est écoulé depuis long-temps? C'est donc sans aucun fondement qu'on nous oppose les contestations des savans même chrétiens sur le sens de nos prophéties.

Je le sais, il est une certaine classe de savans qui, sous le nom de chrétiens, sont au fond de véritables déistes, réduisant tout le christianisme à un pur philosophisme, les miracles les plus éclatans de la Bible à des faits purement naturels, et les prophéties les plus extraordinaires à de simples conjectures. Cette opinion, il faut l'avouer, compte, depuis un demi-siècle, de nombreux défenseurs dans une contrée voisine de la nôtre (1). Nous ne

(1) Eichhorn, Rosen-Muller, et plusieurs savans critiques allemands.

contesterons pas l'érudition des savans qu'on nous oppose; mais, nous le dirons sans balancer, si l'on veut avoir égard à l'autorité, celle de ces savans modernes ne disparoît-elle pas devant cette multitude innombrable de savans de tous les siècles qui ont rendu hommage à la divinité de nos prophéties? Nous ajouterons avec confiance que l'opinion de ces nouveaux critiques tient visiblement à un système insoutenable, et dont nous avons ailleurs démontré la fausseté, je veux dire, à ce *naturalisme* insensé, qui ne tend à rien de moins qu'à détruire jusqu'à l'existence et la possibilité de la révélation. Nous ajouterons enfin que des écrivains qui prétendent expliquer d'une manière purement naturelle les miracles les plus éclatans de nos livres saints, et la résurrection même de Jésus-Christ; des écrivains que la hardiesse de leurs principes a conduits à ne voir, dans les prophètes de l'ancien Testament, que des fanatiques ou des charlatans; dans Jésus-Christ lui-même qu'un *imposteur* ou un *magicien* (1) : de tels écrivains, dis-je, sont trop visiblement livrés à l'esprit d'erreur et de système, pour faire goûter à un homme de bonne foi leur critique téméraire.

Concluons, Messieurs, que les objections qu'on accumule contre nos prophéties n'ont rien qui puisse faire impression sur un cœur droit et docile. Sans doute, cette preuve de la religion a, comme

(1) Voyez les *Entretiens philosophiques sur les réunions des différentes communions chrétiennes*, par le baron de Starck, pag. 118, etc.

toutes les autres, ses difficultés ; elle offre, comme la religion elle-même, un certain mélange de lumière et de ténèbres; mais n'oubliez pas que ce mélange est une suite naturelle de la foiblesse de notre esprit, et qu'il tient au plan général de la Providence dans la manifestation de ses décrets éternels. Craignez d'augmenter, par d'injustes préjugés, ou par de secrètes passions, les obscurités que notre intelligence rencontre nécessairement dans l'étude de la religion. Ouvrez les yeux à la vive lumière qui jaillit de nos oracles sacrés. Jésus-Christ promis et attendu dans l'ancien Testament, reconnu et adoré dans le nouveau, voilà en deux mots toute la religion que nous avons le bonheur de professer. Qu'elle est belle, Messieurs, qu'elle est auguste, qu'elle est vénérable par sa seule antiquité, cette religion qui remonte à l'origine du monde, et qui n'a jamais cessé d'être le lien commun des adorateurs du vrai Dieu; cette religion sainte, qui a dû passer sans doute par divers états, et avoir ses progrès et ses développemens, mais qui, au fond, a toujours été la même! Le Juif étoit un enfant, qui ne savoit de la foi que les premiers élémens; le chrétien est un homme fait, qui en possède la connoissance pleine et entière. Ainsi, pour emprunter encore le langage de cet homme étonnant, dont le génie a pénétré si avant dans les secrets de Dieu, et a vu dans un si beau jour les œuvres magnifiques de son admirable providence (1), « être attendu, venir, être reconnu

(1) *Disc. sur l'Hist. univ.* IIe part. chap. XXXI.

» par une postérité qui dure autant que le monde,
» c'est le caractère du Messie en qui nous croyons :
» *Jésus-Christ est aujourd'hui, il étoit hier, et il est*
» *aux siècles des siècles* (1). »

(1) Hebr. XIII, 8.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DU TOME SECOND.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

